This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

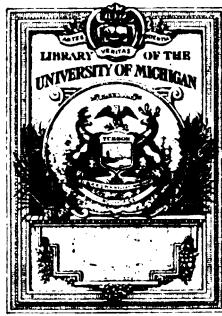
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

AP
25
.B581

BIBLIOTHEQUE CHOISIE,

POUR SERVIR DE SUITE

A LA

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE.

Par JEAN LE CLERC.

ANNÉE M D CC VI.

TOME VIII.

A AMSTERDAM,

Chez HENRY SCHELTE,

M D CC VI.

Hist
Thin
3-10-25
11201

AVERTISSEMENT.

AYANT publié à la p. 217. du vol. VII. de cette *Bibliotheque Choisie* une Inſcription, trouvée depuis peu à Lion, ſur une copie qui n'étoit ni exacte, ni complette; j'ai crû en devoir mettre ici la correction, ſur deux copies, qu'on en a imprimées en France. La premiere ſe trouve dans un Traité, que le P. *de Colonia*, Jeſuite, a publié à Lion, & dont je n'ai vû que l'Extrait, inſeré dans l'article XCV des Mémoires de Trevoux de l'année 1705. La ſeconde a été publiée à Paris, par Mr. *Gros de Boze*, à la tête d'une diſſertation qu'il a faite ſur cette Inſcription. Je les cite toutes deux, parce qu'elles ne s'accordent pas tout à fait, afin que ces ſavans hommes conſultent de nouveau le marbre, s'ils jugent que cela en vaille la peine, & nous apprennent au vrai comment il faut lire.

Premierement, ma copie est ponctuée, en sorte qu'après chaque mot, il y a un point, comme on le voit dans la plupart des Inscriptions. Les Copies du P. *de Colonia* & de Mr. *Gros de Boze*, sont ponctuées fort irregulierement; il y a des points en quelques endroits, & il n'y en a pas en d'autres. Il y a de l'apparence que ce sont eux mêmes, qui sont les auteurs de cette ponctuation. Il auroit été néanmoins à souhaiter qu'ils nous eussent dit, s'il y a des points dans le marbre, ou non, & qu'ils l'eussent représenté très-scrupuleusement. La raison en est, que cela sert à connoître, si l'on doit séparer, ou joindre certaines lettres, qui signifient plusieurs mots, si on les sépare; & qui n'en signifient qu'un, si on les joint. On en voit un exemple, dans la premiere ligne de cette même Inscription:

TAVROBOLIO. MATRIS. D. M. ID.

Si

Si l'on joint les deux dernieres lettres I.D. comme fait le P. *de Colonia*, il eſt viſible qu'il faut lire IDÆÆ, ou *Idéenne*, qui eſt l'épithete ordinaire de la Mere des Dieux. Si on les ſépare, par un point, comme le fait Mr. *Gras da Bece*, il faudra expliquer I. D. par *Idea*, *Dindymena*; car je ne ſaurois être du ſentiment de ce ſavant homme, qui lit *Dia*. La Déeſſe, qu'on appelloit *Dea Dia*, étoit Junon, comme Mr. *Philippe della Torre*, l'a montré clairement, dans ſon Ouvrage, ſur les Inſcriptions d'Anzo.

Secondement, entre ANTONINI & PII à la 6 ligne, il faut mettre AVG.

Troiſiémement, à la 8. ligne il faut lire LVGVDVNENSIS, auſſi bien qu'un peu plus bas.

Quatriémement, à la ligne 14. il faut lire INPENDIO & CONSACRAVIT.

Cinquiémement, à la ligne 16, il y a SAMNIO dans la copie de Trevoux, & SAMMIO dans celle de Mr. *Gros de Boze*. Dans une Inscription, dont l'Original existe encore & peut être facilement consulté, il ne doit point y avoir de varieté de lecture. Il ne faut pas faire, comme un savant homme de ces Provinces, qui faisant rimprimer un gros ouvrage d'Inscriptions, a laissé à côté d'une Inscription, qui se trouve encore en Hollande, les varietez de lecture, qu'on y avoit mises en Allemagne; au lieu de consulter l'original, & d'effacer ces varietez. Mr. *Grónovius* a publié cette Inscription depuis peu, telle qu'elle est dans la pierre même, & a fait voir qu'elle n'avoit point encore été publiée correctement. Les Curieux de ces sortes de choses ont sujet de lui en savoir gré.

Sixiémement, sur la face droite de l'autel, il y a un coûteau, au haut duquel on lit:

CVIVS

CVIVS MESONYCTIVM FACTVM EST v. ID. DEC.

Ce qui eſt une circonſtance remarquable du *Taurobolium*, qu'on ne voit pas ailleurs. Si ce ſacrifice étoit une imitation de ce que les Chrétiens diſoient du ſacrifice & du ſang de Jeſus-Chriſt, comme Mr. † *Van Dale* le ſoupçonne; le repas, ou la céremonie nocturne, qui eſt nommée ici *le Minuit* du Taurobole, ſeroit auſſi une mauvaiſe imitation de leurs Aſſemblées nocturnes. Je ne mets pas au reſte ici ce en quoi je ne ſuis pas du ſentiment des deux ſavans hommes, qui ont expliqué cette Inſcription. On le pourra reconnoître, en comparant mon explication avec les leurs.

Puis qu'il s'agit de corriger des fautes, j'ajouterai que ſous les pages 244, 246 & 247. du même Tome VII. au lieu de *Lib.* il faut lire *Leg.* Pour les autres fautes, qui ſont faciles à remarquer & qui

† *Diſſ. I. c. 1.*

ne peuvent tromper perſonne, je ne m'y arrêterai pas.

Il ſeroit bien à ſouhaiter que l'on pût imprimer, ſans laiſſer échapper aucune faute, & que l'attention égale par tout prévînt toutes ſortes d'inadvertences: mais c'eſt une choſe preſque impoſſible, pour ceux qui publient un nombre tant ſoit peu conſiderable d'Ouvrages, & qui ſont occupez de pluſieurs choſes à la fois. Pour moi, je vois par l'experience, que je ne ſaurois éviter toutes ſortes de fautes, mais dès que je m'en apperçois, ou que j'en ſuis averti, je les corrige inceſſamment; & ſi je croi que cela eſt néceſſaire, j'en avertis même le Public, comme je le fais à preſent.

Je ſuis entierement du ſentiment que Mr. *de la Mothe le Vayer* a prouvé, par pluſieurs exemples remarquables, dans la premiere Journée de ſon *Hexameron Ruſtique*, que les meilleurs Ecrivains ſont ſujets à ſe méprendre, & qu'il ne

faut

faut pas relever avec aigreur les fautes, qui peuvent être dans un Ouvrage d'ailleurs utile. Auſſi n'ai je garde de faire aux autres ce que je ne voudrois pas qu'on me fit. Par exemple, Mr. *de la Mothe le Vayer* lui même s'eſt trompé, dans cette Diſſertation, où il produit des exemples de fautes commiſes par d'habiles gens; & en croyant redreſſer un très ſavant homme. Il * reprend en effet avec raiſon celui, qui avoit traduit le premier le livre de *Grotius* de la Verité de la Religion Chrétienne, en François, de ce que, ſans y penſer, il avoit traduit, *Philo Biblius*, Philon le libraire. Mais outre qu'il falloit plûtôt écrire *Byblius*, Mr. *de la Mothe le Vayer* s'eſt trompé lui même, en ajoûtant que *Biblius ſignifie natif de Biblis ville des Mileſiens en Carie*. Cet Hiſtorien étoit de *Byblos*, ville de Phénicie, au Septentrion de Sidon. C'eſt

* Pag. 31.

une choſe qui ne ſouffre aucune difficulté, & on n'a qu'à voir *Ger. Jean Voſſius*, dans ſes Hiſtoriens Grecs, ou *Bochart*, dans ſon Chanaan Liv. 11. c. 17. Mais Mr. *de la Mothe le Vayer* apporte tant de précautions à reprendre les autres & le fait avec tant de douceur, qu'il mérite qu'on l'excuſe, en cette occaſion. Il eſt juſte qu'on le meſure de la même meſure, qu'il avoit meſuré les autres.

J'ai crû que cette petite digreſſion ne ſeroit peut-être pas deſagreable au Lecteur, & elle n'eſt pas inutile à bien des gens, qui ne liſent les Livres, que pour y trouver des fautes, & les reprocher aigrement à ceux qui les ont commiſes; ſans ſe ſouvenir, qu'il n'y a rien de plus naturel aux hommes, que de relâcher leur attention, & de ſe tromper; dans le moment qu'ils ne font pas aſſez d'attention à ce qu'ils écrivent, ou qu'ils le reliſent même, après l'avoir écrit.

BIBLI-

BIBLIOTHEQUE CHOISIE.

ARTICLE I.

Réponſe aux objections des Athées, contre l'Immaterialité de Dieu, tirée de la Section III. du ch. v. du Syſteme Intellectuel de Mr. CUDWORTH.

LES Athées attaquent l'exiſtence d'une Divinité, ſoit qu'on l'établiſſe immaterielle, ou qu'on diſe qu'elle eſt materielle; par divers raiſonnemens, par leſquels ils prétendent montrer qu'elle ne peut être ni ſans Matiére, ni d'une nature corporelle, & que par conſéquent il n'y en a point. Pour détruire leurs prétenſions, on fera ici trois choſes. Premierement, on répondra aux raiſonnemens, qu'ils font contre l'Immaterialité de Dieu. En ſecond lieu, on montrera que ſuppoſé même les principes des Athées Materialiſtes, on peut démontrer qu'il y a des Subſtances, qui

ne ſont pas corporelles. Enfin on fera voir que puis qu'il y a des Natures immaterielles, c'eſt inutilement que les Athées prouvent, que Dieu ne peut pas être corporel, dans le deſſein de détruire ſon exiſtence.

I. ENCORE que tous les Materialiſtes, comme on l'a remarqué ci-devant, † ne ſoient pas néceſſairement Atheés; néanmoins les Athées ſont tous Materialiſtes, & leur grande *Demande*, pour parler comme les Geometres, eſt *qu'on ne reconnoiſſe aucune ſubſtance que les corps.* C'eſt ce que *Platon* avoit déja remarqué dans les Athées de ſon tems, comme il paroit * par ce paſſage de ſon Sophiſte: *ils aſſurent fortement*, dit-il, *qu'il n'y a rien d'autre, que ce qui fait quelque volume & que l'on peut toucher, & diſent que la ſubſtance & le corps ſont la même choſe; car ſi l'on dit qu'il y a d'autres Etres, qui ne ſont pas corporels, ils mépriſent tout à fait cette penſée, & ils ne veulent entendre parler d'autre choſe.* Il s'exprime de même ailleurs, & *Ariſtote* fait auſſi la même remarque. Ainſi les anciens Athées & ceux de nos jours s'accordent à ne reconnoître l'exiſten-

† *Tom. 2. p. 63.* * *Pag. 160. Ed. Ficini Genev.*

xiſtence d'aucun autre Etre, que de la Matiére.

Il y a néanmoins quelque diverſité, dans leurs ſentimens. Ceux qui ſont dans les idées de *Démocrite* & d'*Epicure*, encore qu'ils diſent qu'il n'y a aucune Subſtance que la corporelle, diſtinguent néanmoins une double Nature; dont l'une eſt étendue, impénetrable & ſolide, ce que l'on nomme proprement *le Corps*: & l'autre étenduë, pénetrable, & ſans aucune ſolidité, ce que l'on appelle l'*Eſpace*, ou *le Vuide*, & qui eſt ſelon eux, réellement diſtinct du Corps. Mais cet Eſpace ne pouvant être une Intelligence, qui ait quelque activité, ne peut pas être Dieu. C'eſt pourquoi ces Philoſophes nient, qu'il y ait aucune Subſtance Immaterielle, à laquelle on puiſſe donner ce nom.

A cela je réponds, que ſi l'Eſpace eſt diſtinct du Corps & eſt une choſe immaterielle, comme ils le prétendent, ils ne peuvent pas nier qu'il n'y ait une Subſtance diſtincte du Corps; & comme ils ſuppoſent que l'Eſpace eſt infini, qu'il n'y ait une Divinité infinie & immaterielle. Car enfin ſi l'Eſpace n'eſt point une proprieté du Corps, il faut que ce ſoit ou un Accident, qui

exiſte par lui-même, ce qui eſt impoſſible ; ou une proprieté de quelque Subſtance immaterielle, qui eſt infinie. Mais ici † *Gaſſendi* vient au ſecours de *Democrite* & d'*Epicure* & dit que l'Eſpace n'eſt proprement ni Subſtance, ni Accident, mais une Nature particuliere. Pour ne pas diſputer des mots, on répond à ce ſubterfuge, que tout ce qui exiſte ſubſiſte par ſoi même, ou eſt une proprieté, ou une maniere d'être de ce qui ſubſiſte de la ſorte. Il eſt certain que le Néant n'a point de proprietez, ni d'Accidents, & par conſequent qu'il ne peut pas être étendu, ni meſuré. Cependant ſi l'Eſpace n'eſt ni l'étendue du Corps, ni une Subſtance immaterielle, il faut néceſſairement que ce ſoit l'étendue & une proprieté du Néant, & que le Néant puiſſe être meſuré, par pieds, par aunes, &c. On conclut de là, que de l'hypotheſe même des Athées, du parti de *Démocrite* & d'*Epicure*, que l'Eſpace eſt une Nature diſtincte du Corps & qui eſt poſitivement infinie, il s'enſuit qu'il y a une Subſtance immaterielle, dont l'étendue de l'Eſpace eſt une proprieté. Cela étant, puis qu'il ne peut y avoir rien d'infini, que la Divinité, il

† *Phyſica Lib. II. c.* 1.

il s'enſuivroit encore que cette étendue eſt une proprieté de Dieu même; ſelon le ſentiment de quelques ſavans † *Theiſtes*. Ainſi l'on voit que l'argument des Athées Démocriticiens & Epicuriens, contre l'immaterialité de Dieu, n'eſt d'aucune force; & que par leurs propres principes, on peut démontrer le contraire.

Mais il y a eu d'autres Athées, qui niant auſſi que ce qui n'eſt pas étendu ſoit quelque choſe, & s'appercevant de l'embarras, où les Epicuriens ſe jettent, en reconnoiſſant le Vuide, ſoûtenoient qu'il n'y a rien que des Corps. L'eſpace, ſelon eux, n'eſt qu'un Etre imaginaire, qui n'a point de réalité hors de nôtre Eſprit. Ce n'eſt qu'une idée abſtraite de l'étendue des Corps particuliers & mobiles. Ces gens-là raiſonnent donc ainſi, contre une Divinité immaterielle. Rien n'exiſte veritablement, que ce qui eſt étendu, ou qui a une certaine grandeur; parce que ce qui n'eſt pas étendu n'eſt nulle part, & par conſéquent n'eſt rien. Tout ce qui a de l'étendue & de la grandeur, & qui eſt dans un lieu, eſt un Corps; d'où il s'enſuit qu'il n'y a point

† *On appelle ainſi ceux qui croyent qu'il y a un Dieu, par oppoſition aux Athées.*

point de Subſtance, que les Corps & par conſequent point de Divinité immaterielle.

Ceux qui ſoûtenoient, parmi les Anciens, qu'il y a des Subſtances non-corporelles, répondoient à ce raiſonnement de deux manieres. La plûpart des anciens † *Immaterialiſtes*, qui tomboient d'accord que le Corps eſt étendu, diviſible & impénetrable, avoüoient que tout ce qui a de la longueur, de la largeur & de la profondeur eſt Corps; mais ils nioient l'autre propoſition, que rien n'exiſte que ce qui a de la longueur, de la largeur & de la profondeur. C'eſt ce que l'on peut faire voir, par divers paſſages de *Platon* & d'*Ariſtote* même, ſans parler de ceux qui ont vécu depuis. * On trouvera quantité de paſſages de ces Auteurs, dans Mr. *Cudworth*, qui en conclut, avec raiſon, que l'immaterialité des Subſtances Intelligentes n'eſt pas un dogme nouveau. Il fait auſſi une longue digreſſion, ſur l'opinion des Anciens Payens & Chrétiens, touchant l'immaterialité des Ames humaines, dont je donnerai l'extrait, dans l'Article II. pour ne pas rompre le fil de

† *Ceux qui croyoient des ſubſtances immaterielles.* * *Paroles de l'Auteur de la B. C.*

de ſes raiſonnemens ſur l'immatérialité de Dieu.

D'autres Philoſophes Immaterialiſtes, dit-il, répondoient autrement. Ils diſoient que tout ce qui eſt étendu n'eſt *pas Corps*, & qu'il y a une étendue, qui eſt differente de l'étendue corporelle. Au lieu que l'étendue des Corps eſt non ſeulement impénetrable, en ſorte qu'une de leurs parties ne peut pas entrer dans l'autre; mais auſſi diviſible & par la penſée, & réellement; puis que châque partie peut, par ſa nature, être ſéparée de l'autre; ils ſoûtiennent qu'il y a une autre étendue, qui eſt pénetrable & indiviſible, en ſorte qu'aucune partie ne peut être ſéparée d'une autre, ni du Tout. Ils prétendent que dans cette étendue immaterielle, il y a de la Vie, de la Penſée & de l'Intelligence, & qu'une étendue infinie de cette ſorte n'appartient qu'à Dieu, au lieu que les Eſprits créez n'en ont qu'une bornée.

Nôtre deſſein n'eſt pas ici d'attaquer ceux qui croyent qu'il y a un Dieu, mais ſeulement ceux qui diſent qu'il n'y en a point. C'eſt pourquoi nous laiſſerons ces deux ſortes d'Immaterialiſtes diſputer entre eux, ſans emportement, ſur cette matiere. Ils ſont d'autant plus obli-

obligez d'avoir, les uns pour les autres, de l'équité, de la moderation, & de la tolerance; qu'il ſemble que les uns & les autres ſont ſi fortement attachez à leurs ſentimens, qu'il n'eſt pas poſſible de les en faire revenir. De quelque côté, que ſe trouve la Verité, il faut reconnoître que la ſeconde hypotheſe peut être utile pour retenir, dans la créance qu'il y a un Dieu, ceux qui ne peuvent admettre aucune Subſtance, qui ne ſoit étendue.

Peut-être qu'il y aura des gens, qui prendront un milieu, entre ces deux ſentimens, & qui les joindront enſemble; en ſuppoſant que la Divinité eſt en même tems ſans étendue & cependant toute entiere par tout, & que les Eſprits créez, à les conſiderer interieurement, ſont auſſi ſans étendue, à l'égard de la Vie & de l'Intelligence; qui ſe répandant néanmoins dans une certaine étendue exterieure, ils ſont regardez comme préſens dans le lieu où elle eſt. Cette étendue, que quelques Anciens, comme on le verra dans l'Article II. ont nommée *le vehicule de l'Ame*, ne peut pas être regardée comme un Corps; parce qu'elle eſt pénetrable & indiviſible, & qu'aucun Corps n'y peut faire de changement, en la heurtant.

On

On peut donc renverſer de deux manieres le raiſonnement des Athées, contre les Subſtances immaterielles; en ſoûtenant qu'il y a des Etres, ſans étendue, ou en diſant que s'il n'y en a *point*, il faut néceſſairement qu'il y ait une étendue, qui n'eſt point corporelle, ou qui n'eſt ni ſolide, ni diviſible. En cette occaſion, nous ne ſaurions rien aſſurer, comme un dogme incontéſtable; ſi ce n'eſt ce dont tous les Immaterialiſtes conviennent; c'eſt qu'outre les Corps, qui ſont impénetrables & diviſibles, il y a d'autres Subſtances, qui ſont pénetrables, & qui ne peuvent être diviſées. Il eſt au moins certain, qu'il y a une Subſtance de cette ſorte; ſavoir, Dieu, comme on l'a fait voir.

* Il eſt indubitable que Dieu ne peut pas avoir une étenduë, telle qu'eſt celle des Corps, qui eſt ſujette à de grandes imperfections, comme on l'a montré dans les dernieres remarques que l'on a faites ſur l'Article I. du Tome VII. Il eſt certain d'un autre côté, que l'on conçoit clairement une étenduë infinie, où il n'y a rien de ſolide, ni de diviſible. Cette idée ſe préſente naturellement à l'eſprit, lors que l'on con-

* *Remarques de l'Auteur de la B.C.*

considere l'étendue de l'Univers ; & l'on ne sauroit s'en défaire. On n'y voit même, ni commencement, ni fin ; elle a dû exister avant les Corps, & quand les Corps seroient tous anéantis, elle n'en existeroit pas moins. Mais quand on vient à attribuer à cette Etendue de la Vie & de l'Intelligence, on va plus loin, que nos lumieres ne s'étendent. Lors qu'on dit aussi que les Esprits créez sont des portions d'Etendue intelligible ; on sort des bornes de ce que l'on entend, & l'on marche dans de pures ténebres.

La raison de cela est, que nous ne connoissons point la nature interieure des Substances, soit materielles, soit immaterielles ; & que nous ne concevons clairement que leurs proprietez & leurs actions. Quand nous parlons de ces dernieres, nous entendons ce que nous disons, & nous nous faisons entendre aux autres ; mais dès que nous essayons de décrire la nature inconnue, de laquelle elles découlent, nous ne nous entendons plus nous mêmes & les autres ne savent ce que nous disons.

Que faire donc, dans une occasion, comme celle-ci ? Premierement, il faut montrer que Dieu est une cause intelligente, comme Mr. *Cudworth* l'a

l'a fait ci-devant, en diverſes manie-res; ſoit par la diſpoſition merveilleuſe de l'Univers & de ſes parties, ſoit par la création des Ames des hommes. Secondement, il faut montrer, comme il l'a fait encore, que les proprietez, & les actions des Natures intelligentes n'ont rien de commun avec ce que nous connoiſſons dans les Corps; de ſorte que nous ne pouvons pas dire que les Natures intelligentes ſont corporelles, ſans avancer une choſe très-abſurde; ſi par *corporel* nous entendons ce que l'on entend ordinairement par ce mot, ou l'aſſemblage de certaines proprietez, qui nous ſont connues; ſavoir, l'étendue, la ſolidité, la diviſibilité, la mobilité, & ce qui fait que le Corps eſt ſuſceptible de diverſes figures. Nous ne voyons rien de ſemblable, dans les Eſprits, & nous ne pouvons pas dire que ces proprietez ſoient en Dieu, de la même maniere, qu'elles ſont dans les Corps. Par là on peut confondre les Materialiſtes, qui ne ſauroient prouver qu'un Corps ſoit capable d'intelligence; ſans s'engager dans l'explication du ſujet inconnu, dans lequel les proprietez intelligibles de Dieu exiſtent.

Mais les Athées, continue Mr. *Cud-*

Cudworth, prétendent montrer la source de l'erreur, comme ils parlent, dans laquelle nous sommes, à l'égard de l'existence des Natures immatérielles. Ils prétendent que cela est venu en partie d'un abus, que l'on a fait du pouvoir que l'on a de se former des notions abstraites & de leur donner des noms, après quoi l'on en a fait des Substances; & en partie des Essences des Scholastiques, que l'on a distinguées des choses mêmes & que l'on a dit être éternelles. Les Athées prétendent que ces réveries, comme ils les appellent, ont confirmé les hommes dans la créance des Esprits, des Démons, & des Etres immatériels, par le moyen des noms, qu'on leur a donnez. Les hommes se sont trompez, selon eux, en prenant leurs propres imaginations pour des choses réelles. Le principal de tous les Esprits & de tous les spectres, est, selon ces gens-là, l'idée de la Divinité; qui est l'image, qui nous effraye le plus. Autrefois que les hommes devoient naturellement regarder les Esprits, comme une espece de corps subtils & aériens; enchantez par ces noms abstraits (qui ne sont néanmoins que des noms du pur Néant) & par les Essences séparées des Scholastiques, ils

ils en ont fait des Etres immateriels. Les Athées prétendent enfin, que ceux qui reçoivent une Divinité immaterielle, font d'une Essence abstraite & Scholastique, ou de la notion d'un Accident, une Substance, ou un Esprit, qui préside sur tout l'Univers.

Nous répondons en géneral à tout cela, que ce que disent les Athées de l'origine de nos sentimens, n'est qu'une pure fiction, & que la créance d'une Divinité immaterielle n'est point appuyée sur des fondemens imaginaires. On en a assez vû la fausseté, par les preuves directes, que nous avons données de l'existence d'un Dieu, & qui sont des démonstrations de Mathematique, pour ceux qui sont capables de les entendre. On a aussi montré que l'opinion qu'il y a d'autres Esprits, outre la Divinité, n'est point un effet de la peur, & de l'imagination, qui se forme des idées chimeriques; mais qu'elle est fondée sur des apparitions réelles, dont on a fait des histoires dans tous les siecles, & sans quoi cette créance n'auroit jamais été si génerale, ni si constante, parmi les hommes. En effet, ce n'est point une chose contraire à la Raison, qu'il y ait autant d'Animaux Aëriens, ou Etheriens, qu'il y en

y en a de Terrestres ; & ce n'est que la stupidité des hommes, qui leur donne du penchant à croire qu'il n'y a point de Natures Intelligentes au dessus d'eux, que tout ce qui est autour d'eux est destitué de pensée, & qu'il n'y a rien que ce qu'ils voyent & qu'ils touchent. Certainement l'idée de la Divinité n'est point un effet de nôtre Imagination, mais l'idée du plus réel de tous les Etres, & sans lequel il n'y auroit rien de réel dans la Nature ; puis qu'il est le seul, qui existe nécessairement, comme on l'a montré.

J'ajoûte encore à cela, qu'il est faux que l'opinion de l'existence des Etres spirituels soit venue des idées Métaphysiques des Essences ; parce que jamais aucun Scholastique n'a songé qu'il y avoit *un Homme en général*, ou *un Cheval en général*, qui existât réellement, & séparément de tout Individu ; ni que ces Essences abstraites, après la mort des hommes, subsistoient, & voltigeoient autour de leurs tombeaux, avec des corps aëriens. L'Essence réelle d'une chose ne peut pas en être séparée, ni être éternelle, lors que la chose ne l'est pas. Si les Scholastiques avoient regardé les Essences de toutes choses, comme des Etres immateriels,

il

il faudroit qu'ils euſſent tout regardé comme immateriel, ſans en excepter même les Corps, & qu'ils euſſent crû que les Accidents, qui ont auſſi leurs Eſſences, ſubſiſtoient par eux mêmes. La verité eſt que lors que les Scholaſtiques diſent que les Eſſences ſont éternelles, ils entendent les Eſſences intelligibles; ou les idées que nous en avons, comme celle d'une Sphere, ou d'un Triangle. Il eſt vrai que ces Eſſences ſont éternelles, & que même elles n'ont point été faites; parce que les Veritez éternelles, qui les regardent, ſont entierement immuables. Le ſens de cette propoſition, c'eſt que *la Connoiſſance eſt éternelle*, ou qu'il y a un Eſprit éternel, qui renferme en lui même & toute l'étendue de ſa propre puiſſance, ou tout ce qui eſt poſſible, & l'eſſence intelligible, ou l'idée de tout cela.

Mais les Athées diſent encore que parce qu'on peut ſe former une idée abſtraite de la Vie & de la Penſée, les Métaphyſiciens ſe ſont imaginez qu'elles pouvoient exiſter ſans aucun Corps; quoi que ce ne ſoient que des Accidents, ou des proprietez du Corps. On répond auſſi à cela, que ſi cette penſée étoit vraie, il faudroit que ces Phi-

loſophes euſſent fait des qualitez des Corps, comme du blanc & du noir, du froid & du chaud, des Subſtances immaterielles, ce qui n'eſt jamais venu dans l'eſprit de perſonne. Mais la choſe eſt toute differente, à l'égard de la Penſée & de la Vie, quoi que ce ſoient auſſi des idées abſtraites: parce que ce ne ſont nullement des Accidens des Corps, comme les Athées le ſuppoſent, mais des proprietez eſſentielles d'une Subſtance diſtincte.

* Ces réponſes de Mr. *Cudworth* ſont d'autant plus ſolides, qu'il a prouvé auparavant, d'une maniere invincible, qu'il faut néceſſairement qu'il y ait une Intelligence éternelle, qui ait fait toutes choſes; & ſans laquelle la Matiere ne peut pas ſeulement ſe mouvoir, bien loin de produire un Monde ſemblable à celui que nous voyons. C'eſt auſſi ce qu'*Ariſtote* lui même a reconnu, † dans le dernier chapitre de ſa Phyſique, où il entreprend de prouver *que le premier Moteur n'a ni parties, ni grandeur*, & qu'il conclut en ces termes: *Cela étant ainſi établi, il paroît qu'il eſt impoſſible que le premier Moteur, qui eſt immobile, ait quelque gran-*

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.* † *Lib. VIII. c.* 10.

grandeur ; car s'il avoit de la grandeur, elle ſeroit néceſſairement ou finie, ou infinie. Mais on a montré auparavant, dans la Phyſique, qu'une grandeur ne peut pas être infinie, & preſentement nous avons prouvé qu'une grandeur finie, ne peut pas avoir une force infinie, ni mouvoir quelque choſe, pendant un tems infini. Or le premier Moteur cauſe un mouvement infini, & qui dure pendant un tems qui n'a point de bornes. Il eſt donc manifeſte que c'eſt une choſe indiviſible & ſans parties & qui n'a aucune grandeur. Θαυμὸν δ' ἴσως ἐστὶ τὸ ἀδιαίρετόν ἐστι, καὶ ἄμερὲς, καὶ μηδὲν ἔχον μέγεθος. Je ne m'arrête pas au fonds des raiſonnements d'*Ariſtote*, mais on voit que ce Philoſophe a crû être obligé de reconnoître un premier Moteur, d'une nature immaterielle ; ſans qu'il y ait été conduit, par des abſtractions métaphyſiques.

En effet la Matiere étant d'elle même ſans mouvement, au moins autant qu'elle nous eſt connue, on ne peut lui attribuer ni un mouvement éternel, ni un mouvement qui ait commencé ſans cauſe. Ainſi il faut qu'il y ait une cauſe immaterielle, qui ait commencé à la mouvoir. On ne peut rien répondre à cela, à moins que de dire

que le mouvement eſt néceſſairement & de toute éternité dans la matiere ; ce qu'il eſt impoſſible de rendre ſeulement vrai-ſemblable ; ou de dire qu'il a commencé ſans cauſe, ce qui eſt tout à fait abſurde.

II. APRE'S avoir renverſé de la ſorte, continue Mr. *Cudworth*, les principes les plus conſiderables des Athées, il faut ruiner, en peu de mots, ceux qui ſont de moindre conſéquence. Dans la penſée qu'ils ont prouvé, qu'il n'y a rien que de materiel dans le monde, ce qui eſt faux, comme on l'a vû, ils s'attachent à montrer que s'il y avoit une Divinité, elle ne pourroit pas être corporelle. Mais en leur accordant que la Divinité ne peut pas être corporelle, tous leurs raiſonnemens deviennent inutiles. Néanmoins puiſqu'il y a quelques *Theiſtes*, qui ſont auſſi Materialiſtes, comme les Stoïciens, qui doivent répondre à ces objections ; nous les examinerons, pour faire voir qu'étant impoſſible qu'il y ait une Divinité materielle, il faut néceſſairement qu'elle ſoit immaterielle, puis qu'il eſt évident qu'il y en a une.

Il y a deux differentes hypotheſes des Athées, fondées ſur cette ſuppoſition, que tout eſt Corps. La premiere reçoit

reçoit des qualitez, qui ſe produiſent & s'anéantiſſent, & c'eſt celle de ceux, † que nous avons nommez *Hylopathiens*; la ſeconde eſt celle qui établit pour principes des choſes des Atomes ſans qualitez, comme faiſoient *Democrite* & *Epicure*. La premiere eſt le plus ancien crayon, pour ainſi dire, de l'Atheïſme, qui ait été fait; car ‡ *Ariſtote* nous apprend que les plus anciens Athées, étoient ceux qui avoient ſuppoſé, qu'il n'y a que la Matiére, ou le Corps, qui exiſte, & qu'il n'y a point d'autre Subſtance au monde; qu'elle eſt éternelle, & que c'eſt d'elle que tout eſt ſorti, comme tout y rentrera. Tout ce qui eſt produit, dans l'Univers, ſelon ces gens-là, n'eſt autre choſe que des Accidens de la Matiere, qui naiſſent & qui périſſent; d'où il s'enſuit qu'il n'y a aucune Intelligence éternelle, & que tout ce que l'on apperçoit de Vie & de Penſée eſt une production de la Matiere.

Nous avons nommé ces Philoſophes * *Anaximandriens*, quoi que nous n'ignorions pas, qu'il y a pû avoir quelque varieté dans les Sentimens de

† *Voyez Tom. II. de la B. C. p. 48. & 49.*
‡ *Voyez Tom. 2. de la B. C. p. 48. & ſuiv.*
* *Voyez T. 2. p. 54 & 61.*

cette eſpece d'Athées. L'autre ſorte d'Athées, c'eſt celle, qui en niant les Qualitez réelles des Corps, comme on les conçoit ordinairement, ſoûtient que tout a été formé, par un concours fortuit d'Atomes, deſtituez de toutes Qualitez; ce qui étant ſuppoſé, il n'y auroit point de Principe général de l'Univers, ou de Dieu, qui eût tout produit. Ce fut là le ſentiment de *Leucippe*, & de *Démocrite* & après eux d'*Epicure*.

On ne peut pas nier, ſi l'on accorde ces deux choſes, que tout ſoit Corps, & que les principes des Corps; ſavoir, les Atomes; ſoient deſtituez de Vie & d'Intelligence, qu'il ne peut point y avoir de Divinité, pas même corporelle. C'eſt pourquoi les Stoïciens, qui faiſoient profeſſion de ne reconnoître aucune Subſtance, que celle des Corps, & qui étoient néanmoins fortement perſuadez de l'exiſtence d'une Intelligence éternelle, qui a tout fait, rejettoient ce ſentiment des Materialiſtes, qu'il n'y a aucune Vie, ni aucune Intelligence dans les principes des Corps; & prétendoient qu'il y avoit un *Feu intellectuel*, qui n'avoit point été fait, & qui étoit l'auteur de la diſpoſition de l'Univers. Mais ſuppoſé que l'on eût

ac-

accordé aux Stoïciens, qu'il y a un Feu éternel, doüé de Vie & d'Intelligence; on ne pourroit pas leur accorder qu'abſolument parlant il ne fût pas ſujet à perir, comme † *Origene* le leur reproche. *Dieu eſt un corps*, dit-il, *ſelon les Stoïciens, qui n'ont pas honte de dire qu'il eſt ſujet au changement, aux viciſſitudes & aux alterations, en toutes choſes, & qu'il pourroit être abſolument détruit, s'il y avoit un Etre qui le détruiſit; mais que par bonheur il ne l'eſt pas, parce qu'il n'y a rien, qui le détruiſe.* C'eſt pourquoi les Athées leur objectoient, avec raiſon, qu'une Divinité corporelle ne peut pas être immuable, par ſa nature; & qu'elle ne peut être immortelle que par accident, à cauſe de ſa diviſibilité. Car s'il y avoit eu hors de cet Univers quelque matiere, qui l'eût choquée & ſéparé ſes parties, le Dieu corporel des Stoïciens auroit été diſſipé & détruit. Nonobſtant cela, on ne met pas les Stoïciens au rang des Athées, mais ſeulement des *Theiſtes imparfaits.*

Mais nous montrerons évidemment, que ces idées des *Materialiſtes*, qui diſent *qu'il n'y a que des Corps*, & *que les principes des Corps ſont deſti-*

† *Cont. Celſ. Lib.* 1. *p.* 17.

tuez de Vie, ſont abſurdes. Non ſeulement, comme *Ariſtote* le leur objecte, ils ne ſuppoſent aucun principe agiſſant, mais même ils tirent la Vie & l'Intelligence, qui ſont des Etres réels, de la Matiere deſtituée de l'une & de l'autre; ce qui eſt faire ſortir quelque choſe de ſoi même du Néant. En effet, les Athées Atomiſtes ſont en ceci les plus éloignez de la Raiſon; parce que rejettant toutes les Qualitez réelles, fondez ſur ce principe que *rien ne ſe produit de rien*, ils tirent néanmoins la Vie, le Sentiment & l'Intelligence, qui ſont des Etres réels, de particules où l'on ne voit que de la grandeur, des figures, de la ſituation & du mouvement, ce qui eſt les tirer du Néant. Cela étant abſolument impoſſible, ſelon les hypotheſes des Athées; qui tombent d'accord que la Matiere, comme telle, n'a ni Vie, ni Intelligence; il s'enſuit inévitablement qu'outre la Matiere, il faut reconnoître une autre Subſtance, qui renferme en elle même eſſentiellement la Vie & l'Intelligence. Tout ce qui eſt vivant ne tire pas ſa vie d'un autre, mais il y a quelque Etre, qui la renferme en ſoi même, & d'où le reſte la tire. Toute ſorte de Vie ne peut pas être

regardée comme une maniere d'être, qui ſe produit & qui perit, qui ſort du Néant & qui y retourne ; il faut qu'il y ait quelque *Vie Subſtantielle*, pour parler ainſi, ou quelque Etre eſſentiellement vivant, qui ſubſiſte par lui même. Il ne ſuffit pas qu'il y ait une Vie de cette ſorte, qui ſoit immortelle ; mais il faut qu'elle ait toûjours été, ſans avoir aucun commencement ; puis que la Vie & l'Intelligence, ne pouvant être ſorties de la Matiere, il faut qu'elles ſoient ſorties d'une ſource éternelle, dans laquelle elles fuſſent renfermées.

* Ce raiſonnement eſt non ſeulement démonſtratif en lui même, mais il faut néceſſairement que les Athées en reconnoiſſent la bonté, ſelon leurs propres principes. Ils prétendent que la Matiere eſt éternelle, parce qu'elle n'a pas pû ſortir d'elle même du Néant, & qu'ils ne conçoivent point, diſent ils, ce qui peut l'avoir créée. Pourquoi veulent-ils donc que la Vie & l'Intelligence, qui ne ſont nullement renfermées dans l'idée que nous avons de la Matiere, comme ils ſont obligez de l'avoüer, aient commencé d'elles mêmes, & ſans aucune cauſe ?

* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

C'eſt ce qui eſt auſſi impoſſible, que ſi l'on diſoit que n'y ayant rien du tout & par conſequent n'y ayant point de cauſe, qui pût produire la Matiére, elle a commencé à exiſter toute ſeule. Ainſi il faut néceſſairement reconnoître une Intelligence éternelle, ou chercher des principes tous nouveaux, pour ſe tirer de cet embarras.

Auſſi, continue Mr. *Cudworth*, les Athées Hylozoïſtes, qui étoient convaincus de la néceſſité d'établir une Subſtance vivante, ſans commencement, & qui ne vouloient néanmoins recevoir que l'éternité de la Matiere, ſe crurent obligez de lui attribuer de la Vie; quoi qu'ils ne vouluſſent pas que ce fût une vie, comme celle des Animaux, accompagnée de ſentiment interieur, mais ſeulement une Vie, qu'ils nommoient *naturelle*. Ils croyoient que differentes modifications de cette Vie, accompagnées d'organes, ont formé non ſeulement la Vie des Bêtes, mais même la Vie raiſonnable des hommes. Mais cet Atheiſme Hylozoïque, en tirant ainſi les ames des Bêtes & celles des Hommes de la Vie, qu'ils attribuent à la Matiere, & qui eſt deſtituée de toute ſorte de ſentiment, fait ſortir quelque choſe de rien,

rien, ce qui eſt abſolument impoſſible. Outre cela, les Athées Atomiſtes l'ont très-bien réfuté, de cette maniere; c'eſt que ſi la Matiere, conſiderée en elle même, renfermoit de la *Vie*, du Sentiment, & de l'*Intelligence*, il faudroit néceſſairement que chaque Atome fût un Etre vivant, qui ſentît & qui penſât; d'où il s'enſuivroit qu'il ne pourroit y avoir aucuns Animaux, ni aucuns Hommes, comme ceux que nous voyons. Il faudroit qu'ils fuſſent compoſez d'un nombre innombrable d'Etres diſtincts, doüez de vie, de ſentiment & de penſée, & qu'ils euſſent une infinité de ſenſations & de penſées à la fois; aulieu qu'il eſt clair qu'il n'y a dans châque Animal qu'une Vie, qu'un Principe de ſentiment, ou de Raiſon, & qu'un ſeul Etre qui s'apperçoit de ce qui eſt autour de lui, ou qui raiſonne. Dire que ce nombre prodigieux d'Atomes, dont châque Animal eſt compoſé, ſont, pour parler ainſi confédérez enſemble, pour faire un ſeul Animal, ou un ſeul Homme, en ſorte que châcun d'eux ſoit une République d'Etres animez; c'eſt avancer une choſe ſi abſurde, qu'il y a ſujet d'être ſurpris que les Hylozoïſtes n'abandonnent pas plûtôt leur

opinion, concernant la Vie de la Matiere, que d'en venir là. Car encore que plusieurs personnes puissent, pour ainsi dire, remettre à certains égards à une seule leurs volontez, & n'en avoir d'autre que la sienne; néanmoins leurs Vies, leurs Sensations, & leurs Intelligences demeurent toûjours distinctes. L'on peut encore moins comprendre comment un amas d'Atomes, sans sentiment, pourroient se joindre, pour former un seul Animal.

D'ailleurs on a prouvé ci-devant, que le Sentiment & l'Intelligence ne peuvent pas être des proprietez de la Matiére, & n'en sauroient tirer leur origine.

Ces deux choses étant donc établies, 1. *que la Vie & l'Intelligence n'appartiennent point à la Matiere, comme telle*, 2. *qu'elles ne peuvent pas naître de la Matiere, qui ne les renferme point*; il faut nécessairement qu'il y ait quelque Substance, outre les Corps, dans l'Univers. Au moins les Athées, disciples de *Démocrite* & d'*Epicure*, tombant d'accord, que les premiers principes des Corps n'ont ni Vie, ni Intelligence; ils sont indispensablement obligez de reconnoître que le Corps, n'est pas la seule Substance de l'Univers:

Ou

ou d'abondonner cet Axiome, dont ils ſe ſervent ſi ſouvent, que rien ne ſort de ſoi même de rien. C'étoit là ce que nous avions entrepris de montrer, en ſecond lieu ; ſavoir de prouver, par les principes mêmes des Materialiſtes, qu'il y a des Subſtances Immaterielles.

III. Cela étant établi, la troiſiéme choſe, que nous avons à faire, c'eſt de montrer que les raiſonnemens des Athées qui ſuppoſent le contraire, ne valent rien du tout. Ils attaquent ; par exemple, quelques Philoſophes, qui ſe ſont imaginez que l'Ame du Monde étoit ſortie de la Matiére ; ſentiment dans lequel nous ne prenons aucune part, & qui eſt même un eſpece d'Atheïſme. Ces gens-là s'imaginoient que tout eſt ſorti de la Matiére & s'eſt perfectionné, comme par degrez. Il y a eu d'abord, ſelon eux, des Corps inanimez, comme les élemens, enſuite des bêtes, après elles des hommes & enfin des Dieux ; de ſorte que l'Ame du Monde elle même étoit, comme ils croyoient, ſortie du Chaos & de la Nuit.

J'avoüe que ceux, qui croyoient qu'il y a un Dieu, parmi les Payens, croyoient auſſi que le Monde étoit ani-

mé & regardoient comme des Athées ceux qui le nioient. Mais quand on disoit que le Monde étoit animé, on ne vouloit dire en général que ceci ; c'eſt que tout ce qui eſt autour de nous, n'eſt pas une Matiere deſtituée de Vie : mais qu'il y a une Nature vivante, & intelligente, qui a formé le Monde, & qui le conduit. En ce ſens-là, tous ceux qui ont crû qu'il y a un Dieu, ont dû croire que le Monde étoit animé. Néanmoins il faut encore avouër que les *Theiſtes* Payens ont crû que le Monde étoit animé, dans un ſens plus particulier, † comme ſi le Monde étoit un Animal proprement dit, & un Dieu compoſé d'Ame & de Corps, comme les autres Animaux. L'Ame de ce grand *Animal du Monde* étoit, ſelon quelques uns, la Divinité ſuprême ; mais, ſelon les autres, ce n'étoit qu'une Divinité inferieure, qui en avoit une autre, qui n'étoit attachée à aucun Corps, au deſſus d'elle. Cette derniere penſée des Payens, touchant l'Ame du Monde, qu'ils regardoient comme un Dieu, ou comme un Animal, eſt entierement éloignée de nos ſentimens, & nous n'avons que faire de la défendre. Les Athées d'ailleurs ne

† *Voyez Platon, dans ſon Timée.*

ne diſputent pas ici contre l'Ame du Monde, priſe dans le ſens des *Theiſtes* Payens, mais dans le ſens des Athées *Théogoniſtes*, ou de ceux qui croyoient qu'il n'y a point d'Intelligence éternelle, mais que tout eſt né du Chaos & de la Nuit. Les Athées, qui s'imaginent d'avoir réfuté le ſyſtême des veritables *Theiſtes*, veulent encore ici détruire celui des *Theogoniſtes*, pour étouffer entierement l'idée d'un Etre, qui ſoit au deſſus de nous.

On pourroit négliger leurs raiſonnemens, contre ces gens-là, ſans faire aucun tort à la Verité; mais parce que les Athées ſoûtiennent généralement, qu'il n'y a point d'Etre vivant & Intelligent, qui conduiſe l'Univers; nous examinerons, en peu de mots, leurs fondemens, ce qui ſuffira pour les réfuter.

Le premier eſt, qu'il n'y a point de Subſtance au Monde, que les Corps; le ſecond, que les principes des Corps ne renferment ni Vie, ni Intelligence; & le troiſiéme, que la Vie & l'Intelligence ſont des modifications de la Matiere, qui naiſſent de la diſpoſition des Atomes, de même que la Chair, le Sang & les autres parties ſenſibles des Animaux, dans les Corps organizez.

De

De là il s'enſuit, ſelon eux, qu'il ne peut y avoir aucune Intelligence, dans l'Univers conſideré en ſon Tout, parce qu'il n'a pas une forme humaine. Mais il n'eſt pas vrai que le Corps ſoit la ſeule Subſtance, qu'il y ait, ni que la Vie & l'Intelligence ſoient des modifications, qui réſultent de la diſpoſition de la Matiere, ni que les organes de nôtre Corps raiſonnent en nous. C'eſt une Subſtance intelligente, qui eſt unie avec nôtre corps terreſtre; & qui raiſonnera encore mieux, lors qu'elle ne ſera unie qu'avec un corps céleſte. Il y a encore des Intelligences d'une eſpece plus relevée, qui quoi qu'elles aient des Corps, n'ont ni chair, ni ſang, ni cerveau, ni organes, tels que ſont les nôtres. Mais la plus parfaite de toutes les Intelligences n'eſt unie à aucun Corps. Je conclus de là que ces paroles d'un Auteur Moderne: *nous autres vers nous ne concevons pas comment Dieu peut entendre, lui qui n'a point de cerveau*; ſont le langage plûtôt d'un ver, ou d'une bête, que d'un homme.

Les Athées prouvent, contre les Materialiſtes, qu'il n'y a point d'Etre vivant, qui puiſſe être parfaitement heureux & immortel, parce que tous les

les Etres ſont compoſez d'Atomes, qui peuvent être auſſi facilement ſéparez, qu'ils ſe ſont unis enſemble. Ainſi comme il ne peut y avoir aucune vie éternelle, il ne peut y avoir de bonheur parfait; puis qu'on ne ſauroit être parfaitement heureux, lors qu'on n'eſt point aſſuré de l'avenir. Mais ce raiſonnement des Athées eſt appuyé ſur leur premiere erreur, qu'il n'y a dans l'Univers, que des Etres corporels; au lieu qu'il eſt certain que la Vie & l'Intelligence ne peuvent pas être la production d'un concours d'Atomes, deſtituez de toute Intelligence & de toute Vie.

Il eſt vrai que la Vie du corps des Animaux, qui n'eſt proprement, que le mouvement que l'Ame leur donne, eſt un pur accident, qui peut être produit & périr, lors que les organes ſont formez & ſont détruits; mais le principe de la Vie eſt une Subſtance, & l'Ame des hommes ne laiſſe point de cadavre, après leur mort. Toute Subſtance, qui eſt eſſentiellement vivante, eſt naturellement immaterielle; parce qu'aucune Subſtance ne retombe d'elle même dans le Néant. Outre cela, il faut qu'il y ait un Etre vivant, qui ſoit non ſeulement une

Subſ-

Subſtance, mais une Subſtance éternelle, dont l'exiſtence ſoit néceſſaire, & dont par conſéquent le bonheur ſoit parfaitement aſſuré. Cette Subſtance eſt la Divinité immaterielle, que nous reconnoiſſons.

* Sans cela, la Vie des Animaux n'auroit jamais commencé, non plus que l'Ame raiſonnable; car elles ne pouvoient ſortir d'elles mêmes d'une Matiere où elles n'étoient pas, & où l'on ne voit rien, qui y ait le moindre rapport. Il eſt vrai que l'on peut faire quelques difficultez, ſur l'Ame des Bêtes; mais on en trouvera la ſolution, dans ce que l'on en a dit ailleurs, dans cette *Bibliotheque Choiſie*. Voyez le Tom. I. pagg. 114. *& ſuiv.* Tom. II. p. 121 *& ſuiv.* p. 354. *& ſuiv.* p. 371. *& ſuiv.* La méditation de ces endroits ſuffira, pour ſoudre les difficultez, qu'on pourroit ſe former, à l'égard du Principe de Vie, qui eſt dans les Bêtes, auſſi bien que dans les Hommes. Ce n'eſt pas ici le lieu de s'engager dans cette diſcuſſion, qui demanderoit un Traité tout entier.

ARTI-

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

ARTICLE. II.

De l'Immaterialité de l'Ame, avec la réfutation des objections que l'on fait contre cette doctrine. Sentimens des Anciens Chrétiens, sur cette matiere. Raisons des Immaterialistes Platoniciens & Pythagoriciens, pour l'Immaterialité des Natures Intelligentes. Tiré du même Chapitre de Mr. CUDWORTH.

QUOI QUE l'Immaterialité de l'Ame ait été reconnue, depuis plusieurs siecles, néanmoins comme elle paroît étrange, & paradoxe au Vulgaire, qui est plein de prejugez qui lui sont opposez, il est bon de voir de quelle maniere les anciens Immaterialistes repoussoient ces objections, & comment on peut les réfuter aujourd-hui.

I. ON objecte premierement, que supposer qu'il y a des Substances immaterielles & indivisibles, c'est les supposer de la derniere petitesse, & par conséquent les rendre mépriſables ; puis qu'il faut de nécessité que ce soient ou des *points physiques*, qui, s'il y en a, ne peuvent pas être divisez, à cause de leur

leur extrême petiteſſe ; ou *des points mathematiques*, qu'on ne peut pas diviſer même par la penſée. Si cela étoit, des milliers de Subſtances Intelligentes pourroient ſe tenir ſur la pointe d'une aiguille. *Plotin* † répond à cela, que Dieu & les autres Subſtances immaterielles *ne ſont pas indiviſibles, à cauſe de leur petiteſſe, car elles n'en ſeroient pas moins diviſibles* (par la penſée) *ni comme un point eſt indiviſible.* * Ailleurs il parle ainſi de la Divinité : *Elle n'eſt pas indiviſible, comme étant la plus petite choſe du monde ; car c'eſt le plus grand de tous les Etres, non par ſa maſſe, mais par ſa puiſſance.* Il dit encore la même choſe, en d'autres endroits, que l'on ne rapportera pas, & *Porphyre* s'explique auſſi de la même maniére. Ils veulent dire que la Divinité immaterielle n'eſt ni comme un *point phyſique*, qui eſt étendu & diviſible, au moins par la penſée ; ni comme un *point mathematique*, qui quoi que ſans grandeur, & ſans être une Subſtance, a néanmoins une certaine ſituation. Elle ne peut pas être regardée, comme quelque choſe de petit, parce qu'elle ne pourroit pas égaler les plus grandes choſes ; ce n'eſt pas.

† *Pag.* 656. * *Pag.* 664.

pas non plus une grande choſe, à l'égard de l'étendue, car elle ne pourroit pas être préſente aux plus petites. La veritable grandeur ne conſiſte pas dans celle de la maſſe ; car toute grandeur corporelle eſt petite, puis qu'il ne peut point y en avoir d'infinie, & que toute grandeur finie ne peut pas avoir un pouvoir infini, comme † *Ariſtote* l'a remarqué. Ainſi quoi qu'on tâche de tourner l'immaterialité des Eſprits en ridicule, en diſant qu'à ce compte un million d'Eſprits pourroient dancer ſur la pointe d'une aiguille ; on ne fait aucune brêche à cette doctrine, qui ſuppoſe que les choſes immaterielles n'ont aucune grandeur, & qu'elles ſont incapables de mouvement local, comme de ſituation. On objecte, en ſecond lieu, que ce qui n'eſt ni grand, ni petit, qui n'occupe aucun eſpace, qui n'a aucune ſituation entre les Corps n'eſt rien ; parce que l'étendue eſt de l'eſſence de tous les Etres, & qu'il n'y a rien, qui ſoit tout à fait incorporel, à prendre ce mot à la rigueur. Mais *Platon* traite cette penſée, avec raiſon d'erreur vulgaire. Ceux qui ne ſavent pas élever leur eſprit au deſſus des Sens & de l'Imagination, prennent pour

† *Voyez Pag.* 27.

pour rien ce qui n'eſt pas Corps, & ne peuvent rien concevoir que de corporel. *Plotin* dit la même choſe, † en divers endroits, & prend grand ſoin de diſtinguer l'Imagination de l'Intellection. En effet il y a beaucoup de choſes, dont on ne peut ſe repréſenter aucune Image corporelle, & que l'on reconnoit néanmoins pour des Etres réels; d'où l'on a ſujet de conclurre, qu'il y a en nous une faculté, qui s'étend plus loin que l'Imagination. La Raiſon nous dicte que tout ce qui peut agir, ou ſouffrir ne peut pas être regardé comme un Non-Etre. Mais on ne peut pas faire paſſer, pour une Notion Commune, la penſée de ceux qui croyent que ce qui n'a pas de l'étendue & des parties n'eſt rien; ce n'eſt là qu'une Suggeſtion de l'Imagination & une erreur vulgaire.

Nous avons même des raiſons, qui nous empêchent de juger des Corps, en toutes choſes, conformément à nôtre Imagination. C'eſt ce qui paroît en ce que nous ſommes clairement perſuadez par des preuves Aſtronomiques, que le Soleil eſt plus de cent fois plus grand que toute la Terre, quoi que nous ne puiſſions pas nous former une

† *Pag.* 242.

une Image de cette grandeur, ni même nous repréſenter celle de la Terre ſeule. Si donc nous ne pouvons pas nous confier en nôtre Imagination, ni la prendre pour la regle de la Verité, lors qu'il s'agit des choſes ſenſibles; combien moins la devons nous écouter, lors qu'il eſt queſtion de ce qui ne frappe pas les ſens?

Ceux qui prétendoient que l'Ame ne doit être nommée immaterielle, que parce qu'elle eſt d'une Matiére plus déliée, que le Corps, diſoient une choſe tout à fait inintelligible. La délicateſſe des Corps, ou leur groſſeur ne ſont pas des Qualitez réelles, d'où puiſſent découler des proprietez differentes. Elles ne viennent que de la diviſion, ou de la jonction des parties. Le Corps le plus ſubtil peut devenir groſſier, dur, peſant & opaque, comme la terre, les pierres & les metaux, par la jonction, la diſpoſition & le repos des parties; & au contraire le Corps le plus groſſier & le plus opaque peut devenir fin & tranſparent, par un autre mouvement & une autre diſpoſition des parties. C'eſt pourquoi on ne doit pas plûtôt chercher la Vie & l'Intelligence dans les Corps minces, que dans les groſſiers.

On

On objecte, en troiſiéme lieu, contre ce que l'on dit de l'Immaterialité des Natures Intelligentes, qu'il eſt contradictoire, qu'elles ſoient *toutes dans un Tout*, & *toutes dans chacune de ſes parties*, comme les Immaterialiſtes l'aſſurent. Si la Divinité, diſent les Athées, eſt toute dans un point de Matiére; elle ne peut être, en aucune façon, dans un autre point. Ce qu'il y a dans un autre point eſt un nouveau Tout, qui eſt different du précedent. De même ſi toute l'Ame humaine eſt dans une partie de ſon corps organizé, il n'y en peut rien avoir, dans une autre partie du même corps, & ainſi le Tout n'eſt pas dans le Tout. A cette objection, les Anciens Immaterialiſtes font une double réponſe. Premierement ils accordent, qu'à l'égard d'une Subſtance étendue, ou Corporelle, il eſt impoſſible qu'elle ſoit toute en châque partie de tout l'eſpace, qu'elle occupe par ſa grandeur. Mais ils diſent, en ſecond lieu, qu'à l'égard d'une Subſtance immaterielle, il n'eſt pas poſſible que cela ſoit autrement. Il eſt contraire à la nature d'une Subſtance deſtituée de grandeur, de parties, & d'étendue & qui eſt indiviſible, d'être unie à un corps, à moins

moins qu'elle n'agiſſe toute entiere ſur châcune des parties de ce corps. Ce qui n'a point d'étendue ne peut pas coëxiſter, pour parler ainſi, avec une Subſtance étendue; en ſorte qu'une partie de la Subſtance immaterielle réponde à une partie de la Subſtance étendue, parce que la premiere n'en a point. L'Ame doit être, comme parlent les Philoſophes, ὅλον ἐν καὶ ταὐτὸν ἀριθμῷ, *un ſeul & même tout en nombre*; c'eſt à dire, agir d'une maniere indiviſible ſur châque partie, ſur laquelle elle agit. C'eſt pourquoi le mot de *Toute*, dans ces maniéres de parler, que *toute la Divinité* eſt en châque partie du Monde, & que *Toute l'Ame*, eſt en châque partie du corps, ne doivent pas être entendues, comme ſi l'on vouloit dire qu'un Tout, compoſé de parties diſtinctes, eſt en un certain lieu; mais ſeulement en ce ſens, qu'un Tout indiviſible eſt préſent partout. On n'entend autre choſe, ſi non que la Divinité & l'Ame Humaine, ne ſont pas partagées dans les diverſes parties du Monde, ou dans celles du Corps. C'eſt comme *Plotin* explique cette expreſſion, en plus d'un endroit.

La quatriéme & derniere objection,

c'eſt que de l'Immaterialité des Eſprits, il s'enſuit que les Eſprits finis, tels que ſont les Ames des Hommes & les Anges, ne ſont nulle part, & ne peuvent paſſer d'un lieu en un autre; parce qu'ils n'ont point de lieu. Il paroit, dit-on, non ſeulement abſurde, que des Etres finis ne ſoient nulle part, & ne puiſſent changer de place, comme s'ils étoient par tout; mais même cela eſt contraire aux principes de la Religion, ſelon leſquels, après la mort du corps, l'Ame s'en va dans le lieu des récompenſes, ou des peines. . . . . .

Pour commencer par répondre à cette ſeconde partie de l'objection, les Immaterialiſtes diſent, † que ſi l'on dit que l'Ame s'en va dans un certain lieu, on ne doit pas s'en étonner, puis que pendant cette vie, on dit qu'elle eſt dans le lieu, où eſt nôtre corps; & qu'après la mort elle eſt là où eſt l'image du corps (εἴδωλον) que les Latins ont nommée *ſon ombre*, & qui eſt un corps aërien, qui accompagne, ſelon eux, toutes les Ames.

* C'étoit là l'opinion commune des Platoniciens, que Mr. *Cudworth* explique

† *Voyez* Plotin *Ennead. VI. L. IV. & ailleurs.* * *Paroles de l'Auteur de la B. C.*

plique au long, par des paſſages de *Porphyre*, & de *Jean Philoponus*, dans ſa préface ſur l'ouvrage d'Ariſtote *de l'Ame*. Je ne rapporte pas les paſſages, de peur d'être trop long. Mais ceux qui les examineront trouveront que nôtre Auteur a expoſé fidelement les ſentimens de ces Philoſophes.

Il paroît, continue-t-il, par ces paſſages, que les anciens défenſeurs de l'Immortalité de l'Ame, ont crû que les Ames ne ſont pas entierement dénuées de corps, après la mort; mais qu'elles ont un certain corps aërien qui les accompagne toûjours, & qui eſt plus, ou moins pur, dans les uns, que dans les autres. Ils croyoient même que ce *corps Spirituel*, comme ils le nommoient, eſt, au moins en partie, attaché à l'Ame, pendant la vie préſente, comme ſon habit interieur; & qu'elle le garde, lors que le corps groſſier lui eſt enlevé par la mort, comme un habit exterieur. Quelques uns ont encore crû que quelquefois l'Ame ſe ſéparoit, avec ce corps aërien, du corps groſſier, pour quelque tems, ſans que l'homme mourût; & ils ont appuyé cette penſée, ſur des hiſtoires, qui ſembloient demander quelque choſe de ſemblable, ſuppoſé qu'elles fuſſent vraies.

En effet on ne peut pas disconvenir que nôtre Ame n'agit pas immediatement sur les os, sur la chair & sur les autres parties sensibles du corps; mais premierement & principalement sur les esprits animaux, comme sur l'organe immédiat des sens & de l'imagination, par le moyen duquel elle meut avec facilité les plus grossiers des membres. C'est pour cela que *Porphyre* dit que *le sang est la nourriture de l'esprit*, & *que l'esprit est le véhicule de l'Ame*, ὄχημα τῆς ψυχῆς.

Néanmoins le même *Philoponus*, que l'on a cité, outre le corps grossier, & l'autre corps aërien plus subtil, dont on a parlé, croit qu'il y a un troisiéme corps encore plus mince & plus pur, qu'il nomme un corps *celeste*, *étherien & éclatant*, σῶμα ἀιθέριον, αἰθέριον καὶ αὐγοειδές, & qu'il donne aux Ames purgées de leurs passions corporelles. *Proclus* & *Hierocles* ont parlé tout de même, le dernier le nomme *le véhicule spirituel de l'Ame raisonnable*, τὸ πνευματικὸν ὄχημα τῆς λογικῆς ψυχῆς. Il entend par le mot *spirituel*, une qualité plus relevée, que ne sont celles du corps *aërien*, dont on a parlé; & le *corps spirituel* doit avoir plus de rapport avec la Raison,

que

que n'en a le *corps animal*, ψυχικὸν ; car c'eſt ainſi qu'il appelle le corps groſſier, auſſi bien que S. Paul.

Ce double *véhicule interieur* de l'Ame n'eſt pas une invention des nouveaux Platoniciens, qui ont vécu après le Chriſtianiſme ; c'eſt une ancienne tradition des premiers Platoniciens, comme il paroit par un endroit de *Virgile* du VI. de l'Eneïde, ℣. 735 & ſuiv. que l'on n'entend pas communément, faute de ſavoir à quel dogme des Philoſophes le Poëte fait alluſion. Il parle donc premierement du *corps aërien* des Ames encore impures, & dans lequel elles ſont punies après la mort. „ Quand même la vie, dit-il, de ceux „ qui meurent les a abandonnez, lors „ qu'ils ont ceſſé de voir le jour, ces „ malheureux ne ſont pas exempts de „ toute ſorte de mal, & toutes les „ paſſions pernicieuſes du corps n'en „ ſont pas encore ſorties. Il faut qu'il „ y ait bien des choſes qui s'attachent „ avec le tems au dedans, d'une étrange maniére. Ils ſont donc punis, & ils ſouffrent les ſupplices de „ leurs anciens pechez. Quelques unes des Ames ſont ſuſpendues & „ expoſées aux vents, & les crimes „ des autres ſont nettoyez ſous un

„ vaſte gouffre, ou ſont purgez par
„ le feu.

Quin & ſupremo cùm lumine vita reliquit,
Non tamen omne malum miſeris, nec funditus omnes
Corporeæ excedunt peſtes; penitúſque neceſſe eſt
Multa diu concreta modis inoleſcere miris.
Ergo exercentur pœnis, veterúmque malorum
Supplicia expendunt, aliæ panduntur inanes
Suſpenſæ ad ventos; aliis, ſub gurgite vaſto,
Infectum eluitur ſcelus, aut exuritur igni.

Cela regarde le *corps aërien*, mais voici comme il parle *du corps étherien* & céleſte : „ juſqu'à ce qu'un long
„ tems, après qu'un certain terme s'eſt
„ écoulé, ait emporté toutes les taches
„ qui s'y étoient miſes, & ne leur ait
„ laiſſé que le pur ſens étherien, &
„ que le ſimple feu ſpirituel.

Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
Concretam exemit labem, purúmque reliquit

Aethe-

Aetherearum sensuum, atque auraï simplicis ignem.

Il y a même eu des Philosophes, qui semblent † avoir distingué *trois véhicules*, ou habits interieurs de l'Ame. Ils vouloient tous que l'on s'appliquât à se purifier & des passions du corps grossier & de celles du corps aërien ; afin qu'à la mort l'Ame n'eût autour d'elle que le corps pur & céleste. C'est ce qui faisoit que *Socrate* & *Platon* disoient que la Philosophie est une *maniere de s'exercer perpetuellement à mourir* ; parce que c'est être mort, pour les corps, que d'être dégagé de leurs passions, & de n'en avoir plus aucun qui soit attaché à l'Ame, excepté le *corps étherien*. *Pline* a voulu se mõquer, en passant, de cette pensée des Philosophes, lors qu'au Liv. VII. de son Histoire Naturelle, c. 50. en parlant des malheurs de la vie & des incommoditez auxquelles elle est sujette, il dit enfin : „ que c'étoit aussi „ une espece de maladie, que de mourir par sagesse : „ *Atque etiam morbus est aliquis per sapientiam mori.* Il a voulu dire que s'exercer à mourir,

† *Voyez leurs passages dans l'Auteur pag. 790. & suiv.*

par ſageſſe, étoit une maladie mélancholique.

* C'eſt là une explication nouvelle, que Mr. *Cudworth* donne à ce célebre paſſage de *Pline*; qui a été juſqu'à préſent la croix des Critiques. *Pline* étoit un Libertin, qui ſe moquoit tout à fait de la Religion & de l'immortalité de l'ame, comme il paroît par le Ch. LV. du même Livre, & il a voulu compter ſelon nôtre Auteur, entre les incommoditez de la vie humaine les ſpéculations des Philoſophes, qui diſoient que philoſopher étoit la même choſe que s'exercer à mourir. Si *Pline* n'avoit parlé de cette maladie, qu'en cet endroit-là, on pourroit croire que cet Auteur ſe ſeroit voulu moquer des Philoſophes, & cela eſt aſſez de ſon génie; mais il en parle dans un autre endroit, d'une maniere, qui fait voir qu'il entend parler d'une maladie du corps. C'eſt au commencement du Chapitre LI. *Jam ſigna lethalia, in furoris morbo riſum, ſapientiæ verò ægritudine fimbriarum curam & ſtraguli veſtis plicaturas.* On voit bien que prendre ſoin des franges d'un lit, plier les couvertures, & mourir en ſuite, ſont des effets d'une veritable maladie, & non

* *Paroles de l'Auteur de la B. C.*

& non d'une méditation philosophique. Cependant on n'a pû encore rendre une raison vrai-semblable de ces expressions *per sapientiam mori*, ou *sapientiæ morbus*. *Pline* en parle, comme d'une chose extraordinaire, & oppose cette maladie à la fureur; peut-être qu'il entend une espece de réverie, qui fait que dans une Fievre on parle perpetuellement de Philosophie, & qu'on meurt, en tenant de semblables discours.

Il paroît donc, continue nôtre Auteur, † que les plus anciens défenseurs de l'Immortalité & de l'Immaterialité de l'Ame croyoient néanmoins qu'elle étoit toûjours jointe à un corps. C'est de quoi l'on trouvera des preuves, dans le commentaire d'*Hieroclès*, sur les vers d'or de *Pythagore*, ψ. 67. & suiv. † *L'homme*, dit-il, *est une Ame raisonnable, avec un corps immortel, né avec elle. C'étoit là le dogme des Pythagoriciens, que Platon a publié depuis, lors qu'il a comparé toutes les Ames, divines & humaines, à la faculté innée d'un char ailé & d'un cocher,* ἀναπόφαντος συμφύτῳ δυνάμει ὑποπτέρῳ ζεύγους τε καὶ ἡνιόχου πᾶσαν θείαν τε καὶ ἀνθρωπίνην ψυχήν. Le char ailé c'est le

† *Pag. 291. Edit. Lond.*

corps éthériens, & le cocher c'eſt l'Ame.

On voit par là de quelle maniere ceux qui ſoûtenoient l'immaterialité de l'Ame répondoient à l'objection qu'on leur faiſoit, que, ſelon eux l'Ame n'étoit nulle part & ne pouvoit pas changer de place ; c'eſt que l'Ame étant attachée à un corps, quoi qu'elle ſoit immobile d'elle même, néanmoins on diſoit qu'elle change de place, lors que le corps, auquel elle eſt unie, en change.

Que ſi on leur objectoit que ces Eſprits, quoi que finis, comme ils étoient ſans étendue & qu'ils n'avoient aucun rapport avec le lieu, pouvoient animer tout l'Univers, & être par tout ; ils répondoient que ces Etres étant bornez, ils n'avoient le pouvoir que de mouvoir une certaine étenduë de matiere, & ne pouvoient s'appercevoir que de ce qui ſe paſſoit dans un certain eſpace ; au lieu que la Divinité, qui eſt infinie, peut agir par tout le Monde.

* C'eſt ainſi que Mr. *Cudworth* explique les ſentimens des Pythagoriciens, & des Platoniciens, touchant l'Immortalité & l'Immaterialité de l'Ame,

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

me, & touchant les corps ſubtils, dont elle eſt revêtue, ſelon eux, outre celui que nous voyons. Il n'y a aucun Auteur Moderne, qui ait mis cette matiere, dans un auſſi grand jour; & elle eſt de très-grande conſéquence, pour entendre ce que les anciens Philoſophes & les Peres, qui les ont ſuivis ont dit de l'Ame. Peut-être même qu'elle peut ſervir à entendre ce que l'on trouve dans le Nouveau Teſtament, touchant † *le corps animal*, que les hommes ont en cette vie & le *corps ſpirituel* qu'ils auront dans l'autre. Rien n'empêche que les Apôtres, en parlant de dogmes, dans leſquels ils étoient d'accord avec les Philoſophes, au moins en partie, ne s'exprimaſſent comme ces Philoſophes; lors que leurs expreſſions paroiſſoient commodes, pour être mieux entendus des Grecs, qui y étoient accoûtumez. C'eſt auſſi ce qui a fait que les Peres Grecs, dont pluſieurs étoient très-habiles dans la Philoſophie Payenne, comme *Origene* & *Clement* d'Alexandrie, ont entendu ces expreſſions des Apôtres dans le même ſens, qu'ils les voyoient employées dans les Ecrits des Philoſophes. On en pourroit donner

C 6 des

† *Voyez* 1. Cor. xv, 44.

des exemples remarquables, ſi cela ne nous éloignoit trop de nôtre ſujet.

Pour y revenir, il faut avoüer que ſi la réponſe des Platoniciens, ſur la maniére dont l'Ame, quoi qu'immaterielle, eſt dans un lieu & dont elle ſe meut, ſemble d'abord fermer la bouche aux Materialiſtes ; dans le fonds, elle ne leve pas la difficulté. Ces mêmes gens-là demanderont, comment une choſe abſolument immaterielle, comme l'Ame, peut être unie à un corps materiel ; car enfin quelque ſubtil que puiſſe être le *véhicule étherien*, que les Platoniciens lui donnent, c'eſt néanmoins un corps, qui n'a pas plus de rapport avec une Nature Immaterielle, que les corps les plus groſſiers.

Le meilleur parti, que l'on puiſſe prendre là-deſſus, c'eſt d'avoüer, de bonne foi, que *le ſujet*, comme parlent les Philoſophes, dans lequel ſont les proprietez de nos Ames, nous eſt entierement inconnu, & que par conſequent nous ne pouvons pas dire comment il eſt uni avec un corps. Nous voyons bien que pouvoir entendre, raiſonner, vouloir, juger, ſentir, ſe reſſouvenir, proprietez que nous ſentons être dans nôtre Ame, ne reſſemble en rien aux proprietez du Corps ;

telles que ſont l'étendue ſolide, la diviſibilité, la mobilité, la diſtance, ou la ſituation, entre d'autres corps. Ainſi nous ne pouvons pas dire ni que nôtre Ame eſt corporelle, ni que les Corps penſent. Mais nous ne ſavons point quel rapport il peut y avoir entre les *ſujets* inconnus des proprietez ſpirituelles & des corporelles, ni comment ils peuvent être unis enſemble. Nous voyons néanmoins qu'ils ſont très-étroitement unis, par nôtre propre experience. C'eſt un fait indubitable, & que nous ne pouvons pas révoquer en doute, ſeulement parce que nous ne ſavons pas comment cela peut être.

Perſonne ne peut s'aſſurer qu'il a, ou qu'il peut avoir des idées de tout, & trouver des principes clairs, par leſquels il rende raiſon de tout ce qu'on voit dans la Nature. Peut-être ſommes-nous deſtituez de facultez & d'idées, qui ſeroient néceſſaires pour cela. Par conſéquent, perſonne ne peut établir ſa connoiſſance préſente, comme la regle & la meſure de ce qui eſt, ou qui n'eſt pas. On peut ſeulement dire, que ce qui eſt contraire à quelques-unes de nos connoiſſances claires, ou qui eſt contradictoire, n'eſt point, ou

plûtôt nous n'avons pas le pouvoir de douter que cela ne ſoit faux. Mais pour ce dont nous n'avons pas d'idée, nous n'en pouvons pas plus juger, que les aveugles des couleurs.

Cela étant, je répondrois aux Materialiſtes, premierement que lors qu'ils diſent que l'Ame eſt materielle, ils diſent ce qu'ils ne ſavent point, puis qu'elle a des proprietez toutes diſtinctes de celles de la Matiére ; & qu'ils auroient autant de raiſon de dire que les cailloux entendent parfaitement les Mathematiques ; car nous ne voyons pas plus de rapport, entre la penſée & les proprietez des Corps, que nous en voyons entre les proprietez d'un caillou, & la connoiſſance des Mathematiques.

Secondement, en diſant que tout eſt materiel, ils diſent une choſe, qui n'eſt nullement vrai-ſemblable, & l'on peut même dire que le contraire eſt vrai-ſemblable ; puis que nous ne connoiſſons la diverſité des *ſujets*, que par la diverſité de leurs proprietez & de leurs actions. Il y a donc de l'apparence, que la ſubſtance des Corps n'eſt pas la même que celle des Intelligences, parce que leurs proprietez ſont toutes differentes.

Troi-

Troiſiémement, ſi je ne puis me former une idée claire & complette des Subſtances intelligentes; je ne m'en forme point non plus de la Subſtance des Corps. Il s'enſuit de là que je ne puis pas rendre de raiſon exacte des proprietez de ces Subſtances, qui dans le fonds me ſont inconnues.

Quatriémement, ſi je ne conclus pas contre les Materialiſtes, qu'il n'y a point de Corps, parce qu'ils ne me ſauroient rendre raiſon de toutes ſes proprietez; ils ne peuvent pas non plus dire qu'il n'y a rien d'immateriel, parce que je ne puis pas ſatisfaire à toutes les queſtions qu'ils me font ſur les Intelligences, dans leſquelles je ne vois aucune matiere.

Enfin, comme le témoignage des ſens les convainc qu'il y a des Corps, & qu'ils n'en doutent point, quoi qu'ils ne ſoient pas capables de réſoudre, toutes les difficultez que l'on fait ſur la nature des Corps: je ſuis perſuadé qu'il y a des Etres Intelligens, & dans leſquels je ne vois aucune matiere; par mon propre ſentiment interieur, & par le commerce, que j'ai avec les autres hommes, quoi que je ne puiſſe pas dire quelle eſt la Nature interieure de ces Etres. Ce que nous ne ſavons

pas

pas ne nous doit pas faire douter de ce que nous savons. Ainsi quoi que je ne puisse pas expliquer la maniére, dont mon Ame (dans laquelle je ne voi rien de materiel) est unie à mon Corps materiel, ni comment elle se meut avec lui; le sentiment interieur, que j'en ai, me suffit pour en être persuadé. Je sens que mon Ame est présente tantôt en un lieu, & tantôt en un autre, selon que mon Corps se meut, & je n'en puis pas douter, quoi que je ne sache pas comment. Cependant je m'attache à ce que je sai, & je ne décide pas de ce que je ne sai point.

Pour ne savoir pas demeurer, dans cette situation, il s'est trouvé des Philosophes, dans ces derniers tems, qui se sont mis, tout au contraire des Materialistes, à dire qu'il étoit impossible de prouver invinciblement qu'il y a des corps. Comme ils ne peuvent pas douter de l'existence de leur Ame, ils établissent d'abord qu'ils sont des Etres, qui pensent; & comme ils ne voyent point de liaison entre des idées qu'ils ont des proprietez des Corps, & celles des Etres qui pensent, ils disent que ces Etres ne peuvent point être unis ensemble par eux mêmes,

& que

& que les Corps ne peuvent nullement agir ſur les Eſprits, non plus que les Eſprits ſur les Corps. Ils en concluent que c'eſt un Etre intelligent, & tout puiſſant, qui produit dans leurs Eſprits tous les ſentimens & toutes les idées qui ſemblent venir des Corps; & qu'ainſi, abſolument parlant, il pourroit ſe faire qu'il n'y eût aucun Corps dans l'Univers, mais ſeulement cet Etre intelligent & leur Ame. Si les *Materialiſtes* entreprenoient de guérir ces gens-là, il faudroit néceſſairement qu'ils en vinſſent à établir des principes ſemblables à ceux, que l'on vient de lire; ou ils perdroient leur peine. Ces mêmes principes ſont également bons, pour prouver l'exiſtence des Etres immateriels, & pour démontrer l'exiſtence des Corps; en nous faiſant diſtinguer ce que nous ſavons de ce que nous ne ſavons pas, & nous empêchant de ſuppoſer témerairement, que nous avons des idées complettes des Subſtances & de bâtir ſur ce fondement ruineux. Mais il faut revenir à nôtre Auteur.

II. Il ne ſera pas mal à propos, dit-il, de comparer ici les ſentimens des anciens Immaterialiſtes Payens avec ceux des Chrétiens, & de conſiderer ce

ce en quoi ils ſe reſſemblent & ce en quoi ils different. Premierement les meilleurs Philoſophes & les plus religieux, s'accordent avec le Chriſtianiſme en ceci, que le ſouverain bonheur de la nature humaine & ſa ſuprême perfection ne conſiſtent pas à avoir l'Ame détachée entierement de la Matiére, & tout à fait dénuée de corps, comme quelques perſonnes ſe le ſont vainement imaginées. Tel étoit *Plotin*, qui prétendoit d'un côté que l'Ame peut parvenir à un ſi haut degré de perfection, qu'elle eſt tout à fait délivrée du commerce des Corps; & de l'autre, que cette même Ame peut ſi fort dégenerer, qu'elle vient à animer des Bêtes & même des Plantes. *Empedocle* ſemble avoir été dans la même penſée, & *Moiſe Maimonide* a prétendu qu'il n'y auroit point de corps, dans le monde à venir. Quelques Fanatiques, qui ont expliqué allegoriquement ce que S. Paul dit de la réſurrection du corps, ſont tombez dans la même extrémité.

La doctrine des mêmes Philoſophes s'accordoit encore avec celle des Chrétiens, en ce que celle-ci nous apprend auſſi que nos Ames ne ſeront heureuſes, que lors qu'elles ſeront unies à des

des corps plus déliez, que ceux que nous avons. Comme les Platoniciens ſe plaignoient de ces corps terreſtres, comme de priſons & de ſépulcres vivans de l'Ame: de même les Apôtres nous diſent † *qu'ils gémiſſent en cette demeure, dans le deſir qu'ils ont d'être revêtus de celle qui vient du Ciel. Pendant que nous ſommes en cette tente*, diſent-ils encore, *nous ſoupirons de ce que nous ſommes accablez*; *parce que nous ne ſouhaitons pas d'être dépouillez, mais revêtus, afin que ce qui eſt mortel ſoit abſorbé par la vie.* Ils diſent auſſi * ailleurs *qu'eux mêmes, qui avoient les premices de l'Eſprit, ſoupiroient, en attendant leur adoption, ou la délivrance de leur corps*; c'eſt à dire, la délivrance de tous les maux & de toutes les incommoditez, dont nous ſommes accablez en cette vie. C'eſt pourquoi on ne ſauroit croire que les corps groſſiers, ſous leſquels nous gémiſſons, doivent reſſuſciter tels qu'ils ſont; pour être attachez à nos Ames, pour toute l'éternité. *Plotin* auroit eu raiſon d'appeller une ſemblable réſurrection (quoi que peutêtre il s'imaginoit que c'étoit-là le ſentiment des Chrétiens) ἀνάμνησιν εἰς ἄλλον ὕπνον, *un réveil*

† 2. *Cor.* V, 2, 4. * *Rom.* VIII, 23.

réveil pour retomber dans un autre sommeil; car l'Ame ne paroît pas être ici réveillée, mais plûtôt assoupie, par les vapeurs soporifiques, s'il faut parler ainsi, de ce corps pesant.

C'est ce qui paroîtra encore plus clairement, si l'on examine la maniere dont l'Ecriture Sainte décrit la résurrection en général. Les Philosophes demandoient † *comment les morts ressusciteroient, & dans quels corps ils reviendroient?* S. Paul leur répond par la comparaison des graines, qui pourrissent en terre, avant que de rien produire; & c'est comme s'il leur disoit, que l'on doit regarder le corps de cette vie, par rapport au corps de la résurrection, comme une espece de graine; en sorte qu'en un sens, c'est le même: & en un autre sens, ce n'est pas le même.

Outre cela, les oppositions que l'Ecriture Sainte fait du corps d'à présent & de celui de l'autre vie, sont assez conformes à la Tradition Philosophique. Premierement, le corps d'à présent a été *semé dans un état corruptible*, mais le corps que nous aurons sera *dans un état incorruptible*. Le corps de la resurrection sera un corps *éternel*,

† 1. *Cor.* xv, 35.

nel, 1. Cor. xv, 1. Celui d'aujourdhui eſt *le corps de nôtre humiliation*, ou un corps conforme à l'état d'une Ame tombée dans le peché; mais le corps reſſuſcité ſera un corps glorieux, *ſemblable à celui, que Jeſus-Chriſt a dans ſa gloire*; qui n'étant transfiguré qu'exterieurement, *ſon viſage devint brillant comme le Soleil & ſes habits éclatans, comme la lumiere.* On voit donc qu'en cela l'Ecriture † ne contredit point les Philoſophes, lors qu'ils diſent que le corps des Ames dégagées du corps groſſier eſt un *corps lumineux*.

Outre cela, il y a encore une autre difference, entre l'état du corps d'à préſent & de celui de l'autre vie; qu'*Hieroclès* a exprimé, dans les mêmes termes, que S. Paul. C'eſt que le corps d'aujourdhui eſt un *corps animal*, (σῶμα ψυχικὸν) & l'autre un *corps ſpirituel*. (πνευματικὸν) expreſſions qui ne marquent pas ſeulement que le corps reſſuſcité ſera plus mince & plus délié; mais encore qu'au lieu que le corps groſſier eſt ſemblable à celui des animaux deſtituez de Raiſon, le corps ſpirituel ſera conforme à l'état des Ames renouvellées par l'Eſprit de Dieu; qui

† *Voyez encore Dan. xii, 2, 3. Matth. xiii, 43. Coloſſ. I. 12.*

qui habitera en elles ; ou, comme parle *Hieroclès*, τῇ περὶ τελειότητι ψυχῆς συνάψεται, *il conviendra à la perfection intellectuelle de l'Ame.* C'eſt le même corps que les anciens Juifs nomment *les ailes d'une Aigle.* *Si vous demandez*, † dit la Gemare du Traité intitulé Sanhedrin, *ce que deviendront les Juſtes, lors que Dieu aura renouvellé le monde ; on répond que Dieu leur donnera des ailes comme aux Aigles, & qu'ils voleront ſur la ſuperficie de l'eau.*

Le corps de cette vie eſt nommé dans l'Ecriture *un corps terreſtre*, & celui de l'autre eſt nommé *céleſte*, auſſi bien par * S. Paul, que par les Pythagoriciens, & ceux qui l'auront *des hommes celeſtes.* Comme les Philoſophes croyoient que les *Démons*, c'eſt à dire, les Anges, & les Ames ont un corps ſemblable ; ſavoir, un corps *lumineux & étherien* ; nôtre Seigneur nous a appris que † *ceux, qui auront été jugez dignes d'avoir part à ce ſiecle-là, & à la réſurrection des morts ne prendront point de femmes, ni n'épouſeront point de maris ; parce qu'ils ne pourront plus mourir, car ils ſeront égaux aux Anges ;*

† Gb. xi. fol. 92. c. 2. * 1. Cor. xv, 48. † Luc. xx, 35.

ges; c'eſt à dire, qu'ils auront des corps Angeliques, * *angelificatam carnem*, pour parler avec *Tertullien.*

Que ſi l'on demande à préſent ce que le Chriſtianiſme nous apprend touchant cette queſtion, ſi les Ames des hommes ſont toûjours unies à quelque corps; & par conſequent, ſi la mort nous dégage de toute ſorte de corps, ou s'il reſte un corps étherien attaché à nos Ames? Ou, ſi toutes les Ames de ceux qui ſont morts, depuis le commencement du Monde, ſont ſéparées de tout corps, & demeureront dans cet état juſqu'au jour de la réſurrection? Il faut avoüer que cela n'eſt pas expreſſément déterminé.

Néanmoins l'Ecriture nous apprend clairement que les Ames, qui ſont ſéparées de leurs corps, ne ſont ni mortes, ni endormies, juſqu'au jour du dernier Jugement; puis que Nôtre Seigneur dit que † *tous vivent à Dieu.* Cela veut dire, comme je croi, que ceux, que l'on appelle *morts*, ſont morts ſeulement à l'égard des hommes & ici ſur la terre; mais qu'ils ne ſont morts, ni à l'égard d'eux mêmes, ni à l'égard de Dieu. Ils ont ſeulement quitté le théatre, ſur lequel nous ſommes encore.

* *De reſur. carnis* C. xxvj. † *Luc.* xx, 38.

core. C'eſt ainſi qu'il eſt dit, de nôtre Seigneur lui même, après ſa reſurrection, *qu'il vit à Dieu*, Rom. VI, 10. Ceux que l'Ecriture Sainte repréſente vivans à l'égard de Dieu, ne vivent pas moins, que ceux qui ſont vivans à l'égard des hommes. Cela étant ainſi, s'il eſt naturel à l'Ame d'être unie à un corps, quoi qu'il ne ſoit pas néceſſaire qu'il ſoit comme celui que nous avons ici bas ; il n'y a pas d'apparence que les Ames ſoient tenuës, dans un état en quelque ſorte violent, juſqu'au jour du Jugement.

De plus, l'Ecriture Sainte nous apprend que les Ames, après la mort du corps, ſe connoiſſent les unes les autres & ſont capables de ſentir la punition de leurs fautes. † *Craignez*, dit Nôtre Seigneur, *celui qui après qu'on a été tué a le pouvoir de jetter dans la gêne.* Il eſt dit auſſi que l'Ame du Mauvais-riche fut dans les tourments, immédiatement après ſa mort, avant le jour du Jugement, & qu'elle reconnut Abraham & le Lazare. Ce n'eſt pas non plus une choſe, qui ſoit conforme aux principes communément reçus, ni à la pieté; que de dire que les Ames des méchants, depuis le commen-

† *Luc, xii, 5.*

mencement du Monde juſqu'au jour du Jugement, ne ſouffrent aucune peine que des remors de conſcience, & la crainte de l'avenir.

On ne conçoit pas non plus comment les Ames, après la mort, peuvent reconnoître les autres & en être reconnuës; converſer les unes avec les autres, & ſouffrir des peines, à moins qu'elles ne ſoient unies à des corps. *Tertullien* fait un ſemblable raiſonnement † dans ſon livre de l'Ame. „L'ame „ d'un certain homme, dit-il, ſouffre „ dans les Enfers & eſt punie dans la „ flamme, elle ſouffre dans la langue, „ & demande que le doit d'une autre „ Ame la ſoulage d'un peu d'eau. „ Vous croyez que c'eſt l'Ombre, qui „ repréſente le Lazare heureux & le Riche malheureux, après leur mort. A „ quoi ſerviroit le nom de Lazare, „ ſi la choſe n'y étoit pas ſelon la verité? Mais quand il faudroit croire, „ que c'eſt une Ombre, c'eſt une „ preuve que la choſe eſt vraye; car „ ſi l'Ame n'a point de corps, elle „ ne peut pas avoir la reſſemblance „ d'un corps. *Dolet apud Inferos anima cujuſdam & punitur in flamma & cruciatur in lingua & de digito animæ feli-*

† *Capp. VII & VIII.*

felicioris implorat ſolatium roris. Imaginem exiſtimas exitum illum pauperis lactantis, & divitis mœrentis. Et quid illic Lazari nomen, ſi non in veritate res eſt? Sed etſi imago credenda eſt, teſtimonium erit veritatis. Si enim non habet Anima corpus, non caperet imaginem corporis. On verra le reſte dans l'Auteur. Il eſt vrai que *Tertullien* prétendoit que l'Ame eſt corporelle; mais les raiſons, qu'il apporte, en cet endroit, prouvent ſeulement qu'elle eſt revêtuë d'un corps. C'eſt auſſi ce que S. *Irenée* a recueuilli de la Parabole † du Lazare. „ Par„ là, dit-il, on voit très-clairement, „ que les Ames ſubſiſtent, qu'elles ne „ paſſent pas d'un corps en un autre, „ qu'elles ont une figure humaine, en „ ſorte qu'on les connoît, qu'elles ſe „ ſouviennent de ceux qui ſont ici, „ & que chaque nation reçoit, même „ avant le Jugement, l'habitation „ qu'elle mérite. *Per hæc manifeſtiſſimè declaratum eſt & perſeverare Animas, & non de corpore in corpus exire, & habere hominis figuram, ut etiam cognoſcantur, & meminiſſe eorum quæ hic fiunt & dignam habitationem unamquamque gentem percipere, aiamante judicium.*

Ori-

† *Voyez Liv. II. c. 62 & 63.*

Origene a été non ſeulement dans la même penſée, que les Ames, après leur mort, ont un corps ſubtil, qui a la même forme exterieure, que le corps terreſtre avoit pendant leur vie; mais encore qu'on le peut prouver par diverſes apparitions d'Eſprits & d'Ames de ceux qui ſont morts. † Mais on ne rapportera pas ici ſes propres termes.

Il faut remarquer, outre cela, que la premiere fois que Jeſus-Chriſt apparut à ſes diſciples aſſemblez, ils crurent qu'ils avoient vû * un Eſprit, & que Nôtre Seigneur ne les reprit pas, en leur diſant qu'un Eſprit n'a point du tout de corps, par lequel il puiſſe ſe rendre viſible; mais ſeulement qu'il n'a point de chair & d'os, point de corps ſolide, tel qu'étoit celui qu'il avoit. Ainſi il n'y a pas ſujet de s'étonner, que les Peres aient été de ce ſentiment.

Enfin les anciens Pythagoriciens ont crû qu'il y a des Etres au deſſus de l'Ame humaine, & qu'ils nommoient *Démons*. *Philon* reconnoît que ce ſont les mêmes, que ceux que les Juifs nomment *Anges*, & *Simplicius* & *Hierocles*,

† *Voyez les dans Mr.* Cudworth *p.* 802

* *Luc. xxiv.* 37.

clès, auſſi bien que d'autres Payens des derniers tems, ſe ſont ſervis indifferemment de ces deux noms. Ces mêmes Philoſophes ne croyoient pas que ce ſoient des Intelligences deſtituées de toute ſorte de corps; mais qu'elles ſont compoſées de quelque choſe de corporel, & de quelque choſe d'immateriel, ſelon la penſée d'*Hieroclès : ce qui vient d'enhaut*, dit-il, *en eux, eſt immateriel, & ce qui vient d'embas eſt corporel.* Ils ne mettoient de difference, entre les Anges & les Hommes, qu'à l'égard de la groſſiereté du corps des Hommes : au lieu que celui des Anges eſt beaucoup plus ſubtil. C'étoit là l'opinion generale des Pythagoriciens, que tous les Etres Intelligens étoient revêtus de corps, excepté la ſuprême Intelligence, comme le même Philoſophe le témoigne. Par là les Immaterialiſtes rendoient raiſon du mouvement des Eſprits, qui ſont dans le lieu, où eſt leurs corps.

* Mais on dira, comme je l'ai déja remarqué, qu'il n'eſt pas moins difficile de comprendre comment l'Ame, ſi elle eſt entiérement immaterielle, eſt préſente au corps, qu'elle anime; qu'il l'eſt de ſavoir comment elle peut être en

* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

en quelque lieu. Ainſi la difficulté reviendroit toûjours. Mais il eſt clair que nôtre Ame eſt préſente là où elle agit, & où elle s'apperçoit de ce qui ſe paſſe; & qu'elle n'eſt plus là où elle ne peut plus agir, ni s'appercevoir de rien. Il n'eſt pas beſoin que je repete ce que j'ai déja dit là-deſſus.

Il eſt bon, dit nôtre Auteur, de voir encore ici en quoi la Philoſophie Pythagoricienne s'accorde, avec celle des Chrétiens, & en quoi elle differe. *Origene* s'accorde, avec les Pythagoriciens, à dire qu'il n'y a rien qui ſoit ſans aucun corps, que la Divinité. „ La nature de Dieu ſeul, dit-il, † „ c'eſt à dire du Pere, du Fils & du „ S. Eſprit a cela de propre, qu'elle „ eſt ſans aucune ſubſtance materiel„ le, & ſans ſocieté d'aucun corps, „ qui lui ſoit joint. *Solius Dei*, dit la verſion de Rufin, *id eſt, Patris & Filii & Spiritûs Sancti, naturæ id proprium eſt, ut ſine materiali ſubſtantia, & abſque ulla corporeæ adjectionis ſocietate intelligatur ſubſiſtere.* Il répete encore la même choſe, en d'autres endroits.

C'eſt pourquoi Mr. *Huët* & quel-

† *Lib. I. de Princip. C. 6. Vide Lib. 17. c. 2. & anacephalæoſin IV.*

ques autres savans hommes semblent n'avoir pas bien entendu la pensée d'*Origene*, lors qu'ils l'ont accusé de dire que les Anges & toutes les Créatures Intelligentes sont des corps ; au lieu qu'il ne dit autre chose, si ce n'est qu'elles sont unies à des corps. C'est ce que l'on peut voir, par plusieurs passages de cet Auteur, & entre autres par celui-ci de son sixiéme Livre contre *Celse : nous ne reconnoissons aucune substance immaterielle, qui puisse être brulée, ni que l'ame de l'homme puisse être réduite en cendres, non plus que la substance des Anges, des Thrones* &c. Ἡμεῖς ἀσώματον οὐσίαν οὐκ ἴσμεν ὑπομεμενηκυῖαν, οὐδ' εἰς πῦρ ἀναλυόμενην τὴν ἀνθρώπου ψυχήν, οὐ τὴν ἀγγέλων, οὐ θρόνων ὑπόστασιν.

Il est vrai qu'il y a eu quelques anciens Peres, comme *Tertullien*, qui ont crû que les Anges mêmes n'avoient rien que de corporel. Mais ces gens-là nioient qu'il y eût aucune Substance immaterielle, sans en exemter la Divinité. C'est là une des extremitez, que les Anges mêmes n'ont rien que de corporel ; & l'autre est, qu'il n'y a rien du tout de corporel, dans les Anges. Mais la plûpart des Peres ont tenu le milieu, en mettant dans les

ſes Anges une intelligence immaterielle, & un corps aërien.

* Mr. *Cudworth* le montre par quantité de paſſages, par leſquels il paroît que les Peres ont crû que les Mauvais Anges ſe repaiſſoient de la fumée des ſacrifices, & par l'opinion génerale où ils étoient, qu'avant le Déluge les Anges devinrent amoureux des femmes. On cherchera ces paſſages † dans l'Original, car on ne les ſauroit rapporter *ici*, ſans s'étendre trop. D'ailleurs il n'y a perſonne, qui ait quelque connoiſſance de l'Antiquité, qui ne ſâche que le ſecond ſentiment étoit communément reçu. Voyez le P. *Petau* dans ſes *Dogmes Theologiques* Tom. III. dans le Traité des Anges Liv. III. c. I, &c.

Comme ce dernier ſentiment des Peres n'eſt fondé que ſur un paſſage de Moïſe mal entendu ; ſavoir, Geneſ. VI, 2. il faut avouër que le précedent, touchant un corps, qui ſoit conſtamment attaché à toutes les Intelligences créées, vient plûtôt de la Philoſophie Payenne, que de la Révelation de l'Ecriture Sainte. Quoique les Anges aient apparu revêtus de corps, on ne

* *Paroles de l'Auteur de la B. C.* † *Pag.* 811. *& ſuiv.*

peut pas s'aſſurer que ces corps leur ſoient perpetuellement unis. Il faut même le nier, ſelon l'hypotheſe des Anciens, qui donnoient bien un corps aux Anges, mais qui ne vouloient pas qu'il fût viſible, à cauſe de ſon extrême ſubtilité. Pour ce qui regarde la parabole du Lazare, il eſt difficile d'en preſſer toutes les parties, & d'en tirer des conſéquences rigoureuſes, parce que l'on ne peut preſſer que le but des Paraboles. Il n'eſt pas néceſſaire que toutes les parties ſoient vraies à la rigueur; & elles ſont ordinairement exprimées d'une maniere populaire. On pourra conſulter les Interpretes, ſur cette Parabole.

On ne peut pas non plus conclurre du ſentiment des récompenſes & des peines, que les Ames aient des Corps; parce que ce ne ſont pas les Corps, qui ſentent, mais les Ames. Nous ne ſavons pas quelles ſont les loix de la Nature, à l'égard des Intelligences & des Ames ſéparées, qui ne ſont plus ſur la Terre, & il ſe peut-faire qu'elles aient une maniere de ſentir immédiatement, ce qui ſe paſſe dans les corps voiſins, ſans l'uſage d'aucuns organes; car il eſt auſſi facile à Dieu de leur donner ce ſentiment, que de les unir

unir perſonnellement à des corps, & l'un n'eſt pas plus difficile à concevoir que l'autre. D'ailleurs nous ne ſavons pas encore en quoi conſiſtent préciſément les récompenſes & les peines, entre la mort & le dernier Jugement; & comme l'Ecriture Sainte nous renvoye perpetuellement à ce jour, il ſemble qu'elles ne ſeront complettes qu'alors.

On peut encore objecter à cette opinion, que ſi l'Ame après la mort avoit un corps étherien, tels que ſont ceux des Anges, auxquels nous devons être ſemblables après la réſurrection, que la réſurrection du corps ne paroîtroit pas fort néceſſaire; puis que l'Ame auroit déja le corps, qu'elle doit avoir éternellement. Tout ce qu'on peut répondre, c'eſt que l'Ame recevra encore de la terre, quelques particules de ſon corps terreſtre, qui jointes à celui qu'elle a avant la réſurrection formeront le corps qu'elle doit avoir, pendant toute l'éternité. Mais il vaut mieux, en des matieres ſi obſcures, ne rien aſſurer, ni pour, ni contre, comme un article de foi, ou comme un dogme aſſuré.

Ceux qui ont les premiers aſſuré que les Ames avoient toûjours des corps,

de qui l'ont ils appris? Si l'on cite ici des apparitions de Morts, il faudra, avant toutes choſes, s'aſſurer de la verité des faits, ce qui eſt preſque toûjours impoſſible. D'ailleurs, on demandera d'où vient que ces corps ſont quelque fois viſibles, après la mort, & qu'ils ne le ſont jamais, dans le moment de la ſéparation du Corps & de l'Ame. On fera encore d'autres difficultez, auxquelles je ne m'arrête pas.

Néanmoins, abſolument parlant, il ſe pourroit faire que l'opinion que les Grecs, ont euë depuis le tems d'*Homere*, que les Ames ont des corps aëriens, fût veritable. On peut voir ce que ce Poëte dit des Ombres des Morts, dans le XI & le XXIV de l'*Odyſſée*. Cette opinion, conſiderée en géneral, n'eſt pas abſurde, & ne peut pas être rejettée comme fauſſe; parce que les Grecs y ont mêlé des fables, ou parce qu'on ne peut pas répondre en détail à toutes les queſtions, que l'on propoſe ſûr cette matiére. Il en eſt peut-être de ceci, comme de l'Immortalité de l'Ame, qui eſt très-veritable en elle même; quoi que les Poëtes & les Philoſophes, de cette nation l'ait étrangement défigurée, en y joignant leurs fictions & leurs conjectures,

res, telles que ſont leurs deſcriptions des Enfers, la tranſmigration des Ames dans les corps d'autres Hommes, ou même dans ceux des Bêtes, les révolutions reglées de l'Univers qui, ſelon *Platon*, doit dans des termes reglez retourner dans le Chaos & en reſortir &c.

Ainſi je ne voudrois ni approuver tout ce que les Peres nous ont dit du *Véhicule de l'Ame* & des *Corps des Anges*, après les Poëtes & les Philoſophes Grecs, ni le rejetter, ſans diſtinction. Dans un ſemblable ſujet, un peu de Pyrrhoniſme eſt d'une grande utilité. Mais retournons à nôtre Auteur.

III. APRE'S avoir décrit la maniere dont les anciens Immaterialiſtes défendoient leurs ſentimens, contre les Athées; nous montrerons ſur quels fondemens, ils aſſuroient une choſe qui eſt auſſi au deſſus des Sens & de l'Imagination, que l'eſt l'exiſtence d'une Subſtance ſans étendue, ſans ſituation corporelle, & ſans diviſibilité. Nous repréſenterons ſeulement leurs ſentimens, de la maniere la plus avantageuſe qu'il ſe pourra faire, ſans rien aſſurer de nôtre part. Nous en laiſſerons le jugement au Lecteur.

Au commencement, c'étoit une

choſe dont les Materialiſtes & les Immaterialiſtes convenoient, qu'il n'y a qu'une ſeule ſorte d'étendue, & que tout ce qui eſt étendu eſt auſſi diviſible & impénetrable, ou ſolide. De là il s'enſuivoit que tout ce qui n'eſt pas étendu de cette maniere eſt immateriel, & tous les raiſonnemens qui pouvoient ſervir à montrer, qu'il y a quelque Subſtance outre le Corps, paſſoient pour des preuves de l'Immaterialité des Eſprits. Mais nous rapporterons principalement les preuves, dont ils ſe ſervoient pour prouver directement, qu'il y a quelque choſe d'immateriel.

Voici comme *Plotin* raiſonne, † pour prouver l'immaterialité de l'Ame; *Que diront préſentement ceux qui croyent que l'Ame eſt un corps? Accorderont-ils, ou non, que chaque partie de l'Ame, qui eſt dans un même corps* (comme celle qui eſt dans le pied, ſelon eux, celle qui eſt dans la main, ou celle qui eſt dans le cerveau.) *ou que chaque partie de ces parties eſt un Ame, auſſi bien que le Tout? S'ils l'accordent, il eſt viſible que la grandeur, ou la quantité ne fait rien à la nature de l'Ame; aulieu qu'elle y feroit quelque*

† *Pag.* 460. *vel Enneadis IV. Lib. VII. c.* 5.

que choſe, ſi c'étoit un Etre étendu; auquel cas le Tout eſt en pluſieurs lieux, ce qui eſt une choſe, qui ne peut pas appartenir à un corps, qui ne peut pas être tout entier en pluſieurs lieux en même tems, & dont une partie n'eſt pas la même choſe, que le Tout. Mais s'ils ne veulent pas tomber d'accord, que chaque partie de l'Ame ſoit l'Ame; alors, ſelon eux, il faudra que l'Ame ſoit compoſée de parties deſtituées d'Ame. Ce raiſonnement ſe réduit à ceci : c'eſt que châque partie d'une Intelligence, que les Materialiſtes prétendent être étendue, eſt une Intelligence, ou n'en eſt pas une. Si aucune de ſes parties n'eſt une Intelligence, ou (ce qui eſt la même choſe) n'a de l'intelligence, il eſt viſible que le Tout ne peut pas en avoir; à moins qu'on ne veuille que cette Intelligence ſorte par elle même du néant, ce qui eſt abſurde. Il eſt vrai que les Qualitez corporelles, ſelon la Phyſique des Atomiſtes, viennent d'un tiſſu d'Atomes, qui n'ont pas ces Qualitez conſiderez châcun à part.

Ne ex albis alba rearis,
Aut ea quæ nigrant nigro de ſemine nata.

Mais les Qualitez des corps ne ſont pas des Entitez réelles & diſtinctes de la grandeur, de la figure, de la ſituation & du mouvement des parties; au lieu que la Vie & l'Intelligence ſont des Etres réels, qui ſont diſtincts des proprietez des Atomes, que je viens de nommer. Que ſi l'on dit que châque partie d'une Intelligence en a, ou eſt une Intelligence; alors une partie ſuffira, & tout le reſte ſera inutile, ou châque partie ſera égale au Tout; d'où s'enſuivra qu'il ne peut pas être étendu, ni avoir aucunes parties réelles, puis qu'aucune partie étendue ne peut égaler ſon Tout.

En ſecond lieu, ce même Philoſophe tâche de prouver que l'Ame Humaine eſt ſans étendue & indiviſible; par le moyen de ſes operations, & par la ſenſation, auſſi bien que par l'intellection. Voici ſon raiſonnement † *ce qui apperçoit en nous*, dit-il, *doit être néceſſairement une ſeule choſe, & doit tout appercevoir, par une ſeule faculté; & cela, ſoit qu'il y ait pluſieurs choſes qui frappent les ſens, par pluſieurs organes, comme diverſes qualitez d'une Subſtance: ou qu'il y ait une ſeule choſe, qui étant variée en elle même, entre*

† *Ibid. c. 6.*

tre par un ſeul organe, comme le viſage d'un homme. Car il n'y a pas en nous une choſe qui s'apperçoive du nez, une autre des yeux & une autre de la bouche; il n'y a qu'une ſeule choſe, qui s'apperçoive de tout cela. De même, quand un objet entre par les yeux & un autre par les oreilles; il faut néanmoins que ces ſenſations aboutiſſent à un ſeul Etre, ſans quoi on ne pourroit pas dire, que ce ſont de differentes ſenſations, ſi elles n'aboutiſſoient à une ſeule Subſtance. Il faut donc qu'elle ſoit comme le centre, & que chacune des ſenſations y aboutiſſent, comme des lignes que l'on tire d'une circonference à un centre, & que ce qui apperçoit ſoit une ſeule choſe; c'eſt à dire, une choſe ſans étendue, ni diviſibilité; car par tout où elle ſe trouue, il n'y a pas une ſeule choſe, mais autant d'Etres differens, que de parties.

Il pouſſe encore ſon raiſonnement de cette maniere: ſi ce qui ſent en nous eſt étendu, en ſorte qu'il ait des parties differentes: (*partes extrà partes*) il faut néceſſairement, que l'on diſe une de ces trois choſes; la premiere, c'eſt que chaque partie de l'Ame étendue apperçoit ſeulement une partie de l'objet; la ſeconde, que chaque partie

s'ap-

s'apperçoit de tout l'objet ; la troiſiéme que toutes ſes parties aboutiſſent à un ſeul point, qui s'apperçoive des parties du Tout. A l'égard de la premiere, il dit que *ſi l'Ame eſt une grandeur, il faut qu'elle ſoit commenſurable avec l'objet, en ſorte qu'une des parties de l'Ame s'apperçoive de l'une de celle de l'objet, qui frappe nos ſens, & qu'il n'y ait perſonne d'entre nous, qui s'apperçoive du Tout ; de même que ſi je m'appercevois d'une choſe, & vous d'une autre.*

Il eſt clair au contraire que c'eſt un ſeul & même Etre, qui s'apperçoit & des parties & du Tout. Sur la ſeconde, il remarque *que ſi chaque partie de l'Ame* (ſuppoſé qu'elle ſoit étendue) *s'apperçoit du Tout ; puiſque toute grandeur eſt diviſible à l'infini, il faut qu'il y ait, dans l'Entendement de chaque homme, une infinité de ſenſations d'un ſeul & même objet ſenſible* ; au lieu que nous ſavons qu'il n'y en a qu'une.

Enfin à l'égard de la troiſiéme, ce point qui s'apperçoit de tout eſt mathematique, ou phyſique. Mais un point mathematique, qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur, n'eſt pas une ſubſtance, ou un Etre qui exiſte à part, mais ſeulement une idée abſtraite.

Pour

Pour de point phyſique, il n'y en a pas non plus, ſi la Matiere eſt diviſible à l'infini, comme *Plotin* le ſuppoſe. Mais il ajoûte encore que s'il y avoit dans la Nature de certaines molecules de Matiere, au de là des quelles il n'y en eût point de plus petites; une molecule de cette petiteſſe, ne pourroit pas recevoir une impreſſion diſtincte de toutes les parties d'un objet ſenſible à la fois. Une ſi petite particule de Matiere ne pourroit pas non plus être la cauſe de tous les mouvemens de l'Animal.

Mais quand on admettroit cette abſurdité, il ſeroit tout à fait inconcevable comment, il n'y auroit dans un Homme, qu'un ſeul Atome ſenſitif & raiſonnable, & comment il demeureroit conſtamment le même, depuis l'enfance juſqu'à la vieilleſſe, pendant que toutes les autres parties du corps tranſpirent, & ſe diſſipent.

Que ſi l'on dit que l'Ame étant étendue, elle eſt compoſée de divers points, qui étant tous ébranlez concourent à former une ſeule ſenſation; il faut que châcun de ces points apperçoive ſeulement une partie de l'objet, ou le Tout. Si châque point de l'Ame ne voit qu'un point de l'objet, il n'y a pas en

nous

nous un ſeul Etre, qui s'apperçoive du Tout, ou qui puiſſe comparer une partie avec une autre. Si au contraire châque point de l'Ame voit le Tout, qui eſt compoſé de pluſieurs parties; alors il y aura un nombre infini de perceptions du même objet, dans une ſeule ſenſation. Il s'enſuivroit, outre cela, de ces deux ſuppoſitions, qu'il y auroit dans châque homme une infinité d'Etres appercevans, ou de perſonnes diſtinctes. Il faut donc conclurre que toute l'Ame apperçoit tout l'objet, & l'on doit ſavoir que quand on parle ainſi, on ne veut pas dire qu'elle eſt compoſée de parties, mais que c'eſt un Tout immateriel & indiviſible, ſelon le ſentiment de *Plotin*.

En troiſiéme lieu, ce Philoſophe ſoûtient que ce ne peut être qu'une choſe indiviſible, qui ſent de la douleur, en differentes extrémitez du corps, comme ſur la tête & à la plante du pied, & qui remue les membres pour ſe ſecourir les uns les autres; ce qui ne ſe peut pas faire par le tranſport de ſes ſenſations à un ſeul point phyſique, pour diverſes raiſons. *Plotin* ajoûte: *puis que la ſenſation ne ſe peut pas faire, par le tranſport d'une partie en une autre, & que le corps étant*

étant étendu, il ne ſe peut pas faire qu'une partie ſouffrant, l'autre le ſente, car dans toute grandeur, les parties ſont diſtinctes l'une de l'autre; il faut reconnoître que ce qui ſent en nous eſt tel, qu'il eſt le même par tout le corps; ce qui eſt une proprieté, qui convient à une autre ſorte d'Etre, qu'à la Matiere. La concluſion de ce raiſonnement eſt, que dans les Hommes & dans les Bêtes, il n'y a qu'une ſeule choſe indiviſible; qui eſt préſente à tout leurs corps, & qui s'apperçoit de tout ce qui ſe paſſe dans ſes parties, par quelque ſens que les objets entrent. Cette même choſe eſt unie aux membres les plus éloignez, ſent ce qu'ils ſouffrent, & agit toute entiere en tous. C'eſt là le MOI, qui eſt en chaque homme, & non la maſſe étenduë de ſon corps, qui eſt compoſée de pluſieurs Subſtances diſtinctes.

C'eſt une indiviſible Unité, à laquelle toutes les lignes differentes de nos ſenſations aboutiſſent, mais non pas comme à un point mathematique, ou phyſique; une Subſtance vivante & agiſſante par elle même, qui réunit, pour ainſi dire, toutes les parties de nôtre corps.

Enfin *Plotin* montre que l'Ame Humaine

maine n'eſt point étendue & diviſible, par ſes operations abſtraites, telles que ſont † *les perceptions des choſes intellectuelles & qui n'ont point de grandeur*, νοητῶν νοήσεις καὶ ἀμεγέθων ἀντιλήψεις ; *car*, dit-il, *comment ſe pourroit-il faire qu'une choſe, qui a une certaine étendue, comprit ce qui n'a point de grandeur, & conçût ce qui eſt indiviſible par ce qui eſt diviſible :* πῶς γὰρ τὸ μέγεθος ἔσται τὸ μὴ μέγεθος νοήσει ; καὶ τῷ μεριστῷ τὸ μὴ μεριστόν ; Il eſt certain que nous avons des idées de choſes, qui ne frappent point l'Imagination, & qui n'y font naître aucune image ſenſible, comme la Vertu & le Vice. Nous avons encore des notions abſtraites de latitudes ſans profondeur, de longueurs ſans profondeur, ni latitude, & même de points mathematiques où il n'y a ni longueur, ni largeur, ni profondeur. Nous concevons des forces plus, ou moins grandes, qui n'ont aucune étendue corporelle. Nous avons des idées des eſſences abſtraites, qui ſont indiviſibles. Il y a plus, nôtre Ame conçoit les choſes étendues d'une maniere non étendue & indiviſible ; car comme toute l'étendue de l'Hemiſphere, qui nous environne ; eſt

† *Ibid. c. 8.*

eſt renfermée dans la prunelle de l'oeuïl, les plus grands éloignemens ſont encore plus rétrecis dans l'Ame. La penſée de l'éloignement d'une lieuë, ou de dix mille lieuës, ou de dix mille diametres de la Terre, n'occupe pas plus de place dans l'eſprit, que celle d'un pied, ou d'un pouce, ou même d'un point mathématique. Si ce qui apperçoit en nous étoit d'une certaine grandeur, il ne pourroit pas être égal à toutes ſortes d'objets ſenſibles, τοσα παντ' αἰσθητὰ, & appercevoir également les objets les plus petits & les plus grands, & même ceux qui ſont deſtituez de toute grandeur.

* Il paroit par là, & par une infinité d'autres endroits de *Plotin*, que ſi les anciens Immaterialiſtes étoient convaincus de la ſpiritualité de l'Ame, ce n'étoit pas ſeulement par l'autorité de leurs Maîtres, mais par des raiſonnemens très-profonds & très-juſtes. Il eſt fâcheux que ce Philoſophe ſoit ſi obſcur & ſi peu méthodique, qu'il faut non ſeulement bien ſavoir le Grec, & la Philoſophie; mais encore le lire pluſieurs fois avec attention, pour l'entendre. Sans cela, il auroit pû ſoûtenir l'honneur de l'ancien Platoniſme, & tout

* *Paroles de l'Auteur de la B. C.*

tout le monde verroit, par ſa lecture, que l'on a dit depuis ſon tems, & que l'on dit encore aujourdhui bien des choſes, comme nouvelles, que l'Antiquité n'avoit point ignorées. La mauvaiſe coûtume des Anciens de parler obſcurément, pour n'être pas entendus de tout le monde, a fait qu'enfin preſque perſonne ne les a entendus, & que leurs ouvrages ſont demeurez ſans lecteurs & ſans fruit. C'étoit une grande erreur que de s'imaginer, que la Verité ſeroit moins eſtimée & moins utile aux hommes, ſi elle pouvoit s'apprendre facilement, & ſi elle venoit à ſe répandre par tout. Plus de gens en peuvent faire uſage, plus elle eſt utile & plus eſtimée. Il n'en eſt pas de la Verité, comme des choſes ſenſibles, dont le prix diminue, dès qu'elles ſont communes; parce qu'on les peut avoir, pour peu de choſes. Nous n'avons rien, que nous puiſſions échanger contre la Verité, & elle eſt d'autant plus inеſtimable, que l'uſage en eſt plus grand & plus commun; de même que le jour & la lumiere. Mais ces réflexions nous meneroient hors de nôtre ſujet. Ecoutons plûtôt Mr. *Cudworth*, confirmant la penſée des Immaterialiſ-

tes

tes par ſes propres raiſonnemens.

IV. Nous pouvons très bien concevoir de l'étendue, ſans penſée, & de la penſée, ſans étendue; d'où nous pouvons conclurre que ce ſont des Etres diſtincts & qui peuvent exiſter ſéparément; car nous n'avons point d'autre regle, pour juger de la difference des choſes & de leur *ſéparabilité*, s'il faut ainſi parler, que les idées que nous en avons. Mais outre cela, nous ne pouvons pas même concevoir la penſée comme étendue. Nous ne concevons point qu'une penſée ſoit une choſe longue, large & profonde, qui puiſſe être meſurée par lignes, par pouces, ou par des meſures ſolides. Nous n'y voyons non plus aucune ſorte de figure. Cependant ſi tout ce qui n'eſt pas étendu n'eſt rien, comme les Materialiſtes le ſoûtiennent, il faut que les penſées ſoient de pures non-Entitez, ou qu'elles ſoient étenduës, diviſibles, meſurables, & d'une certaine figure, ſi l'on ſuppoſe qu'elles ſoient finies.

Par conſéquent, toutes les Veritez, que nous ſavons, qui ne ſont autre choſe que des idées compoſées, ſont néceſſairement longues, larges, profondes, & terminées par une certaine figu-

figure. Il en eſt de même de nos volitions, & de nos paſſions, comme la crainte, l'eſperance, l'amour, la haine, le chagrin, la joie & autres ſemblables. Il faut que tout cela ſoit long, large, profond & puiſſe être meſuré, pour être quelque choſe de réel. Mais ſi cette conſéquence eſt abſurde, & ſi ces actions, ou ces diſpoſitions de l'Ame n'ont aucun rapport avec l'étendue, quoi que ce ſoient des choſes auſſi réelles, que les proprietez des corps; il faut néceſſairement que la Subſtance de l'Ame, elle même, ſoit ſans étendue. C'eſt pourquoi *Plotin* dit, *νῦς ὐ διαςὰς ἀφ' ἑαυτῦ. il n'y a point de diſtance dans l'Ame*; autrement ce ne ſeroit pas une ſeule Ame, mais pluſieurs; puis qu'il y a autant de Subſtances dans un Etre étendu, qu'il y a de points. Elle n'eſt pas plus diviſible, que la Vie, dont le même Philoſophe parle ainſi: *partagerez-vous la Vie? Si le Tout eſt Vie, la partie ne ſera pas Vie.*

Enfin, s'il y a de la diſtance, ou de l'étendue dans les Ames, & dans les Intelligences, elles pourront être diviſées par la penſée & même réellement par la puiſſance divine, qui les pourra écarter l'une de l'autre auſſi loin qu'il

qu'il lui plaira, & en ce cas-là aucune des parties de l'Ame ne ſera l'Ame, la Vie, ou l'Intelligence; mais ſeulement l'amas de toutes ces parties, ce qui eſt abſurde, comme on l'a vû.

C'eſt pourquoi il ſemble que les anciens Immaterialiſtes ont été dans la penſée, que je vai expliquer. Il n'y a que deux ſortes de Subſtances, diſtinctes les unes des autres. La premiere eſt de celles que les Grecs nomment ὄγκοι, ou *des maſſes*, qui ſont un certain volume, & qui ſont purement paſſives; & la ſeconde de celle qu'ils appellent δυνάμεις, *des Etres qui ont de la force & de l'activité*, φύσεις δραστήριοι. La premiere eſpece eſt une Subſtance étendue, qui exiſte hors de nôtre Ame. Cette Subſtance étendue, n'eſt autre choſe qu'*aliud extra aliud*, ou qu'un amas de parties, dont les unes ſont au delà des autres. C'eſt pourquoi on n'y voit rien de ſimple, mais des maſſes qui en contiennent d'autres, & celles-là d'autres à l'infini. Outre cela, châque partie étant toûjours au delà de l'autre; il eſt indiſpenſable qu'elle ſoit impénetrable, ou qu'elle exclue toute autre partie de l'eſpace qu'elle occupe. Un pied de diſ-

autre ne peut pas être ajouté à un pied, sans faire une étendue de double plus grande ; parce que l'un est toûjours au delà de l'autre. Outre cela, toute grandeur est toûjours quelque chose d'exterieur, & qui ne renferme rien au dedans, où aucun pouvoir d'agir ; n'ayant d'autre force, que celle d'empêcher, qu'un autre corps n'occupe sa place.

Ainsi s'il n'y avoit dans la Nature, autre chose que de l'étendue, il ne pourroit point y avoir de mouvement, ni d'action ; point de Vie, point de Pensée, point de Sentiment, point d'Intellection, point de Volition. Ce ne seroit qu'une masse lourde & insensible de Matiere impénetrable. Il faut donc qu'outre ce volume exterieur de la Matiere, il y ait une autre sorte d'Etres, dont le caractere essentiel soit la Vie, l'activité interieure, ou la Pensée. On ne peut pas prendre ces choses pour des manieres d'être de la Matiere ; parce que nous pouvons aussi facilement les concevoir, sans étendue ; que nous concevons l'étendue, sans Pensée, sans Action & sans Vie.

Puis qu'il est indubitable, qu'il y a plus de perfection dans la Vie & dans la Pensée, qu'il n'y en a dans l'Etendue

due & dans la Grandeur, qui eſt le plus bas de tous les Etres & le plus voiſin du Néant; ce n'eſt que par meſcillution de nôtre Imagination, que nous avons tant de penchant à croire, que rien n'exiſte que la Grandeur & l'Etenduë, & que tout le reſte des choſes n'en ſont que des manieres d'être, qui en ſortent & qui y rentrent. Car encore que la Vie du corps des Animaux, qui n'eſt qu'une participation de la Vie des Etres immatoriels, ſoit un accident de la Matiere, qui peut y être, ou n'y être pas, ſans que le Sujet periſſe, pour cela néanmoins on ne ſauroit rendre de raiſon, pourquoi la Vie originale ne ſeroit pas une Subſtance, auſſi bien que l'Etenduë. On ne peut pas prendre la Vie & l'Etenduë, comme des proprietez d'un ſeul & même Etre; parce que, comme nous l'avons dit, nous en avons des idées toutes differentes.

La Vie & la Penſée ſont des choſes ſi ſimples de leur nature, qu'elles ne peuvent pas exiſter, comme en leur Sujet, dans la multiplicité infinie des particules de la Matiere. On ne ſauroit comprendre mon plus que diverſes parties de la Matiere, jointes enſemble, forment une penſée ſimple & indivi-

ble en elle même, ni qu'un monceau de particules puisse devenir un seul Etre pensant. Un Etre pensant est une Unité, ou une Substance unique, & non un monceau de Substances; comme les corps, dont chaque particule est une Substance à part.

C'est ce qui paroîtra encore mieux, si nous considerons quelle sorte d'action c'est que la pensée. L'action d'une Substance étendue n'est autre chose, que le mouvement local, ou le transport d'un corps d'un lieu en un autre, qui n'est qu'un changement tout à fait extérieur. Mais la Pensée, comme l'Imagination, l'Intellection & la Volition, est une action interieure & renfermée dans la Substance de celui qui pense. De ces deux sortes d'actions, nous pouvons recueuillir qu'il y a deux sortes de Substances, dont l'une ne renferme en elle même aucun principe d'action; & l'autre a en elle même une activité interieure.

Dans l'hypothese des Materialistes, qui établissent des Intelligences étendues, il faut qu'il y ait un mélange inintelligible de deux Substances distinctes, dont l'une est étendue, & l'autre ne l'est pas. Il y a néanmoins ceci de vrai, en cette pensée, c'est que

toutes les Substances immatérielles finies sont naturellement unies avec un Corps, avec lequel elles forment un Tout, dont le dedans, qu'on ne voit point, est immateriel, & dont le dehors sensible est materiel; en sorte néanmoins que ces Substances, quoi qu'unies, demeurent toûjours réellement distinctes, en elles-mêmes.

Tout cela se réduit à ceci, c'est qu'il y a deux sortes de Substances dans la Nature. L'une est étenduë, existe réellement hors de l'Ame, n'a aucune unité en elle même, mais une multiplicité & une divisibilité infinies, ne renferme que ce qui paroît exterieurement, & n'est capable d'aucune action que du mouvement local, quand un autre Etre le lui donne. L'autre Substance renferme la Vûë & l'Intelligence, ou le pouvoir de penser, & son action est interieure & cachée. Elle a le pouvoir d'agir toute entiere sur une quantité de Matiere & sur chacune de ses parties. Elle la pénetre & coëxiste dans le même espace avec cette-ci. C'est pourquoi ce n'est ni un point mathematique, ni physique; car elle agit & en elle même & au dehors, jusqu'à une certaine distance.

* Si Mr. *Cudworth* n'établit ici que deux sortes de Substances, il faut se souvenir qu'il raisonne sur l'hypothese de ceux, de qui il a entrepris d'éclaircir & d'appuyer les sentimens. Autrement il est certain qu'on doit établir, comme il l'a remarqué lui même, un plus grand nombre d'Etres. Il y a 1. une simple étendue, sans bornes : 2. des corps solides & bornez : 3. des Etres sans étendue vivans, ou douez d'activité interieure, sans sentiment : 4. des Etres qui vivent & qui sentent, mais qui ne raisonnent pas : 5. des Etres qui vivent, qui sentent & qui raisonnent, parmi lesquels il y en a même de plusieurs sortes. C'est ce qu'on a pû remarquer, dans quelques uns des Extraits, que l'on a donnez ci-devant, des pensées de Mrs. *Cudworth* & *Grew*. Mais ce n'étoit pas ici le lieu d'entrer dans ce détail, & le dessein de nôtre Auteur étoit seulement de faire voir, de quelle maniere les Immaterialistes expliquoient leurs sentimens & les soûtenoient, comme il l'a fait, avec beaucoup de force & de netteté.

On peut voir, par ce qu'il a dit, qu'il n'est pas si difficile, que les Materialistes se l'imaginent, de prouver qu'il

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

qu'il y a des Etres immateriels, & même qu'il faut néceſſairement qu'il y en ait ; puis qu'on ne peut point concevoir de mouvement, ſans cela. Mais il faut avoüer, après tout, qu'il n'eſt pas poſſible de donner une idée complette d'un Eſprit, non plus que d'un Corps. Les preuves, dont on ſe ſert pour prouver qu'il y a des Etres immateriels, & dont les propriétez n'ont rien de commun avec celles des Corps, ſont inconteſtables, & l'on en eſt convaincu, dès qu'on les comprend. Mais en démontrant la grande difference des Etres, qui penſent, & de ceux qui ſont étendus ; on augmente la difficulté qu'il y a à concevoir comment ces deux ſortes d'Etres ſont unis enſemble, comme nous le voyons. Comment eſt-il poſſible que des Etres, qui n'ont rien de commun, ſoient, ſelon les idées de ceux qui admettent *le Véhicule de l'Ame*, naturellement unis enſemble ? Comment une ſimple penſée peut-elle produire du mouvement, dans la Matiere de nos Corps ; ſoit que l'on entende celle du *Véhicule*, ou celle du corps groſſier ; & comment une Matiere émuë, de quelque maniere que l'on conçoive ce mouvement, peut-elle faire naître des penſées.

fées dans nôtre Eſprit ? J'avoüe que je ne le comprends pas, & que cela eſt une des raiſons, qui me perſuadent que les Sujets, dans leſquels les proprietez des Corps & des Eſprits exiſtent, nous ſont tout à fait inconnus ; puis que les idées que nous nous formons de ces deux ſortes d'Etres, par leurs proprietez, ne ſuffiſent nullement, pour expliquer les phénomenes de leur union, & en rendent même plus obſcure la raiſon.

Je ſai qu'il y a des Philoſophes, qui font de Dieu le lien de nos Ames & de nos Corps ; comme ſi à l'occaſion de nos penſées, Dieu remuoit nos Corps ; & à l'occaſion des mouvemens de nos Corps, il produiſoit des penſées dans nos Eſprits. Mais, pour ne pas dire que c'eſt étrangement avilir la Divinité, que de la faire intervenir de la ſorte, & qu'il étoit inutile de faire une ſi admirable machine que le Corps, ſi toute cette belle diſpoſition ne ſert de rien du tout, pour porter les ſenſations juſqu'à l'Eſprit ; quand on dit que Dieu remue les Corps, & que Dieu eſt une Intelligence entierement immaterielle, comme ces Philoſophes le diſent, on dit ce que l'on ne comprend pas mieux, que l'on ne com-

prend

prend comment les Esprits créez meuvent les Corps. Il est vrai que l'on sait que Dieu est tout puissant, & que c'est le premier Moteur; mais cela ne nous fait pas mieux concevoir comment cet Esprit éternel a mû la Matiére. Si l'on dit qu'il faut néanmoins le croire, parce que cela est, quoi qu'on ne sache pas comment cela se fait; j'en conviendrai, mais je dirai aussi qu'il y a quelque Etre créé immateriel, qui remue mes membres, quoi que je ne sache pas comment. Il y a des liaisons secrettes entre les Sujets cachez des proprietez des Esprits & des Corps, que nous ne penetrerons jamais, en cette Vie: & peut-être que des Substances, qui nous sont tout à fait inconnues, interviennent dans cette union, sans que nous le sachions.

Malgré toute cette obscurité, il ne laisse pas d'être vrai que l'on ne sauroit dire, ni que les Corps pensent, ni que les Etres, qui pensent, sont materiels. Cela étant, on ne peut pas dire, qu'il n'y a point de Providence, qui gouverne le Monde; parce qu'il n'y a que de la Matiere dans la Nature. Il faut même reconnoître nécessairement, qu'il y a un Etre immateriel, qui a produit cet Univers,

vers, & qui le conduit; quoique nous ne sachions pas toûjours de quelle maniere il le fait. C'est à quoi nous conduisent les principes de Mr. *Cudworth*, comme on le verra encore plus distinctement, dans la suite.

ARTICLE III.

De GEORGE BUCHANAN *& de ses Ouvrages.*

IL n'y a gueres d'Auteurs qui aient également bien réüssi, en écrivant en prose & en vers. Le génie Poëtique, & le stile de la Poësie sont si differens du génie, qu'il faut avoir beaucoup bien écrire en prose, & du stile des Orateurs; qu'il est très-difficile qu'un seul & même esprit se trouve capable d'écrire en vers & en prose, au moins d'une maniere, qui excelle également dans l'un & dans l'autre genre d'écrire. *Ciceron*, le plus excellent de tous les Orateurs Latins, nous en fournit un exemple remarquable; puis qu'il étoit aussi médiocre Poëte, qu'il étoit admirable Orateur. Cependant il s'est trouvé quelques Modernes, qui ont fait d'admirables vers & qui n'ont pas

moins bien écrit en prose. Tel a été, par exemple, *Hugues Grotius* dont les livres en vers & en prose sont également estimez. Mais il n'y en a point d'exemple, que je sache, plus célebre que celui de *George Buchanan*, dont le style, dans l'une & l'autre maniere d'écrire, surpasse celui de *Grotius*; & auquel il n'y a encore eu personne, que je sache, que l'on puisse égaler à ces deux égards.

C'est ce qui a fait que j'ai crû, que l'on ne seroit pas fâché de voir ici un petit abregé de sa vie, & quelques extraits de ses Ouvrages; que je défendrai contre des accusations injustes, que l'on a faites de ses sentimens, & de sa sincerité. C'est une justice que la Posterité lui doit, & il seroit honteux, que l'on loüât des Auteurs, qui lui sont beaucoup inferieurs, & que l'on parlât de lui avec mépris. Il a fait lui-même un très-petit abregé de sa vie, qui est imprimé à la tête de ses Poësies, dont je tirerai presque tout ce que j'ai à dire de sa personne. Ceux qui voudront s'instruire du reste, pourront avoir recours au *Dictionaire Historique & Critique* de Mr. *Baile*.

GEORGE BUCHANAN nâquit en Ecosse, dans la Province de Lenox,

nox, dans une maiſon de Campagne près de la riviere de Blan. Comme on voit dans ces lieux-là une ville nommée *Buchanan*; il y a de l'apparence que cette ville avoit tiré ſon nom de ſa famille, ou lui avoit donné le ſien, ce qui eſt aſſez commun en Ecoſſe. Quoi qu'il en ſoit, il naquit en ce lieu-là, vers le commencement de Fevrier, l'an MDVI. Son pere mourut jeune & laiſſa ſa famille, qui étoit de cinq garçons & de trois filles, dans une aſſez grande pauvreté. Néanmoins *Jaques Heriot*, oncle maternel de *George Buchanan*, ayant remarqué de l'eſprit dans ce jeune homme, ſe chargea de ſon éducation & l'envoya étudier à Paris. Il s'appliqua là à la Poëſie Latine, en partie par inclination, & en partie parce que c'étoit en cela que conſiſtoit alors l'étude des Belles-Lettres, dans l'Univerſité de Paris. A peine y avoit-il demeuré deux ans, que ſon Oncle vint à mourir. Alors la pauvreté & une maladie, qui lui ſurvint, l'obligerent de retourner en Ecoſſe. Ayant demeuré un an chez lui, pour recouvrer la ſanté, il alla à l'armée, dans le deſſein d'apprendre le métier de la guerre. Ce fut apparemment l'an MDXXIII. que

Jean

Jean Duc d'Albanie, Vicerοi d'Ecoſſe, mena, aſſez tard, du ſecours de France en Ecoſſe, contre les Anglois, auxquels il ne put prendre le fort de *Werk* ſur la Tuede; car *Buchanan* dit dans ſa Vie, qu'à cauſe des neiges, qui tombèrent, on ramena l'armée, ſans avoir rien fait; ce qu'il raconte † auſſi dans ſon Hiſtoire, ſur cette année-là.

Il tomba malade de nouveau, & demeura tout l'hiver au lit; mais étant gueri, au commencement du Printems de l'an MDXXIV. comme il étoit entré dans ſa dix-huitiéme année, il reprit ſes études, & on l'envoya à S. André; pour y étudier ſous *Jean Major*, qui y enſeignoit alors la Logique, ou plûtôt, comme dit *Buchanan*, *la Sophiſtique*, ou l'art de diſputer, ſelon l'uſage de l'Ecole. L'Eté ſuivant, *Major* alla à Paris, & *Buchanan* l'y ſuivit, quoi qu'il n'y ait pas grande apparence, qu'il fût fort entêté de la doctrine de ſon Maître, dont il s'eſt moqué aſſez plaiſamment dans une Epigramme du Liv. I. Cet homme fit je ne ſai quel livre, au titre duquel il mit lui même que ce n'étoit, que de nom, qu'il étoit *Major*, & *Buchanan*

† *Pag.* 487. *Ed. Amſtel.*

s'en moqua, en disant „ que celui qui „ n'étoit *plus grand* que les autres, que „ de nom, étoit plein de fadaises, & „ que dans un si gros livre il n'y avoit „ pas une page où il y eût du bon sens. „ Il n'est donc pas surprenant, ajoûte-„ t-il, qu'il prenne le titre qu'il méri-„ te, car les Candiots ne mentent „ pas toûjours.

Cum scateat nugis solo cognomine Major,
Nec sit in immensa pagina sana libro;
Non mirum titulis quòd se veracibus ornat;
Nec semper mendax fingere Creta solet.

Le titre de l'Epigramme est *in Joannem solo cognomento Majorem, ut ipse in fronte libri scripsit.*

Comme des sentimens de Luther faisoient alors grand bruit à Paris, *Buchanan* commença à y goûter la doctrine des Réformateurs; quoi qu'il n'en fit pas profession soit par timidité, ou qu'il n'eût pas encore examiné leur Systeme. Il y demeura près de deux ans, sans aucun emploi, encore qu'il n'y pût subsister qu'avec peine; mais enfin en MDXXVI. il fut fait Régent,

gent, dans le College de Ste. Barbe, & y enseigna la Grammaire, à l'âge de vint ans.

Il demeura dans ce poste, environ trois ans, qui n'étoient pas écoulés, lors que *Gilbert Kennedi*, Comte de Cassils, Ecossois, le prit avec lui, où il le retint cinq ans & l'emmena en Ecosse, vers l'an MDXXXIV. C'est apparemment pour ce Seigneur, qu'il fit l'Epitaphe que l'on trouve, dans le second livre de ses Epigrammes; par où il paroît qu'étant tombé dans quelques embûches des ennemis, il y fut tué. *Buchanan* eut dessein de retourner en France, pour y continuer ses études; mais le Roi Jaques V. l'y retint, pour être précepteur d'un de ses bâtards, qui fut ensuite le fameux *Jaques, Comte de Murray*. *Buchanan* qui, à cause de ses sentimens sur la Religion, ou à cause des belles Lettres, dont les Moines d'alors étoient généralement ennemis, n'étoit pas ami des Cordeliers, avoit fait contre eux une Elegie satirique, intitulée *Somnium*. † Il y feignoit que S. François d'Assise lui étoit apparu & l'avoit invité à se faire Franciscain; mais qu'il avoit

† *Pag.* 48. 2. *P. Poematum, Salm. Ed.* 1610 *in* 24.

avoit répondu qu'il n'étoit pas propre à cela, parce qu'il ne pouvoit être esclave de personne, ni devenir impudent, trompeur, & mendiant, & que d'ailleurs très-peu de Moines étoient sauvés.

Perrara sed rarissimi sunt salvi regna cœlis.
Vix Monachis illis creditur esse locus.

Les Cordeliers ayant eu une copie de ces vers, s'en plaignirent; & comme cela ne suffisoit pas, pour le perdre, ils l'accusèrent d'Hérésie, accusation dont ils se servoient alors communément, pour perdre ceux qu'ils n'aimoient pas, comme ils le font encore aujourd'hui. La conduite de ces Moines le confirma plus que jamais dans le penchant, qu'il pouvoit avoir pour le Lutheranisme. En ce tems-là, *Jaques* V. Roi d'Ecosse, amena de France en Ecosse *Magdeleine de France*, sur la fin de Mai de l'an MDXXXVII. & les partisans de Rome craignoient beaucoup, que cette Princesse ne fût dans les sentimens de *Marguerite*, Reine de Navarre, qui avoit eu soin de son éducation; mais la mort de cette Princesse, qui arriva peu

peu de tems après, † les délivra de cette crainte.

Le Roi ayant découvert ensuite une conspiration contre lui, & étant persuadé que quelques Cordeliers n'en avoient pas usé assez sincerement, en cette occasion, envers lui, il ordonna à *Buchanan* d'écrire contre eux; sans savoir qu'il avoit déja un démêlé, avec ces Moines. Il écrivit donc contre eux, mais avec quelque ménagement; & se servit de termes équivoques; pour se défendre au besoin, par une explication favorable. Le Roi n'en fut pas content, & il fallut qu'il écrivît avec plus de force contre les Moines. Il travailla donc à son *Franciscanus*, qui est dans la seconde partie de ses Poësies, & dont il remit le commencement au Roi. C'est une piece tout à fait mordante & où *Buchanan* a mis tout le mal, que l'on disoit des Moines, en termes aussi clairs & aussi forts, qu'il étoit possible. Il a plus imité le stile de *Juvenal*, que celui d'*Horace*, & il mord bien plus qu'il ne raille. On peut même dire que son stile est trop élevé, & trop heroïque, pour une Satire. Il feint qu'un de ses Amis vouloit se faire Cordelier, & qu'il s'in-

pa-

† *Rer. Scot. Lib. XIV. p.* 508.

paroissoit de se voir couvert d'un froc & ceint d'une corde ; sur quoi il lui dit qu'il avoit eu lui même un semblable dessein, mais qu'il en avoit été détourné, par un autre de ses Amis, dont il lui rapporte les raisons. Elles roulent sur les mauvaises mœurs de ceux, qui entroient dans les Ordres de S. François, & sur les leçons abominables, qu'il met dans la bouche d'un vieux Moine, qui instruit les Novices. Quand on lit ce qu'il dit, on s'apperçoit d'abord que le Poëte ne garde pas le caractere d'un Moine grossier & ignorant ; mais qu'il le fait parler, comme feroit un habile homme, qui seroit devenu sceptique & athée, & qui diroit tout ce qu'il penseroit, sans le déguiser le moins du monde. On auroit mieux reconnu un Moine à un stile *Macaronique*, qu'à celui qu'employe *Buchanan*. Par exemple, dans quels termes *Juvenal* auroit-il pû mieux décrire l'impudence d'un Prédicateur, indigne de cet emploi, que par ceux-ci ?

At vero excelsa sublimem sede cathedra
Mille oculos in se inventos, auresque tenere,

Et

Et velut ingestit tot circumflectere funes
Ora hominum & rapidas animas turbare tumultu.
Magna mentis opus, cui sit sollertia prudens,
Ingeniumque capax, projecta audacia, promtus
Sermo, pudor nullus, firmum latus, acer in ore
Cui vigor & vocis sonus asper, lenis acerbus,
Ut res cumque ferat; cui vultus aptus omnes
Transire in formas docilis, mens subdola, fallax,
Et recti, pravique tenax. Pro tempore fingat,
Dissimulet, simulet, præsens ut postulat usus.
Hæc quotus in turba quisque est tot millibus unus,
Qui præstare potest? nisi cui si fortè benignus
Deucalion finxit mava præcordia saxo.

Il faudroit trop de paroles, pour exprimer tout cela en François. Que peut on imaginer de plus élegant, ni de plus vif, que ces préceptes du vieux Cordelier?

Cura

Cura sit in primis tibi linguam armare veneno
Verborum; Aetna animas, animas tibi torreat Hecla,
Tartarea sulfureis, volvant incendia fumis
Mista, tibi nigris Phlegethontias unda cerastis
Bullivit, & miseras lacerent Cacodaemones umbras,
Donec fracta crepent longis sub dentibus ossa.
Nec minus horrendos pungatrix flamma vapores
Evomat, aeterno nisi quod non astuet igne,
Sed precibus vinci queat & lustralibus undis
Exstingui &c.

Après une piece si sanglante, il n'est pas surprenant, que les Cordeliers missent tout en usage, pour le perdre. Le Roi, qui étoit foible & changeant, souffrit qu'on l'arrêtât † au commencement de l'an MDXXXIX. avec plusieurs autres, pour cause d'hérésie. Mais ses amis l'ayant averti que le Cardinal *Beaton*, Archevêque de S. André en Ecosse, travailloit à le faire perir

† *Rer. Scot. Lib. XIV. p. 509.*

perir & offroit de l'argent au Roi, pour le détacher de ſes intérêts; il ne crut pas devoir attendre le jugement, en priſon. Ainſi ayant endormi ſes gardes, il ſe ſauva, par la fenêtre de la chambre, & ſe retira en Angleterre. On le bannit enſuite publiquement, avec pluſieurs autres. Cependant l'Angleterre n'étoit pas un lieu, où il pût demeurer en ſûreté; puis que dans un même jour, & dans un même feu où y bruloit les partiſans de Rome, & ceux qui favoriſoient les ſentimens des Réformateurs. *Buchanan* crut devoir plûtôt ſe retirer en France, où il avoit des habitudes & dont les manieres l'accommodoient d'avantage. Il y alla, mais il trouva que le Cardinal Beaton y étoit Ambaſſadeur; ce qui fit qu'il n'oſa pas s'arrêter à Paris, & qu'il en partit inceſſamment pour aller à Bourdeaux, où *André de Govea*, ſavant Portugais, l'attira. Il y enſeigna trois ans dans l'Ecole que l'on venoit d'y établir, & y préſenta cette même année, au nom de cette Ecole, de fort beaux vers Latins à * *Charles-Quint*, qui paſſa par Bourdeaux, pour aller

* *Voyez la I. de ſes Sylves. le 17. de Decembre.* Chron. Burdig. *Gab. Lurbei.*

aller en Flandres. Il y appelle cet Empereur, avec beaucoup d'esprit,

vecturem gentis Iberæ,
Ausoniæ dominum, Borreæ pugnacis in hostem,
Victorem Libycæ terræ, Scythicique timorem;
Quem solit occasus, Boreas amat, maximus horret
Ortus & infidi metuit fallentia Mauri;

„ le gouverneur de la nation Espagnole, le maître de l'Italienne, le nourriçon du Nord aguerri, le vainqueur de la Libye, (des Maures) & la terreur de la Scythie (des Turcs); celui que l'Occident respecte, que le Septentrion aime, qui fait trembler l'Orient le plus éloigné, & que le perfide Maure redoute. Etant dans ce même poste, il demanda, par de très-jolis vers, au Chancelier de France, *François Olivier*, quelque secours pour les Regens du College de Bourdeaux. Ces vers se trouvent, * parmi ses Elegies, & après y avoir représenté le besoin, où ils étoient, il dit qu'ils seroient obligez de se retirer, si on ne les secouroit,

* *Pag.* 70.

voit, & demande qu'on les aide, ou qu'on les refuse promptement.

Aut ope præsenti miseras solare & egenas, (sc. Musas)
Aut sæltem auxilii spem citò tolle tui.

C'est là comme il faut parler à cour, qui n'entretiennent que de promesses des gens, qui ont besoin d'un prompt secours. Aussi ces vers produisirent-ils un bon effet, comme on le voit par le remercîment que *Buchanan* fit au Chancelier, & qui se trouve dans ses *Miscellanées*. *Buchanan* fit à Bourdeaux quatre Tragedies, qui furent ensuite imprimées à diverses occasions; mais la premiere de toutes, qui étoit le *Jean Baptiste*, fut imprimée la dernière; excepté *la Medée d'Euripide*. Il les avoit faites conformément à la coûtume de ce College, qui vouloit que les Ecoliers y représentassent une Tragedie tous les ans; & à dessein de détourner la Jeunesse des Allegories, dont on étoit alors fort entêté en France, & de la porter à imiter l'Antiquité. La chose ayant mieux réussi qu'il ne l'avoit espéré, il travailla avec plus de soin le *Jephté* & l'*Alceste*, dans la pensée de les mettre au jour.

Cependant *Buchanan* ne fut pas sans in-

inquiétude à Bourdeaux. Le Cardinal *Beaton* écrivit à l'Archevêque de cette ville, pour l'y faire prendre; mais quelques Amis de *Buchanan*, à qui l'Archevêque donna par hazard la Lettre du Cardinal, détournerent le coup; & le Roi d'Ecoſſe étant venu à mourir, *Beaton* fut obligé de retourner en Ecoſſe, où il eut trop d'affaires, pour ſe reſſouvenir de *Buchanan*. Il ſurvint outre cela une grande peſte, qui empêcha qu'on ne fît des recherches contre les Héretiques.

Le Roi de Portugal écrivit quelque tems après à *Govea*, pour l'attirer en Portugal, à Coïmbre, où il vouloit établir un college; où l'on enſeignât les belles Lettres & les élemens de la Philoſophie d'Ariſtote. Il ſouhaitoit qu'il cherchât & qu'il amenât en Portugal, des gens propres à enſeigner dans ce College. *Govea* jetta les yeux ſur *Buchanan*, qui conſentit d'y aller, d'autant plus volontiers qu'il voyoit le reſte de l'Europe en guerre, ou prêt à y entrer, & que pluſieurs de ſes Amis s'en alloient auſſi en Portugal. Il y emmena même ſon frere *Patrice*, avec lui, & de peur qu'on ne leur fit quelque affaire, à cauſe du *Franciſcanus*, dont on a parlé, il fit preſſentir là-

là-dessus le Roi de Portugal, & lui en fit faire des excuses, avant qu'ils fussent partis de France. Le Voyage † ne se fit qu'en MDXLVII. d'où l'on peut recueuillir que *Buchanan* ne régenta pas, tout le tems qu'il fut en France, à Bourdeaux ; puis qu'il dit dans sa vie qu'il n'y régenta, que trois ans. Ce fût en cet intervalle de tems, qu'il fut à Paris, où il eut la goute en MDXLIV. comme on le voit par une ‡ Elegie adressée à quelques uns de ses Amis de Bourdeaux. Il y parle de *Jean Gelida de Valence*, qui régentoit alors dans le College du Cardinal *le Moine*, comme de son Collegue. Il est surprenant que, dans l'Abregé de sa vie, il ne dise rien du tout de ce voyage de Paris, ni qu'il y ait régenté, * comme on l'assûre. Quoi qu'il en soit, il faut qu'il ne s'y trouvât pas fort bien, ou qu'il eût peur de quelque chose, puis qu'il aima mieux aller en Portugal. Aussi trouve-t-on, entre ses Elegies, une tres-jolie piece, intitulée : *combien la condition de ceux, qui enseignent les Lettres humaines à Paris est miserable.*

Il y décrit fort naïvement la misére des Régens, & des Poëtes, comme lui,

† *Chron. Burdegalense.* ‡ *Pag.* 67. * *Voyez l'Antibaillet de Menage Tom. I. Art.* 83.

& menace les Muſes de les abandonner: „ cherchez, leur dit-il, qui prê-„ ne plaiſir à chanter, quand il a faim, „ & qui faſſe des vers, en buvant de „ l'eau.

Quærite quem capiat jejuna cantus in umbra,
Quærite qui potâ carmina cantet aquâ.

Sur la fin, après avoir parlé de la pauvreté de divers Poëtes, il demande aſſez plaiſamment pourquoi Calliope a demeuré fille ſi long-tems? & il répond que c'étoit qu'elle n'avoit point de dot.

Calliope longum cœlebs cur vixit in ævum?
Nempe, nihil doti, quod numeraret, erat:

Quand il y fut arrivé, avec ſes amis, tout alla d'abord fort bien, & ils n'eurent pas ſujet de ſe plaindre, pendant la vie de *Govea*, qui avoit du credit & qui les protegeoit. Mais cet homme étant mort l'année M D XLVIII. on commença à inquieter les Régens étrangers; & *Buchanan* fut l'un de ceux qui ſouffrirent le plus.

On

On l'accusa du *Franciscanus*, d'avoir mangé de la chair en Carême, & d'avoir dit que S. *Augustin* étoit plus favorable aux sentimens opposez à ceux de l'Eglise Romaine, sur l'Eucharistie, qu'il ne l'étoit à la doctrine de cette Eglise. Il y eut encore des témoins, qui déposerent d'avoir oüi dire, à des gens dignes de foi, que *Buchanan* n'avoit pas de bons sentimens touchant la Religion Romaine. Cela suffit, pour le faire mettre à l'Inquisition, où il fut un an & demi, & d'où il ne sortit, qu'à condition de se faire instruire. On le mit, pour cela, pendant quelques mois, chez des Moines, qui le traiterent assez humainement; mais qui ne savoient ce que c'étoit que la Religion Chrétienne. Ce fut là qu'il commença à faire sa traduction des *Pseaumes de David*, en vers Latins. Il en sortit & comme il demanda au Roi un passe-port, pour s'en retourner en France le Roi essaya de le retenir, & lui assigna tant par jour, jusqu'à ce qu'on lui donnât de l'emploi. Cette esperance incertaine ne put pas l'arrêter en Portugal. Il s'embarqua quelque tems après, en M. D. LI. sur un vaisseau de Candie, qui alloit en Angleterre, où il arriva heureusement. C'étoit

ſous le regne d'*Edouard* VI. tems auquel la Religion Proteſtante commençoit à s'établir en Angleterre. *Buchanan* jugea que l'état de ce païs-là étoit trop incertain & trop chancelant, pour s'y arrêter; quoi qu'on lui fit des offres avantageuſes, pour l'y retenir.

Il repaſſa donc de nouveau en France, au commencement de l'année MDLII. peu de jours après que l'Empereur Charles V. eût levé le ſiege de Mets, ce qui arriva à la fin de l'année précedente. On engagea *Buchanan* à faire une Ode là-deſſus, quoi qu'il n'en eût pas envie, parce que *Melin de S. Gelais*, excellent Poëte François de ce tems-là, qui étoit de ſes amis, en avoit déja fait une. L'Ode de *Buchanan* eſt très-belle, mais il y traite *Charles-Quint*, tout autrement qu'il n'avoit fait autrefois, témoin cette exclamation: „ la bravoure des Germains, ô choſe „ honteuſe! avoit plié ſous un Empe„ reur demi-Maure, & les Italiens des„ accoûtumez de ſouffrir le joug des „ Tyrans, n'oſoient ſe plaindre.

Sub ſemi-Mauro Cæſare, proh pudor!
Germana virtus ceſſerat, Italum.
Indocta libertas tyranni
Ferre jugum tacitè fremebat.

Cela

Cela fait voir qu'il ne faut pas trop ſe fier aux loüanges des Poëtes. Il fit auſſi ; en arrivant en France, de fort jolis vers à la loüange de ce Royaume † & contre le Portugal, qui commencent :

Jejuna miſeræ teſqua Luſitaniæ
Glebæque tantùm fertiles penuriæ, &c.

Il y a de l'apparence que ce fut alors, qu'étant irrité avec raiſon contre les Moines, il fit diverſes pieces ſatiriques contre eux, qu'il a miſes, dans ſes *fratres fraterrimi.* Comme il étoit en France, dans je ne ſai quel emploi, car il n'en dit rien dans ſa vie, vers l'an MDLV. *Charles de Coſſé*, qu'on nommoit *le Maréchal de Briſſac*, à qui il avoit dédié l'année precedente ſa Tragedie de Jephthé, le fit venir en Piemont, où il commandoit pour le Roi de France, & lui confia l'éducation de *Timoleon de Coſſé* ſon fils ; auprès duquel *Buchanan* demeura cinq ans, jusqu'en MDLX. Il faut que *le Comte de Briſſac* ne l'occupât pas extrémement, pendant ce tems-là ; puis qu'il dit que ce fut dans cet intervalle principalement

† *Ib. p. 44.*

qu'il s'appliqua à l'étude de l'Ecriture Sainte & des Controverſes, qui partagent le Chriſtianiſme. Il ſemble auſſi que ce fut alors, qu'il commença ſes livres ſur la Sphere, qu'il dédia à *Timoleon de Coſſé*. Ce qu'il y a d'achevé dans cet Ouvrage eſt très-beau. Dès lors la Religion Réformée ſe trouva établie en Ecoſſe, ſur tout après que les troupes étrangeres en eûrent été miſes dehors, & que la maiſon de Guiſe n'y eut plus d'autorité.

Quoi que *Buchanan* diſe qu'il s'applica à l'étude de la Theologie, pendant les dernieres années, qu'il fut en France, il ne laiſſa pas d'y faire de tems en tems de très-beaux vers. Telle fut l'Ode qu'il fit ſur la priſe de Calais, par le *Duc de Guiſe*, le 8. de Janvier MDLVIII. Cette Ode eſt la premiere de ſes *Miſcellanées*. *François* Daufin de France épouſa *Marie* Reine d'Ecoſſe, à la fin d'Avril, cette même année, & *Buchanan* fit leur Epithalame, en très-beaux vers, où il loüe beaucoup les deux Epoux. Mais le plus bel endroit eſt l'éloge de la nation Ecoſſoiſe, que jamais perſonne n'a ſi bien loüée, ni avant, ni après lui: comme jamais perſonne ne lui a fait tant d'honneur, par des Ecrits, de cette ſorte.

Il

Il ne retourna en Ecoſſe, qu'apr
l'an MDLX. & il s'y ioignit pub
quement à l'Egliſe Réformée. Il
nous dit point dans ſa Vie ce qu'il
fit, & de quelle maniere il y vécu
depuis ce tems-là jusqu'à ce qu'il f
fait précepteur de *Jaques* VI. Il
ſeulement qu'il avoit ramaſſé ſes o
vrages & qu'il les avoit publiez ; c
cepté ceux qui pouvoient être chez
Amis, & qu'il abandonnoit au gré
la Fortune. Il entend ſans doute
Poëſies, dont il pouvoit avoir don
quelques unes à divers de ſes Ami
& dont il n'avoit pas eu le ſoin de g
der des copies. L'édition la plus co
plette, que l'on en ait vuë, eſt ce
de Saumur en MDCXX. chez *Je*
Bureau, en 24. Il y a bien à la t
chez Abraham Elzevier à Amſterdar
mais le titre de la ſeconde partie, au
bien que les caracteres, fait voir q
cette Edition avoit été faite en Franc

La premiere choſe, que l'on y vo
c'eſt ſon incomparable traduction d
Pſeaumes en vers ; qui a été & qui ſe
toûjours l'admiration de ceux, qui ô
quelque goût pour ces ſortes d'Ouvr
ges. *Théodore* † *de Beze*, qui a fait
ne ſemblable Paraphraſe des Pſeaum

† *Voyez ſa Préface.*

en vers, a raiſon de ceder le pas à *Buchanan*, & quand il la fit imprimer à Geneve en 1593. en parallele avec celle de *Buchanan*, il hazarda beaucoup, eu égard à la réputation de bon Poëte. La comparaiſon, que l'on peut faire de l'un avec l'autre, ne fait pas honneur au Théologien.

Cette Paraphraſe eſt ſuivie des Tragedies de Jephthé & de S. Jean Baptiſte. La premiere avoit été publiée à Paris, en 1564. & dédiée comme je l'ai dit, au *Maréchal de Briſſac*. Pour la ſeconde, il la dédia au Roi Jaques VI. en la publiant en Ecoſſe en M D LXXVI. Ce ne ſont pas les meilleures Poëſies de *Buchanan*. *Grotius**, qui étoit un bon juge de cette ſorte d'Ouvrages, a raiſon de dire que l'Auteur, quoi qu'un très-grand homme dans les autres choſes, n'y a pas aſſez ſoûtenu la gravité du ſtile tragique; & l'on peut ajoûter à cela que les regles du Poëme Dramatique n'y ſont pas aſſez bien obſervées. Mais peu de gens avoient alors des idées juſtes de cette matiere.

On voit enſuite *le Franciſcain & les Freres*, qui ſont des vers Satiriques contre les Moines, à qui il ne fait aucun

* *Ep. V. ad Gallos.*

eun quartier ; quelques poëſies, en vers élegiaques, à l'imitation d'*Ovide* ; des *Sylves*, ou des poëſies en vers heroïques, à l'imitation de *Stace* ; des vers de onze ſyllabes, à l'imitation de *Catulle* ; des vers Jambiques, où il ſuit le même Poëte, & qui ſont pour la plûpart ſatiriques ; trois livres d'Epigrammes, & un de Mêlanges, où il y a des Odes, des Epigrammes & toutes ſortes de Poëſies ; un Poëme imparfait ſur la Sphere en V. Livres, à l'imitation d'*Aratus* & de *Ciceron*, & enfin la *Medée* & l'*Alceſte* traduites d'*Euripide*. En tout cela, ſi l'on en excepte les Tragedies, & les livres ſur la Sphere, qui ne ſont pas ſi travaillez que le reſte, parce que l'Auteur n'y a pas mis la derniere main, il n'y a rien qui ne ſoûtienne la haute réputation de *Buchanan*, dans la Poëſie Latine. On y voit par tout beaucoup d'invention, & un ſtile pur, net, élegant & autant relevé que la matiere le demande. D'ailleurs le tour en eſt ſi facile & ſi heureux, que les plus beaux endroits ne ſemblent rien avoir coûté à l'Auteur. Ceux qui ont lû les Anciens Poëtes reconnoiſſent par tout, qu'il les ſavoit par cœur ; & il les imite ſi heureuſement, qu'on diroit qu'il ne débite ja-

mais que ſes expreſſions & ſes penſées, lors même qu'on reconnoit qu'il avoit dans l'eſprit quelque paſſage des Anciens.

Pour revenir à ſa vie, je ſuis ſurpris qu'il diſe à la fin qu'il avoit été fait précepteur du Roi *Jaques* VI. dès l'an 1565. puiſque ce Prince ne naquit que le 19. de Juin 1566. Il faut qu'il y ait une faute d'impreſſion, ou d'inadvertence ; car il n'y a point d'apparence qu'il fût nommé par avance précepteur de l'enfant qui naîtroit, en cas que ce fût un garçon. *Buchanan* écrivit cette vie à l'âge de ſoixante & quatorze ans, ou vers l'an M D LXXX. Il eſt étonnant qu'il ne diſe autre choſe, ſinon qu'il étoit occupé à l'éducation de *Jaques* VI. ſans dire rien des autres Ouvrages, qu'il a publiez, ni de ce qui lui arriva en Ecoſſe. Il dit ſeulement, dans ſon Hiſtoire, † qu'il fut de ceux qui allerent en Ambaſſade en Angleterre en M D LXVIII. de la part du Roi d'Ecoſſe, pour y rendre raiſon de ce qu'ils avoient engagé la Reine à abdiquer la couronne, en faveur de ſon Fils. J'en parlerai dans la ſuite. Il fit de très-jolis vers en M D LXIV. ſur le mariage de cette Princeſſe, avec le Lord

† *Lib.* XIX. *p.* 680.

Lord *Darnly*. On les trouve dans le III. Livre de ſes Epigrammes. Il y en a auſſi pluſieurs, * ſur un Diamant en forme de cœur, que *Marie* envoya cette même année à *Eliſabeth*, Reine d'Angleterre. En M DC LXVI. il en fit ſur la naiſſance du Roi *Jaques*, qui ſont parmi les *Sylves*, & peu de tems après ſur le baptême de ce Prince, leſquels on trouvera dans le III. Livre des Epigrammes. Si l'on n'entend pas bien ce qu'il dit des Satires, on en trouvera l'explication au commencement du III. Livre des Mémoires de *Jaques Melvil*, qui ont été publiez en Anglois & en François, en M DC XCIV. & qui contiennent l'Hiſtoire de ce tems-là.

Cet Auteur qui, quoi que bon Proteſtant, paroît avoir été attaché au parti de la Reine d'Ecoſſe, nous fournit le caractere de *Buchanan*, en parlant dans le Livre IV. de ceux qu'on avoit mis auprès du Roi, pour l'élever. Je ne ſai, ſi l'on peut tout à fait s'y fier; mais comme ceux, qui ont ramaſſé les éloges de *Buchanan*, ne l'ont pas encore cité, & que d'ailleurs on ne peut pas ſoupçonner *Melvil* de favoriſer ceux qui ont écrit après lui, je le mettrai

* *Pagg.* 104. 137. 157.

trai ici. *George Buchanan*, dit Melvil, *étoit un vrai Stoïcien, qui alloit toûjours son grand chemin & qui ne se mettoit point en peine de l'avenir. C'étoit un homme de grand savoir, & fort consideré pour cela, dans les pais étrangers.* (On étoit alors apparemment trop grossier en Ecosse, pour y goûter un homme comme *Buchanan.*) *Il étoit agréable en compagnie & savoit bien employer les sentences & les bons mots des Anciens, qu'il citoit fort à propos; & quand les Auteurs ne lui fournissoient rien, son esprit étoit assez fertile de lui même, & n'étoit jamais en peine pour trouver quelque belle pensée. Il étoit fort dévot, mais facile à se laisser préoccuper, de sorte qu'il épousoit presque toûjours les opinions de ceux qu'il fréquentoit, ce qui le rendit factieux sur ses vieux jours. Il parloit & il écrivoit toûjours, selon les informations, que lui donnoient ceux qui étoient près de lui; car il étoit devenu négligent, & il aimoit mieux s'en rapporter aux opinions vulgaires, que se donner la peine de les examiner. D'ailleurs il étoit extrémement vindicatif & ne pardonnoit jamais à ceux qui l'avoient offensé, ce qui étoit son plus grand défaut. Le Comte de* Monteeth *ayant eu quelque petit different avec le Lord*

Bucha-

Buchanan, *il répandit d'abord contre lui tout le venin de ſa plume ſatirique. Il avoit toûjours été grand ami du Comte de* Mortoun; *mais* Buchanan *ayant perdu un cheval, du tems de la guerre civile, & le Comte, qui le trouvoit à ſon gré, l'ayant acheté, & ne voulant pas le lui rendre, quoi que* Buchanan *le lui redemandât ſouvent; il n'en fallut pas davantage, pour devenir ennemi mortel du Régent & pour en dire du mal par tout.* Si ce dernier fait eſt vrai, *Buchanan* avoit ſans doute quelque tort; mais le Comte de *Mortoun* en avoit encore plus; puis qu'apparemment il avoit ſon Ecurie pleine de chevaux, & que *Buchanan* n'en avoit qu'un. Il y avoit dans la conduite du Comte de *Mortoun* de la malhonêteté & du mépris, pour un homme de mérite, qu'il auroit dû ménager; & en effet *Melvil* nous donne une très-mauvaiſe idée de ce Seigneur. Au reſte, ſi *Buchanan* étoit d'une humeur vindicative, il avoit tort; mais on ne ſait pas, ſi *Melvil* n'étoit point un peu ennemi de *Buchanan*. Au moins ce dernier n'a rien dit de lui, dans ſon hiſtoire; encore qu'il paroiſſe par les Mémoires de *Melvil*, qu'il avoit eu aſſez de part, dans les affaires publiques, & qu'il ſe diſtin-

ſtinguoit par ſa probité & par ſa modération, quoi qu'il fût dans le parti de la Reine. Il eſt aſſurément étrange que *Buchanan* n'ait rien dit de lui, ſi *Melvil* étoit tel qu'il ſe décrit lui même dans ſes Mémoires; & je ne ſai s'il n'en ſavoit point mauvais gré à cet Hiſtorien. D'ailleurs ils étoient dans des partis differens, car *Buchanan* étoit entierement dans les interêts du *Comte de Murrai*. Cela étant ainſi, on aura raiſon de regarder comme vrai, ce en quoi *Melvil* s'accorde avec *Buchanan*.

Pour revenir à la vie de ce dernier, étant en Angleterre en M D LXVIII. avec le Comte de *Murrai*, il travailla à faire voir à la Reine *Eliſabeth*, que *Marie* d'Ecoſſe étoit veritablement complice de la mort du Roi ſon Epoux. Il avoit fait pour cela un livre que je n'ai pas vû, mais que *Guillaume Camden* dit avoir été intitulé *Detectio*, ou *la découverte des meurtriers du Roi*. *Buchanan* a raconté lui même au long cette négociation, dans le Livre XIX. de ſon Hiſtoire.

Il fit auſſi de jolis vers, qu'il envoya pour étrenes à † *Elizabeth*, & il en fit d'autres pour quelques Dames Angloiſes,

† *Ep. Lib. III.* p. 157.

ſes, qui lui firent des préſens, *comme il paroît par ce qu'il leur dit. Il faut que la penſion, qu'il avoit pour être précepteur du Roi, fût fort petite, ou qu'il fût mauvais ménager; puis qu'il ſe plaint ſouvent de ſa pauvreté & qu'il mendie ouvertement, dans des vers faits en ce tems-là. Il y a une fort jolie Epigramme adreſſée à *Mildrede*, femme du fameux Threſorier d'*Eliſabeth Guillaume Cecil*, où il dit „ que le commun du monde l'ap„ pelle (lui *Buchanan*) Poëte, & le „ croit tel, & que la Cour, qui ne le„ croit pas, lui donne le même titre. „ Car ſi elle croyoit, dit-il, que je ſuis „ poëte, elle ne s'imagineroit pas, „ comme je croi, que je ſois avare; „ & ſi elle croyoit que je n'aime pas „ l'argent, elle ne m'auroit pas donné „ de l'or, pour de mauvais vers que „ j'ai faits. Pourquoi eſt-ce que la Cour „ me donneroit du bon or, pour de „ méchants vers? Cette Cour eſt ſa„ ge, éclairée & juge des choſes fine„ ment. Sans doute elle n'a pas voulu „ payer mes vers, ni marquer le plaiſir qu'elle a à les lire; mais elle veut „ éviter le dégoût, qu'elle a à les en„ tendre. Elle ne me conſeille pas de „ par-

* *Voyez p. 159. & ſuiv.*

„ parler, mais de me taire ; & elle
„ me donneroit un bon avis, si les
„ Poëtes savoient se taire, ou parler,
„ quand il faut.

Vulgus me vocat & putat Poëtam,
Aula non putat & vocat Poëtam.
Nam si crederet esse me Poëtam,
Avarum, puto, non putaret esse;
Aut si crederet esse non avarum,
Non pro carminibus malis, ineptis,
Incomtis mihi reddidisset aurum,
Quid causæ rear esse, cur rependat
Probo rusticulum aula carmen auro?
Aula tam sapiens & erudita,
Nec naris, neque judicandi egena.
At, at, jam videor tenere causam.
Quæ pro carmine dat malo bonum aurum,
Non dat carminis æstimationem,
Nec suum studium indicat legendi,
Sed fastidio vitat audiendi,
Nec me scribere, sed monet silere.
Et rectè monet illa, si Poëtis
Loquendi modus esset & silendi.

La principale occupation de *Buchanan* en Ecosse avoit dû être l'étude de l'histoire d'Ecosse & le soin de recueuillir des mémoires, pour l'écrire ; car il ne put être en état d'entreprendre un aussi

grand

grand deſſein, que celui-là, ni de l'executer, comme il l'a fait, qu'avec le tems. Il publia l'an M D LXXIX. ſon Dialogue *du Droit du Royaume parmi les Ecoſſois*, qu'il dédia au Roi, & que l'on a mis depuis au devant de ſon Hiſtoire publiée à Edimbourg *in folio*, en M D LXXXIII. Je parlerai enſuite de l'un & de l'autre de ces Ouvrages, dont *Buchanan* n'a rien dit dans ſa vie; apparemment parce qu'il croyoit que cela n'étoit pas néceſſaire. Comme dans ces Ouvrages il ſe déclare ouvertement pour ceux qui ne reconnoiſſent point de Rois légitimes, que ceux qui ſont ſoumis aux Lois, & qu'il parle de *Marie* Reine d'Ecoſſe, comme d'une femme ſcandaleuſe, qui avoit fait aſſaſſiner ſon Epoux légitime, pour ſe marier avec le Comte de *Bothwel*, ſon aſſaſſin, qu'elle aimoit, il y avoit long-tems; il s'eſt attiré ſur les bras tous ceux qui ont crû être intereſſez à juſtifier en quelque ſorte cette Princeſſe, & à ſoûtenir que les Rois ſont au deſſus des Lois.

Guil. Camden dans ſa vie d'*Eliſabeth*, ſur l'an M D LXVII. au commencement, parle ainſi de *Buchanan*: „Tout „ le monde ſait, par les livres impri„ mez, ce que *Buchanan* en a publié „ (de

„ (de *Marie* d'Ecoſſe) & dans ſon Hi-
„ ſtoire & dans le petit livre qu'il a in-
„ titulé *Découverte* (*Detectio.*) Mais
„ ayant écrit, par amour de parti, &
„ gagné par la liberalité du Comte de
„ Murrai, le Parlement du Royaume
„ d'Ecoſſe, qui eſt plus digne de foi
„ que lui, a condamné ſes livres de
„ fauſſeté, & lui même gémiſſant de-
„ vant celui, dont il avoit été précep-
„ teur, (*le Roi Jaques* VI.) paſſoit
„ ſouvent condamnation, comme on
„ me l'a dit, de ce qu'il avoit écrit
„ d'une maniere ſi envenimée contre
„ une Reine, à qui il avoit de l'obli-
„ gation. Etant près de mourir, il
„ ſouhaita de vivre encore un peu de
„ tems, juſqu'à ce qu'il eût effacé les
„ taches, que ſa médiſance avoit fai-
„ tes; en diſant la verité, & même
„ en répandant ſon ſang; à moins que,
„ comme il le dit lui même, ce ne
„ fuſſent des paroles vaines, parce
„ qu'il ſembloit être en délire, à cau-
„ ſe de ſon grand âge. C'eſt mot pour
mot ce que dit *Camden*, dont le ſtile barbare & embarraſſé n'eſt pas ſi facile à entendre, ni à traduire que le beau Latin de *Buchanan*. Les dernieres paroles ſont équivoques: *niſi* (*quod ipſe dixit*) *hoc vanum eſſet, cùm præ ætate deli-*

delirare videretur. On ne ſait s'il veut dire que *Buchanan* dit que tout ce qu'il avoit témoigné, de ſon repentir d'avoir maltraité la Reine *Marie*, n'étoit pas vrai, dans un tems où il paroiſſoit rêver de vieilleſſe; ou que *Buchanan* dit qu'il auroit voulu vivre plus long-tems, pour ſe dédire, ſi ce qu'il avoit dit n'étoit pas ſans conſéquence, parce que quand il écrivoit, il ſembloit être en délire. Le ſtile de *Camden* eſt plein d'expreſſions & de tours ſemblables, qui laiſſent le Lecteur dans l'incertitude. Cependant le ſecond ſens paroit ici être le veritable, à cauſe de ce que cet Hiſtorien dit ſur l'an M D LXXXII. qui fut celui de la mort de *Buchanan*, que ſur la fin de ſa vie les factieux ne purent jamais l'obliger d'écrire en leur faveur, quoi qu'ils l'en priaſſent, ni de témoigner par un autre qu'il approuvoit leur conduite, qu'il gémit dou-
„ loureuſement d'avoir ſoûtenu au-
„ paravant leur cauſe, & qu'il mou-
„ rut peu de tems après. Ce fut le 28. de Septembre M D LXXXII.

Pour rendre juſtice à tout le monde, il faut ſavoir que *Camden* publia ſous le Roi Jaques VI. la premiere partie de ſa vie d'*Eliſabeth*, qui alloit juſqu'à l'an M D LXXXIX. & qu'il ne

lui

lui étoit pas tout à fait libre de dire tout ce qu'il auroit pû penſer, ſur le Chapitre de *Buchanan*, en cas qu'il en eût eu bonne opinion. Le Roi *Jaques* avoit interêt de décrier cet Auteur, pour deux raiſons aſſez fortes. La premiere eſt, qu'après la mort de *Marie*, lors que ce Prince jouït, ſans difficulté, du Royaume d'Ecoſſe, & dès qu'il fut Roi de la Grande Bretagne, il auroit été à ſouhaiter pour lui, que la mémoire du mal, qu'on avoit dit de cette Princeſſe, fût éteinte pour jamais; car enfin ce qu'on avoit publié des égards qu'elle avoit eus pour *David Riccio*, & du meurtre du Roi ſon Epoux, dans lequel on l'accuſoit publiquement d'avoir trempé, étoient des choſes ſi odieuſes, qu'il n'eſt pas ſurprenant que ſon Fils ſouhaitât qu'on les oubliât. Mais comme cela n'étoit pas poſſible, pendant que l'Hiſtoire de *Buchanan* ſubſiſtoit, & qu'on ne la pouvoit pas ſupprimer; il fallut la décrier, autant que l'on put. Cela étoit pardonnable au fils de *Marie d'Ecoſſe*, & l'on auroit même trouvé étrange qu'il ne l'eût pas fait. L'autre raiſon, qui rendoit *Buchanan* odieux à *Jaques*, c'eſt que cet Hiſtorien, comme je l'ai dit, a fait un livre très-fort, pour faire

re voir que les Rois d'Ecoſſe ſont ſoumis aux Lois. Cette doctrine ne plaît pas ordinairement aux Princes, qui n'entendent pas aſſez leurs veritables interêts, & le Roi *Jaques* VI. en étoit ennemi juré. En voilà plus qu'il ne faut, pour décrier *Buchanan*, comme un menteur, & le faire condamner par un Parlement, où le Prince ne manque pas de créatures. Ainſi c'étoit lui faire ſa cour, que de parler mal de l'Hiſtorien d'Ecoſſe; & dès-là le mal, que ceux qui dépendoient de *Jaques* diſent de *Buchanan*, devient ſuſpect.

Pour ce qu'on raconte du repentir de cet habile homme, il y a de l'apparence, que c'étoit † du Roi lui même, ou de quelques uns de ſes Courtiſans, qu'on le tenoit. *Camden* leur ajoûta foi un peu légerement; quand même, il n'y auroit point eu d'autres raiſons de ſe défier d'eux, que celles que je viens de dire. Il ſe pourroit auſſi faire que le Roi, qui étoit un enfant, quand *Buchanan* mourut, n'eût pas bien compris ce que *Buchanan* diſoit, ou eût été trompé par d'autres.

Tout ce repentir de *Buchanan* pourroit

† *Voyez la* 1. *piece de* l'Appendix *des Lettres de* Camden.

roit auſſi être une pure fable, née de quelque mécontentement que quelques uns de ceux, qui avoient été contre la Reine d'Ecoſſe, lui avoient donné. Il eſt au moins certain que les derniers livres de *Buchanan*, & les endroits ſur tout, qui ſont contre la Reine d'Ecoſſe ne ſentent nullement le délire. Je ne veux pas offenſer la mémoire de *Camden*, qui doit d'ailleurs être en recommandation, pour les ſervices qu'il a rendus à la République des Lettres; mais dans tout ſon bon ſens, il n'a rien produit qui approche, ni pour la ſolidité des penſées, ni pour la fineſſe du ſtile, ni pour la diſpoſition, des Livres XIX. & XX. de *Buchanan*. S'il écrivoit ainſi en délire, ſon délire valoit mieux, que tout le jugement de l'Hiſtorien d'*Eliſabeth*; & s'il étoit vrai qu'il eût dit ce que ce dernier lui fait dire, il n'y a perſonne qui ne crût plûtôt que c'étoit alors qu'il étoit en délire, ou que la foibleſſe de l'âge le rendoit plus timide; & non lors qu'il écrivoit ſon Hiſtoire, quelques années auparavant, avec tant de fermeté & d'éloquence.

Auſſi fut-on perſuadé, dans toute l'Europe, de la ſincerité de *Buchanan*, & *Jaques Auguſte de Thou* ne fit pas même

même de difficulté de raconter, dans ſon Hiſtoire, ce qui s'étoit paſſé en Ecoſſe, comme *Buchanan* l'avoit raconté. Il eſt vrai que *Camden* avertit Mr. *de Thou*, qu'il s'étoit laiſſé tromper par *Buchanan*; mais *Camden* étoit-il inſtruit, par des gens moins partiaux que *Buchanan*? Peut-on ſe fier en lui, plûtôt qu'à ceux qui étoient alors en Ecoſſe? N'obeïſſoit-il point au Roi, par foibleſſe, ou n'étoit-il point lui même paſſionné? C'eſt là ce qu'on peut dire en géneral, contre l'autorité de *Camden*; mais ſi l'on vient dans le détail, on verra clairement qu'en cette occaſion, il a agi en bon ſujet, mais en mauvais Hiſtorien.

On † voit une lettre de Mr. de *Thou* à *Camden*, dans laquelle il le remercie de quelques remarques qu'il avoit faites ſur le commencement de ſon Hiſtoire, & le prie de lui donner conſeil ſur la maniere de raconter ce qui s'étoit paſſé en Ecoſſe l'an M D LXI, parce que cette partie de ſon Hiſtoire étoit ſous la preſſe. Il ſouhaitoit de n'offenſer perſonne, mais de dire néanmoins la Verité, & il craignoit que *Bu-*

† *Ep. LIV in litteris à* Camdeno; *aut ad* Camdenum *ſcriptis*, data 4. Id. Februar. 1605.

Buchanan n'eût écrit, avec trop de véhemence ; enfin il promettoit de ſuivre les avis de *Camden*. Il faut ſavoir que les démelez de *Marie d'Ecoſſe* avec *Eliſabeth* commencerent principalement depuis cette année-là, & que *Marie* retourna alors en Ecoſſe, après la mort de François II. *Camden* n'eut pas apparemment le loiſir de ſatisfaire Mr. de *Thou*, ou ne put pas tirer de la Cour les mémoires qu'il ſouhaitoit ; car le Tome de Mr. de *Thou*, qui étoit ſous la preſſe, acheva de s'imprimer, ayant qu'il reçût aucun avis d'Angleterre. C'eſt ce qui paroît par * une autre Lettre de Mr. de *Thou* à *Camden*, où il défend ſa conduite de cette maniere : „ J'ai peur, dit-il, que „ je n'aye pas gardé par tout le tem„ perament, dont vous m'aviez a„ verti, dans l'hiſtoire de ce qui s'eſt „ paſſé en Ecoſſe. Je ne me ſerois pas „ attiré tant de haine chez vous, s'il „ m'avoit été permis d'omettre une „ choſe, dont tout le monde parle, „ comme je l'aurois bien ſouhaité. „ Mais dans l'Ouvrage, que j'avois en„ trepris, j'ai dû également éviter un „ SILENCE ſcandaleux & le MENSON„ GE ; à moins que je ne vouluſ-

„ ſes

* *Ep. LIX. data prid. Kal. Sextiles 1606.*

„ ſes manquer à mon devoir. Que s'il
„ l'a fallu écrire, en verité, je ne vois
„ pas comment on la pouvoit écrire
„ autrement. Car enfin rejetter la
„ faute d'un crime, que vous avez com-
„ mis vous même ouvertement, ſur
„ un autre, par ſoupçon ; qu'eſt-ce
„ autre choſe, ſinon défendre ceux
„ qui ſont en danger d'être condam-
„ nez, par des ſubterfuges calomnieux ?
„ Cela peut recevoir quelque excuſe,
„ dans un homme accuſé & qui ſe dé-
„ fend, dans une cauſe douteuſe ;
„ parce qu'il eſt permis de ſauver ſa
„ vie, comme l'on peut ; mais il n'eſt
„ pas permis à ceux qui font profeſſion
„ de dire la verité (*aux Hiſtoriens*)
„ de couvrir quelcun d'infamie, pour
„ décharger un autre d'une faute. La
„ choſe parle d'elle même. Car po-
„ ſons qu'il ſoit vrai, comme d'autres
„ le diſent, que le *Comte de Murrai*,
„ brulant d'ambition, avoit ſouhaité
„ d'être Roi (ce que TOUS LES ECOS-
„ SOIS, DIGNES DE FOI, avec qui j'ai
„ parlé, nient conſtamment, même
„ ceux qui ne l'aiment pas, à cauſe de
„ ſa Religion ; car ils diſent que, la
„ Religion miſe à part, c'étoit un
„ homme éloigné de toute ambition,
„ de toute avarice & de faire tort à qui

„ que ce soit ; un homme courageux,
„ civil, bien-faisant & d'une probité
„ singuliere ; & que sans lui ceux qui
„ disent tant de mal de lui, après sa
„ mort, (*le Roi Jaques VI.*) ne se-
„ roient pas aujourdhui les maîtres)
„ posons dis-je, que mépriſant tout
„ scrupule, fondé sur le droit divin
„ & humain, il ait conçu un si grand
„ crime, avec qui a-t-il consulté &
„ de qui s'est-il servi pour l'executer ?
„ Premierement, il est certain qu'il
„ n'y a jamais eu d'ennemis plus ca-
„ pitaux, que *Murrai* & *Bothuel*.
„ Qui croira que de si grands enne-
„ mis consultassent ensemble, tou-
„ chant un crime aussi grand, que le
„ meurtre d'un Roi, ou puſſent espe-
„ rer que la chose demeurât secre-
„ te ? Outre cela, qui croira que *Mur-*
„ *rai*, ennemi de *Bothuel*, conseilla
„ à sa sœur, après le crime commis
„ d'épouser le parricide ; ou que la
„ Reine fût si stupide, qu'elle voulût
„ écouter un homme, qui lui auroit
„ conseillé un mariage aussi infame
„ & aussi dangereux, que celui-là ?
„ Après tout, pourquoi *Murrai* se re-
„ tira-t-il en France, s'il esperoit de
„ tirer quelque avantage de ces trou-
„ bles ; ou pourquoi étant rappellé
gou-

„ gouverna-t-il le Royaume ſi fidele-
„ ment pendant l'enfance du Roi, & le
„ defendit-il en cet âge foible, contre les
„ *Hamiltons*, s'il avoit conçu l'eſpe-
„ rance d'envahir le Royaume, en le
„ faiſant perir ? Il étoit moins odieux
„ & moins dangereux de combattre,
„ pour ſavoir qui ſeroit maître, con-
„ tre les *Hamiltons* rebelles, après
„ qu'ils auroient fait le coup ; que
„ d'opprimer le fils de ſa ſœur, que
„ ſa Mere & le Parlement lui avoient
„ confié. Enfin pourquoi croyez-
„ vous que les *Hamiltons*, qui aſpi-
„ roient à la tyrannie, conſpirerent
„ contre la vie de *Murrai* ; ſinon par-
„ ce qu'ils deſeſperoient de réüſſir,
„ pendant qu'un ſi courageux défen-
„ ſeur du Roi encore enfant ſeroit
„ en vie ?

„ Au contraire, penſez au commerce
„ trop familier de la Reine, avec *Both-*
„ *wel*, avant le parricide ; à la haine
„ & aux mépris qu'elle témoignoit pu-
„ bliquement pour le Roi, après le
„ meurtre de *Riccio* ; au jugement pré-
„ cipité, par la faveur de la Reine,
„ touchant l'innocence de *Bothwel*,
„ qui étoit non ſeulement ſuſpect,
„ mais que l'on tenoit pour convain-
„ cu ; & à la diſſolution du mariage de

„ *Bothwel* & de ſa femme, de la fa-
„ mille des *Gordons*, pour en contrac-
„ ter un autre plus honteux. Pour ce qui
„ regarde le rapt de la Reine, qui ne s'en-
„ riroit? Ou plûtôt qui ne recueuille né-
„ ceſſairement de ce que j'ai dit, qu'u-
„ ne femme auſſi fiere n'auroit jamais
„ conſenti à ce mariage, ni ne l'auroit
„ excuſé, chez nous, par des lettres ſi
„ artificieuſes; ſi elle n'y avoit eu du
„ penchant auparavant, d'elle même?

Auſſi l'on voit que Mr. *de Thou* n'eut aucun égard à ce que *Camden* lui avoit écrit, & qu'il ne changea pas de ſentiment, ni ne corrigea pas ſon Hiſtoire, ſur ſes avis. C'eſt ce qui paroît encore, par une Lettre du même Mr. *de Thou*, écrite pluſieurs mois après à cet Hiſtorien; où il le remercie † de quelques remarques qu'il lui avoit envoyées. Il ajoûte qu'il auroit ſouhaité, que *Camden* lui eût envoyé un Abregé, de ce qui s'étoit paſſé en Angleterre, dans le temps, dont il avoit écrit l'hiſtoire. „ Cela auroit fait,
„ continue-t-il, que j'aurois, en ſui-
„ vant vos traces, plus facilement gar-
„ dé le temperament, que quelques
„ perſonnes ſouhaiteront peut-être, que
„ j'euſſes gardé à l'égard de l'Ecoſſe,
„ & je

† *Ep. LXXI. data Idibus April.* 1608.

„ & je n'aurois pas choqué les Grands
„ de vôtre païs, ce que j'aurois bien
„ voulu éviter. Mais n'ayant perſon-
„ ne, que *Buchanan*, j'ai été obligé
„ d'en tirer la ſuite de cette tragique
„ hiſtoire, que d'autres, qui n'étoient
„ nullement Proteſtans, avoient déja
„ approuvée ; & j'ai évité toute ſorte
„ d'invectives. Mais j'ai bien peur
„ que la ſeule mention de cet indigne
„ meurtre (*du Roi, Epoux de Marie*)
„ ne choque ceux, qui ſont ſi en cole-
„ re contre *Buchanan*. Au reſte les
„ Puiſſances doivent penſer, que ſi el-
„ les croyent que tout leur eſt permis,
„ il eſt auſſi permis à tout le monde
„ de parler, & d'écrire librement de
„ leurs diſcours & de leurs actions.
Mr. *de Thou* avoit raiſon & je me ſou-
viens d'avoir ouï dire à un * Hom-
me Illuſtre, que parlant un jour de cet-
te même *Marie d'Ecoſſe*, avec la feuë
Reine *Marie d'Angleterre*, lors qu'el-
le n'étoit que Princeſſe d'Orange, &
lui diſant que je ne ſai quel Hiſtorien
Catholique Romain en avoit parlé in-
dignement, elle lui répondit, que les
Princes ne devoient pas faire des actions
blâmables, s'ils ne vouloient pas être
blâmez.

* *En* 1687.

Je ne ſai ſi les remarques, dont parle Mr. de *Thou*, ſont celles qui ſont à la tête de l'*Appendix* des Lettres écrites par *Camden*, ou qui lui ont été adreſſées par d'autres. Mais ces remarques ſont fondées uniquement, ſur ce que le Roi *Jaques* VI. diſoit, & qui donnoit ſimplement le démenti à *Buchanan*, ſur les faits deſavantageux à la mémoire de ſa Mere; quoi qu'il s'agît de choſes qu'il ne pouvoit pas ſavoir, par lui même. Par exemple, il nie que *Riccio* eût été ſi fort en faveur, auprès de ſa Mere, que l'on diſoit; & il parle très-mal du *Comte de Murrai*, que *Buchanan* a beaucoup loué. Jaques enfin dit tout ce qui lui plaît, ſans apporter aucune preuve de rien; comme ſi le Diadême ſuffiſoit, pour perſuader ce que l'on veut à la Poſterité. *Camden* a ſuivi ces idées, dans ſon hiſtoire d'*Elizabeth*, & prétend que ce ſont les factieux, qui ont débité le contraire, par un eſprit de parti.

Mais pour ne pas redire que le Roi *Jaques* VI. étoit auſſi partial qu'eux, & par conſequent auſſi ſuſpect, il n'y a que deux choſes à remarquer, pour renverſer tout ce qui eſt dit dans ces remarques. La premiere c'eſt qu'il

eſt

est vrai que *Riccio*, qui n'étoit qu'un méchant Musicien Piemontois, fut dans une faveur extraordinaire auprès de *Marie*, quoi que toute la nation Ecossoise en témoignât beaucoup de mécontentement, & que le Roi au contraire en étoit mépriſé; ce qui porta ce Prince à le faire aſſaſſiner, en préſence de la Reine, ou au moins dans une chambre voiſine, après l'avoir fait ſaiſir dans la ſienne. On ne ſauroit nier ces faits, & on peut les voir au long, dans les Mémoires de *Melvil*, qui étoit alors à la Cour, & qui donna même à la Reine d'Ecoſſe tous les avertiſſemens, qu'on pouvoit lui donner là-deſſus. Il n'aimoit pas *Buchanan*, comme on l'a vû, & il paroît par tout attaché aux interêts de *Marie*. Il s'agit d'une choſe, dont il avoit été en grande partie témoin oculaire, & dont il a laiſſé l'hiſtoire à ſon Fils, ſans la publier.

Qui ne le croira plûtôt que le Roi *Jaques*, qui avoit un interêt palpable, à cacher la verité, & qui parloit de choſes paſſées avant ſa naiſſance? Le même *Melvil* ne parle pas ſi mal du Comte de *Murrai*, que *Camden*, quoi qu'il lui reproche quelques défauts. Il fait aſſez connoître que le Roi *Jaques* lui devoit la vie, que le Comte de

Bothwel n'auroit pas manqué de lui ôter, s'il eût pû être maître de sa personne.

La seconde chose, qui détruit tout ce que dit *Camden*, en faveur de Marie, c'est le meurtre du Roi, que toute l'Ecosse attribua au Comte de *Bothwel*, comme il paroît clairement par le même *Melvil*, & le mariage de la Reine avec ce Comte, qu'elle savoit au moins être accusé de ce meurtre. Il est vrai que *Camden* † dit que le bruit courut d'abord que l'assassinat avoit été commis par les intrigues du parti du *Comte de Murrai*, qui étoit alors en France. Mais *Melvil* dit formellement le contraire, dans le III. Livre de ses *Mémoires*, où il confirme toute la narration de *Buchanan*. La chose parle aussi d'elle même, car puisque *Bothwel* avoit été en grande faveur avant la mort du Roi, & qu'il en profita, en épousant sa Veuve, sur qui pourroit tomber plus justement le soupçon du meurtre? D'ailleurs l'action de cette Princesse, en épousant malgré tout le monde, & sans se mettre en peine de ce qu'on en diroit, celui qu'elle savoit être accusé du meurtre de son Epoux, donne lieu de croire tout

† *Ad an. 1567. initio.*

tout ce que *Buchanan* en a dit, aux moins ſoupçonneux. Après cela, il ne paroîtra pas étrange que l'on ſoupçonne ce que *Camden* dit du *Comte de Murrai*, d'avoir été une pure adreſſe, inventée pour ſauver l'honneur de la Reine *Marie*. Il dit *à la verité que quelques domeſtiques de *Bothwel*, qui avoient aſſiſté au meurtre du Roi, & que le *Comte de Murrai* fit mourir publiquement, dirent en mourant avoir ouï dire à leur maître, que *Murrai* & *Mortoun* étoient les Auteurs de ce meurtre, & en déchargerent la Reine. Suppoſé le fait vrai, il ſe pouvoit faire que *Bothwel* avoit parlé ainſi, à deſſein, devant quelques uns de ſes domeſtiques; pour faire répandre ce bruit & rendre la verité plus impénetrable. Mais *Mortoun* lui même, dit *Camden*, avoüa en mourant que *Bothwel* l'avoit voulu engager à conſpirer contre la vie du Roi, & qu'il lui avoit répondu qu'il n'en feroit rien, à moins que la Reine ne lui en donnât un ordre ſigné de ſa main; mais *Bothwel* dit que cela ne ſe pouvoit pas faire. Si ceci eſt vrai, il paroît que *Bothwel* étoit le veritable auteur de l'aſſaſſinat, & non *le Comte de Murrai*, & que

* *Adan.* 1767.

Mortoun n'y eut aucune part. Je ne diſſimulerai pas non plus, que *Camden* produit une déclaration des Comtes d'*Argile* & de *Huntley*, qui diſent être aſſurez en leur conſcience, ſans néanmoins en ajoûter aucune preuve, que *Murrai* & *Lidington* Secretaire de *Marie*, étoient les auteurs du meurtre du Roi. Ils envoyerent cette déclaration à *Eliſabeth*, & *Camden* dit l'avoir tirée de l'original. Accordons que cette piece ſoit veritablement de ces Seigneurs, qui nous aſſurera que ces gens, qui étoient ennemis de *Murrai* & de *Lidington*, aient dit la verité ? Qui nous dira que le Roi *Jaques* ne leur avoit pas fait faire, dans la ſuite, cette déclaration, pour ſauver l'honneur de la Reine ſa Mere ? Si l'on dit que ce ne ſont là que des ſoupçons, ſur quoi l'on ne peut pas faire de fondement ; on répond que ces ſoupçons ſont d'eux mêmes très-violens, comme on le peut facilement recueuillir de tout ce qu'on a dit, & qu'on ne s'en ſert que pour ſoûtenir l'opinion publique de toute l'Ecoſſe en ce tems-là ; comme il paroit par *Melvil*. D'ailleurs le fils de *Lidington* * a prié *Camden*

* *Vid. Ep.* CCXLIII, *inter Camdeniana.*

den de lui envoyer cet Acte, sans qu'on voye que *Camden* l'ait satisfait.

On peut encore ajoûter à cela que le Roi *Jaques* n'aimoit pas la mémoire de son Oncle, parce que le *Comte de Murrai* avoit toûjours été pour la maxime de *Buchanan*, que les Rois ne sont pas au dessus des Lois; & qu'il l'avoit défenduë en Angleterre, lors qu'il y fut avec cet Historien: comme ce dernier & *Camden* lui même nous l'apprennent. On n'a pas donc sujet d'être surpris que ce Prince ayant interêt à justifier sa Mere, rejette ce qu'on pouvoit reprendre dans sa conduite, sur un homme qu'il n'aimoit pas. Je ne suis pas même surpris que le bon *Camden* s'en soit laissé imposer par ce Prince, & ait donné aux choses d'Ecosse un tour tout different de celui, que les témoins oculaires, comme *Melvil*, lui ont donné. La bonne opinion qu'il avoit de son Prince & le zele qu'il avoit pour son service, l'ont pû tromper; ou peut-être qu'il n'avoit pas le courage de s'exposer à perdre les charges de *Recteur du College de Westmunster*, & *de Roi d'Armes* du titre de *Clarence* qu'il possedoit, sans parler d'un benefice Ecclesiastique, pour la belle gloire d'avoir

dit la Verité ; & qu'il ne lui étoit pas libre de ſe taire.

On pourroit même ſoupçonner qu'il étoit plus ſatisfait de la conduite de Mr. *de Thou*, que de celle de la Cour ; puis qu'il cultiva avec lui une très-étroite amitié & qu'il ne voulut pas publier en Angleterre, pendant ſa vie, la ſuite de ſon hiſtoire d'*Eliſabeth*, mais l'envoya † à Mr. *Du Puy*, ami intime de Mr. *de Thou*, pour la publier en France, après ſa mort ; peut-être autant de peur qu'on ne la lui corrigeât encore à la Cour, que de s'attirer des affaires, en diſant quelques veritez, qui ne ſeroient pas agréables à ceux qui y ſeroient intereſſez. Au moins ‡ le bruit a couru en Angleterre, que la 1. Partie de la vie d'*Eliſabeth* avoit été corrigée par la Cour ; ſans quoi il n'y auroit pas eu ſi grande difference entre *Camden* & *Buchanan*, pour ce qui regarde *Marie d'Ecoſſe*. Le bruit n'étoit peutêtre pas faux ; mais il faut avouër, que ce qu'on avoit dit touchant des Mémoires envoyez par

† *Voyez la Lettre* CCXLVII. *& la vie de Mr.* Du Puy *par N. Rigaut.* ‡ *Vid. Vit. Camdeni à* Th. Smitho *ſcriptam: & Ep.* CCXLIII. *ad* Camdenum *ſcriptam à* Joan. Maitlando.

par *Camden* à Mr. *de Thou*, & qui étoient conformes à *Buchanan*, n'eſt pas bien fondé, non plus que quelques circonſtances, qu'on y ajoûtoit. C'eſt ce qui paroît par les Lettres de Mr. *de Thou*, que nous avons citées.

Ceux qui auront lû les deux derniers livres de *Buchanan* ne croiront jamais que ce grand homme rêvoit en les faiſant; & peu s'en faut que je ne ſoupçonne que *Camden*, qui a oſé débiter une ſi étrange chimere, comme venant de la bouche de *Buchanan*, n'aimoit pas cet illuſtre Ecoſſois; par une jalouſie de nation, qui eſt aſſez commune. Au moins, on voit dans une lettre de *Thomas Savile* à *Camden*,* qu'il félicitoit Camden à l'égard de Buchanan; car encore, dit-il, que ce ne fût pas une choſe fort difficile, que de déſarmer un Rhéteur, qui devient vieux, & de le démaſquer; néanmoins je voi que ce ne ſera pas ſans gloire, que vous reprimerez cet homme trop populaire, & fier de l'autorité qu'il s'eſt acquiſe dans l'eſprit des plus ſavans hommes, par ſes poëſies. *De Buchanano gratulor tibi illam ſegetem gloriæ;*

* *Ep. VII. ſcripta circa annum* 1580, *ut videtur.*

rie ; quanquam enim revera non erat operæ magnæ senescentem Rhetorem exarmare & præbere nobis ὑποζύγια γυμνὰ, at certè hominem popularem nimis, & auctoritate, quam pœmatibus apud doctissimos sibi comparavit, ferociùs vocèrcere videa fore non inglorium. Il paroît par ces mots, que pendant la vie même de *Buchanan*, *Camden* avoit voulu écrire contre lui ; mais on ne voit pas qu'il l'ait executé. Cela pourroit faire croire que *Camden* étoit passionné contre lui, & il le falloit être beaucoup, pour espérer de persuader au monde que *Buchanan* radotoit, quand il écrivoit les derniers livres de son Histoire. Il est au moins bien assuré que si *Camden* avoit plus étudié les Antiquitez de la Grande Bretagne, que *Buchanan* ; il n'approchoit pas de lui, ni pour le raisonnement, ni pour le génie, ni pour le stile ; quoi que l'un & l'autre ait été Regent. Peut-être que cette inégalité causa quelque jalousie entre eux.

Il ne se peut rien au reste de plus joli, que ce que *Buchanan* écrivoit à *Vinet* son ami, Regent du College de Bourdeaux, peu de tems avant que de mourir, & que Mr. *de Thou* nous a conservé dans le II. Livre de sa vie :

„ Je

„ Je n'ai autre ſoin, diſoit-il, que de „ quitter avec le moins de bruit, qu'il „ me ſera poſſible, la compagnie de „ ceux auxquels je ne ſuis plus con„ temporain, puis qu'ils ſont pleins de „ vie & que je ſuis comme mort. *Interea hoc unum ſatago, utquàm minimo cum ſtrepitu ex inæqualium meorum, hoc eſt, mortuus è vivorum contubernio demigrem.*

Après avoir fait la vie de *Buchanan*, autant qu'il nous a été poſſible; & avoir dit de ſes Poëſies ce que nous pouvions en dire, il faut ajoûter quelque choſe de ſes Ouvrages en proſe. Il a traduit la Grammaire de *Linacer* d'Anglois en Latin, mais je ne l'ai pas vuë. Tout ce que j'ai lû de lui en Proſe, c'eſt ſon Dialogue ſur *le droit des Rois en Ecoſſe*, & ſon Hiſtoire de ce païs là.

Le Dialogue eſt fait à l'imitation de ceux de *Ciceron*, dont il imite parfaitement bien le ſtyle, ſans le piller, ni le ſuivre ſervilement, comme faiſoient les *Ciceroniens* du tems d'*Eraſme*. Il a ſû exprimer ſes penſées, en un ſtile auſſi ſimple & auſſi naturel qu'élegant. Il l'avoit écrit pendant les plus grands troubles d'Ecoſſe, & il le dédia en 1579. au Roi *Jaques* ſon diſciple, qui n'en a guere profité.

Il

Il l'introduit lui même parlant avec *Thomas Maitland*, qu'il repréſente comme retournant des païs étrangers en Ecoſſe, & ſurpris de la maniere dont on y traitoit les Rois. Car les Ecoſſois, en ce tems-là, étoient tout à fait ennemis du pouvoir arbitraire, & croyoient avoir droit d'obliger leurs Princes d'obſerver leurs Lois: au lieu que les François & les autres peuples avoient ſubi le joug, ſi l'on en excepte ceux des Païs-Bas. Ce livre de *Buchanan* eſt comme diffamé, parmi bien des gens, & paſſe pour un Ecrit tout à fait pernicieux. Après l'avoir lû avec ſoin, je n'y trouve rien de ſemblable, mais ſeulement que les Rois ne ſont pas au deſſus des Lois qu'ils ont jurées, & que le peuple peut les obliger de les obſerver, ſans quoi il n'eſt plus obligé de leur obeïr. *Buchanan* témoigne même & dans ce Dialogue & dans ſon Hiſtoire, que ce n'eſt pas pour de médiocres défauts, ou pour des fautes legeres, que l'on doit ſecouër le joug des Rois; mais pour des deſordres, qui renverſent entierement les Lois & la ſocieté dont elles ſont les fondemens. Il ne ſe peut rien de plus ſage, que ce qu'il fait dire au Comte de *Murrai*, dans un tems où les

les Grands d'Ecoſſe avoient pris les armes contre la Reine *Marie*, peu de tems après ſon mariage avec Mylord *Darnly*, „ qu'il ſe ſouvenoit que l'on „ avoit obſervé, & laiſſé pour exem„ ple à la Poſterité, de diſſimuler les „ défauts cachez des Rois, d'expliquer „ favorablement leurs actions douteu„ ſes, & de ſupporter les mauvaiſes, „ pourvû qu'elles n'entrainaſſent pas „ la ruine de l'Etat : *ſe meminiſſe ob„ ſervatum & poſteris ad imitationem „ relictum, ut in vita Regum & mo„ ribus, occultiora vitia diſſimularentur, „ dubia molliùs interpretarentur, mani„ feſta eatenus ferrent, modò ne perni„ ciem publicam ſecum traherent.* Ce n'eſt point là une doctrine nouvelle, les Grecs, les Romains, & les Etats les plus floriſſans, qui ont été depuis l'Empire des ſeconds, ont toûjours été dans cette penſée, & l'ont ratifiée par leur conduite, lors qu'ils ſont tombez, par malheur, ſous une tyrannie exorbitante. Il n'y a que les peuples de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amerique, ſans courage, comme ſans vertu, qui aient voulu dépendre du pur caprice d'un ſeul. Les Anciens Grecs & Romains, qui ont écrit de Politique & ſur tout *Ariſtote*, dont les ſentimens

ont

ont passé si long-tems pour des oracles, ont enseigné la même chose que *Buchanan*, & n'ont jamais été blâmez pour cela. Je ne puis comprendre qu'on lui en fasse un crime, en particulier, & je soupçonne beaucoup que ceux qui ont tant crié contre lui, n'aient pas bien lû son livre; qui n'est pas bon pour ceux qui n'aiment, ou qui n'entendent, que *le Latin de cuisine*; ou qu'ils n'aient jamais examiné la matiére avec soin; ou qu'ils aient eu des vuës particulieres, de s'avancer aux dépens de la Justice & de la Liberté, en donnant aux Rois une autorité sans bornes.

Pour sentir la délicatesse du stile de *Buchanan*, & les manieres fines & élégantes qu'il a de proposer ses pensées, il le faut lire d'un bout à l'autre. Pour donner quelque idée de la matiere, je mettrai seulement ici les principales propositions auxquelles on la peut réduire.

I. Il prouve en général, que les hommes sont nez pour vivre en Societé: Que l'on a élus les Rois originairement, pour être les protecteurs de cette Societé, & que l'on a pris pour cela les personnes les plus vertueuses: Que comme les discordes ont obli-

obligé les hommes de créer des Rois, le tort que ces Rois pouvoient faire à leurs Sujets a fait, que l'on a établi des Lois, ſelon leſquelles ils ſeroient obligez de les gouverner : Qu'il y a néanmoins des choſes, que les Lois ne renferment pas, & qui dépendent de l'adminiſtration des Rois; telles que ſont les déliberations, qui regardent l'avenir, & les recherches de la verité des faits : Qu'à l'egard de l'avenir ils doivent prendre le conſeil des perſonnes prudentes, & qu'à l'égard des faits, ils en doivent laiſſer le ſoin à des Juges inſtruits du droit, & qui jugent ſelon les Lois : Que le pouvoir de faire de nouvelles Lois reſide dans le peuple, ou dans ceux qui le repréſentent, comme le Parlement, les Etats &c: Qu'autrement ſi on donnoit aux Rois le droit de faire de nouvelles Lois, comme il leur plairoit, ils ſeroient par là même au deſſus des Lois, & l'on tomberoit dans l'inconvenient, que l'on auroit voulu éviter par leur établiſſement ; c'eſt à dire, que le gouvernement deviendroit arbitraire : Qu'ils ne doivent pas même avoir le pouvoir d'expliquer les Lois ; parce qu'ils leur donnent le ſens qu'ils veulent, comme *Buchanan* le fait voir, par l'exemple des Papes, qui expliquent

l'Evan-

l'Evangile & les Canons des Conciles, tout comme ils veulent.

II. *Buchanan* † fait en ſuite une magnifique deſcription d'un bon Roi, qui gouverne ſes ſujets comme un Pere, qui fait obſerver les Lois, en les obſervant lui même à la rigueur, & qui par ſa conduite vertueuſe porte tous ſes ſujets à la Vertu. Cet endroit eſt très-beau, mais il faut avouër qu'il eſt très-rare de trouver des Princes à qui cette deſcription quadre, ſur tout dans les Royaumes deſpotiques; mais dans les païs de Lois, on en peut trouver quelques uns, & dans l'Ile, où *Buchanan* vivoit, on a ſujet de louër Dieu de ce que l'on en voit encore aujourdhui, à qui il ne refuſeroit pas ſes loüanges, s'il vivoit encore. A un Roi accompli *Buchanan* oppoſe un Tyran, qui croit que tout dépend de ſon caprice, & qui ne reconnoît aucunes Lois que ſes volontez. Autant que la deſcription d'un bon Roi eſt charmante & aimable: autant celle d'un Maître, qui eſt le jouët de ſes paſſions, eſt effroyable & horrible. Quand les Tyrans ont rempli la meſure de leurs iniquitez, il n'eſt plus poſſible de les ſouffrir, & les peuples mê-

† *Pag.* 28. *& ſeqq.*

mêmes, qui obeïssoient volontiers à des Princes très-éloignez de l'idée que *Buchanan* donne d'un bon Roi, n'ont pû souffrir les Tyrans tels que *Caligula*, *Neron*, ou *Domitien*. On objecte à *Buchanan* la *Loi Royale*, dont on a parlé au Vol. VII. de cette *Bibliotheque Choisie* p. 244. & suiv. Comme il n'étoit pas assez instruit de cette Loi, il se contente de la rejetter, si elle soûmettoit tout au caprice de l'Empereur; mais on en trouvera l'explication, dans l'endroit que l'on vient de marquer. *Buchanan* dit assez bien qu'encore que *Justinien*, qui étoit un bon Prince, approuvât cette Loi, il ne s'ensuit pas qu'elle soit bonne, & que les bons Princes ne se choquent pas toûjours de cette espece de flatterie:

& qui nolunt occidere quemquam, Posse volunt.

III. Pour faire quelque application de sa doctrine à l'Ecosse en particulier, il soûtient † que les anciens Ecossois se sont choisis pour Rois des gens, dont la vertu leur faisoit esperer qu'ils seroient heureux sous leur gouvernement: Qu'il n'est pas moins certain que

† *Pag. 39. & seqq.*

que ceux d'entre ces Rois, qui trompent l'attente du Public, en gouvernant tyranniquement, furent pour cela appellez en justice, devant l'Assemblée de la nation, mis en prison, chassez & tuez; sans que ceux que l'on mettoit en leur place, d'entre leurs parens (car on choisissoit non le plus proche, mais le plus capable de regner) aient jamais entrepris d'en faire justice: Qu'au contraire quand il est arrivé, que des factieux ont tué de bons Rois, on a puni les assassins des supplices les plus rigoureux: Que depuis *Kenned*, ou *Kenneth* III. qui rendit la couronne d'Ecosse héréditaire, le peuple d'Ecosse ne perdit pas ses anciens droits; comme il paroît, par les exemples des Rois, qui ont été punis depuis, pour avoir abusé de leur autorité: Qu'on le pouvoit voir encore de son tems, dans les plus anciennes familles d'Ecosse, qui dans les Iles, qui sont à l'occident de ce païs-là, s'élisoient encore des Chefs; qui étoient obligez de suivre les conseils de l'Assemblée des principaux, & à qui l'on ôtoit leur dignité, s'ils ne le faisoient pas: Que cela paroît aussi, parce que, même après que les Rois ont cessé d'être électifs, ils sont néanmoins obligez de

jurer

jurer à leur sacre, qu'ils observeront les Lois & les Privileges du païs, ce qui fait voir qu'ils ne sont Rois qu'à cette condition: Que si un Roi viole toutes les Lois, & se conduit comme un ennemi de l'État, il cesse d'être Roi.

IV. Ensuite *Buchanan* répond aux objections tirées de l'Ancien & du Nouveau Testament, que l'on peut faire contre sa doctrine. Mais il ne se tire pas toûjours si bien de ces difficultez, que des autres objections; parce qu'il n'étoit pas assez versé, dans l'étude de la Critique Sacrée. Il dit néanmoins avec raison que le Roi, dont il est parlé 1. Sam. VIII, 11. est un Roi qui se conduit tyranniquement, parce que Dieu lui défend de faire Deut. XVII, 16 & suiv. ce que Samuel prédit qu'il fera. Pour les passages de S. Paul, où il ordonne aux Chrétiens de prier pour les Puissances, & pour les Rois, & de leur être soumis, parce que c'est Dieu qui a fait cet établissement 1. Tim. II, 2. Tit. III, 1. Rom. XIII, 1. il dit que l'on doit prier Dieu pour les méchans Princes, comme pour les bons, afin que l'on puisse vivre en paix sous leur gouvernement, comme S. Paul le dit; & que

la

la priere & la ſoumiſſion regardent toute ſorte de Magiſtrats, dont les droits ne ſont néanmoins pas ſans bornes, comme l'on prétend que ceux des Rois le ſont. D'ailleurs S. Paul ne s'adreſſe pas-là au corps de l'Etat, ni à une Aſſemblée comme celle d'un Parlement, ni à des Magiſtrats même ſubalternes ; mais à quelque peu de perſonnes de baſſe condition, ſans bien pour la plûpart, & qui n'avoient aucune part dans le Gouvernement de l'Empire Romain. Ce n'étoit pas à des gens, comme ceux-là, à s'oppoſer, je ne dirai pas à l'Empereur, mais même au moindre Gouverneur Romain. Le plus ſûr, & le plus ſage, pour eux, étoit d'obeïr, ſans murmure & ſans ſédition.

Buchanan, pour montrer que les Rois ſont reſponſables de leur conduite ſur la terre, s'appuye ſur l'uſage de l'Egliſe Romaine ; qui, en matieres Eccleſiaſtiques, les ſoumet aux Evêques & aux Papes ; & il remarque fort bien que l'Egliſe Romaine, qui éleve ſi fort ces derniers au deſſus des Rois, ne prétend néanmoins pas (au moins au deça des Monts) qu'on ne leur puiſſe demander raiſon de leur conduite, & qu'on l'a fait pluſieurs fois. Il approuve ici la diſtinction entre

te *le Pape*, & la *Papauté*, & mon
qu'on peut punir *le Pape*, ou ce
qui eſt Pape, ſans deſapprouver
Papauté; après quoi il applique c
au Roi, & à la Royauté, & fait v
que ce n'eſt point deshonorer la R
yauté, que de punir un méchant R

Quoi que l'Ecriture ne diſe rien
cela, *Buchanan* prétend que l'on n'e
pas moins le droit de le faire, au
bien que d'établir une infinité de Loi
dont les Auteurs Sacrez n'ont rien d
D'ailleurs ſi S. Paul avoit écrit à d
Societez, dont les Magiſtrats & l
Souverains euſſent été membres, com
me ils le ſont aujourdhui parmi l
Chrétiens; il auroit donné des préce
tes aux Puiſſances mêmes, & leur a
roit marqué les bornes de leur devoi
auſſi bien qu'à ceux qui leur obeïſſen
Si les Chrétiens, qui vivent à preſe
ſous la puiſſance du Turc, demar
doient conſeil, touchant leur conduit
à nos Evêques de l'Europe Chrétie
ne, ils leur écriroient ce que S. Pa
écrivit aux Chrétiens, qui étoient ſo
les Payens; c'eſt à dire, d'obeïr, e
de prier Dieu.

Enfin *Buchanan* dit que, ſi on le ve
obliger de produire l'exemple d'u
Roi, puni par ſes Sujets, tiré de l'

criture Sainte ; il répondra qu'il y a quantité de bonnes Loix, dans tous les Etats, desquelles il n'est pas parlé dans les Livres Sacrez, & qu'il demandera à son tour un passage formel qui défende au corps du peuple, de punir un Tyran. Il est certain qu'on n'en sauroit produire, & que l'Ecriture Sainte ne décide rien, sur ces questions de Politique.

V. L'Auteur se défend aussi, par l'autorité & par l'usage des Grecs, des Romains, des François, des Danois, & des anciens Ecossois ; qui ont plusieurs fois puni les Rois, qui abusoient, avec excès, de leur autorité. On en voit plusieurs exemples, dans son Histoire, comme ceux de *Galen*, d'*Evenus*, de *Ferchard* & de *Jaques* III.

VI. Cela pouvoit suffire, pour lever les scrupules des Ecossois, mais il tâche aussi de satisfaire les étrangers. Pour cela, il demande s'il est plus avantageux, pour la Société, que les Rois ne soient pas soumis aux Loix, & les puissent renverser impunément ; que s'ils y sont soumis, & qu'ils puissent être punis, s'ils les violent ? On ne peut pas douter, que cela ne soit mieux, pour le peuple, qui n'obéit qu'aux Loix, & non aux caprices changeants

gnants du Souverain & de ſes Courtiſans. Cela ne fait non plus aucun tort aux bons Rois, qui ne peuvent qu'aprouver les lois de leur païs; & pour les méchants, qui peut douter qu'il ne ſoit avantageux de les tenir dans l'ordre, & pour le peuple, & pour eux mêmes? Ceux qui dégagent de ſemblables Rois des liens, dans leſquels les lois les retiennent, délient, ſelon *Buchanan*, deux monſtres cruels, qu'ils lâchent contre la Raiſon & contre les Lois; ſavoir, la colere & la cupidité... Il approuve la penſée d'*Ariſtote*, qui dans le III. Livre de ſa Politique; * dit *que celui qui ordonne que la Raiſon commande, ſemble ordonner, que les Dieux & les Lois commandent; mais que celui qui leur joint un homme, y ajoûte une bête feroce, telle qu'eſt la Cupidité.*

VII. Il eſt viſible que les Rois ont été établis pour les peuples; car enfin s'il n'y avoit point de peuples, ou de Societez, il n'y auroit point beſoin de Rois; & comme ce qui eſt à cauſe d'une autre choſe eſt moins excellent qu'elle, il s'enſuit que les Rois ſont moins excellens que les Societez, qui leur ſont ſoumiſes dans leurs membres; & par conſequent que les Societez

* *Pag.* 275. *Ed. Victorii.*

tez en corps ont plus d'autorité, que les Rois, & peuvent leur faire rendre raison de leur administration.

On ne doit pas être surpris de cela, puis qu'ils comparoissent même devant des Juges subalternes, par leurs Procureurs, lors qu'ils veulent joindre à leur Domaine quelque chose, qui ne leur appartient pas. Sont-ils obligez de rendre raison de l'usurpation d'un pré, d'un champ, ou de semblables bagatelles, & ne rendront-ils point de raison des assassinats, des massacres, de l'oppression de la liberté publique, & de semblables attentats? *Buchanan* soûtient que cela est absurde, & prétend qu'un Roi, aussi bien qu'un Pape, peut être jugé par des gens, qu'il regarde comme ses inferieurs.

VIII. Enfin il soûtient qu'il y a un contrat entre les Princes & leurs Sujets, & que le premier qui viole ce contrat perd ses Droits. C'étoit le sentiment de tous ceux, qui ont secoüé le joug de ceux qui de Rois légitimes étoient devenus Tyrans. Tels étoient autrefois les plus éclairez, & les plus heureux peuples de l'Univers; savoir, les Grecs & les Romains. Ils souffroient une Tyrannie médiocre, lors que l'on pouvoit vivre en sureté, & tran-

tranquillement ſous ſa domination ; telle qu'étoit, par exemple, celle de *Veſpaſien*, de *Tite*, de *Pertinax*, parmi les Romains ; celle d'*Alexandre*, parmi les Grecs, & celle d'*Hieron* à Syracuſe. Ces peuples ne ſe ſoulevoient ordinairement, qu'après que les Princes en étoient venus à de grandes extrémitez. Mais, ſelon *Buchanan*, il faut bien prendre garde à l'application de ce remede, qui peut faire, ſelon les circonſtances, du mal, ou du bien à la Societé.

IX. Enfin *Buchanan* prétend prouver qu'il y a des Juges, qui peuvent juger des Rois, puis que les Rois ſont ſoumis à l'autorité de l'Egliſe ; qui les peut excommunier, & les déclarer ainſi en état de damnation, s'ils ne ſe repentent, ce qui eſt pire que la mort. Il cite là-deſſus S. Ambroiſe, qui excommunia Théodoſe. Son raiſonnement n'eſt pas mauvais, à l'égard de ceux qui croyent, que les Evêques ont droit d'excommunier les Souverains ; car il paroît clairement par là que, ſelon eux, les Souverains ſont obligez de rendre raiſon de leur conduite à d'autres Juges, qu'à Dieu. Mais ce droit d'excommunier les Souverains eſt une choſe très douteuſe, & ſujette

à de grands inconveniens, auxquels nous ne nous arrêterons pas, pour le présent.

L'Auteur conclut que si d'autres Nations se trouvoient mieux de mettre leurs Princes au dessus des Lois, cela leur étoit permis; mais que pour les Ecossois, ils les avoient toûjours mis au dessous, & qu'il leur étoit permis de vivre chez eux, comme ils le trouvoient à-propos.

Il auroit mieux valu, ce me semble, traiter cette matiere autrement qu'en Dialogue, quelque usage que l'Antiquité ait fait des Dialogues. Une personne, qui parle seule, peut expliquer plus commodément une matiere ample & délicate comme celle-là, que lors qu'une autre l'interrompt.

Pour passer à présent à l'Histoire d'Ecosse, on ne pouvoit pas réduire, en un moindre espace, ce qui s'est passé dans ce Royaume, depuis le tems d'Alexandre *le Grand*, auquel les Ecossois prétendent qu'ils ont commencé à avoir des Rois, jusqu'à l'an MDLXXII. auquel cette Histoire finit. Aussi *Buchanan* a joint la briéveté de *Salluste*, à l'élegance & à la netteté de *Tite-Live*; car ce sont les deux Auteurs qu'il s'est proposé principalement d'imi-

d'imiter ; comme ceux qui les ont lû avec ſoin le reconnoiſſent facilement, lors qu'ils viennent à lire l'Hiſtorien Ecoſſois. Je ne croi pas qu'il y ait aucun Hiſtorien moderne, qui ait mieux réuſſi que lui, à imiter les Hiſtoriens de l'Antiquité ; ni aucun Poëte de ces derniers tems, qui approche plus des Anciens Poëtes. Néanmoins il y a quelques peu d'expreſſions, qui me ſemblent douteuſes, comme *populariter* pour ce que l'on dit en Grec πανδημεί, tout le peuple en corps ; & *fore* avec un participe futur actif. Ces expreſſions s'y trouvant pluſieurs fois, on peut croire qu'elles ſont de l'Auteur ; qui ſans doute étoit fondé ſur quelque paſſage de l'Antiquité, peut-être corrompu dans les Editions de ce tems-là. Il y a quelques autres endroits, où l'on pourroit trouver à redire au ſtile de *Buchanan* ; mais je croi que c'eſt † par la faute des Imprimeurs, ou des Correcteurs, & non par la ſienne. Il ſeroit à ſouhaiter que quelque habile homme, dans la Langue Latine & dans l'Hiſtoire d'Ecoſſe, nous en procurât une bonne Edition. Cette Hiſtoire vaut infiniment mieux, que les

† *Je me ſers de l'édition d'Amſterdam in 8. en 1643.*

Ecrits de bien des Auteurs de huit, ou neuf cents ans, pour ne pas parler de ceux qui ont vêcu depuis, dont on a publié tant d'Ouvrages, d'où l'on ne retire presque aucun fruit.

Cette Histoire est trop longue, pour entreprendre d'en donner aucun Extrait; je me contenterai de dire en gros ce qu'elle renferme, en faveur de ceux, qui ne l'ont pas luë, & de faire quelques remarques sur ce qu'elle contient.

Les trois premiers Livres sont un Ouvrage hors d'œuvre, & qui, comme je croi, ont dégoûté beaucoup de gens de lire cette Histoire, quoi que très-digne d'être luë; parce qu'ils contiennent des matieres, qui n'interessent guere que les Ecossois, & qui paroissent ennuyeuses aux autres Nations. Il faut néanmoins que nous disions ici, en peu de mots, ce qu'il y a.

Dans le I. Livre, *Buchanan* traite au long des Anciens noms de la Grande Bretagne, après quoi il fait une description Géogtaphique de l'Ecosse, & rapporte diverses coûtumes des anciens Ecossois. Les Grecs ont nommé la Grande Bretagne & les Iles, qui sont autour, *les îles Brettaniques*, ou *Bretaniques*, & les Latins *Britanniques*.

quel. On ne sait point d'où ces noms sont venus, & *Buchanan* a raison de se moquer d'*Humfredus Luddus*, qui dit que l'ancien nom étoit *Prudania*; mot qui vient de *Prud*, qui veut dire forme, & de *Cain*, qui signifie *blanc*; parce que les côtes d'Angleterre sont blanches. Tout cela est sans fondement, excepté la blancheur des côtes de l'Angleterre. *Thomas Eliot* a cru qu'on l'avoit nommée *Prytaneia*, à cause de sa fertilité; mais on ne trouve le nom de cette Isle écrit d'une maniere, qui approche de *Prytaneia*, que dans des passages corrompus.

Il reste donc que *Britannia* soit le vrai nom. Je croi, avec *Bochart*, que ce sont les Phéniciens, qui y ont navigé les premiers, (si l'on en excepte les Gaulois,) comme il le fait voir, qui sont les Auteurs de ce nom. Mais je ne saurois croire que l'ancien nom soit *Britannica*, qui est été changé en *Britannia*; ce qui est tout à fait contre l'usage de la Langue Grecque & de la Latine. Qui peut douter que l'on n'ait dit premierement *Maurus*, d'où est venu *Mauritania*, & l'adjectif *Mauritanica*. Il en est de même de *Lusitanus*,

* *Remarques de l'Auteur de la B. G.* † *Chanaan Lib. I. c. 39.*

nus, *Lusitania*, *Lusitanica*; *Turdetanus*, *Turdetania*, *Turdetanica* &c. Auſſi *Bochart* n'eſt fondé, que ſur une étymologie incertaine, car après avoir tiré le nom de ce païs de ברתנש *barat-anaich*, champ d'étain, ou de plomb, il a fallu qu'il ſoutînt que *Britannica* a été dit avant *Britannia*, ce qui eſt tout à fait contre l'Analogie. Je croirois plûtôt, que les Phéniciens ont appellé les Iles Britanniques ברתנ *britthan*, qui ſignifie en Chaldéen, avec lequel la langue des Phéniciens avoit beaucoup d'affinité, *exterieures*, parce qu'elles étoient dans la *mer exterieure*; car on nommoit ainſi l'Ocean, par rapport à la Méditerranée, qui eſt la *mer interne*. C'étoient les plus grandes & les principales Iles, qu'ils connuſſent, dans la mer exterieure, de ſorte qu'on n'a pas ſujet d'être ſurpris, qu'ils les nommaſſent par excellence *Iles*, ou *terres exterieures*. Ils nommoient la nation *Britha* ou *Britho*, qui ſignifie, du dehors, ברית, en caracteres Hebreux. On pourra voir dans *Guillaume Camden*, & dans *Etienne Skinner* d'autres étymologies, que l'on comparera avec celle-ci.

Il ſemble que le nom de *Britannia*, ſoit celui que les étrangers donnoient

ancien-

anciennement à ces Iles, mais que les habitans appelloient la Grande Bretagne *Albion*; nom que l'on trouve dans l'Auteur du livre *du Monde*, attribué à *Ariſtote*. Les anciens Ecoſſois, ſelon la remarque de *Buchanan*, nomment encore leur païs *Albin*, & le peuple qui l'habite *Albinich*. Il croit que le mot *Alb* ou *Alp* a ſignifié, dans les anciennes Langues de l'Occident *haut*, & que c'eſt de là qu'eſt venu le nom des *Alpes*, les plus hautes montagnes de l'Occident. Les anciens habitans de la Grande Bretagne lui donnerent ce nom, à cauſe de ſes côtes élevées & de ſes montagnes. On peut confirmer ce ſentiment, par l'autorité d'*Iſidore* & de *Philargyrius*, qui diſent que les Celtes nommoient ainſi les hautes montagnes.

Dans le II. Livre, *Buchanan* traite des premiers habitans des Iles Britanniques. Il n'eſt pas facile de découvrir la verité, en cette ſorte de choſes, parce que les anciens Ecoſſois ne tenoient, non plus que les Gaulois, aucuns regîtres, & dans les anciens tems ne ſçavoient pas même écrire. Tout ce qu'ils diſoient du tems paſſé étoit renfermé dans quelques chanſons, que les Bardes avoient faites, qui ne ſont point

parvenues juſqu'à nous ; parce qu'il n'étoit pas permis de les écrire, parmi les Gaulois, & que les Romains ne les enchaînoient pas. Ainſi nous ne ſavons rien de ces peuples, que le peu que les Grecs & les Romains en ont pû apprendre, depuis qu'ils ont eu quelque commerce avec eux. Les Moines ont, ſelon leur mode, ſuppléé à cela, par les fables, qu'ils ont inventées, pour remplir le vuide de pluſieurs ſiecles, dont on ne diſoit rien. *Buchanan* refute ces fables, avec raiſon.

Pour lui il croit que les premiers habitans de la Grande Bretagne, ſont venus des Gaules, & il fait voir que les Gaulois, ou les Celtes, ont envoyé des colonies, dans tout le voiſinage, & même dans des païs aſſez éloignez. La Grande Bretagne étoit trop proche d'eux, pour ne pas eſſayer d'y paſſer, & le terrain en étoit trop fertile, pour ne pas s'y établir.

Il y a eu d'abord trois peuples, dans cette île, les *Bretons*, les *Scots* ou *Ecoſſois*, & les *Pictes*. Les premiers ont occupé plus de terres que les autres, & y étoient venus des Gaules, comme *Jule Ceſar* & d'autres Anciens l'ont fait voir. Les Ecoſſois vinrent d'Eſ-

pagne

pagne en Irlande, d'où ils passèrent dans le Nord de la Grande Bretagne, que l'on a appellé depuis l'Ecosse, à cause d'eux, au lieu qu'auparavant, on donnoit ce nom à l'Irlande, où ils avoient demeuré d'abord. Ils occupèrent principalement le côté Occidental de l'Ecosse. Pour les *Pictes*, *Buchanan* croit que c'est le nom que les Romains leur donnèrent, parce qu'ils se peignoient le corps en se piquant avec une pointe de fer, de la figure de divers animaux, comme les Anciens le témoignent. Ces peuples occupèrent les côtes Orientales de l'Ecosse, & y vinrent de quelque endroit de la Germanie. *Buchanan* croit que c'étoient des colonies Gauloises, qui furent d'autant plus facilement reçues par les Ecossois, qu'ils reconnurent à leur langage & à leurs coûtumes, qu'elles étoient de la même origine que leur.

Buchanan revient encore à l'origine des peuples de la Grande Bretagne, & montre par leur Religion & leur Langue qu'ils étoient de la même origine, que les Gaulois, quoi qu'ils ne fussent pas tous venus immediatement des Gaules. Les vestiges les plus assurez de la ressemblance des Langues, se trouvent dans les anciens noms des Nations,

des Villes & des Rivieres, qui ne sont pas si sujets au changement, que le reste de la Langue. Par exemple, il montre que quantité de noms des Villes des Gaules, d'Espagne, & de la Grande Bretagne se terminoient en *Briga*, *Brica* ou *Brigu*; mot qui signifie *ville*, dans les anciennes Langues de ces païs, & qui est la même chose que l'Allemand *Burgh*. C'est ce que l'on voit encore, par le mot *Dunum*, ou *Dun*, qui signifie une colline, & qui commence ou finit les noms de plusieurs villes des païs, que l'on a nommez. Il en est de même de *Durum*, ou *Dur*, qui signifie de l'eau, dans l'ancienne Langue des Bretons.

Pour les *Saxons*, les *Anglois*, & les *Normans*, qui vinrent ensuite d'Allemagne, ou du Nord en Angleterre, il n'y a pas de difficulté, parce que les histoires sont claires là-dessus. *Buchanan* a tourné en suite à la charge, contre *Laddus*, qui prétendoit que les *Scots* & les *Pictes*, n'étoient venus dans la Grande Bretagne, qu'assez tard & sous l'Empire Romain, après le tems de Vespasien. Je ne m'arrêterai pas à cette contestation, que d'habiles gens ont renouvellée depuis, comme *Camden*, *Usserius*,

zius, † Mr. *Lloyd* Evêque de Worcester, & Mr. *Stillingfleet* son prédecesseur, dans ce même Evêché. Il y a eu aussi des Ecossois, qui ont défendu les antiquitez de leur nation, comme Mr. *Mackenzie*, dans sa défense de la race des Rois d'Ecosse, imprimée en Latin à Utrecht, en 1685. Je laisse ce démêlé aux Savans des deux Nations, qui s'y interessent.

Les peuples de dega la mer prennent si peu de part, dans ces recherches & dans ces querelles, que, comme je l'ai dit, les deux premiers livres de *Buchanan* ont dégoûté bien des gens de lire son Histoire. Il auroit mieux valu qu'il eût mis à la fin, dans un Ouvrage à part, ces sortes de choses; aussi bien que le troisiéme livre, qui n'est qu'un simple recueuil de ce que les Anciens ont dit de la Grande Bretagne. Outre qu'on s'y interesse peu, comme je l'ai dit, il n'y a pas assez de méthode, dans la maniere de traiter de *Buchanan*, & de plus tout est imprimé sans *à linea*, à la maniere d'autrefois.

† *Voyez son livre intitulé*: Historical account of ancient Church-government in Great Britain & Irland, *& la Préface des Origines Britanniques de Mr.* Stillingfleet, *où il refute Mr.* Mackenzie.

fois ; ce qui fait que l'on ne peut repaſſer qu'avec peine ce que l'on a lû, ni s'en former une idée nette, en le réduiſant en ſes parties.

Le quatriéme livre commence proprement l'Hiſtoire d'Ecoſſe. Elle contient l'hiſtoire de cent & huit Rois, depuis *Fergus* I. juſqu'à *Jaques* VI. ou depuis l'an CCCXXX. avant Jeſus-Chriſt, juſqu'à l'an M D LXXI. c'eſt à dire, l'hiſtoire de mille neuf cens ans. Le mal eſt que de ſavans Anglois prétendent que les Ecoſſois ne ſont venus d'Irlande en Ecoſſe, pour s'y établir, qu'au commencement du cinquiéme, ou même du ſixiéme ſiecle, & qu'ils ayent quarante Rois de leur Catalogue, comme fabuleux, ce qui accourcit l'hiſtoire d'Ecoſſe de huit cens ans. Il eſt vrai qu'on leur accorde qu'ils étoient auparavant en Irlande.

Pour ne s'y pas tromper, on peut regarder, ſi l'on veut, ce que dit *Buchanan* des trente-neufs premiers Rois d'Ecoſſe, dans le Livre IV. comme les reſtes des anciennes traditions des Ecoſſois. Si tout n'eſt pas vrai, on doit au moins louer *Buchanan* d'avoir retranché de ſon Hiſtoire tout ce qui avoit l'air de fable, & de n'y avoir mis, que ce qui ſemble être hiſtorique. C'eſt là

le premier Période de l'Hiſtoire d'Ecoſſe, que l'on peut appeller *le tems fabuleux*, comme celui qui la précéde eſt *le tems incertain*. Ce que l'on dit du tems *fabuleux* des Grecs n'eſt pas tout fable, & il faut regarder de même le commencement de l'hiſtoire d'Ecoſſe, comme un mélange de vrai & de faux. Auſſi *Buchanan* n'a-t-il oſé fixer preſque aucune Chronologie de ce tems-là ; il s'eſt contenté de dire le nombre d'années, que l'on donnoit à chaque Roi.

A la fin de ce Periode de tems, les Hiſtoriens d'Ecoſſe aſſurent que les *Pictes*, unis aux Romains, exterminerent preſque entierement les Ecoſſois leurs anciens voiſins, & qu'il n'en échappa que ceux, qui ſe ſauvérent ailleurs. Mais au commencement du cinquiéme ſiecle, ſelon *Buchanan*, *Fergus* II. retourna de Danemarc en Ecoſſe, & fut le ſecond fondateur de ce Royaume. Depuis ce temps-ci, la Chronologie eſt un peu plus exâcte ; mais il s'en faut beaucoup qu'elle le ſoit, comme elle l'auroit dû être, ſur tout ſur la fin de l'Hiſtoire. Il auroit fallu mettre l'année à la tête de chaque page, & par tout où l'hiſtoire de chaque année commence ; mais on n'a-

voit

voit pas encore cette adreſſe, du tems de *Buchanan*; non plus que celle de diſtinguer la narration par articles, ſelon la diverſité des choſes dont on parle. Si l'on publioit de nouveau cette Hiſtoire, il faudroit néceſſairement y faire ces petits ajuſtemens; & c'eſt ce que l'on feroit facilement, par le moyen de quelque autre Hiſtoire d'Ecoſſe & d'Angleterre, parce que les deux peuples, qui habitent l'un au Sud & l'autre au Nord de la Grande Bretagne, ont toûjours eu des démêlez enſemble.

Comme *Fergus* I. & *Fergus* II. avoient été les fondateurs du Royaume d'Ecoſſe, nôtre Hiſtorien croit que l'on peut dire auſſi que *Kenneth* II. qui fut le LXIX. Roi, fut comme un troiſiéme fondateur de ce même Royaume. Sous ſon regne, dont *Buchanan* fait l'Hiſtoire à la fin du V., & au commencement du VI. Livre, les Ecoſſois rendirent aux *Pictes*, ce qu'ils leur avoient fait autrefois & exterminerent entierement cette Nation; qui n'eut depuis aucuns Rois & qui ne forma aucun corps. On peut commencer ici, ſi l'on veut, un troiſiéme Periode de l'Hiſtoire Ecoſſoiſe, après le commencement du IX. ſiecle.

Le

Le quatriéme peut commencer au Regne de *Kenneth* III. quatre-vingtiéme Roi d'Ecoſſe, qui regnoit après le milieu du X. ſiecle, & qui rendit le Royaume héréditaire; au lieu qu'il étoit auparavant électif. Juſqu'à lui après la mort du Roi, s'il n'avoit pas de fils, qui fût en état de regner; on prenoit celui de la famille Royale, que l'on jugeoit le plus capable de le faire. Il fit en ſorte que l'on changeât cet ancien uſage, ſous prétexte de prévenir les brigues, & les guerres qu'il y avoit ſouvent entre les prétendans à la couronne. Cette raiſon étoit ſpécieuſe, mais la ſuite fit voir qu'il y avoit, dans la ſucceſſion héréditaire, des inconveniens, qui n'étoient pas moins grands; & que *Buchanan* étale en peu de mots au commencement du VII. Livre de ſon Hiſtoire, avant que de raconter les maux, que la ſucceſſion héréditaire cauſa à l'Ecoſſe; car pour lui, il préfere de beaucoup une Principauté élective, comme celle du Roi de Pologne & du Doge de Veniſe, à une Royauté héréditaire. A conſiderer cette queſtion, d'une maniere ſpéculative, on peut défendre l'un, ou l'autre parti, & en montrer les avantages, avec aſſez de vrai-ſemblance. Mais dans la pratique,

que, il faut avouër qu'il y a du bien & du mal, des deux côtez. L'exemple de la Pologne déchirée aujourdhui cruellement, par une guerre civile & étrangere, à l'occasion d'une élection contestée, semble être une preuve des inconveniens des Principautez électives; mais d'un autre côté, la coûtume des Venitiens, qui élisent depuis plusieurs siecles leurs Doges, sans tumulte, & qui conservent leur liberté, par cette maniere de gouvernement, semble en faire l'Apologie. Si l'on considere d'ailleurs les malheurs, qui arrivent pendant les Minoritez des Princes, ou sous la conduite de ceux qui sont incapables de regner; il semble que l'on a eu autant d'occasions de souhaiter que les Royaumes fussent électifs, que l'on en a eu de vouloir qu'ils fussent héréditaires. La verité est que les hommes abusent de tout, & que le meilleur est de ne changer pas les anciennes coûtumes, lors qu'elles sont tolerables. L'Histoire de *Buchanan*, pour peu d'attention que l'on apporte à la lire, fera voir à tout le monde la bonté de cette Maxime.

L'excellence du gouvernement de *David*, quatre-vint-onziéme Roi d'Ecosse, fait que l'on peut commencer

un

un cinquiéme Période de l'Hiſtoire de ce païs-là par ſon Regne, c'eſt à dire, un peu au delà du commencement du XII. ſiecle. C'eſt celui des Rois d'Ecoſſe, qui a été le plus loué, & *Buchanan* ne lui en trouve point de ſemblable dans l'Hiſtoire. Il eſt étonnant qu'il ait expedié en ſi peu de pages un ſi beau regne, qui dura plus de vint-neuf ans. On n'y a trouvé qu'une choſe à redire, c'eſt qu'il ruina la Couronne d'Ecoſſe, en bâtiſſant des Egliſes & des Monaſteres & en érigeant de nouveaux Evêchez, à qui il donna de grans revenus.

On peut commencer un ſixiéme Période de l'Hiſtoire d'Ecoſſe aux querelles de *Jean Bailleul* & de *Robert Bruſſe*, pour ſucceder à la Couronne, ſur la fin du treiziéme ſiecle. *Buchanan* commence à faire leur hiſtoire au VIII. Livre, & l'on peut dire que depuis cet endroit juſqu'à la fin, l'Hiſtoire d'Ecoſſe contient autant d'évenemens remarquables, qu'aucune autre Hiſtoire de quelque Royaume que ce ſoit, depuis ce tems là, à proportion des forces des Ecoſſois. C'eſt à ce Période qu'il faudroit commencer à lire *Buchanan*, & après avoir lû les treize derniers livres, où ne manqueroit pas

de

de vouloir aussi lire le commencement. Comme il avoit des mémoires beaucoup plus amples & plus assurez, pour écrire l'Histoire depuis ce tems-là, il est beaucoup plus étendu & il employe tout l'art, que peut employer un habile homme, pour se faire lire. Sa narration n'a rien de superflu, ni de languissant, & il n'y a rien non plus de nécessaire, pour entendre la suite, qui ait été omis. Le stile en est beau & pur. L'Historien paroît par tout dire la verité, autant qu'elle lui a été connuë, il juge des choses très-sainement; parce qu'il a des principes de Politique, & de Morale, qui sont droits & immuables. Il blâme hardiment ce qui est blâmable, comme il louë ce qui mérite de la loüange. On voit bien par tout qu'il estimoit la bravoure des Ecossois, le mépris qu'ils faisoient de la mort, leur constance à souffrir les fatigues de la guerre, & le peu de goût qu'ils avoient pour les délices de la vie; mais il blâme aussi beaucoup leur humeur farouche & cruelle, les brigandages perpetuels, qui se faisoient au milieu de la paix, & les brouilleries sans fin de la Noblesse, qui s'entretenoit & se soûlevoit très-facilement contre les Rois.

On ne peut preſque rien trouver à redire, dans l'Hiſtoire de *Buchanan*, que ce que l'on peut reprendre dans preſque toutes celles des Anciens. Par exemple, comme je l'ai déja dit, il n'eſt pas aſſez exact dans le ſoin de marquer le tems, auquel chaque choſe eſt arrivée; & il met ſouvent même le jour & le mois, ſans mettre l'année; que l'on ne peut ſavoir, qu'en retournant, beaucoup en arriere, & quelquefois même en conjecturant. Il ſemble auſſi qu'il s'eſt gliſſé en cecy des fautes, qu'il ne faut pas attribuer à *Buchanan*. A la fin du Livre XIV. il eſt dit que *Marie* d'Ecoſſe étoit née *cinq jours* avant la mort de ſon pere & au commencement du XV. Livre il y a *huit jours*, & dans la ſuite *ſix jours*. Il n'eſt pas poſſible que *Buchanan* ait part à cette faute.

Une autre choſe, qu'on peut reprendre dans ſon Hiſtoire, c'eſt qu'il ne dit nulle part, d'où il l'a tirée; au lieu qu'il auroit dû marquer, avec exactitude, les actes & les monumens, dont il s'étoit ſervi. Car enfin on n'eſt obligé de croire perſonne, ſur ſa parole, que dans des faits dont il eſt lui même témoin; mais dans des choſes qui ſe ſont paſſées avant nous, ou dans

nôtre

nôtre absence, il faut nécessairement que nous produisions des preuves. Voyez ce que l'on a dit là-dessus, dans le I. Tome du *Parrhesiana*, où l'on a parlé de la maniere d'écrire l'Histoire. L'usage des anciens Historiens a trompé *Buchanan*.

Peut-être l'admiration de l'Antiquité l'a-t-elle porté à raconter des prodiges; tel qu'est celui qu'il rapporte au Liv. XIII. p. 461. où il dit que *Jaques* V. étant à Vêpres, comme il alloit contre les Anglois, un païsan vénerable, habillé de bleu & ceint d'un linge, vint lui dire, „qu'il étoit envoyé à lui, pour l'avertir qu'il n'allât pas, où il avoit résolu; que s'il „ méprisoit son avertissement, ni lui, „ ni ceux qui l'accompagnoient ne s'en „ trouveroient bien; qu'outre cela, il „ avoit ordre de l'avertir, de s'abstenir de la familiarité & du commerce des femmes, & de ne point suivre leur conseil; que s'il le faisoit, „ il n'en retireroit que de la honte & du dommage.„ Cet homme ayant dit cela, se mêla dans la foule, sans qu'on y prit garde, & ne fut plus revû. *Buchanan* dit avoir ouï dire cette histoire à un témoin irréprochable, qu'il nomme. Il raconte aussi quelques

ques prodiges, qui concernoient la mort du Pere du Roi *Jaques* VI. au Liv. XVIII. p. 644.

Buchanan met encore de belles harangues, dans la bouche des Grands d'Ecoſſe, & directes, & indirectes, à la mode des Anciens. Mais la plus belle qui ſoit dans tout l'Ouvrage, eſt celle de *Jaques Kenned*, Archevêque de S. André, dans une aſſemblée, qui ſe fit en MCCCC LX. après la mort de Jaques II. où il s'agiſſoit de ſavoir ſi l'on feroit la Reine Régente, pendant la minorité de Jaques III. L'Archevêque s'oppoſe à cela de toutes ſes forces, & s'exprime avec tant de fineſſe & tant d'art, que l'on voit bien que *Buchanan* y avoit mis toute ſa Rhétorique. Une partie de ſes raiſons prouve non ſeulement, qu'il étoit hazardeux de confier à la Reine la tutelle de ſon fils, mais que le gouvernement des femmes eſt dangereux. Je ne ſai ſi *Buchanan* n'avoit pas quelque deſſein, de faire alluſion à ſon propre tems, auquel la même queſtion avoit été agitée; pendant la minorité de la Reine *Marie*, & au tems auquel cette Princeſſe avoit mal gouverné l'Ecoſſe. Au moins il y a beaucoup de choſes, que l'on peut rapporter à ce tems-là.

On y trouve une remarque particuliere tirée de l'ancienne Langue Ecoſſoiſe, pour prouver que les femmes, n'y doivent point avoir de part au gouvernement. L'Archevêque après avoir dit que *Kenneth* III. avoit fait une Loi, par laquelle le Parlement devoit donner un Tuteur au Roi pupille, lors qu'il y en auroit un, continue ainſi : „ Quoi qu'on faſſe Kenneth l'auteur „ de cette Loi, il me ſemble qu'il ne „ l'a pas tant établie le premier, qu'il „ a confirmé l'ancienne coûtume des „ Ecoſſois, par un nouvel établiſſe- „ ment; car nos prédeceſſeurs étoient „ ſi éloignez de charger les femmes „ du ſoin des affaires publiques, que „ ſi vous examinez tous les noms des „ choſes, qui ſont en uſage parmi „ nous, vous n'en trouverez point, „ qui marque l'empire d'une femme; „ car pourquoi auroient-ils impoſé un „ nom à une choſe, dont ils ne connoiſ- „ ſoient point l'uſage, & qu'ils ne cro- „ yoient pas devoir jamais être éta- „ blie, à l'avenir? Celles que les au- „ tres peuples appellent châcun dans „ ſon langage *Reines*, nous les appel- „ lons *les femmes des Rois*, & elles „ n'ont aucun nom, qui marque une dignité plus relevée. „ *Hæc lex etſi*

ad

ad Kennethum, velut auctorem, referatur ; mihi tamen non tam primus eam tuliſſe videtur, quàm vetuſtam Scotorum conſuetudinem, novâ ſanctione, confirmaſſe. Majores enim noſtri adeò erant à cura publica mulieribus mandanda alieni, ut, ſi omnia rerum vocabula excutias, ne muliebris quidem imperii nomen apud eos, invenias ; quorſum enim rei nomen impoſuiſſent, cujus ipſi nullum penitus uſum habuiſſent, nec in poſterum ullum fore ſperabant ? Quas enim REGINAS *alii, ſuo quiſque ſermone, nos* REGUM UXORES *appellamus, nec altioris faſtigii nomen ullum in iis agnoſcimus.* Le langage avoit ſans doute changé, du tems de *Buchanan*, au moins parmi ceux qui parloient Anglois ; & l'on changea même, avec raiſon, de ſentiment. *Eliſabeth*, Reine d'Angleterre, fit tant d'honneur à ſon ſexe, ſur le trône ; que le diſciple de *Buchanan*, qui ſucceda à cette Reine, ne fit que lui ſervir de luſtre. On voit encore aujourdhui une Reine, dans la même Ile, dont le Regne ne ſera pas moins Illuſtre, dans l'Hiſtoire, que ceux des plus grands Rois des ſiecles paſſez.

On trouvera encore des diſcours directs, & indirects dans le XIX Livre, où

l'on voit la négotiation du *Comte de Murrai* en Angleterre ; mais comme *Buchanan* y étoit préſent, on ne peut pas y trouver à redire, parce qu'il pouvoit ſavoir ce qui s'étoit dit, en cette occaſion ; au lieu que les diſcours qu'un Hiſtorien fait tenir, comme il lui plait, à ceux qui ſont morts depuis pluſieurs ſiecles, reſſentent trop le Roman.

Il y a deux pieces originales ſur la fin de cette Hiſtoire, qui méritent d'être luës. L'une eſt l'inſtruction, que *Marie d'Ecoſſe* donna à ſon Ambaſſadeur, qui alla en France, pour excuſer ſon mariage avec le *Comte de Bothwel*. Elle eſt dans le Liv. XVIII. p. 653. Il paroît qu'elle a été traduite ſur le François, & que l'Hiſtorien n'y a changé, que le moins qu'il a été poſſible, pour n'être pas tout à fait barbare. Il ne ſe peut rien de plus artificieux, que cette inſtruction. L'autre piece eſt dans le Livre XX. p. 728. & ſuiv. C'eſt le compte que *Mortoun* rendit de ſon Ambaſſade en Angleterre en MD LXXI. C'eſt une très-belle Apologie de la conduite des Ecoſſois, & l'on voit encore par là, auſſi bien que par le voyage, que le *Comte de Murrai* avoit fait auparavant en Angleterre, pour

pour le même ſujet, qu'*Eliſabeth* affecta de faire redire pluſieurs fois aux Ecoſſois, & en préſence de quantité de perſonnes, tout le mal qu'ils ſavoient de *Marie*, qu'elle tenoit alors en priſon, en feignant de n'être pas ſatisfaite d'eux. Il eſt facile de voir, qu'elle le faiſoit à deſſein, pour diffamer entierement cette Princeſſe, & empêcher que les Princes, qui la favoriſoient, n'en euſſent plus pitié & qu'ils n'intercedaſſent trop fortement pour la liberté, qu'elle ne lui vouloit pas rendre. En feignant de gronder les Ecoſſois, elle les favoriſoit autant qu'elle pouvoit; en leur donnant lieu de ſe défendre, en tant de manieres. Je m'étonne comment *Camden* ne s'en eſt pas apperçu, ou, s'il y a pris garde, comment il ne l'a pas dit, au moins en paſſant.

Cet Hiſtorien fait mention, ſur l'année M D LXXIII. d'un livre ſatirique de *Buchanan*, intitulé *Chamæleon*, où il diffamoit *Lidington*, dont on a parlé ci-devant. Je ne ſai ſi ce livre a jamais été imprimé.

Pour finir cet article, je ne mettrai plus que les jugemens, que quelques grands hommes ont faits ſur l'Hiſtoire de *Buchanan*. Le premier ſera celui

du Roi *Jaques* VI. dans le livre † qu'il a intitulé *le Don Royal.* Dans l'endroit, où il traite de la lecture de l'Hiſtoire, il dit à ſon Fils: „ Vous lirez „ l'Hiſtoire, mais non pas les libelles „ diffamatoires de *Buchanan* & de „ *Knox*; & ſi quelcun les garde, juſ„ qu'à vôtre tems, qu'il ſente les pei„ nes de mes Lois; car en ceci ſeu„ lement je ne vous empêche pas d'ê„ tre Pytagoricien, & de croire que „ les ames ſéditieuſes de ces Auteurs„ là ont paſſé en ceux, qui gardent „ leurs livres, ou qui ſoûtiennent leurs ſentimens. „ *Hiſtoriam leges, non illos* BUCHANANI *&* KNOXI *libellos famoſos, quos qui in tua uſque tempora adſervarit, ſentiat ille Legum mearum pœnas. Etenim una hac in re non diſſuadeo, quin Pythagoreus fias & ſeditioſas horum Scriptorum animas in illos credas tranſire, qui horum libros recondunt, vel opiniones defendunt.* Les *Buchanans* & les *Knox* ſe ſeroient étrangement multipliez, après leur mort, & en Angleterre & de deça la mer; ſi tous ceux qui ont leurs livres, & qui ſont dans leurs ſentimens, touchant le Gouvernement, devoient paſſer pour des *Buchanans* & des *Knox.*

On

† *Lib. II. p. 80. Ed. Francof. in fol.*

On peut même dire, sans raillerie, qu'il auroit bien été à souhaiter pour le Roi *Jaques* VI. qu'il eût profité des leçons de son Maître. Il n'auroit pas eu de si fâcheux démêlez avec ses Parlements, & si son Fils eût bien lû les Ouvrages de *Buchanan*, & fût entré dans ses sentimens; il n'auroit pas laissé sa tête, sur un Echaffaut. Peutêtre même que son Petit Fils, qui portoit son nom, élevé dans ces mêmes idées, seroit mort tranquillement sur le trône. S'ils avoient été tous persuadez qu'ils étoient les protecteurs, & non les maîtres des Lois de leur Royaume, ils auroient sans doute passé plus heureusement leur vie. Si dans les Etats Monarchiques, les Princes étoient Républicains; leurs Sujets deviendroient tous Royalistes, à cause de la confiance qu'ils auroient dans leurs Rois. Jamais les Princes n'ont plus d'autorité, que lors qu'ils croyent, & qu'ils témoignent d'être convaincus de n'avoir pas droit de l'augmenter à l'infini; & jamais les peuples n'obeïssent mieux, que lors qu'ils sont persuadez de la moderation de leurs Princes. Le Roi *Jaques* VI. auroit donc fait bien plus prudemment de conseiller, à son Fils la lecture de *Buchanan*, & d'en-

trer lui même dans de ſemblables idées.

Mr. de *Thou* ſur l'an 1582. après avoir dit que *Buchanan* avoit écrit en ſa vieilleſſe l'Hiſtoire d'Ecoſſe, continue ainſi: „ Il l'a écrite avec tant de „ pureté, de prudence & de pénétra„ tion (quoi qu'en quelques endroits, „ il ſoit trop véhement contre la di„ gnité Royale, à cauſe de la liberté „ naturelle de ſa nation) que cet Ou„ vrage reſſent non un homme, qui „ avoit vêcu dans la poudre de l'Eco„ le, mais un homme qui auroit paſ„ ſé toute ſa vie dans l'éclat, & dans „ le maniement des affaires publiques. „ Il avoit l'eſprit ſi heureux & l'ame „ ſi grande, qu'il éloigna de lui tous „ les empêchemens d'une fortune baſ„ ſe & obſcure, & que cela ne l'em„ pêcha pas d'écrire, & de juger, avec „ prudence, des plus grandes choſes. *Eam tantâ puritate, prudentiâ & acumine ſcripſit (quamvis interdum libertate Genti innatâ, contra regium faſtigium acerbior) ut ea ſcriptio non hominem in pulvere litterario verſatum, ſed in media hominum luce in tractandis, Reipublicæ negotiis exercitatum redoleat. Adeò ingenii felicitas & animi magnitudo omnia obſcuræ & humilis for-*

fortunæ impedimenta ob eo removerant, ut propterea non minùs rectè de maximis rebus judicare & scribere prudenter posset. On ne peut rien dire de plus avantageux pour *Buchanan.*

Mais écoutons enfin Mr. *Burnet* Evêque de Salisbury, qui étant de la même nation que cet Hiſtorien, & ayant étudié à fonds l'Hiſtoire de ſon païs, auſſi bien que celle d'Angleterre, eſt l'homme du monde le plus capable de juger d'un Hiſtorien tel que *Buchanan.* Voici donc, comment il en parle, dans ſon *Hiſtoire* de la Réformation d'Angleterre, ſur l'an MDXLI. „ Il „ quitta enſuite le Royaume & vécut „ vint ans en exil, dans les païs é- „ trangers, où il fut contraint d'être „ Maître d'Ecole, pour ſubſiſter. „ Mais ce bas emploi ne lui fit rien „ perdre de la grandeur de ſon ame. „ On découvre dans ſes Ecrits toute „ la beauté, & toutes les graces de „ l'ancienne langue des Romains. On „ y remarque de plus une élevation „ de génie, & une vivacité d'imagi- „ nation, qui ſurpaſſent de beaucoup „ tout ce qui ſe trouve dans les Au- „ teurs Italiens, que le dernier ſiecle „ vit ſi ardents à rétablir la pureté de „ cette Langue. Ils n'imitoient Cice-

„ ron, que foiblement, mais le ſtile
„ de *Buchanan* eſt mâle, naturel, &
„ outre cela accompagné de réflexions
„ ſi judicieuſes, ſur toutes choſes ;
„ que ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'on le
„ regarde comme le meilleur, & le
„ plus illuſtre de nos Ecrivains Mo-
„ dernes.

Après avoir lû ces jugemens avantageux des deux plus grands Hiſtoriens, de ces derniers tems, & celui de *Melvil*, que j'ai rapporté ſi devant ; on ſe ſouciera peu des calomnies, que quelques Auteurs Catholiques Romains ont publiées contre la perſonne de *Buchanan*. Elles ſe trouvent même réfutées par les faits, que l'on a rapportez ci-deſſus, & elles n'ont été inventées que pour empêcher, qu'on ne lût ſon Hiſtoire, & pour diffamer un homme, dont les Ecrits pouvoient être nuiſible au Parti.

ARTI-

ARTICLE IV.

ATLAS ANTIQUUS *Sacer, Eccleſiaſticus & Profanus; in quo Terræ Sanctæ variæ diviſiones, Dioeceſium Patriarchalium, & Epiſcopalium limites, Orbiſque univerſus antiquus, prout erat olim excultus & diviſus, oculis ſubjiciuntur; collectus ex tabulis Geographicis* Nicolai Sanſonis, ejus filiorum, *aliorumque celebrium Geographorum. Tabulas ordine collocavit & emendavit* JOANNES CLERICUS. Amſtelodami apud Pet. Mortier, 1705, in fol.

JE ne penſois pas à me mêler de corriger des Cartes de Géographie, lors que le Libraire, qui a fait imprimer ce recueuil me vint voir ſur la fin de l'année paſſée, pour me prier de ranger ces Cartes & d'y faire une Préface. Je fus ſurpris de voir que tout étoit gravé, à un petit nombre près de Cartes, comme celles qui concernent l'Italie & la Grece, qui ne l'étoient pas encore. Quoi que je n'euſſe pas grande idée de la ſcience de Mrs. *Sanſon*, & des graveurs de Paris, en

matiere de Géographie ancienne, je me réjouïſſois néanmoins de voir un aſſez beau Recueuil, dans la penſée qu'ils auroient au moins copié avec exactitude, ce que l'on avoit de meilleur ſur ce ſujet. Je promis donc d'y faire une Préface, après que je les aurois un peu conſiderées.

Il arriva par hazard que je me mis, à examiner les Cartes qui ſont ici la 85 & la 87. & qui contiennent l'expedition des dix mille Grecs, qui ſecoururent Cyrus, contre ſon frere Artaxerxe, & celles d'Alcibiade. Je fus d'abord effrayé du nombre étonnant de fautes, que j'y rencontrai & de la Latinité, que l'on y voyoit; qui étoit de quelcun, qui ne ſavoit pas même la Syntaxe. En les examinant de plus près, je m'apperçus qu'elles avoient été faites, ſur la traduction Françoiſe de *Nicolas Perrot d'Ablancourt*, de la Retraite des dix milles, & ſur la vie d'Alcibiade, traduite par *Jaques Amiot*, & cela par quelcun qui ne ſavoit preſque pas le Latin. Les noms Grecs propres y étoient preſque par tout écrits à la Françoiſe, comme s'il étoit permis d'en changer l'orthographe, auſſi bien que celle des autres mots, ſelon la mode. Les aſpirations étoient

à tous.

à tous moments omises au commencement, & au milieu des mots, & l'on y avoit perpetuellement confondu les Æ, OE & E, les Y & les I, les S & Z; comme si c'étoit tout un, de quelle maniere que l'on écrivît les mots, où ces lettres se trouvent, parce qu'on les prononce de même en François. J'examinai encore diverses autres Cartes, où je trouvai ces mêmes fautes, quoi qu'elles ne fussent pas en si grand nombre, que dans ces deux-là, à proportion des noms, qu'il y avoit. Je conclus de là qu'avant que de donner au Public ces Cartes, il les falloit toutes revoir, & corriger, au moins autant qu'il seroit possible, dans des Cartes qui étoient déja gravées. Je l'ai fait avec autant de soin, que j'ai pû parmi d'autres occupations, & je puis assurer que j'y ai ôté plus de deux mille fautes; soit à l'égard des noms mal écrits, soit à l'égard de la situation des lieux; car pour le fonds des Cartes, il n'étoit pas possible de le changer, & ç'auroit été plûtôt fait d'en faire de toutes nouvelles. Après cela, j'ai crû qu'elles pouvoient paroître ici, sans que le Libraire y perdît, puis qu'elles s'étoient bien vendues à Paris, avec

un beaucoup plus grand nombre de fautes.

Il eſt néanmoins très-difficile, ou même preſque impoſſible de corriger, avec la derniere exactitude, des Cartes comme celle-ci, pour diverſes raiſons, qu'il ne ſera pas mal de dire ici, quoi qu'on les ait déja touchées dans la Préface. Premierement, à l'égard des Cartes de la Terre Sainte, il y demeure néceſſairement diverſes choſes, que l'on peut traiter à la rigueur de fautes, & qu'on ne doit pourtant pas changer. C'eſt qu'elles ont été faites ſur la Vulgate, & ſur la verſion de S. *Jerôme* du Livre *de locis Hebraicis*, & que ces verſions ſont pleines de mots mal orthographiez, ſi on les compare avec l'original Hebreu. Je n'entends pas parler de la maniere de ponctuer les mots Hebreux differente de celle de nos Bibles; mais des mauvaiſes manieres d'exprimer les conſones mêmes, en caracteres Latins. Quelquefois S. *Jerome* a ſuivi les Septante, & quelquefois il change les noms à ſa maniere, ou, ſi l'on veut, ils ont été changez mal à propos, par ceux qui ont copié ſa Verſion. On en trouvera un aſſez grand nombre d'exemples, dans les Notes que j'ai faites,

tes, sur l'Indice de la Géographie Sacrée de *Sanson* imprimée chez *Halma*, en M DCC III. A parler à la rigueur ce sont là des fautes, & l'on auroit bien fait de les réformer dans la Vulgate; mais comme on ne l'a pas fait, & que ces Cartes doivent servir autant à ceux, qui lisent la Vulgate, qu'aux autres, on y a laissé ces manieres d'écrire, quoi que vicieuses, si on les compare à l'Hebreu.

Secondement, dans les autres Cartes, tant de la Géographie Ecclesiastique que de la Profane, mais sur tout dans les secondes, il y a beaucoup de noms tirez de l'*Itineraire d'Antonin*, comme on le nomme, des *Tables Peutingeriennes*, & de la version Latine de *Ptolomée*, qui, comme l'on sait, est pleine de fautes & s'éloigne souvent beaucoup du Grec, sans qu'on en sache la raison. Bien des noms y sont aussi écrits d'une maniere, qui est très-suspecte. Mais on n'a pas dû les changer, à cause de l'autorité de ceux qui ont fait les trois Ouvrages, dont on vient de parler. Quoi que ces noms semblent fautifs, il peut être arrivé, qu'on les ait ainsi écrits & prononcez, du tems de ces Auteurs; car on sait que les noms propres des lieux, comme

me ceux des hommes, changent avec les Langues d'une étrange maniére.

Troiſiémement, Mrs. *Sanſon* & les autres Géographes ou Graveurs, qui ont fait ces Cartes, ont ſouvent mêlé l'ancien & le moderne enſemble, ſur tout dans les Cartes de la Grece; de ſorte que l'on trouve des noms des derniers tems, mêlez avec ceux des plus anciens. On ne doit pas prendre ces nouveaux noms pour des fautes, & il n'eſt pas toûjours facile de les découvrir, par tout où il y en a; à moins qu'on ne ſût de quel Géographe, ou de quel voyageur l'Auteur de la Carte s'eſt ſervi. On a donc mieux aimé laiſſer les choſes, comme elles étoient, que de hazarder de faire des fautes, en corrigeant ce qui pouvoit être douteux. Mais au reſte, on en a ôté un nombre ſurprenant de manifeſtes.

En quatriéme lieu, comme ces Cartes ne ſont pas d'un ſeul & même Auteur, mais qu'il y en a de Mrs. *Sanſon*, de *Philippe de la Rue*, de *Pierre Duval*, & d'autres, & qu'il y a dans la Géographie, comme dans les autres Sciences, des choſes douteuſes & ſur leſquelles les Savans ne ſont pas d'accord entre eux, on a laiſſé à chacun ſon ſentiment, ſans le changer.

Par-

Par exemple *Adrichomius* a fait une Carte de la Terre Sainte, qui ne s'accorde ni avec celle de *Sanſon*, ni avec celle de *Bonfrerius*; & on ne l'a pas dû changer, au goût des autres.

On a crû devoir avertir le Public de cela, afin que quelque Critique malhabile ne chicane pas mal à propos le préſent, que le Libraire fait à la République des Lettres. Il a choiſi lui-même les Cartes, qu'il a vû que l'on demandoit; il n'a pas épargné la dépenſe, pour les faire bien graver; & on les a corrigées, autant qu'il étoit poſſible. On peut dire qu'on n'avoit pas encore, vû un ſi grand Recueuil de Cartes anciennes, qu'il y en a ici; & ſi ceux qui liſent l'Antiquité, & qui ont néceſſairement beſoin d'un ſemblable Recueuil, n'y trouvent pas tout ce qu'ils voudroient, il ne faut pas s'en prendre au Libraire, mais aux faiſeurs de Cartes. On doit lui être obligé d'avoir fait le meilleur choix, qu'il a pû, ſur ce qu'il voyoit qu'on lui demandoit; & de n'avoir pas épargné la dépenſe, pour la gravure.

Pour faire une Géographie ancienne auſſi complette & auſſi exacte, qu'il eſt poſſible, il faudroit faire plus de dépenſe, que n'en peut faire un Particu-

ticulier. Il faudroit 1. avoir plusieurs personnes habiles, qui ne s'appliquassent qu'à cela, pendant quelque tems, & dont les unes revissent le travail des autres, en sorte qu'elles s'entrecommunicassent leurs lumieres : 2. avoir de bons plans des lieux, où les longitudes & les latitudes fussent bien prises, & où l'on ne marquât que les mers, les terres, les montagnes, les rivieres & les autres choses, qui ne changent que peu ou point : 3. avoir devant les yeux tout ce qu'il y a de Géographes anciens, qui ont parlé d'un païs, & placer les provinces, & les villes, grandes & petites, où elles doivent être, selon le consentement de ces Géographes ; ou s'ils ne s'accordent pas, marquer les differens lieux, où ils les placent, en mettant, selon *Strabon*, selon *Ptolomée*, ou selon un autre : 4. lire avec soin les anciens Historiens, qui nous restent, pour en tirer les noms, que l'on ne trouveroit pas dans les Géographes, & les placer sur la Carte, selon les conjectures les plus probables, quand on ne pourroit pas être parfaitement assuré de leur situation ; ou les mettre à part, comme *Abraham Ortelius* le faisoit ordinairement. Si l'on vouloit ensuite faire

des

des Tables plus modernes des lieux, qui ont été le théatre des grandes actions & des révolutions considerables, qui ſont arrivées autrefois, comme de la Grece, de l'Aſie & de l'Afrique, on en pourroit faire; mais je ne voudrois pas mêler de trop differents âges enſemble. Cela cauſe une trop grande confuſion de noms, qui n'ont point de rapport entre eux; & les diviſions des Provinces, auſſi bien que leurs noms, ayant beaucoup changé, il faut néceſſairement que tout ſoit brouïllé, ſi l'on ne fait de differentes Cartes.

Ce ſeroit-là un travail digne de Mrs. de l'Academie des Sciences, & de celle des Belles-Lettres de Paris. Les Mathematiciens & ceux qui entendent la partie Mathematique de la Géographie, pourroient travailler aux plans des païs; & ceux qui ont lû l'Antiquité, & qui entendent la Géographie locale, s'il faut ainſi parler, y ajoûteroient les noms des Provinces & des lieux. Ces Meſſieurs rendroient par là plus de ſervice au Public, que par une infinité de choſes, qui les occupent, & dont la ſpéculation eſt ſouvent beaucoup plus conſiderable, que la pratique & l'utilité. Ils ont déja corrigé en partie la Géographie de la Fran-

France, & s'ils veulent s'en donner la peine, ils pourront réuſſir également bien ſur le reſte. Mr. l'*Abbé Bignon*, qui eſt à leur tête, eſt ſi zelé pour l'avancement des Sciences, il a tant d'élevation d'eſprit, & des vuës ſi étendues, que l'on peut tout eſperer de ſa direction. Si jamais ces Meſſieurs entroient dans un deſſein, comme celui-là, il ſe trouveroit des gens ailleurs, qui tâcheroient de les aider de toutes leurs lumieres; & peutêtre qu'elles ſerviroient de quelque choſe à en rendre l'execution plus parfaite. Je connois quelcun, qui le feroit avec beaucoup de plaiſir & d'empreſſement.

Pour revenir à nôtre *Atlas*, on y verra premierement les Cartes de la Géographie Sacrée, ou de l'Ecriture Sainte, enſuite celles de la Géographie Eccleſiaſtique, & enfin celles de la Profane. Les Cartes ſont rangées dans cette derniere claſſe, en commençant par le Nord, & en marchant de l'Occident à l'Orient. A la fin, il y a les Cartes de divers voyages fameux & de l'Empire Romain. Il y a en tout quatrevint-neuf Cartes, dont je m'en vai donner le détail, afin que l'on voye plus diſtinctement l'utilité de ce Recueuil.

I. On

I. On trouve d'abord une Mappemonde, où l'on voit l'un & l'autre Hemiſphere complet; en quoi Mr. *Sanſon* a ſuppléé, ce qui manquoit à la connoiſſance des Anciennes, par celles des Modernes. On parlera dans la ſuite de l'Amerique, mais dans l'autre Hémiſphere, on peut regarder la ſituation des païs, qui ſont ſur la Ligne & au dela, comme un fruit des navigations des derniers Siecles; car les Anciens n'en ſavoient que les noms, ſi tant eſt même qu'ils les ſuſſent. L'Auteur a voulu donner une idée complette plûtôt ſelon la vevité, que ſelon les lumieres imparfaites des Anciens. Il a mis néanmoins au deſſous ce qui étoit connu de la terre, du tems de *Strabon*, diviſé en climats, ſelon les idées de ce Géographe.

Cette Carte eſt ſuivie d'une Carte génerale de tous les lieux de la Terre, dont il eſt parlé dans le Vieux & dans le Nouveau Teſtament, avec les noms Grecs & Hebreux, ſelon que *Sanſon* concevoit qu'il les falloit expliquer. Il avoit en quelque ſorte profité des lumieres de *Bochart*, comme on le voit par l'*Index Géographique* de l'Ecriture Sainte, où il le cite quelquefois. Mais il ne l'a pas ſuivi en tout, appa-

apparemment parce que l'Ouvrage de *Bochart*, étoit trop plein d'Hebreu pour lui. Il a bien mis que les Ethiopiens ſont nommez *Ludim*, dans l'Ecriture, ce qui eſt une découverte conſiderable de *Bochart*; mais il n'a pas mis, que *Chus*, ou le païs de *Madian* étoient la même choſe. On verra pluſieurs autres differences, ſi l'on compare la Carte de *Bochart* avec celle-ci. On n'a pas dû rien y changer, quoi qu'on fût plus porté à ſuivre *Bochart*, que lui; parce que châcun doit avoir là-deſſus la liberté de penſer ce qu'il veut. J'ai auſſi donné une ſemblable Carte à la fin de mon *Pentateuque*, où je ne ſuis entierement ni l'un, ni l'autre. Je n'ai pas touché, à la Carte Françoiſe du Paradis Terreſtre, tirée en partie de Mr. *Huët*. Le Libraire l'avoit déja publiée, dans ſon Hiſtoire de la Bible. J'en dis de même du *Voyage des Enfans d'Iſraël dans le deſert*. Il auroit fallu trop gâter la gravûre, & y changer trop, pour les refaire comme j'aurois voulu. L'on corrigera facilement ce qu'il y a à redire, par les Cartes Latines. Il ne faut cependant charger ni Mr. *Huet*, ni moi, des fantaiſies du graveur, ni de ſon François. Il y a encore deux autres

Cartes

Cartes Françoiſes que le Libraire avoit auſſi ; ſavoir, la Terre Sainte & les Voyages des Apôtres, qui ſont moitié Latines & moitié Françoiſes. On y a corrigé un très-grand nombre de fautes groſſieres, comme *la Syrie de Celen* pour *la Syrie Creuſe*, ou *Cœle Syria*, *la vallée de Praſinus*, pour *Vallum Praſini*, ou *Charax*, qui veut dire *le retranchement de Praſinus*. Puis que ces Cartes n'étoient faites que pour ſervir dans les Bibles, il auroit fallu qu'il n'y eût que les noms, qui ſe trouvent dans les Auteurs Sacrez, ſi on en excepte quelques noms de Provinces. Mais ceux qui les avoient faites, pour les Bibles de Hollande, les avoient chargées mal à propos de mille noms inutiles ; qu'on ne pouvoit pas effacer, ſans gâter toute la gravûre. C'eſt ce qui a fait qu'on y a laiſſé ce mêlange de Latin & de François, que l'on y voit. Ceux qui ne peuvent pas ſe ſervir des Cartes Latines, ne laiſſeront pas de pouvoir s'inſtruire, dans celles-ci, du gros de la Géographie Sacrée & de la ſituation de la plûpart des lieux, dont il eſt parlé dans l'Ecriture Sainte.

Mais ceux qui pourront ſe ſervir de Cartes Latines en trouveront ici de tous

tous les tems. On y voit 1. une Carte de la Paleſtine, comme elle étoit habitée depuis le tems d'Abraham, juſqu'à celui de Moïſe, par *Philippe de la Rue*; qui auroit mieux fait d'omettre tous les noms plus recens, puis qu'il faiſoit cette Carte, pour l'uſage de ceux qui liſent, les Ecrits de Moïſe, & de garder par tout la même conduite: 2. une Carte, par le même, du Païs de Chanaan, diviſé en douze parties, ſelon la diſtribution des Tribus d'Iſraël, en faveur de ceux qui liſent Joſué: 3. le royaume de Salomon, diviſé en douze Gouvernemens, pour ſervir à ceux qui liſent les autres Livres Hiſtoriques de la Bible: 4. la Judée diviſée en deux Royaumes, comme elle le fut ſous Roboam fils de Salomon; car c'eſt ici qu'il faut placer cette Carte, & non plus bas, comme on l'a miſe dans le Catalogue du commencement: 5. la Judée diviſée en Tetrarchies, comme elle l'étoit du tems des fils d'Herode le grand. Il y a néceſſairement des répetitions, dans ces Cartes; mais celles, qui ſe rapportent à des tems poſterieurs, ont des diſtinctions de provinces & des noms, qui ne ſont pas dans les précedentes. Il y a auſſi quelques diver-

ſitez,

ſitez, qui ſont néceſſaires. Par exemple, dans les quatre premieres des Cartes de la Judée, dont on vient de parler, on repréſente *Tyr* dans la terre ferme, & une île vis à vis; parce que l'ancienne Tyr, qui étoit dans le Continent, ſubſiſtoit, dans les tems, auxquels elles ſe rapportent, & que la nouvelle, qui fut bâtie dans une île, vis à vis de l'ancienne, n'étoit pas encore bâtie. Cela n'arriva que du tems de Nabuchodonoſor, auquel les habitans de cette ville, qui étoit, comme je l'ai dit, dans le Continent, l'abandonnerent, & bâtirent la nouvelle Tyr dans l'île. Depuis, Alexandre ayant attaqué cette île, & comblé le détroit qui la ſéparoit de la terre, ce fut enſuite une preſque-île; & c'eſt comme elle eſt repréſentée, dans les Cartes des tems ſuivans.

Il y a enſuite une Carte Latine des voyages de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres, S. Pierre & S. Paul, & la Carte de la Judée par *Chretien Adrichomius*, qui a long-tems paſſé pour la meilleure. Elle eſt diviſée en deux parties, dont l'une contient les deſerts de l'Arabie, & la partie Meridionale de la Paleſtine, & l'autre la partie la plus Orientale, avec la Septentrionale.

I. LA Géographie Ecclesiastique est contenue en dix-sept Cartes, où l'on ne voit guere que le nom des Provinces Ecclesiastiques, des Métropoles, des Archevêchez & des Evêchez. Il y a 1. une Carte générale de *Guillaume Sanson*, qui contient toute la Géographie des Patriarchats, ou des lieux, où il y a eu autrefois des Evêques: 2. des Cartes particulieres des cinq Patriarchats: 3. une du Patriarchat de Jerusalem: 4. la Géographie Synodique, ou des lieux, où il s'est tenu des Conciles, en deux Cartes: 5. six Cartes où sont contenus les anciens Evêchez des Gaules, de la Grande Bretagne, de l'Italie, de l'Illyrie Occidentale & Orientale, de l'Espagne & de l'Afrique. Il y a des répetitions en tout cela, qui sont inévitables, mais le Libraire a crû, que l'on seroit bien aise de voir des Cartes des mêmes païs, par divers Auteurs, afin qu'on pût les comparer ensemble. Il arrive souvent que l'on trouve, dans l'une, ce que l'on a cherché inutilement dans l'autre, quoique souvent plus exacte. On peut aussi voir par-là les differents sentimens des Géographes, qui ne placent pas toûjours les villes dans les mêmes lieux. Par exemple, celui qui a fait les Car-

Cartes des Patriarchats d'Antioche & de Jeruſalem, met *Sodome*, ville connue ſeulement, par la ſouſcription de ſon Evêque au Concile de Nicée, au midi de la Mer Morte; & *Philippe de la Rue* la met à l'Occident, vers le milieu de cette Mer. La choſe eſt en effet douteuſe, parce que la ſouſcription, dont j'ai parlé, ne fait pas connoître la ſituation de cette ville au juſte. Qui ſait même, ſi cette ſouſcription n'eſt point fabriquée? Il eſt certain au moins, que beaucoup de ces ſouſcriptions ſont très-ſuſpectes. D'ailleurs l'hiſtoire ne fait nulle part mention de cette ville, & il n'y a point d'apparence, que ſi l'on bâtit quelque nouvelle ville dans la Paleſtine, autour du lac Aſphaltite, on fît revivre le nom d'une ville, dont la mémoire étoit abominée. Ainſi qu'on la place, où l'on voudra, cela importe peu.

Néanmoins le P. *Martianay* Benedictin, qui a commencé à publier ſes Oeuvres de S. *Jerôme*, met auſſi Sodome à l'Occident de la Mer Morte, vers le Midi, dans la Carte qu'il a jointe aux Lieux Hebraïques d'*Euſebe* & de S. *Jerome*. Il ajoûte même un avertiſſement, au coin de ſa Carte, où il dit *qu'encore que la plûpart des Au-*

teurs Ecclesiastiques aient assuré d'un consentement unanime (uno ore) *que les quatre villes de la Pentapole de Sodome furent, après leur embrasement, submergées dans la Mer Morte ; neanmoins ayant été averti par Eusebe, & assuré par Moise, Salomon, Ezechiel & Joseph ; il a mis ces mêmes villes, avec beaucoup de confiance, sur le bord occidental de cette même mer.* Il promet encore que *dans peu il défendra cette situation, par une Dissertation particuliere, & qu'il montrera par des autoritez très-assurées de l'Ecriture Sainte, & des témoignages très-évidens des Auteurs les plus graves, que tout ce qu'un certain homme a publié depuis peu, de la situation des villes de la Pentapole, & de leur submersion dans la Mer Morte, après qu'elles eurent été brulées, de la dimension de la vallée de la Pentapole, & de la distance de Sodome à Segor est contraire à la verité.* Je ne sai qui est ce *certain homme* ; mais pour peu qu'il ait de lecture de l'Ecriture Sainte & de connoissance de l'Antiquité, il n'aura guere de peur des gasconades ridicules de nôtre Benedictin ; dont on se moquera, tant que sa Carte subsistera. Je ne sai, à la verité, s'il a publié cette Dissertation, où

où il doit redreſſer la plûpart des Peres ; mais je ſai bien qu'il ne rendra jamais, probable ce qu'il dit pouvoir montrer *très-évidemment*. *Euſebe* dit bien, dans ſes *Lieux Hebraïques*, que Sodome avoit été ſituée περὶ τὴν πεμπὴν θάλασσαν. Cela ne veut pas dire néceſſairement qu'elle n'ait pas été abſorbée dans cette Mer, mais au contraire qu'elle étoit environ dans l'endroit, où eſt la Mer Morte. De même il dit que *Seboïm* étoit περὶ τὴν Σοδομίτιν, *à peu près dans le pais de Sodome*. Car c'eſt comme il faut lire & non τὴν Σοδομίτην, comme le P. *Martianay* l'a publié ; ainſi que je l'ai fait voir, dans mes *Queſtions Hieronymiennes*. Mais ce Moine s'eſt laiſſé tromper par S. Jerôme, qui a traduit *juxta mare mortuum*, & *juxta urbem quondam Sodomorum* ; comme ſi *Euſebe* avoit dit παρὰ au lieu de περὶ.

Moïſe, Salomon, ni Ezechiel ne diſent rien, qui puiſſe faire connoître que les quatres villes, qui perirent, ne furent pas ſubmergées dans le Lac. Au contraire, Moïſe nous apprend que la vallée de Siddim, où étoit Sodome, devint dans la ſuite la *Mer Salée* Gen. XIV, 3. *Joſeph* dit † ſeulement que *le*

† *De Bell. Jud. Lib. V. c. 27. in Græcis.*

païs de Sodome (ἡ Σοδομῖτις) *est voisin à ce Lac*, ce qui ne veut dire autre chose, que ce qu'on nommoit de son tems, *le païs de Sodome*, étoit sur les bords de ce lac ; car d'ailleurs *Joseph* ne pouvoit pas être instruit exactement des bornes du païs des anciens Sodomites. Il est vrai qu'il ajoûte, qu'on voyoit encore *les ombres de cinq villes*, σκιαὶ πόλεων πέντε, ce qui semble marquer quelques restes, ou quelques vestiges de cinq villes. Mais il ne dit point que ces vestiges fussent hors de la *Mer*, ou dans la Mer ; car il se pouvoit faire que, lors qu'elle étoit moins enflée qu'à l'ordinaire, on vît quelques éminences sortir de l'eau, que l'on prenoit pour des vestiges de ces villes. Je ne prétends pas appuyer là dessus, comme si je me fiois beaucoup à ce rapport de *Joseph* ; mais il est clair qu'il ne favorise point les chimeres du P. *Martinay*. *Joseph*, s'il avoit dit la verité, auroit dû parler des vestiges de *quatre villes* seulement, car il n'y en eut que quatre de renversées, comme Moïse nous l'apprend, & comme *Joseph* le dit lui même, dans ses Antiquitez Judaïques ; puis que *Tsobar*, ou *Tsegor*, qui étoit la cinquiéme, subsistoit encore. Mais un Juif,

† qui

† qui traite de *fable* ce que l'Ecriture dit de la subversion de ces villes, & qui ajoûte lui même tant de fables à l'Ecriture, n'est guere digne de foi; & son témoignage, quand il seroit clair, ne me feroit pas entrer dans le sentiment du P. *Martianay*. Il valloit bien mieux ici suivre son S. *Jerôme*, qui parle ainsi sur le Ch. II. de Joël, col. 1354. de l'Edition nouvelle. „ Par *la mer premiere*, qui est près „ du desert, & qui regarde l'Orient; „ entendez celle DANS LAQUEL„ LE furent autrefois Sodome, Go„ morre, Adama & Seboïm, qu'on „ appelle présentement *la mer morte*. *Mare primum quod juxta solitudinum est, & vergit ad Orientem illud intellige*, IN QUO *fuit quondam Sodoma & Gomorrha, Adama & Seboïm, quod nunc mortuum nominatur*. Mais nôtre Moine défend S. *Jerôme* quand il a tort, & l'abandonne quand il a raison. Je ne m'arrêterai pas davantage à cela, & le P. *Martianay* ne trompera desormais personne. Quand j'aurai le loisir d'examiner le III. Tome du S. *Jerôme*, je pourrai en dire quelque chose. Après avoir vû ce qu'il y a inseré contre moi, je suis persuadé

† *De Bel. Jud. l. 4.*

que ni la Verité, ni ma réputation ne courent aucune riſque, par ſes libelles. Ceux qui entendent les matieres auront honte, pour lui, de ſon peu de capacité joint à une exceſſive hardieſſe. Ce n'eſt plus le tems qu'on dupe le monde, en feignant de ſavoir ce qu'on ne ſait point. Nous ſommes dans un ſiecle, *quo pueri naſum Rhinocerotis habent*, & auquel les fourberies monachales ne réüſſiſſent plus. Pour revenir à nos Cartes, le Libraire a trouvé à propos de joindre aux Cartes Eccleſiaſtiques la Carte Françoiſe des Monaſteres de la Syrie, de la Judée & de la Thebaïde; pour l'uſage de ceux, qui liſent les Vies des Solitaires. Cela lui a donné occaſion d'y joindre l'Abbaïe de la Trappe, que l'on a nommée en France *la nouvelle Thebaïde*; quoi qu'il y ait bien de la difference, entre ces deux lieux.

III. DANS la Géographie ancienne du Monde Payen, il y a trente & une Carte pour l'Europe. On voit 1. une Carte génerale de cette partie du Monde, & enſuite les Royaumes du Nord; ſavoir, les Iles Britanniques, la Baltie ou la Scandinavie, la Sarmatie, la Cimmerie & le Boſphore Cim-

Cimmerien : 2. les païs, qui sont un peu plus au Sud ; savoir, la Belgique, la Gaule, dont il y a trois Cartes differentes, la Germanie, la Sarmatie voisine, la Thrace, le Bosphore de Thrace & l'Illyrie occidentale & orientale : 3. les païs les plus tournez au Midi ; savoir, l'Espagne, l'Italie & ses Provinces, avec la Sicile, & la Grece & les siennes, avec l'Ile de Crete. Parmi ces Cartes, on en pourra voir trois, dont le fonds est tiré des Cartes Modernes ; c'est à dire, les terres, les rivieres, les lacs & les montagnes ; à quoi l'on a joint les noms anciens. Ce sont les Cartes de l'Italie Citerieure, de la Grande Grece, & de la Sicile. C'est pourquoi l'on y verra diverses petites rivieres, auxquelles on n'a point mis de nom, parce qu'on ne les trouve pas dans les Anciens.

L'Asie a seulement treize Cartes, parce qu'elle n'a jamais été si connue que l'Europe ; mais elle en aura davantage, si on lui joint celles de la Judée, qui font la premiere partie de ce Recueil. On trouvera ici, outre la Carte générale de l'Asie, le Pont Euxin, l'Asie Mineure, la Paphlagonie, le Pont près du fleuve Halys, la Colchide, & les païs voisins, la Galatie,

la Lycaonie, & la Pamphilie. Il auroit été à ſouhaiter, que l'on eût auſſi trouvé, quelques Cartes particulieres du côté occidental de l'Aſie Mineure, le long de la mer Egée, où étoient les plus belles villes de ce païs-là. Il y a enfin trois Cartes, qui appartiennent à la haute Aſie; ſavoir, l'Armenie, l'Aſſyrie & les Provinces voiſines, l'Empire des Parthes, avec les Indes.

Pour l'Afrique, il n'y a que deux Cartes; ſavoir, la générale, & l'Egypte, mais on peut ſuppléer ce qui manque, en cet endroit, par le moyen des deux Cartes Eccleſiaſtiques de l'Afrique, qui ſont dans la Seconde partie de ce Recueil. Auſſi les Anciens n'ont-ils connu, que la partie Septentrionale de l'Afrique.

On n'auroit pas crû trouver ici l'Amerique, mais *Guillaume Sanſon* s'eſt égayé à peindre l'Amerique, ſous le nom de l'Iſle *Atlantide*; dont parlent *Platon*, dans ſon *Timée* & dans ſon *Critias*, *Elien* Liv. III. c. 18. de ſes *Diverſes Hiſtoires*, & d'autres Anciens. Quoi qu'il y ait beaucoup de fables, dans ce que dit *Platon* là-deſſus, on peut croire que quelque connoiſſance confuſe de l'Amerique, venue des réla-

rélations des Phéniciens, avoit donné l'occaſion de les feindre.

Enfin comme ce Recueil eſt uniquement fait, à l'uſage de ceux qui liſent l'Antiquité, on trouve à la fin quelques Cartes, qui ſont faites pour l'intelligence de quelques Auteurs particuliers. La Grece Alliée ſous Agamemnon, & le Regne des Troyens, ſont à l'uſage de ceux qui liſent *Homere*; le Voyage d'Enée, pour ceux qui liſent *Virgile*; la Carte du voyage des dix-Mille, pour ceux qui liſent *Xenophon*; & les Expeditions d'Alcibiade, d'Alexandre, de Pyrrhus & d'Annibal, pour ceux qui liſent les vies de ces grands Capitaines dans Plutarque, ou dans d'autres Auteurs. Enfin il y a trois Cartes de l'Empire Romain, à l'uſage de ceux qui liſent l'Hiſtoire Romaine. Toutes ces Cartes, où l'on voit pluſieurs fois les mêmes païs ſéparément, ou joints avec d'autres, & ſelon diverſes diviſions, qui ont été en uſage en differens ſiecles, ne ſont nullement inutiles; parce que, ſans cela, on auroit de la peine, à ſe repréſenter diſtinctement toute l'étendue d'un certain Empire, s'il en falloit prendre les parties en diverſes Cartes; outre que, com-

me je l'ai dit, elles ſervent de ſupplément les unes aux autres.

On peut voir par-là, ce que l'on doit attendre de ce Recueuil, qui eſt le plus grand que j'aye vû, en ſon genre. Ceux qui s'appliquent à l'étude de l'Antiquité Sacrée, ou Profane, ne peuvent guere ſe paſſer de quelque choſe de ſemblable; car on ne ſait ce qu'on lit, lors qu'on n'a pas préſente à l'imagination la ſituation des lieux, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire, & on ne peut l'avoir préſente, ſans avoir jetté bien des fois les yeux, ſur la Carte du païs, dont on lit l'hiſtoire.

A propos des Cartes de la Judée, dont on a parlé dans cet Article, on ajoûtera que le même Libraire a publié *la Republique des Hebreux*, en trois Tomes in 8. Le premier n'eſt autre choſe qu'une Verſion fort libre de l'ouvrage Latin de *Cunæus*, & les deux autres ſont une traduction de l'Ouvrage Flamand de Mr. *Goerée*, dans lequel il traite de la ſtructure du Tabernacle, des Vaiſſeaux Sacrez, de la maniere de camper & de décamper des Iſraëlites, de la Sacrificature Moſaïque, des Sacrifices de l'ancienne Loi, & des cérémonies avec leſquelles on

les

les offroit. Cet Ouvrage s'étant bien vendu en Flamand, le Libraire a crû qu'il seroit aussi bien reçu en François. Il est plein de figures, pour faire mieux comprendre la description des choses, dont on parle. Comme la matiere des deux dernieres parties de cet Ouvrage est connue en Hollande, par l'Original Flammand, & que le livre de *Cuneus* est commun par tout, je ne m'y arrêterai pas davantage; sur tout parce que ceux, qui savent le François, peuvent s'en instruire par eux mêmes.

ARTICLE V.

Des Tomes III, V, VI, VII & VIII. *des Oeuvres d'Erasme.*

IL n'est pas besoin que je m'arrête sur le III. Tome des Oeuvres d'*Erasme*, qui contient ses Lettres, après les Extraits que j'en ai faits dans le V & VI Tomes de cette *Bibliotheque Choisie*. Je dirai seulement, que ce Tome est entierement achevé d'imprimer, avec les deux *Appendix* & les Indices. Le premier *Appendix* contient celles des Lettres d'*Erasme*, ou

qui lui sont adressées, ou qui parlent de lui, que l'on a pû ranger selon l'ordre du tems, & que l'on n'avoit pas pû placer parmi les précedentes; parce qu'on ne les avoit par encore, ou à cause de quelque faute, dans la date, que l'on ne pouvoit pas concilier avec les autres. Le second Appendix contient celles qui sont sans date, selon l'ordre Alphabethique des noms de ceux, à qui elles ont été écrites, ou de ceux qui les ont écrites, excepté *Erasme*. On en trouvera quantité, qui n'avoient jamais paru, & que l'on a tirées de quelques Recueuils MSS. ou des originaux mêmes des Lettres, comme on le verra dans la Préface. Mr. *de la Faye*, qui a eu soin de la correction de cet Ouvrage, a rangé les *Appendix* en ordre, après avoir tiré des MSS. celles qui paroissent de nouveau. Il a aussi collationné les Lettres imprimées, avec les copies MSS. que l'on en a trouvé, & avec d'autres Editions que celle de Londres; ce qui a fait qu'il y a découvert un nombre prodigieux de fautes, & dont plusieurs détruisoient entierement le sens, & des omissions considerables. Comme plusieurs étoient déja imprimées, quand on en a trouvé des Copies

pies MSS. on a été obligé de renvoyer aux *Addenda* de la fin ce qu'on auroit pû mettre, ou dans le texte, ou au dessous, si on les avoit eu à tems. Il y a, en tout, plus de trois-cents vingt-cinq Lettres, qui n'avoient paru dans aucune des Editions des Epîtres d'*Erasme*. On les reconnoîtra à une étoile, qui est au devant, & on en trouvera la plupart dans les *Appendix*. Ceux qui les liront y trouveront de quoi confirmer divers endroits de la vie d'*Erasme*; comme il me seroit facile de le faire voir, si je ne m'étois déja trop étendu là-dessus.

Le V. Tome d'*Erasme* contient principalement ses Traitez de Théologie, & de Dévotion, des prieres en prose & quelques Poësies, avec un commentaire sur deux Hymnes de *Prudence*. Il ne sera pas inutile de faire un petit détail de ces pieces, parce que peu de gens feuilletent de si gros volumes, & que même ceux qui s'appliquent à l'étude se contentent souvent de les acheter, sans en savoir l'usage.

La premiere piece est le Manuel du *Soldat Chrétien*, dont nous avons parlé au Tome *V.* de cette *Bibliotheque* pagg. 163. & 244. Il y a dans ce livre plus de pieté & de bon sens, qu'on n'en

n'en avoit vû, depuis plusieurs siecles, dans aucun livre de dévotion; & c'est aussi ce qui choqua les Moines, qui ne connoissoient de piété, que celle qui consiste, dans l'observation de quelques menuës pratiques exterieures; ou tout au plus dans je ne sai quel fanatisme extatique, qui ne differe gueré de la folie, & qui ne sert de rien à la societé humaine, ou, pour mieux dire, qui lui est très-nuisible. On doit dire la même chose de la *Méthode courte de parvenir à la veritable Théologie*, qui ne ressemble nullement aux Systemes de Théologie de ce tems-là, & qui est pleine de vuës saines & droites. Par exemple, la premiere chose qu'il dit, c'est que pour être vrai Théologien, il faut apporter à la Théologie un esprit exempt de passions, sans quoi on ne peut pas se promettre d'être bon Théologien. En effet, on peut être bon Jurisconsulte, bon Médecin, bon Géometre, sans être homme de bien; mais sans l'être, ou sans le devenir, on ne sentira jamais le fin de la Théologie Chrétienne; qui est une lumiere, incompatible avec les ténebres des passions. *Erasme* enseigne la maniere d'étudier, & les livres qu'il faut lire, sur quoi il donne

donne des avis tout differens de ceux des Scholastiques. Tout ce qui y manque, c'est de la méthode & de la précision; car ses idées sont un peu confuses & générales, & ne sont pas dans l'ordre, où elles devroient être. Les divisions & les subdivisions arbitraires des Scholastiques, ne valent rien, & leur ordre a souvent je ne sai quoi de bizarre, qui ne sert qu'à obscurcir le sujet. Mais quand les divisions sont tirées de la nature même des choses, & que l'ordre commençant par ce qu'il y a de général, conduit peu à peu aux questions particulieres; cette méthode est plus avantageuse que toute la Rhétorique confuse de l'Antiquité, qu'*Erasme* loüe tant.

Au reste il a raison de dire, dans l'exhortation, qui suit, à étudier la Théologie, „ qu'un vrai † Théologien n'est pas un homme, qui prouve par des Syllogismes disposez artificieusement; mais qui montre, par le penchant de son cœur, par ses yeux, par son visage & par sa vie, „ qu'il faut mépriser les richesses; qu'il „ ne faut pas qu'un Chrétien se confie, dans les secours mondains, „ mais qu'il dépende de celui de Dieu; „ qu'il

† *Col.* 140.

„ qu'il ne faut pas dire injure, pour „ injure ; qu'il faut ſouhaiter du bien „ à ceux qui nous ſouhaitent du mal ; „ rendre ſervice à ceux qui nous nui„ ſent ; qu'il faut aimer & proteger é„ galement les gens de bien, comme „ étant les membres du même corps „ que nous ; qu'il faut ſupporter les „ méchants, ſi on ne les peut corri„ ger ; que ceux-là ſont heureux & „ non pas à plaindre, que l'on dé„ pouille de leurs biens, & à qui l'on „ ôte leurs poſſeſſions (*pourvû que ce ſoit injuſtement, qu'on les traite de la ſorte, & qu'ils faſſent bon uſage de ces afflictions*) „ que la mort eſt ſou„ haitable aux gens de bien, puis que „ ce n'eſt qu'un paſſage à l'immorta„ lité. Si un homme pénetré de l'eſ„ prit de Jeſus-Chriſt prêche ces ſortes „ de choſes, s'il les inculque, s'il y „ exorte les autres, s'il les encourage „ à les obſerver ; c'eſt un veritable „ Theologien, fût-il un foſſoyeur, ou „ un tiſſerand. Si quelcun met ces „ leçons en pratique, c'eſt là un grand Docteur. „ Il n'y a rien de ſi vrai, mais quand l'art & la ſcience accompagnent la Vertu & la Pieté, elle paroiſſent avec un éclat tout extraordinaire.

Com-

Comme on accuſoit *Eraſme* de nier qu'il fallût ſe confeſſer aux Prêtres, il fit ſon livre de la maniere de ſe confeſſer ; où il fait voir quantité d'abus, qui s'y étoient gliſſez, & donne de très-bons avis, & aux Confeſſeurs & à ceux qui ſe confeſſent.

Après cela, on trouve divers diſcours ſur les Pſeaumes, & quelques autres qu'il intitule, *Conciones*, & qui ſont comme des Déclamations pieuſes, où il y a quantité de bonnes penſées, mais peu d'ordre. Les Prédicateurs néanmoins y peuvent beaucoup profiter, & je ne vois pas pourquoi ils liſent les homilies de S. *Chryſoſtome*, ou les Sermons de S. *Auguſtin*, & non ces pieces d'*Eraſme*. Les dernieres me paroiſſent d'autant plus utiles, qu'elles cenſurent les vices du ſiecle, où nous vivons, & qu'elles ſont plus faciles à entendre. Mais ſouvent on tâche plûtôt de ſe mettre en état de citer de grands noms, que de dire de bonnes choſes.

Je ne connois aucun traité de l'Antiquité Chrétienne, concernant le Mariage, & le Veuvage, qui ſoit auſſi bon que l'*Inſtitutio Matrimonii Chriſtiani*, & la *Vidua Chriſtiana* d'*Eraſme*. Les perſonnes ſcrupuleuſes & leurs

leurs Directeurs, en peuvent tirer beaucoup de lumieres.

Son *Ecclesiaſten*, ou de la maniere de prêcher, eſt un mélange de leçons théologiques & rhétoriques, où il y a beaucoup de queſtions incidentes. Quoi qu'il ne forme pas un Prédicateur, juſtement tel que nous le ſouhaitons aujourdhui; il y a néanmoins mille excellens préceptes, qui ſont de tous les tems & de tous les lieux. Dans le premier livre, où il traite des qualitez ou naturelles, ou acquiſes, que doit avoir un Prédicateur; il y a bien des gens, qui pouroient lire leur condamnation, & ſur tout ceux qui s'acquitent de cet emploi, comme d'un vil † métier, qu'ils ont apris pour gagner leur vie, & qui y ſont parvenus par pure brigue, comme l'on parvient à un office de Commis, dans un bureau de Doüane; après quoi ils ne laiſſent pas de parler hardiment de la ſainteté de leur vocation, & de la régularité de leur élection. Ces gens-là auroient bien beſoin d'un nouvel *Eraſme*, qui étalât leurs défauts, & qui les fît penſer à leur conſcience, puis qu'ils ne liſent pas celui de *Roterdam*.

Au reſte quoi que la matiere ſoit grave

† *Voyez la col. 841. & ſuiv.*

grave & ſerieuſe, le génie d'*Eraſme*, porté naturellement à la raillerie, y paroît ſouvent. Voici un compte contre les Prédicateurs Comediens, qui m'a paru inſtructif, * & qui en eſt une preuve ſenſible. „ Il y avoit en Italie un Prediçateur, nommé *Robert Licenſi*, de la vie duquel je „ ne dirai rien; je dirai ſeulement „ que, ſi le bruit public eſt vrai, c'étoit un homme, qui avoit d'admirables talens pour la Chaire. Il avoit été d'abord de ceux, qui ſe nomment *Obſervantins*; titre honorable „ par lequel, ils ſe diſtinguent des autres Ordres de S. François. Comme il ne s'accommodoit pas de cet Ordre, il paſſa parmi ceux que l'on „ appelle *Conventuels*, & dont la maniere de vivre eſt plus libre. Se trouvant dans un repas, où étoit un Vicaire *Obſervantin*, homme habile, pieux & grave, il ſe mit à ſe vanter, qu'il pouvoit tirer des larmes de ſes Auditeurs, toutes les fois qu'il vouloit. Par là il prétendoit réfuter, ce que l'autre lui avoit reproché, que ſes ſermons ne produiſoient point de fruit; parce qu'ils ne partoient pas du cœur, & que ſa

„ vie

* *Lib. III. col. 982.*

„ vie n'y étoit pas conforme. *Qui faites vous pleurer*, replica le Vicaire, „ *finon des enfants & quelques sottes femmes* ? *Vous qui êtes un si grand homme*, reprit Licienſi, *trouvez vous demain au Sermon, dans un lieu que je vous marquerai, & où je puisse vous voir ; ſi je ne vous arrache pas des larmes, je vous donnerai à souper ; & ſi je vous fais pleurer, ce sera vous, qui nous traiterez.* Il n'oſa pas parler de *payer*, parce que ces gens-là ne touchent point d'argent ; mais il ſe trouva un dévot de S. *François*, qui répondit pour l'Obſervantin. Le lendemain, il ſe rendit à l'endroit marqué ; & le Prédicateur, après avoir repréſenté les bienfaits de Dieu envers les hommes, & l'ingratitude, & la dureté de cœur, que l'on remarque en eux, puis que rien ne les peut porter à la repentance, ni à s'aimer les uns les autres, ſe mit à apoſtropher le cœur de l'homme, comme au nom de Dieu : *O cœur*, s'écria-t-il, *plus dur que le fer, & que les diamans ? Car enfin le feu fond le fer, & le ſang de bouc amollit le diamant. Mais moi, quoi que je faſſe, je ne puis vous arracher une ſeule larme.* Il pouſſa

„ ſon

„ ſon Apoſtrophe, avec de grands cris, „ juſqu'à ce que le Vicaire ſe mît à „ pleurer. D'abord que le Prédica- „ teur le vit, il s'écria en étendant la „ main vers lui, *qu'il avoit vaincu.* „ Le peuple crut, qu'il parloit encore „ ſous la perſonne de Dieu, s'applau- „ diſſant, pour ainſi dire de la victoi- „ re, qu'il venoit de remporter ſur „ ceux, qui n'avoient pû retenir „ leurs larmes. Enſuite, dans le ſou- „ pé, comme le Moine Conventuel „ ſe vantoit d'avoir gagné, l'Obſer- „ vantin ne ſe tira pas mal d'affaire; „ *ce n'eſt pas*, dit-il, *vôtre éloquence, „ qui m'a tiré des larmes, mais la pi- „ tié que j'ai euë de vous, lors que j'ai „ penſé, qu'un naturel ſi heureux ai- „ moit mieux ſervir le monde, que Je- „ ſus-Chriſt.* „ La défaite étoit bonne & il eſt certain, qu'il y a des Comediens de cette ſorte, qui paroiſſent ſi touchez qu'ils touchent auſſi les autres; mais qui ceſſent d'être touchez de l'Evangile, dès qu'ils ſont ſortis de Chaire.

Je ne ſai ſi j'ajoûterai un autre bon mot d'un de mes amis, à l'occaſion de ce livre d'*Eraſme*. Il en avoit recommandé la lecture à un Prédicateur, qui ſe plaignoit enſuite que ce livre, l'avoit

l'avoit ennuyé. Ah! replica l'autre, *une choſe m'ennuya bien plus l'autre jour. Et quoi?* dit le Prédicateur. *Le ſermon d'un homme*, dit mon Ami, *qui n'avoit obſervé aucun des préceptes d'Eraſme.*

Bien des Prédicateurs, qui n'ont point le talent de prier Dieu ſur le champ, & qui ſe mêlent néanmoins de faire de longues prieres, qu'ils n'ont point apprifes par cœur, ni même écrites, auroient auſſi beſoin de lire le Traité ſuivant, *de la maniere de prier Dieu*. Si l'Auteur y cenſure les abus de ſon tems, il donne auſſi de bonnes regles, qui peuvent ſervir à tout le monde.

Le Commentaire ſur le Symbole, & ſur les Dix Commandements, qui ſuit, eſt comme une eſpeçe de Confeſſion de foi, qu'*Eraſme*, par le Conſeil de ſes Amis, voulut oppoſer aux calomnies de ceux qui l'accuſoient de mille héreſies, dont il étoit très-éloigné, & en particulier d'Arianiſme. C'eſt ce que j'ai déja remarqué dans ſa vie, Tom. VI. p. 217.

Je ne m'arrêterai pas aux petites pieces, qui ſuivent, comme aux prieres à Dieu & aux Saints, qu'*Eraſme* avoit faites étant jeune, & dont quelques

ques unes ont besoin de nôtre indulgence, pour être excusées.

Le Commentaire, sur deux Hymnes de *Prudence*, est plûtôt un Commentaire de dévotion, que de Critique. Aussi *Erasme* l'avoit-il fait, en faveur de *Marguerite* fille ainée de *Thomas Morus*, & mariée à *Guillaume Roper*.

Le Tome VI. est le Nouveau Testament; avec la version & les notes d'*Erasme*, qui sont mieux disposées, qu'elles ne l'avoient encore été dans aucune Edition; car elles sont au dessous de la version, à laquelle elles se rapportent par des chiffres particuliers; & outre cela les nombres des versets, sont marquez en marge, & pour le Grec & pour le Latin; de sorte qu'on peut s'en servir, avec beaucoup plus de facilité & de commodité qu'auparavant. On a aussi mis au devant non seulement les Préfaces, qui étoient dans l'Edition de *Froben* de M D XL. mais encore la critique qu'*Erasme* avoit faite de divers endroits de la Vulgate, où il trouvoit des Solecismes, de l'obscurité, des dépravations, des additions, & des retranchemens. Il y a quelques uns de ces endroits censurez, qui sont plûtôt des fautes des Co-

pistes que de l'Auteur, & que l'on a corrigez dans les révisions de la Vulgate, qui se sont faites depuis. D'autres regardent plûtôt les Commentateurs, que la Version, qu'ils avoient mal entendue. Néanmoins on s'offença si fort alors de cette Critique d'*Erasme*, qu'on ne la trouve point dans les Editions, qui se sont faites depuis l'an MDXXII. J'en ai même une de cette année-là, dans laquelle elle n'est point. Comme on n'a plus les mêmes raisons de l'omettre, qu'*Erasme* avoit alors, on a crû devoir la remettre ici. On y a aussi joint le sommaire de l'Ecriture Sainte, avec un Indice du Nouveau Testament, qu'on a trouvé dans une ancienne Edition.

Pour ce qui est de la version & des notes, on a suivi l'édition de MDXL. comme étant la plus correcte; car il n'étoit pas juste d'attribuer à *Erasme*, ce qu'il avoit corrigé. Il est certain qu'il a beaucoup changé, même après la troisiéme Edition de MDXXII. dont on peut voir des exemples remarquables, dans l'Indice de l'*Ars Critica*, de la 2. Edition, au mot *Erasme*; par où il paroît qu'*Erasme* corrigea, dans les Editions suivantes, quelques fautes de Géographie, qui étoient dans la

la troiſiéme. Les premieres éditions ſe ſont perdues, à cauſe de cela.

Il ſeroit néanmoins quelquefois utile d'avoir les premieres Editions des livres, pour verifier les citations, qui s'en font; comme on le peut voir, par l'exemple ſuivant. *Alfonſe Salmeron*, Jeſuite fameux, dans le Tome IX. de ſes Oeuvres, Traité 16. *de la verité du corps de Jeſus-Chriſt*, pour prouver qu'*Eraſme* n'a pas crû la Tranſſubſtantiation, cite ces paroles: *in Synaxi Tranſſubſtantiationem ferè definivit Eccleſia, & re & nomine Veteribus ignotam.* Il y a à la marge de l'Edition de Cologne en MDCXIII. p. 81. *Eraſmus in Cap.* II. *prioris ad Cor.* Mais *Eraſme* ne dit rien du tout de la Tranſſubſtantiation, ſur ce Chapitre; & les ſix premiers mots, du paſſage cité, ſe trouvent ſur le Ch. VII. † de la même Epître. Ce peut être une faute d'impreſſion; mais ces mots: *re & nomine Veteribus ignotam*, ne ſe trouvent point dans l'Edition de MDXXII. ni dans les ſuivantes. Je n'ai pas pû en trouver de plus ancienne, mais je ſoupçonne beaucoup, que *Salmeron* n'ait été trompé, par quelcun; s'il n'a pas forgé lui même la citation,

† *Hujus Edit. col.* 696. C.

pour rendre *Eraſme* odieux, dans ſon Egliſe, & pour empêcher les Catholiques Romains de le lire. Ce qui me le fait croire, c'eſt que ceux qui ont cenſuré le Nouveau Teſtament d'*Eraſme*, & qui lui ont même reproché les fautes de la premiere Edition, comme *Leus*, *Stunica*, *Caranza*, & les autres; qu'il réfute au IX. Tome de ſes Oeuvres, ne lui ont point reproché cet endroit. D'ailleurs ſuppoſé qu'*Eraſme*, eût parlé ainſi dans la I. ou dans la II. Edition, il auroit été de l'équité de *Salmeron*, de voir s'il n'avoit point corrigé cet endroit, dans quelques unes des Editions ſuivantes; avant que l'accuſer d'avoir rejetté, ce qu'il faiſoit profeſſion de croire.

J'ai fait cette remarque, parce qu'un Théologien Anglois ayant cité *Eraſme*, ſur la foi de *Salmeron*, dans la penſée que *Salmeron* avoit rapporté fidellement ſes paroles; il ne les put néanmoins pas trouver dans *Eraſme*, & qu'il m'a enſuite conſulté là-deſſus; pour ſavoir de moi, ſi je n'avois point vû d'Edition d'*Eraſme*, où il dît que *la Tranſubſtantiation étoit inconnue, aux Anciens de nom & de choſe.* Je n'en ai vû aucune, comme je viens de le dire, & je ne croi pas

pas même qu'*Eraſme* ait jamais parlé ainſi.

Le VII. Tome des Oeuvres d'*Eraſme* contient ſes Paraphraſes, ſur tous les livres du Nouveau Teſtament, excepté l'Apocalypſe. On a eu ſoin, dans cette Edition, non ſeulement de marquer les verſets à la marge, mais encore on y a mis tout le texte Latin, dont il n'y avoit que quelques mots, dans l'Edition de *Froben*; afin qu'on pût ſe ſervir de ce livre, avec plus de facilité. Cet Ouvrage a toûjours été fort eſtimé, parce qu'*Eraſme*, qui avoit non ſeulement lû, avec ſoin, l'Original du Nouveau Teſtament, mais qui même l'avoit traduit & avoit lû tous les anciens Interpretes, que l'on pouvoit lire de ſon tems, y a mis tout ce qu'il avoit de ſavoir, de pénetration, & de bon ſens; pour expliquer ce que veulent dire Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres, & développer la ſuite de leurs raiſonnemens. Il eſt vrai que ſa Paraphraſe eſt aſſez étenduë, & qu'il y fait quelquefois entrer des idées, qui ne ſont pas dans le texte; mais au moins on n'y trouve aucune des Subtilitez de l'Ecole, & tout y eſt ſimple & dégagé des chicaneries des derniers tems. *Eraſme* ne ſuppoſe ordinaire-

ment, que des idées communément reçuës, depuis les premiers siecles du Christianisme. Quoi que l'on ait fait de grands progrès, depuis ce tems-là, dans la connoissance de la Critique Sacrée; il est certain qu'à parler en général & en gros, il n'y a guere d'Interpretes, qui lui soient préferables. Au reste, on doit regarder cet Ouvrage des Paraphrases, comme un Supplément de ses Annotations, sur le Nouveau Testament, qu'on n'en doit pas séparer. Dans les Annotations, il n'explique pas tout ce qui a besoin de quelque explication; il s'attache ordinairement plus aux mots, qu'aux choses; il produit les varietez de lecture, & les explications des Anciens, souvent sans se déterminer, & sans dire de quel sentiment il est; enfin il touche rarement à la liaison du discours, & à la suite des raisonnemens. Mais dans les Paraphrases, on trouve comme un résultat de ses études, sur le Nouveau Testament; où il explique tout, en mots simples, & clairs, où il choisit le sens, qui lui paroît le meilleur, & où il fait sentir la liaison des pensées. Ce n'est pas un Ouvrage de sa Jeunesse, comme quelques uns l'ont dit. Les dédica-

ces

ces en font foi, dont la plus nouvelle eſt de 1547.

Si l'on joint donc ces deux Ouvrages enſemble, on aura un Interprete du Nouveau Teſtament auſſi exact, & auſſi judicieux, qu'on en pouvoit avoir de ſon tems; & auquel même il y en a encore peu de meilleurs, au tems auquel nous vivons. Comme il s'eſt élevé bien des controverſes, depuis ſon tems juſqu'au nôtre, il peut ſouvent être une aſſez bonne preuve du ſentiment le plus ſimple, & le plus naturel; parce qu'il n'y a point eu d'eſprit de parti, dans ce qu'il a dit. On doit encore dire à ſa loüange, à l'égard de cet Ouvrage, qu'il a eu très-peu d'égard même aux querelles de ſon tems; parce qu'il ne s'agiſſoit pas de controverſes, en cette occaſion, mais d'expliquer le Nouveau Teſtament, par lui même, & d'une maniere qui pût édifier tout le monde. Auſſi les Catholiques Romains, & les Proteſtans peuvent-ils le lire, avec édification, & en profiter également; à moins que d'être tout à fait aigres, & paſſionez, & de vouloir trouver par force leurs opinions, où elles ne ſont point. C'eſt à cauſe de cela, que du tems d'*Edoüard* VI. quand on com-

mença à réformer l'Angleterre, on ne trouva point de meilleur livre à mettre entre les mains du peuple, pour l'aider à entendre le Nouveau Teſtament, que les Paraphraſes d'*Eraſme* en Anglois. „ † Etant eſtimées les „ plus propres, pour donner l'intelli„ gence du Nouveau Teſtament, dit „ le célebre Hiſtorien de cette grande „ révolution, chaque Paroiſſe eut or„ dre d'en acheter un exemplaire en „ Anglois, & de le mettre dans l'E„ gliſe, avec la Bible. Il eſt vrai qu'il y eut quelques difficultez, de la part de Gardiner, Evêque de *Wincheſter*; mais on lui fit voir, comme le même Hiſtorien nous l'apprend, que s'il y avoit quelques défauts, il eſt certain que c'étoit le Livre le plus impartial, que l'on pût mettre entre les mains du peuple.

Cependant les gens échauffez des deux partis ont terriblement crié contre ces deux Ouvrages, ſur le Nouveau Teſtament. On peut voir dans le IX. Tome des Oeuvres d'*Eraſme*, les cenſures des Docteurs du parti Romain. Si *Noël Beda* décria les Paraphraſes d'*Eraſme*, *Theodore de Beze* a très-mal traité

† *Hiſt. de la Réform. d'Angleterre ſur l'an* 1542. *p.* 62. *de l'Edit. d'Amſterdam.*

traité les Annotations, dans celles qu'il a faites ſur le Nouveau Teſtament. Mais les Docteurs Proteſtans de ce tems-là, ne pouvoient pas ſouffrir la moindre difference de ſentimens, non plus que les Catholiques Romains, de qui ils avoient pris ces maximes peu charitables; & d'ailleurs ils étoient irritez contre *Eraſme*, de ce qu'il n'avoit pas voulu entrer dans leur Parti, & même les avoit mal-traitez, dans ſes derniers Ecrits. La Poſterité, qui eſt plus équitable, a depuis pardonné à *Eraſme* ce qu'on pouvoit lui reprocher, en conſideration du bien, que ſes Ecrits ont fait dans le monde; & les perſonnes moderées des deux Partis, ne lui ont pas refuſé les juſtes loüanges, qui lui ſont dues.

Je ſai que *Théodore de Bèze*, lui reproche ſur Tit. II, 13, & ailleurs, non ſeulement d'abandonner les paſſages les plus célebres, dont on ſe ſert pour prouver la Divinité de Jeſus-Chriſt; mais même d'employer toutes ſes forces, pour nous les arracher. D'autres lui ont auſſi fait les mêmes reproches, quoi que d'ailleurs ils ſoient obligez de convenir, qu'il condamne très-clairement & très-ſouvent les Ariens, & qu'il explique contre eux divers paſſa-

ges du Nouveau Testament. On fait aussi de semblables reproches à un autre célebre Hollandois; qui auroit encore mieux mérité de sa patrie, une statue qu'*Erasme*. On voit bien que je veux dire *Grotius*, qui a fait autant d'honneur à sa patrie, qu'elle lui avoit fait de mal.

Je m'étonne comment des gens de bon sens continuent à faire de semblables accusations. Car enfin *Erasme* & *Grotius* apportent de bonnes raisons, pour faire voir, que certains passages ne sont pas concluants, contre ceux, contre qui on les emploïe; ou ils n'en apportent point. S'ils n'en apportent point, il est très-facile de les réfuter, & de montrer que leur autorité, sans raisons solides, ne prouve rien du tout. Si elle prouvoit quelque chose, on seroit d'ailleurs en droit de s'en servir, pour établir une doctrine, dont ils reconnoissent la verité, quoi qu'ils ne croyent pas qu'on la trouve en certains passages; après quoi je ne vois pas qu'on puisse se fâcher contre eux. Si l'on rejette les Conciles entiers, & le consentement de plusieurs Siecles, & que l'on se moque de leur autorité, & à l'égard des dogmes, & à l'égard de la maniere de les prouver, parce qu'on

qu'on croit pouvoir montrer qu'ils se sont trompez ; que n'en use-t-on de même, envers ces deux Interpretes de l'Ecriture Sainte ? Mais s'ils s'appuyent sur de fortes raisons ; pourquoi vouloir preffer des paſſages, dont le ſens n'eſt pas clair ; comme ces raiſons le font voir ? Deviendront-ils plus clairs, en criant qu'ils le ſont ? La clarté ou l'ambiguité d'un paſſage d'un ancien Auteur ne dépend pas de la volonté de la Poſterité, qui n'y peut trouver que ce qui y eſt. Il n'y a point d'Aſſemblée au monde, qui y puiſſe rien changer, ni impoſer aux hommes la néceſſité d'y voir, ce qu'ils n'y voient pas.

Ces habiles gens n'expliquoient quelques paſſages, autrement que l'on n'a accoûtumé, que parce qu'ils étoient perſuadez, qu'ils ne pourroient pas ſervir à prouver ce que l'on veut prouver communément, & que c'étoit expoſer la Verité à être renverſée, par ceux qui ſont dans l'erreur ; que de l'appuyer ſur des fondemens, qui ne ſont pas fermes. S'ils ſe ſont trompez en cela, au moins ç'a été à un bon deſſein, & pour empêcher, que l'on ne priſt des preuves foibles, pour des preuves ſolides. Il faudroit leur

ſavoir bon gré de ce qu'ils ont dit, ſuppoſé même qu'ils fuſſent dans l'erreur, & montrer, ſans ſe fâcher, qu'ils ſe ſont trompez. Au contraire, on s'échauffe contre eux, ſans répondre à leurs raiſons, & l'on s'imagine ridiculement, qu'il les faut ſeulement diffamer, pour ruiner leur autorité. S'il étoit permis d'en uſer ainſi, il n'y auroit preſque aucun Interprete de quelque réputation, qu'il ne fallût diffamer, pour empêcher qu'on ne ſe ſervît de ſon autorité, dans l'explication de quelque paſſage, éloignée des idées vulgaires. *Calvin* & *Beza*, † comme je l'ai dit ailleurs, n'en échapperoient pas.

Si l'on agiſſoit par de bons principes, en ces occaſions, on n'entreprendroit de défendre la verité, que par des raiſons ſolides. Au contraire, on la défend, comme feroient des gens qui n'en ſeroient pas convaincus; ſeulement en tâchant de rendre odieux ceux, que l'on dit lui être oppoſez, ſans toucher à leurs raiſons. On les calomnie par tout & quoi qu'ils réfutent ces calomnies auſſi clairement qu'il eſt poſſible, on continue toûjours de les débiter, ſans rien répondre. Quand

on

† *B. C. T. III. p. 406.*

on a fait légerement quelque faux pas, en accusant des personnes innocentes, on croit être engagé d'honneur à le soûtenir, & il n'y a artifice qu'on n'employe pour cela. On importune les Puissances, & l'on employe tout, pour les surprendre, afin de leur faire défendre les livres, que l'on n'est pas capable de réfuter, ni d'obscurcir en faisant mieux. D'où vient tout cela? De pures passions mondaines, d'envie, de jalousie, d'orgueuil, & de haine, pour tous ceux qui ne sont pas du même sentiment que nous. Il y a encore là-dedans un sentiment secret de foiblesse, que l'on tâche en vain d'étouffer, & qui fait que l'on se fâche contre ceux, que l'on ne peut pas réfuter; au lieu que l'on ne feroit que s'en rire, si l'on croyoit être les plus forts en raisons. On pense de plus que, si certains livres sont estimez, il faut nécessairement, que la réputation de ceux, qui ont des idées contraires, & qui ne veulent revenir de rien, coure quelque risque. C'est ce qui fit autrefois tant d'ennemis à *Erasme*, parmi les Théologiens du parti, dans lequel il voulut demeurer; & qui en a fait depuis à tous ceux, qui ont tâché de rendre service au Public, autrement

que certains Druïdes ne le voudroient. C'eſt à ceux, qui ſont coupables d'une ſi indigne conduite, à penſer à leur conſcience, à demander pardon à Dieu, & aux hommes de leurs emportemens, & de leurs excès, & à prendre une route différente; s'ils ne veulent s'attirer les peines, dont la juſtice céleſte menace ceux, qui ſe ſervent du prétexte de la Religion, pour s'avancer dans le monde, & pour nuire à leur prochain.

Pour revenir à *Eraſme*, il n'eſt pas beſoin, que je m'arrête ſur le Tome VIII. qui ne contient preſque, que des Traductions de divers Traitez de quelques Peres Grecs, de S. *Chryſoſtome*, de S. *Athanaſe*, d'*Origene* & de S. *Baſile*. Quoi que l'on ait de meilleures Editions de ces Peres, que n'en avoit *Eraſme*, & que l'on ait pû faire, depuis ſon tems, des verſions plus exactes que les ſiennes: il eſt néanmoins avantageux que l'on conſerve les verſions de ce grand homme, à cauſe des conteſtations qui peuvent naître, ſur le ſens de divers paſſages, de ces Peres. L'autorité d'*Eraſme* peut beaucoup ſervir à éclaircir la Verité. Outre cela, on trouve, dans ce Volume, la vie d'*Origene*, & la Critique de

de divers de ſes Ouvrages, & de leurs verſions Latines. *Origene* ne paroît pas tant héretique à *Eraſme*, qu'à d'autres Théologiens ; mais pour être informé à fonds de ſa perſonne, de ſa doctrine & de ſes Ouvrages, il faut lire les *Origeniana* de Mr. *Huet*.

Le Libraire ayant recouvré, pendant que ce Volume s'imprimoit, quelques Ouvrages, en proſe & en vers, qu'*Eraſme* avoit faits dans ſa premiere Jeuneſſe, & qui n'avoient jamais paru ; il a crû qu'il ne ſeroit pas mal de les ajoûter à la fin de ce Volume, qui n'eſt pas fort épais. Ces pieces conſiſtent 1. en une harangue à la loüange de la Paix, contre ceux qui ſe plaiſent à la diſcorde ; 2. en une harangue funebre ſur la mort d'une veuve de Goude : 3. diverſes petites Poëſies, en differentes ſortes de vers. On voit par ces commencements, ce que l'on pouvoit eſperer d'*Eraſme* avec le tems, & on lit même avec plaiſir les premiers efforts de ce beau genie, quoi que l'on y remarque facilement des marques de jeuneſſe. Il eſt ſurprenant que dans un tems d'ignorance, comme l'étoit celui-là, & avec ſi peu de ſecours, il

put parvenir ſi tôt à l'érudition, qui y paroît.

On a ajoûté à cela une Critique de *François Robortel*, ſur quelques uns des Apophthegmes, qu'*Eraſme* avoit traduits du Grec de *Diogene Laërce*, & que l'on trouve dans le Tome IV. Cette Critique eſt violente & injuſte, & elle a été fort bien réfutée, par deux habiles hommes des Païs-bas; ſavoir, par *Paul Leopard* dans ſes Corrections, & par *Pierre Nannius* dans ſes Mélanges. Enfin l'on a mis ici une Déclamation de *Jean Herold*, recitée en 1541. dans l'Univerſité de Bâle, pour défendre *Eraſme*, contre je ne ſai qui, qui l'avoit attaqué après ſa mort.

Je dois ajoûter ici, que le Tome IX eſt ſous la preſſe, & fort avancé, & qu'au commencement de l'année M. DCC VI. les Oeuvres d'*Eraſme*, ſeront entierement achevées d'imprimer. C'eſt ſur quoi l'on peut faire fonds, & ceux qui n'ont pas oſé, juſqu'à préſent, acheter les Oeuvres d'*Eraſme*, de peur de les avoir imparfaites, peuvent préſentement acheter en toute ſureté les VIII. premiers Tomes, en attendant que le IX. ſoit achevé. L'Edition de Bâle n'eſt nullement

lement comparable à celle-ci, ni pour la beauté de l'Impression, ni pour l'exactitude de la correction, ni pour les Indices, ni pour les remarques; ni en quoi que ce soit, qui puisse rendre une Edition recommendable. Le seul volume des Epîtres augmentées & corrigées, comme elles le sont, doit faire acheter tout le reste, à ceux qui se piquent d'avoir une Bibliotheque. Néanmoins le Libraire le vendra aussi à part, à ceux qui souhaiteront de l'acheter ainsi.

Quand le Tome IX. où sont les Apologies d'*Erasme*, sera achevé, on en dira aussi quelque chose. Au reste, ceux qui voudront s'instruire pleinement de ce que cette Edition a de particulier, en chaque volume, n'ont qu'à lire les nouvelles Préfaces, que l'on y a ajoûtées, où on l'a dit en peu de mots.

ARTI-

ARTICLE VI.

CRITICA *Historico-Theologica in universos Annales Ecclesiasticos Eminentiss. & Reverendiss.* CÆSARIS *Cardinalis* BARONII, *in quorum narratio defenditur, illustratur, suppletur; ordo temporum corrigitur, innovatur & Periodo Græco-Romanâ nunc primùm concinnatâ munitur; auctore* R. P. ANTONIO PAGI *Doct. Theol. Ordinis Minorum Convent. S. Francisci. Opus postumum, quatuor tomis distinctum, ab adventu D. N. Jesu Christi ad annum MCXCVIII perductum; non solum Annales Ecclesiasticos, horumque Epitomen legentibus, sed etiam omnibus Antiquitatis Studiosis necessarium. Accedunt Catalogi decem veterum Summorum Pontificum, hactenus inediti. Studio & curâ* R. P. FRANCISCI PAGI, *Auctoris Nepotis, ejusdem Ordinis Doctoris Theologi. Cum indicibus locupletissimis.* Coloniæ Allobrogum. Sumtibus Societatis 1705. in fol. 4. voll.

On

ON avoit déja vû le premier Tome de cet Ouvrage, en MDC LXXXIX. & j'en fis l'extrait, dans le Tome XV. de la *Bibliotheque Universelle*. Il fut très-bien reçu alors de tous les connoisseurs, & tous ceux qui s'appliquent à l'étude de l'Histoire Ecclesiastique témoignerent de l'impatience, de voir tout l'Ouvrage achevé. Le voici présentement entier, & le Public peut s'assurer qu'il n'a jamais vû apporter tant de soin & d'application, pour redresser & suppléer ce qui manquoit à un Ouvrage, qu'on l'a fait dans ces quatre Tomes; ni tant de douceur à reprendre un Auteur, que l'on se propose de critiquer. Ils vont jusqu'à la fin du XII. siecle, c'est à dire, jusqu'à la fin du travail du Cardinal *Baronius*. Si quelcun veut prendre la même peine, sur son Continuateur, il y trouvera encore de l'exercice; mais le P. *Pagi* a sans doute redressé & suppléé, tout ce qu'il y a de plus important dans l'Histoire Ecclesiastique, & sa mémoire doit être en bénediction, dans la République des Lettres, à cause de cela. L'Edition de son Ouvrage, qui paroit présentement, est beaucoup mieux imprimée & plus correcte, que les Livres, que

que l'on imprime ordinairement à Geneve, & les Libraires ne manqueront pas d'y trouver leur compte; car il n'y a perſonne, qui aime les livres, qui ne les paye volontiers un peu plus cher, pourvû qu'ils ſoient mieux imprimez.

I. LE premier Tome, dans cette Edition, ne vâ que juſqu'à la mort de Theodoſe *le Grand*; c'eſt à dire, à l'an CCCXCV. au lieu que dans la précedente, il alloit juſqu'à la fin du ſiecle. Le P. *Pagi* a crû mieux partager ſes Volumes, en finiſſant ici le premier. Outre que l'Auteur a corrigé & augmenté quantité d'endroits de ce volume; qu'il a placé les additions, qui étoient à la fin, en leurs places; on y a ajoûté dix Catalogues des anciens Evêques de Romes, tirez des MSS. de la Bibliotheque du Roi, & de celles de Mrs. *Colbert* & de *Thou*. Ces pieces ne ſont pas inutiles, pour la Chronologie Eccleſiaſtique; puis qu'il importe infiniment de bien marquer les tems, auxquels chaque Evêque de Rome a commencé à ſieger, pour pouvoir mettre, par ordre, ce qui eſt arrivé de ſon tems. Il eſt ſurprenant, qu'on ne ſe ſoit pas aviſé d'examiner, avec ſoin, cette partie de la Chro-

Chronologie Eccleſiaſtique, avant Mrs. *Pearſon* & *Dodwel*; qui ſont les premiers, qui ont écrit exprès ſur cette matiere. J'ai donné l'extrait de leur Ouvrage l'année MDCLXXXVIII. dans le X Tome de la *Bibliotheque Univerſelle*. Si l'on pouvoit trouver un auſſi grand nombre de Catalogues des anciens Evêques de Rome, que l'on en voit ici, qui euſſent été faits au troiſiéme, ou au quatriéme ſiecle, on en pourroit tirer de grandes lumieres; mais ils ſont beaucoup plus recents, & en commençant à les lire, on voit d'abord, que S. *Pierre* a été Evêque de Rome, pendant vintcinq ans; ce qui fait juger, que l'on ne peut nullement ſe fier aux Auteurs de ces Catalogues. Néanmoins les curieux de ces ſortes de choſes pourront les examiner.

Je ne m'arrêterai pas à donner un Extrait de ce I. Tome, parce que quoi qu'il y ait beaucoup de changé, en divers endroits, comme ceux qui ont vû la copie me l'ont aſſuré; les matieres ſont pourtant les mêmes, que l'on a indiquées avec aſſez de ſoin, au XV. Tome de la *Bibliotheque Univerſelle*.

Je remarquerai ſeulement qu'outre ce que

que j'ai dit, on a ajoûté à cette Edition un Eloge du P. *Pagi*; & les approbations de divers ſavans hommes, qui avoient vû le Tome imprimé à Paris, & qui en ont parlé avec eſtime. Je ne croyois pas me trouver, parmi ces Meſſieurs; mais puis que l'on a crû, que mon ſuffrage pouvoit ſervir de quelque choſe, je ne ferai pas difficulté de confirmer, après la mort de l'Auteur, ce que j'avois dit de ſon Ouvrage, pendant ſa vie. Le P. *Pagi* étoit né à Reynes en Provence, à dix mille de la ville d'Aix, le dernier jour de Mars de l'an M DC XXIV. & il mourut le 5. de Juin de l'an M DC XCIX. dans la même ville d'Aix, peu de tems après avoir achevé cet Ouvrage, & préparé le I. Tome, pour la rimpreſſion, qu'on en alloit faire à Geneve.

Il ne chercha pas au reſte cette ville, pour continuer à y donner ſa Critique, plûtôt que Paris; parce qu'il y avoit dans cet Ouvrage des choſes, auxquelles des Docteurs Catholiques Romains ne pourroient pas donner leur approbation. Il ne contredit jamais la Théologie de *Baronius*; il ne fait que mieux ranger & raconter les faits, & que ſuppléer ce que ce Cardinal avoit omis.

omis. Ainſi les Théologiens de ſon Egliſe ne peuvent rien y trouver à redire, pour la doctrine. Il n'y a peut-être que le titre de *Critica*, qui eſt un peu choquant pour les oreilles trop délicates ; mais qu'on ne pouvoit plus changer, après l'avoir mis dans la premiere édition. Autrement il auroit bien fait de l'adoucir, d'autant plus que c'eſt un pur Galliciſme, que de dire *Critica Annalium*, pour dire la Critique des Annales. Mais l'Auteur n'étoit nullement infecté de la maladie de ceux, qui ne veulent employer ni mot, ni expreſſion, qui ne ſoient du bel uſage. Il s'eſt contenté de parler clairement & nettement, aux gens de ſon ſiecle ; ſans ſe mettre en peine ſi Ciceron l'entendroit, ou non, s'il revenoit au monde. On eſt tout accoutumé à ce ſtile, & ceux qui s'appliquent à l'étude de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, n'en ſont nullement choquez. L'Auteur, que l'on critique & que l'on ſupplée ici, ne s'eſt pas non plus piqué d'une grande élegance.

II. LE Second Tome contient les Critiques & les Supplémens, qu'il y a à faire à l'Hiſtoire de Baronius, depuis la mort de Théodoſe *le Grand*, juſqu'au Pontificat de S. Martin, ou depuis

puis l'an CCCXCV jusqu'à l'an DC XLIX. Comme ce Tome & les suivans sont nouveaux, on indiquera en peu de mots, ce que l'on y trouve de particulier; mais quelque briéveté qu'on y pût apporter, il ne seroit pas possible de mettre ici le contenu des trois Tomes. On se contentera donc de parler ici du second, & l'on renverra les autres à d'autres Volumes. Je suivrai l'ordre des années, & je marquerai seulement les Paragraphes, où chaque chose se trouve.

L'an CCCXCV, Arcadius & Honorius succéderent à leur pere Theodose, le premier en Orient & l'autre en Occident. Cette † même année, *Arcadius* épousa *Elie Eudoxie* fille de *Bauto*, Capitaine Franc de nation. Il ne la faut pas confondre avec *Licinie Eudoxie* fille de Théodose *le jeune*, comme a fait *Baronius*.

On persuada à ces Empereurs, * comme *Sozomene* le raconte, que le bonheur, que Théodose leur pere avoit eu pendant son regne, & la facilité avec laquelle on avoit fait perir *Rufin*, qui leur dressoit des embuches, étoient des effets de la *pieté* de cet Empereur; c'est à dire, selon le langage de ce tems-

† *Num.* 3. * *Lib. VIII. c.* 1.

tems-là, du bien qu'il avoit fait au parti Orthodoxe, & de ce qu'il avoit maltraité les Héretiques. C'eſt pourquoi ils confirmerent tout ce que leur Pere avoit fait, en faveur de l'Egliſe Orthodoxe, & firent quantité de Lois, contre les Héretiques & les Schiſmatiques; que l'on trouve dans le Code Théodoſien, au Titre *des Héretiques*. *Baronius* en avoit rapporté quelques unes, mais le Code Théodoſien ayant été publié depuis, & commenté par *Jaques Godefroi*, qui étoit un très-ſavant homme dans ces ſortes de choſes; le P. *Pagi* † ſe ſert de ſes lumieres, en le citant ſelon ſa coûtume; car il lui faut donner cette loüange, qu'il ne s'attribue jamais les découvertes des autres, & qu'il rend à châcun la juſtice, qui lui eſt duë. Les Empereurs donc firent alors pluſieurs Lois, contre les Ariens, les Eunomiens, les Luciferiens, les Macedoniens &c. Ils ôterent, entre autres, * aux Eunomiens, qui étoient des Ariens outrez, le droit de teſter, & de recevoir quelque choſe par le teſtament d'un autre, & les exclurent de tous les Emplois de la Cour.

† *Num. 5. & ſeqq.* * *Leg. 25. C. T. de Hæreticis.*

Ce fut cette même année, que S. *Augustin* fut fait Evêque d'Hippone ; & que *Sulpice Severe* commença son Histoire. Le P. *Pagi* rapporte, à la même année, d'autres choses de moindre conséquence ; & il est bon de savoir, autant qu'il est possible, les dates de tout ; pour ne pas se tromper, quand il faut expliquer quelque chose par rapport au tems. Mais je ne m'arrêterai, dans cet Extrait, qu'à ce qui est le plus digne de remarque.

L'an CCCXCVI. Arcadius † ordonna que les lieux, qui appartenoient aux Hérétiques, dans Constantinople, & où ils s'assembloient, seroient confisquez ; que leurs Ecclesiastiques seroient chassez de la même ville, & qu'il leur seroit défendu de s'assembler, quand ce ne seroit que pour prier Dieu. Ce qu'il y a de particulier, c'est que ce même Empereur protegeoit extraordinairement les Juifs ; comme il paroît par les lois qu'il donna en leur faveur, que l'on trouvera au Liv. XVI. du Code Théod. Tit. VIII. Il est difficile de comprendre, comment les Empereurs pouvoient s'imaginer de s'attirer la faveur du Ciel, en persecutant les Héretiques, dont plu-

† *Leg.* 30. *Ibid.*

plusieurs recevoient au moins la plûpart des dogmes essentiels du Christianisme ; & en favorisant les Juifs, qui le rejettoient entierement ; car enfin on ne pouvoit pas douter, sans folie, que les Juifs ne fussent ennemis jurez de Jesus-Christ, & ne le regardassent comme un imposteur : & que les Hérétiques, comme les Arriens, de quelque espece qu'ils fussent, les Macedoniens, les Novatiens &c. ne le crussent au contraire, pour le moins, envoyé du Ciel, & ne fissent profession de reconnoître toute sa doctrine comme veritable ; quoi qu'ils se trompassent, à l'égard du sens, qu'ils donnoient à quelques uns de ses articles. Cela étant, si Jesus-Christ se plaisoit à voir persecuter les Hérétiques, & donnoit à cause de cela des victoires aux Orthodoxes ; il devoit à plus forte raison se réjouïr de voir mal-traiter les Juifs. Faire profession de rejetter tout, sans même daigner écouter les Chrétiens, comme faisoient les Juifs ; & faire profession de recevoir tout, mais se tromper dans quelques articles, sont des fautes qui assurément ne sont pas égales. Cependant on traitoit très-favorablement ceux qui commettoient la plus grande, & la plus inexcusa-

ble, & très-cruellement ceux qui étoient coupables de la moindre.

Mais il eſt facile de deviner pourquoi on en uſoit ainſi. On n'avoit aucun égard en cela aux regles ordinaires de la Juſtice; & l'on ne penſoit pas tranquillement à ce que l'on faiſoit. On ne ſuivoit que la paſſion de quelques Eccleſiaſtiques Orthodoxes, qui n'ayant point de peur, que les Juifs leur enlevaſſent leurs auditeurs, ne ſe mettoient guere en peine de ce qu'ils croyoient; mais qui craignant que les Docteurs Héretiques ne gagnaſſent leurs brebis, & ſe laſſant de diſputer contre eux, pouſſoient les Empereurs à les perſecuter. Pour cela, il falloit intereſſer la gloire de Dieu, & le repréſenter comme terriblement irrité contre ceux, qui pouvoient exterminer les Héretiques, & qui ne le faiſoient pas, & donnant des victoires aux Orthodoxes perſecuteurs: & au contraire faiſant battre ceux, qui avoient pitié de ceux qui étoient dans l'erreur. Pour les Juifs, on les laiſſoit là, comme ſi Jeſus-Chriſt ne ſe mettoit point en peine d'eux. Peut-être achetoient-ils, par des préſens, les faveurs qu'on leur faiſoit; au lieu que les Héretiques Chrétiens prétendoient, que

que la tolerance leur étoit duë, & faisoient scrupule de l'acheter.

Le malheur est, que ces victoires des Princes persecuteurs n'étoient pas grand chose, en comparaison des desordres, que l'on avoit vûs dans l'Empire Romain, depuis vint ans; que S. *Jerome* † déplore, en termes tragiques, dans une lettre écrite cette année; & il en arriva d'autres bien plus grands, dans la suite, en Italie & en Afrique, par l'invasion des Goths & des Vandales. Aucunes persecutions des Heretiques, de la part des Empereurs, ni aucuns anathêmes de la part des Conciles, ne purent flêchir la colere du Ciel, qui abandonna l'Empire Romain en proie aux Barbares. Je m'étonne comment, il ne prit pas envie aux Empereurs d'essayer d'appaiser le Ciel, d'une maniere toute contraire, & de supporter les Heretiques; puis qu'en les persecutant, ils voyoient que les Barbares devenoient plus formidables par tout, & qu'ils envahissoient les plus belles Provinces de l'Empire. Cette conduite auroit été conforme à l'Humanité, & à la Charité Chrétienne. La bonne Politique y conduisoit les Empereurs, & le repos de l'Empire le

† *Ep. 3, ad Heliodorum.*

demandoit. Mais l'aigre paſſion, que les Eccleſiaſtiques avoient de dominer ſur les conſciences, & leur inhumanité, couverte du maſque de l'Orthodoxie, prévalut, & fit que les Empereurs foulerent aux pieds, non ſeulement la Juſtice, mais même l'Humanité & la Charité, & négligerent entierement les veritables interêts de l'Empire; pour ſatisfaire aux importunitez des perſecuteurs. J'ai crû devoir dire une fois des veritez, auſſi importantes que celles-là, pour n'y pas revenir.

On croit que c'eſt en ce tems-ci, qu'un S. *Ninian* convertit les Pictes méridionaux à la foi Chrétienne, & que S. *Nicete* Evêque de Romatiane, dans la Servie, fit la même choſe, à l'égard de certains peuples Barbares du Septentrion. S. *Paulin* a fait un Poëme à ſon honneur.

En CCCXCVII. *Ruſin* † & *Melanie* revinrent à Rome, après avoir demeuré vint-cinq ans en Orient; date qui ſert à entendre divers endroits de S. *Paulin*, & d'autres Anciens. * *Ruſin* fut le premier, qui apporta en Occident la connoiſſance de l'*Origeniſme*, qui juſqu'à lors y avoit été inconnu. Il y traduiſit le livre *des Principes*, & quoi

† *Num.* 2. *& ſeq.* * *Num.* 13. *& ſeqq.*

quoi qu'il le traduſit à ſa mode, en y ajoûtant, ou en y retranchant & changeant ce qu'il vouloit ; on y vit pluſieurs ſentimens, qui n'avoient pas été connus en Occident. Comme on ne les entendoit pas encore bien, & qu'*Origene* n'avoit été condamné, par aucun Concile, *Rufin* gagna l'eſtime de bien des gens, & obtint facilement de *Sirice*, Evêque de Rome, des *lettres formées*, comme on les nommoit ; c'eſt à dire, un certificat de la pureté de la doctrine, de celui qui les portoit. S. *Jerôme*, qui étoit ſon ennemi, & un violent ennemi, lui reprocha d'avoir ſurpris Sirice.

Les Conciles de Carthage tenus vers ce tems-ci étoient aſſez embarraſſans, pour les dates, & le P. *Pagi* a tâché de les ranger, & a expliqué divers de leurs Canons. Mais c'eſt à quoi l'on ne peut pas s'arrêter.

L'année CCCXCVIII. devoit être fatale à la Religion Chrétienne, ſelon je ne ſai quelle prédiction des Payens ; de laquelle S. *Auguſtin* parle, dans ſa Cité de Dieu Liv. XVIII. c. 54. Ils diſoient que le culte de Jeſus-Chriſt, ne devoit ſubſiſter que CCCLXV ans, d'où S. *Auguſtin* concluoit que Jeſus-Chriſt ayant commencé à être adoré,

ſous le Conſulat des deux *Geminus*, ſous lequel il étoit mort & reſſuſcité, cette prédiction auroit dû être accomplie, ſous le Conſulat d'*Honorius* & d'*Eutychien*, juſqu'auquel il y avoit CCCLXV ans. Mais la verité eſt, qu'il y a une erreur dans ce calcul; car il y a CCCLXIX ans, depuis l'un de ces Conſulats, juſqu'à l'autre. Auſſi le P. *Pagi* voudroit, que l'on mît dans S. *Auguſtin* ce dernier nombre au lieu du précedent; mais il ſe pourroit auſſi faire, que S. *Auguſtin* lui même ſe fût trompé.

Bien loin que la Chrétienté ſouffrit quelque diminution cette année, † *Arcadius*, preſſé par *Porphyre* Evêque de Gaze, fit un Edit, par lequel il fit fermer les Temples des Idoles, dans cette ville, & défendit aux Payens de conſulter le Dieu *Marnas*, que l'on y adoroit, d'un culte tout particulier. Mais les Idolatres trouverent moyen de corrompre un certain *Hilaire*, à qui l'Edit de l'Empereur avoit été confié; & il leur permit de conſulter *Marnas*, en ſecret.

L'année ſuivante CCCXCIX. *Arcadius* abolit * une fête, publique, qui ſemble n'avoir été établie, que du tems

† *Num.* 24. *& ſuiv.* * *Num.* 5.

tems de *Conſtantin*. On la nommoit *Majuma*, mot que quelques uns tirent de *Maius*; dans la ſuppoſition qu'on faiſoit cette fête, au mois de Mai. Mais *Jaques Godefroi* a fait voir, ſur le titre *de Majuma* du Code Théodoſien, que ces fêtes ſe célebroient au mois d'Août. *Baronius* a mieux aimé tirer ce nom de *Majuma*, ville maritime de la Paleſtine, près de Gaze. Cette fête conſiſtoit en des feſtins & en des débauches publiques, dont on trouvera la deſcription dans *Godefroi*, auquel le P. *Pagi* nous renvoye. On peut auſſi voir ce qu'*André Rivinus* en a recueilli, dans un traité qu'il publia à Leipſic, en 1651. & que l'on trouve dans un Tome de Diſſertations d'Auteurs Allemands, imprimé en 1702. à Utrecht, par les ſoins de Mr. *Gravius*.

* Je croirois plûtôt que *Majuma*, en caracteres Hebreux נמעמ étoit un nom de Venus, auſſi bien que *Maia*, que les Orientaux lui donnerent alors, en faiſant alluſion à la fable Greque, car les fables & les ſuperſtitions de l'Orient & de l'Occident s'étoient mêlées enſemble, depuis l'Empire des Seleucides, qui faiſoit naître Venus de l'eau.

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

l'eau. On sait que מים *mémin* en Syriaque signifie *de l'eau*, & de là on a formé, comme il semble, le nom de *Majuma*; comme celui de *Maja*, de מים *maja*, qui signifie la même chose, en cette même Langue. Il est certain qu'il y a eu des Théologiens Payens, qui ont crû que la Déesse *Maia* étoit femme de Vulcain, comme il paroît par *Macrobe*, dans ses Saturnales Liv. 1. c. 12. Quelque fois ils confondoient *Maia*, *Venus*, & la *Nuit*. Ainsi *Proclus* sur le Timée de *Platon* p. 294. de l'Ed. de Bâle, cite un vers, non de *Platon*, comme quelcun l'a crû, mais d'un ancien Poëte qu'il ne nomme pas, où *Maia* est confondue avec la Nuit:

Μαῖα θεῶν ὑπάτη, Νὺξ ἄμβροτε, πῶς τάδε φράζεις;

O Maia qui êtes au dessus des Dieux, Nuit immortelle, comment dites-vous cela?

L'Auteur des Hymnes, attribuées à *Orphée*, nomme cette Déesse *Cypris*, ou Venus;

Νὺξ γένεσις πάντων, ἣν καὶ Κύπριν καλέσαμεν.

ô Nuit,

ô *Nuit*, *l'origine de toutes choſes*, *que nous devons auſſi appeller Cypris*. Je ne croi pas que ces idées ſoient conformes aux premieres idées, que l'on a euës de Venus; mais il ſuffit que les Grecs aient ſoûtenu ces rêveries, avant qu'on ait parlé de *Maia*, ou de *Majuma*, en Syrie. Je ne m'arrêterai plus à cela, pour ne pas employer l'eſpace qui me reſte, en digreſſions.

Comme † les Empereurs avoient fait divers Edits, contre les Temples des Payens & leurs Idoles; quelques Chrétiens indiſcrets abatoient les ſtatues, qui n'étoient que par ornement, dans les bâtimens publics, comme dans les Bains. C'eſt ce qui fit qu'*Honorius* ordonna, qu'on ne toucheroit point à ces ſortes de ſtatues, ni dans les Eſpagnes, ni dans les Gaules. En Afrique, le même Empereur défendit aux Payens leurs ſacrifices, & fit fermer les Temples; mais il leur permit les réjoüiſſances publiques, qu'ils avoient accoûtumé de célebrer en certains tems de l'année, & défendit de détruire leurs Temples. Cependant quelques Officiers de l'Empereur commencerent à le faire en Afrique, comme S. *Auguſtin* le témoigne, dans ſa

† *Num.* 8. *& ſeqq.*

Cité de Dieu Liv. XVIII. Ch. dernier. En Orient, *Arcadius* ordonna qu'on démolît les Temples des Idoles, qui se trouveroient à la campagne, par toute la Phénicie.

C'est * ainsi que les Chrétiens continuoient à rendre aux Payens ce qu'ils en avoient souffert, pendant les trois premiers siecles; au lieu de les gagner par la patience, & par la douceur, qu'ils avoient tant prêchées, lors qu'ils étoient les plus foibles. Cette conduite étoit propre à rendre les Payens plus opiniâtres, en leur persuadant que les Chrétiens n'avoient affecté de parler de Moderation & d'Humanité, que par interêt; & nullement par principe de Religion, comme ils le disoient. Au moins, il est certain, qu'ils perdoient par-là le droit de se plaindre de la maniere, dont les Payens les avoient traitez autrefois, & de vanter la douceur de leur Religion; qu'ils deshonoroient tout à fait, par ces persecutions. On peut voir les Lois contre les Payens, dans le Code Theodosien, au Titre *de Paganis Sacrificiis, & Templis.*

On ne doit pas s'imaginer que les peines, que les Chrétiens imposoient aux

* *Réflexions de l'Auteur de la B. C.*

aux Payens, qui sacrifioient fussent légeres. † Si le Sacrifice avoit été fait dans un lieu particulier, au fû du proprietaire, ce lieu étoit confisqué; sinon il falloit payer vint cinq livres d'or, aussi bien que si ç'avoit été dans un Temple. Que si l'on regardoit les entrailles des victimes, pour savoir l'avenir, c'étoit un crime de Leſe-majesté. S. *Augustin*, qui vivoit dans ce tems-ci, parle ainsi aux Donatistes, dans son Ep. XCIII. §. 10. „ Qui „ d'entre nous, ou d'entre vous ne „ loue pas les Lois, que les Empe„ reurs ont faites contre les Sacrifices „ des Payens? En cette occasion, né„ anmoins la peine est beaucoup plus „ séyere, car le supplice de cette im„ pieté est la mort. *Quis nostrûm, quis vestrûm non laudat leges, ab Imperatoribus datas adversûs sacrificia Paganorum? Et certè longè ibi pœna severior constituta est, illius quippe impietatis capitale supplicium est.*

Cette étrange maniere d'agir étoit d'autant plus dangereuse, que la campagne étant pleine de Païsans Payens, & c'est delà d'où la Religion fut nommée *Pagana*, ou des villages) ils dé-

M 7 fen-

† Voyez le Liv. 16. au Titre *de Paganis Sacrificiis & Templis.*

fendoient leurs Temples avec chaleur, & qu'on ne venoit pas à bout de ces gens-là, ſans combat. Ainſi † quoi qu'*Arcadius*, pouſſé par S. *Chryſoſtome*, eût ordonné qu'on démolît les Temples de la Phénicie, ſans tumulte; néanmoins il y eut des gens bleſſez & tuez parmi les Moines, qui étoient les principaux inſtrumens de ces ſortes d'executions. On peut voir là-deſſus la Harangue de *Libanius*, en faveur des Temples; où cet Orateur fait le même perſonage, devant Theodoſe, que les Chrétiens avoient fait autrefois devant les Empereurs Payens. J'avouë que ce ſpectacle, s'il faut ainſi le nommer, me fait de la peine, & que je voudrois que ceux, qui défendoient la Verité ſe fuſſent conſervé l'honneur d'avoir été les ſeuls perſecutez, pour la Religion.

Mais les Evêques du IV. Concile de Carthage, ayant fait une députation à *Honorius*, pour obtenir de lui que l'on détruiſît tous les reſtes de l'Idolatrie Payenne, & que l'on défendît même les fêtes publiques; *Honorius* ſe contenta, comme je l'ai dit, de défendre les Sacrifices. Ce fut apparemment pour cela, qu'*Aurele*, Evêque de Carthage, * con-

† *Num.* 10. * *Num.* 11.

conſerva le Temple de la Déeſſe *Céleſte* dans cette ville, où l'on trouva par haſard une inſcription, que l'on crut être prophetique. C'eſt qu'il y avoit ſur le frontiſpice du Temple, qu'*Aurele Oneſime l'avoit dédié à l'invincible Déeſſe Céleſte.*

INVICTAE.
CAELESTI.
AUR. ONESI-
MUS. D. D.

On prétendit que c'étoit un ſigne, qu'un Evêque, nommé *Aurele*, conſacreroit ce Temple à la Providence Céleſte. Cette conduite des Chrétiens cauſa des ſéditions en Afrique.

L'an CCCC † *Siſinnius*, *Martyrius* & *Alexandre* ſouffrirent le Martyre, dans une vallée des Alpes, nommée *Anaunia*, & l'on porta en ſuite leurs reliques à Milan. *Simplicius*, Evêque de cette ville, y mourut cette année & eut pour ſucceſſeur *Venerius*.

Baronius avoit rapporté, mal à propos, à cette année & à la précedente, diverſes choſes touchant les Origeniſtes, que le P. *Pagi* fait voir appartenir aux ſuivantes, auſſi bien que quelques

† *Num.* 2. *& ſeq.*

ques actions de S. *Chrysostome*. On dit que ce fut en ce tems, que cet Evêque introduisit la coûtume des *Antiphonies*, ou de faire chanter les Pseaumes, tour à tour, par deux chœurs differens; mais le P. *Pagi* croit, que *Socrate* a eu raison d'attribuer cet établissement à S. *Ignace*.

Ce fut aussi environ † cette année, que mourut un Abbé nommé *Maron*, duquel les Maronites ont tiré leur nom.

La CCCCI. *Theophile*, Evêque d'Alexandrie, ‡ fit condamner les Ouvrages d'*Origene*, dans un Synode qu'il tint en cette ville, & qui ordonna que ceux, qui approuveroient ces livres seroient excommuniez. * Il paroîtroit étrange, que l'on eût laissé tant d'années les livres d'*Origene*, sans les censurer, & qu'on se fût mis ensuite dans la tête de les défendre, pour quelques opinions Platoniciennes; pendant qu'on laissoit tant de livres, pleins d'erreurs, courir le monde sans rien dire; si † *Socrate* & * *Sozomene*, ne nous avoient pas conservé l'Histoire de l'origine de cette affaire. Mais ils nous ont appris que ce ne fut qu'une passion particu-

liere

† *Num.* 17. *& seqq.* ‡ *Num.* 2. *& seqq.*
* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*
† *Lib. VI.* * *Lib. VIII.*

liere de *Théophile* d'Alexandrie, homme avare & violent ; qui ſe ſervit de cette occaſion, pour perdre quelques Eccleſiaſtiques, & quelques Moines d'Egypte, qui n'approuvoient pas ſa conduite. Il employa toute la mauvaiſe foi poſſible, & les artifices les plus honteux, pour perdre ces gens-là, comme ces deux Hiſtoriens le témoignent. Il eſt vrai que *Baronius* & *de Sponde*, ſon Abreviateur, prétendent, que ces deux Hiſtoriens ſe ſont laiſſé tromper, par quelque Origeniſte. Mais ils n'en donnent aucune preuve, & je ne vois pas pourquoi, nous ne croirions pas le mal, que ces Hiſtoriens diſent de *Théophile*, & que nous croirions bien *Théophile*, dans ſa propre cauſe, contre les Origeniſtes. Il eſt auſſi probable, à conſiderer la choſe en général, qu'il n'étoit nullement homme de bien : qu'il l'eſt que ceux, qu'il perſecutoit, étoient de méchantes gens ; car on ſait bien que les dignitez ne rendent pas les gens meilleurs Chrétiens. Mais ſi l'on examine la conduite, que *Théophile* garda enſuite envers S. *Chryſoſtome*, on jugera par-là, qu'il n'y a rien dont il ne fût capable. Auſſi † l'Auteur de l'*Hiſtoire Tripartite* a-t-il

† *Lib. X. c. 10.*

t-il pris ce que *Socrate* & *Sozomene* en ont dit, pour la vérité. On voit encore, par le I. Dialogue de *Sulpice Severe*, que bien des gens croyoient alors que *Théophile* avoit tort. Ceux qui liront les Epîtres d'*Iſidore* † de Péluſe, qui vivoit de ſon tems, & qui avoit vû ſa conduite, verront que cet illuſtre Anachorete, avoit très-méchante opinion de cet Evêque. On dira que S. *Epiphane*, & S. *Jerôme* louënt *Théophile*; mais on ſait qu'ils n'étoient rien moins, que des eſprits calmes & moderez, & qu'ils s'attachoient au parti, qu'ils croyoient le plus fort. S. *Jerôme*, en particulier, avoit été d'abord pour *Origene*, l'avoit loué infiniment, & le copioit par tout; mais depuis ſes brouilleries avec *Jean de Jeruſalem*, ſon Evêque, & avec *Rufin*, il s'attacha à diffamer *Origene*. On voit bien, par ſes Ecrits, que c'étoit un homme étrangement paſſionné, pour ne pas en dire ici davantage.

Théophile * cependant, ayant envoyé ſa Lettre Paſchale, où il condamnoit les livres d'*Origene*, à Rome; & quelques Dames, & entre autres *Marcella*, amie de S. *Jerôme*, s'étant miſes à ſolliciter contre *Origene*, *Anaſtaſe*

† *Lib. I. Ep. 152.* * *Num. 9. & ſeqq.*

Theſe condamna auſſi ſes livres, ſur quelques verſions, qu'il en avoit vuës.

* Pour agir régulierement, dans une affaire de cette conſéquence, & pour rendre juſtice à un Auteur de la réputation d'*Origene*, il auroit fallu premierement nommer des gens non-intereſſez; pour lire tous ſes Ouvrages, pour en extraire les opinions erronées, qui y pouvoient être, & pour diſtinguer les Livres, où il n'y avoit rien à redire; afin d'avertir des Ouvrages, que l'on pouvoit lire ſûrement, de ceux où il y avoit quelque erreur, & des ſentimens que l'on devoit regarder comme erronez. S'il y avoit des réveries Platoniciennes, en divers endroits de ſes Ouvrages, comme on ne peut pas en douter; il y avoit auſſi des endroits ſi excellens & ſi bien tournez, qu'on ne pouvoit pas empêcher de les lire, ſans faire tort aux Chrétiens. Mais la violence des Egyptiens, preſſez par leur Patriarche, ne ſouffroit aucune moderation. Ce que l'on vient de dire eſt néanmoins le ſentiment des perſonnes ſages de ce tems-là, comme on le verra dans le I. Dialogue de *Sulpice Severe*.

Rufin acheva cette même année ſes *In-*

* *Réflexions de l'Auteur de la B. C.*

Invectives contre S. *Jerôme*, auxquelles ce dernier opposa bien-tôt après ses Apologies ; qui sont pleines d'aigreur & d'emportement.

Ce fut cette même année encore, que † S. *Chrysostome* se brouilla avec l'Imperatrice, à qui il reprocha de s'être mise en possession de la vigne d'une pauvre veuve. C'est ce qu'il dit lui même à *Porphyre* de Gaze, & à *Jean* de Cesarée, qui étoient venus à Constantinople, pour obtenir de l'Empereur, qu'il leur fût permis de raser les Temples des Idoles à Gaze. *Chrysostome* les recommanda à l'Eunuque *Amantius*, parce qu'il n'osoit pas s'adresser lui même à l'Empereur ; que l'Imperatrice avoit mis de mauvaise humeur, contre lui. *Porphyre* fut introduit auprès de cette Princesse, qui étoit prête d'accoucher, & après en avoir été bien reçu, & lui avoir recommandé son affaire, il lui dit ces paroles : *travaillez pour Jesus-Christ ; & pour vôtre travail il vous donnera un Fils, qui vivra & sera Empereur, vous le voyant & en jouissant, pendant plusieurs années.*

Il arriva peu de jours après qu'Eudoxie eut un fils, & *Porphyre*, qui avoit

† *Num.* 24. *& seqq.*

voit prophetizé, ſur la prédiction que *Procope*, Moine de Rhodes lui en avoit faite, lors qu'il alloit à Conſtantinople, obtint tout ce qu'il voulut, & fit démolir les Temples de Gaze. C'eſt ce que dit *Marc*, Diacre de Gaze, qui étoit préſent. Cependant la Prophetie ne réüſſit pas tout à fait, car *Eudoxie* mourut l'an CCCC IV. Mais pour ſauver la verité de cet oracle, le P. *Pagi* veut que l'on traduiſe : *il vivra & ſera Empereur, pendant pluſieurs années, vous le voyant, & en joüiſſant* ; de ſorte qu'*Eudoxie* ayant vû ſon Fils Empereur (car ſon Pere lui donna d'abord ce titre) pendant quatre ans, elle en joüit, en quelque ſorte.

* Il vaudroit mieux que l'on s'abſtint de cette coûtume, de promettre & d'expliquer des proſperitez temporelles, comme des faveurs du Ciel ; qui engage par là les Princes à maltraiter ceux qui ſont dans l'erreur, quels qu'ils puiſſent être. La raiſon de cela eſt, qu'il n'eſt pas vrai, que la Providence favoriſe plus les perſecuteurs, que les autres ; & que ſi l'on ſe donne la liberté de conjecturer, de ceux que Dieu favoriſe, par de ſemblables évenemens ;

* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

nemens ; les infideles auront autant d'avantage, que les Chrétiens. C'eſt ainſi que *Libanius*, dans ſa Harangue *des Temples*, publiée par *Jaques Godefroi*, dit que *Conſtantin le Grand* avoit été bien puni, de ce qu'il s'étoit attribué les richeſſes des Temples ; puiſqu'il avoit lui même fait perir un de ſes fils & ſa femme, que ceux de ſa race s'étoient armez les uns contre les autres, & qu'elle étoit éteinte ; quoi qu'il lui fût plus avantageux d'avoir laiſſé de la poſterité, qu'une ville qui portoit ſon nom, & qui n'étoit embellie, que de ce que l'on avoit ôté à d'autres. Pour *Conſtance*, qui avoit détruit les Temples, & en avoit donné les materiaux à ſes Courtiſans, il avoit paſſé ſa vie, dans la crainte de la guerre, du côté des Perſans ; & ceux, qui s'étoient enrichis des choſes ſacrées, avoient été tous malheureux. C'eſt ainſi que parloit *Libanius*. Je pourrois rapporter de plus les inſultes, que les Payens faiſoient aux Juifs, à cauſe de leurs malheurs, & les diſcours, qu'ils tenoient du bonheur de l'ancienne Rome, pendant qu'elle avoit adoré fidelement les Dieux. Mais en voilà aſſez, pour en pouvoir conclurre que les bien-faits, ou les mal-

heurs

heurs de cette vie, ne prouvent rien, à l'égard de la faveur, ou de la colere du Ciel; quoi qu'en puissent dire ceux, qui profitent de ces évenemens, pour porter les Princes au bien, ou au mal.

Mais les bons Prélats aimoient autant pour le moins les biens temporels, que ceux de l'autre vie, & de là vient qu'ils étoient étrangement jaloux des prérogatives de leurs Sieges. Ainsi cette * année, il y eut un Concile à Turin, où l'Evêque de Vienne & celui d'Arles disputerent de la Primauté. Le Concile jugea que celui, qui pourroit prouver, que sa ville étoit *Métropole*, seroit le Primat.

Comme cette même Controverse fut renouvellée, à l'occasion de la division des Gaules en sept Provinces, l'Auteur fait diverses remarques sur cette division. On appella depuis *Septimanie* le Languedoc, & quelques provinces voisines. Il faut néanmoins remarquer, qu'il ne s'agissoit pas ici de montrer que Vienne, ou Arles étoit *Metropole Civile*, mais seulement *Metropole Ecclesiastique*; car à l'égard de Vienne, il étoit indubitable que c'étoit une *Metropole Civile*. Arles prétendoit seulement cet avantage, parce que

* *Num.* 30. *& seqq.*

que S. *Trophime*, disciple des Apôtres, avoit fondé son Eglise, avant qu'il y en eût aucune dans les Gaules. Le P. *Pagi* conclut delà, que puis que l'on tenoit pour sûr, au commencement du cinquiéme siecle, que S. *Trophime* avoit prêché à Arles dès le premier; il n'est pas vrai, que la plûpart des Eglises des Gaules, excepté Lion & quelques autres, ne furent fondées, que vers le milieu du troisiéme siecle. Il dit encore qu'on n'auroit pas employé cette raison à Rome, du tems des Papes *Zosime*, & *Leon* I. pour prouver la Primauté d'Arles, si elle n'avoit pas été vraie, & constante.

* Mais on peut repliquer à cela que c'étoit le tems, où l'on commença à débiter mille fables des premiers siecles, en vertu de je ne sai quelles traditions incertaines. Dès lors, il n'y eut guere d'Eglises considerables, qui ne voulussent passer pour avoir été fondées au moins, par les Disciples des Apôtres. Il étoit plus facile en ce tems-là de débiter des fables, & de les soûtenir, qu'en celui-ci; témoin la fable de l'invention de la Croix, que *Sulpice Severe* raconte aussi hardiment, que si plusieurs siecles écoulez depuis eussent caché

* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

caché la vérité du fait, & qu'il ne fût plus possible de la savoir ; quoi qu'il n'y eût qu'un peu plus de soixante ans, qu'on prétendoit que cette miraculeuse découverte avoit été faite. Les raisonnemens fondez sur la bonne foi des hommes, & principalement sur celle des Ecclesiastiques, lors qu'ils ont eu quelque interêt à n'être pas sinceres ; ces raisonnemens, dis-je, ne peuvent pas être fort décisifs, après tant d'exemples de leurs fourberies, ou de leur ignorance. Pour revenir à nôtre Auteur, il fait voir néanmoins qu'avant le Concile de Nicée, il n'y avoit point de Métropole Ecclesiastique, dans les Gaules.

L'an CCCCII. les Moines d'Egypte, qui défendoient les Ecrits d'*Origene*, & qui ayant été chassez d'Egypte, par *Théophile*, s'étoient retirez d'abord dans la Palestine, allerent à Constantinople, où ils trouverent S. *Chrysostome*, qui les favorisa autant qu'il put ; mais qui étant mal en Cour, ne pouvoit pas leur rendre grand service. S. *Epiphane*, au contraire, ayant embrassé chaudement le parti de *Théophile*, les fit condamner dans son Ile de Cypre, & étant allé à Constantinople querella S. *Chrysostome*, de ce qu'il li-

soit les livres d'*Origene*, & leur fit tout le mal qu'il put, avant que de mourir. Il mourut cette même année, en retournant de Constantinople, en l'île de Cypre. *Socrate* & *Sozomene* lui donnent tout le tort, dans la querelle qu'il fit à S. *Chrysostome*. *Baronius* a voulu, à cause de cela, rendre suspecte la narration de ces Historiens; mais le P. *Pagi* montre, après *Henri de Valois*, que l'on n'a aucun sujet de les soupçonner de peu d'exactitude, ou de mauvaise foi.

Théophile condamna de nouveau les Origenistes, dans une autre Lettre Paschale, que S. *Jerôme* traduisit aussi en Latin, & qu'il envoya à Rome à *Pammachius* & à *Marcella*, avec une Lettre; sur laquelle notre Auteur fait diverses remarques importantes à la Chronologie de ce tems-là. Mais *Théophile* ne put pas entierement extirper l'Origenisme, comme il auroit fait, s'il s'y étoit pris d'une maniere raisonnable.

Le P. *Pagi* † montre, contre l'opinion commune, qu'*Anastase* Evêque de Rome mourut le 14. de Decembre de l'année précedente, & que le siege ayant vaqué sept jours, *Innocent* lui succeda.

Cette

† *Num.* 16. *& seqq.*

Cette année * se tint le I. Concile de Miléve, sur lequel on fait quelques remarques contre *Donatus*, aussi bien que sur la division de la Numidie en deux Provinces.

En ce tems-ci *Honorius*, qui avoit demeuré à Milan, depuis la mort de *Theodose*, † alla demeurer à Ravenne, comme en lieu plus fûr, qui fut depuis le siege de l'Empire. Le siege du Préfet des Gaules, qui avoit été à Treves, fut aussi transferé à Arles; depuis que Treves eut été ruinée par les Francs.

L'an CCCCIII. ‡ S. *Chrysostome*, étant toûjours plus brouillé avec l'Impératrice, qu'il choca par un sermon, qu'il fit contre les femmes; & qu'elle crut être fait exprès pour elle, elle employa contre lui *Théophile* d'Alexandrie; qui tint un Synode dans un fauxbourg de Chalcedoine, nommé *le Chêne*, où tous les ennemis de Chrysostome se rendirent, & particulierement quelques Evêques qu'il avoit déposez, en Asie, pour Simonie. S. *Chrysostome* refusa d'y comparoître, parce que ce Synode étoit composé de ses ennemis, & en appella à un Concile

* *Num.* 21. *& seqq.* † *Num.* 29. *& seqq.*
‡ *Num.* 2.

Ecumenique. Mais il fut dépoſé ſur des accuſations, que l'on fit contre lui, & auxquelles perſonne ne répondit de ſa part, & trois jours après emmené en exil, dans une ville du Pont, par ordre de l'Empereur. On peut voir l'hiſtoire de ce Synode, dans la vie de S. *Chryſoſtome* †, par *George* Evêque d'Alexandrie, & dans celle que *Palladius* d'Helenopolis a écrite. Il faut encore y joindre les Actes, que l'on trouve dans *Photius*, Cod. LIX. Quoi que *Baronius* ait voulu douter de la verité des Actes de ce Synode, apparemment à cauſe de l'iniquité que l'on y voit; on fait voir, contre lui, qu'ils ſont dignes de foi. Mais peu de tems après, un tremblement de terre étant arrivé à Conſtantinople, & le Peuple, qui étoit pour S. *Chryſoſtome*, en attribuant la cauſe à la maniere indigne, dont on l'avoit traité, *Arcadius* le fit revenir; mais il ne jouït pas d'un long repos.

Cette * année, S. *Paulin* fut fait Evêque de Nole, comme le P. *Pagi* le fait voir, contre divers ſavans hommes, qui ont été dans des ſentimens oppoſez.

En CCCC IV. ‡ *Honorius* ne rétablit

† *Apud Photium Cod.* 96. * *Num.* 10.
‡ *Num.* 2. *& ſeqq.*

blit point les Jeux Séculaires, comme *Baronius* l'a crû, & il abolit même le Spectacle des Gladiateurs, qui avoit subsisté jusqu'à présent.

† L'année précedente, on avoit érigé à Constantinople près de l'Eglise, une statue d'argent à l'Imperatrice, & comme on celebra des jeux autour de cette statue, S. *Chrysostome* ne put s'empêcher d'invectiver contre l'Imperatrice. Cette Princesse, irritée au dernier point contre lui, fit assembler un Concile à Constantinople, où il fut dépose; sous prétexte qu'ayant été condamné par un Synode, il ne pouvoit pas se rétablir de lui même. C'étoit un reglement d'un Concile, tenu par les Ariens à Antioche l'an CCC XLI. *Chrysostome* eut beau faire voir que ce Canon ne lui étoit pas contraire; ou que, s'il lui étoit contraire, il n'étoit pas obligé de s'y soumettre, parce que c'avoit été un Synode Arien, qui avoit fait ce Canon. Il fut ensuite emmené le 20 de Juin, en exil à Cucuse ville d'Armenie, & quelques uns de ses partisans mirent le feu à l'Eglise, que Constantin avoit bâtie, & qui avoit été agrandie par Constance. * On ne sauroit excuser

† *Num.* 7.

* *Réflexion de l'Auteur de la B. C.*

cette action ; & quoi que S. *Chryſoſtome* fût traité indignement, il faut néceſſairement, que ce fût un homme plus zelé, que prudent, pour s'en être pris trop aigrement à l'Imperatrice. Mais je n'ai pas entrepris d'écrire ici l'Hiſtoire Eccleſiaſtique. On verra, dans l'Auteur, l'appel que S. *Chryſoſtome* fit à Rome du ſecond jugement, que l'on avoit rendu contre lui, & les deſordres que cette condamnation cauſa à Conſtantinople. † Ce fut alors que *Caſſien* vint à Rome. Le P. *Pagi* fait voir qu'il étoit Provençal de naiſſance, & que l'amour de la ſolitude le fit aller, dès ſa jeuneſſe, dans un deſert de l'Egypte nommé *Scheté*, ou *Sketé* ; mot que l'on a changé en ſuite mal à propos en celui de *Scythie*, de ſorte que l'on a fait un Moine Scythe, d'un Moine Provençal.

Cette * année, les Iſauriens firent de grands deſordres en Aſie ; l'Imperatrice *Eudoxie* mourut ; les Evêques d'Afrique firent une députation à *Honorius*, contre les Donatiſtes ; S. *Auguſtin* diſputa contre un Manichéen, nommé *Felix*, qui ſe convertit, après quelques conférences avec cet Evêque.

L'an

† *Num.* 22. *& ſeqq.* * *Num.* 27.

L'an CCCC V. * S. *Chrysostome* ayant été transféré de *Cucuse* à *Arabisse*, écrivit de là une Lettre à une Diaconisse, nommée *Olympiade*, où il loue un Moine nommé *Pelage*; que *Baronius* & d'autres ont pris mal à propos pour le fameux *Pelage*, condamné par les Conciles d'Afrique. Il est vrai que ce dernier vivoit au même tems, mais il étoit à Rome en CCC XCIX, comme on le fait voir, & n'alla point en Orient avant l'année CCCC XII. Ce fut pendant ce tems-là, que *Pelage* composa ses livres sur la Trinité, sa consolation à une Veuve nommée *Livanie*, & ses commentaires sur les Epîtres de S. Paul; que nous avons encore, mais corrigez, quoi qu'il y soit resté bien des endroits, qui sentent le Pelagianisme. On les attribuoit communément à S. *Jerôme*, mais plusieurs Savans hommes ont reconnu depuis, que cet Ouvrage est de *Pelage*.

La députation que les Evêques Orthodoxes d'Afrique avoient faite à *Honorius*, pour se plaindre des Donatistes, ne fut pas inutile; † puis que cet Empereur condamna ceux d'entre eux, qui rebaptizeroient les Orthodoxes, à avoir tous leurs biens confisquez, &

* *Num.* 2. *& seqq.* † *Num.* 9.

leurs Eccleſiaſtiques à payer dix livres d'or d'amande, s'ils faiſoient les fonctions de leurs charges. * On ne peut pas excuſer les violences des *Circoncellions* des Donatiſtes, mais il falloit punir ceux qui en étoient coupables, conformément aux Lois anciennes de l'Empire ; ſans en charger, ceux qui n'y avoient point de part, & ſans punir une ſimple opinion.

L'Auteur montre que *Baronius* a eu raiſon, dans ſa ſeconde Edition, de rapporter non à cette année, mais à l'an CCCC. le premier Concile de Tolede, contre les Priſcillianiſtes, & fait diverſes remarques là-deſſus, auſquelles je ne m'arrêterai pas.

En ce tems fleuriſſoient *Exſuperius* Evêque de Thoulouſe, & le Poëte *Prudence*.

En CCCCVI. S. *Jerôme* répondit à *Vigilance*, qui avoit écrit contre le culte que l'on commençoit alors à rendre aux Reliques des Saints, & contre diverſes autres pratiques, qui lui paroiſſoient de dangereuſe conſéquence. Ce *Vigilance* n'étoit pas Eſpagnol, comme on l'a crû, ſur ce que ſa patrie eſt nommée *Calagurris*. Il y avoit dans le païs, que l'on nomme aujour-

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

aujourdhui le Comté de Cominge, une ville de ce nom, qu'on appelle à présent *Caseres*, d'où *Vigilance* étoit, comme le P. *Pagi* le fait voir, en expliquant un endroit difficile de S. *Jerôme*. † J'ai montré dans une petite Dissertation *du raisonnement Théologique, tiré de la Haine*, que S. *Jerôme* avoit fait paroître, dans ce Traité, qu'il excelloit dans l'art de rendre odieux un homme à la populace, & non dans celui de raisonner d'une maniere juste & exacte, ni à agir avec sincerité.

En cette année, les Alains, les Vandales & d'autres peuples barbares entrerent dans les Gaules, & s'emparerent ensuite d'une partie de l'Espagne. * Depuis ce tems-ci, on ne voit d'un côté qu'invasions de Barbares, & de l'autre que querelles entre les Théologiens, que condamnations des Hérétiques, que translations de reliques des Saints, dont on feignoit des miracles & dont on prétendoit avoir découvert les corps, ou les os, quelquefois plus de mille ans après leur mort. Ainsi, pour ne parler que de cet exemple, *Arcadius* fit transporter de la Palestine, à Constantinople les reliques

† *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

du Prophete Samuel, mort il y avoit plus de quatorze-cents ans.

L'année CCCC VII. † *Honorius* continua à donner de terribles Edits contre les Donatistes, les Manichéens & les Priscillianistes, & à augmenter les Privileges des Prélats Orthodoxes, comme de nommer du corps des Avocats des *Défenseurs* de l'Eglise.

L'année suivante CCCC VIII. *Arcadius* mourut, après avoir fait un testament, dans lequel il nommoit tuteur de son fils Theodose * *Isdegerde* Roi de Perse; qui s'acquita de cet emploi, avec une fidelité & une générosité, dont on n'a peut-être jamais vû d'exemple. Cependant il persecutoit les Chrétiens, dans son Empire; comme l'Auteur le fait voir, contre le sentiment de quelques Savants, qui ont crû le contraire; mais il ne commença à persécuter, que l'an CCCC XIV. Les Chrétiens ne pouvoient pas se plaindre de lui, parce qu'ils avoient commencé, il y avoit long-tems à en user de même contre les Payens; comme on le peut voir, par les Lois, qu'*Honorius* fit cette même année contre

† *Num.* 2. * *Num.* 3. *Voyez ce qu'on a dit de ceci, dans le 2. Tome du Parthasiana, p. 381. & suiv.*

te eux, qui fut celle qu'il fit mourir *Stilichon*. *Serena* sa femme, & son fils *Eucherius* eurent ensuite le même sort. On accusa *Stilichon*, d'avoir eu dessein de faire Empereur son fils *Eucherius*, qui étoit encore Payen, & qui méditoit déja de renouveller, dit-on, les anciennes persecutions contre les Chrétiens. Ce fut un nommé *Olympius* qui accusa le pere & le fils, & qui les fit tuer. *Zosime* & *Olympiodore*, Auteurs Payens, disent beaucoup de mal de cet homme; & S. *Augustin* loue son zele, pour l'Orthodoxie. Quoi qu'il en soit, il prit la place de *Stilichon*, & profita de sa chute. Dès lors l'Empereur chassa du Palais les Officiers Payens, dont il étoit plein, & fit des Lois contre ceux de cette Religion, que le P. *Pagi* a rapportées. Mais la Loi, contre les Officiers Payens, fut révoquée quelque tems après. Entre ceux que ces Lois condamnent, il est parlé de certains *Coelicoles*, qui semblent être une nouvelle Secte, qui avoit quelque chose du Judaïsme, & du Christianisme; mais comme ils sont condamnez, sans que leurs sentimens

† *Vide Cod. Theod. Lib. XVI. Tit. 8. & Jac. Gothofredum ad ejus Tit. l. 19.*

soient exprimez, on ne peut rien en dire de plus particulier.

Ce fut cette même année, que S. *Augustin* écrivit sa Lettre XCIII. à *Vincent*, pour soûtenir qu'il est permis de persecuter les Héretiques. * On en pourra trouver une courte réfutation, dans l'*Appendix Augustiniana*, sur le 2. Tome de ce Pere.

Pendant qu'*Honorius* s'amusoit à faire des Lois contre les Héretiques, & les Payens, il négligeoit les affaires les plus importantes. Au lieu de s'accommoder avec *Alaric*, Roi des Goths, ou de se mettre en état de le repousser, il rejetta tout accommodement; ce qui fit qu'*Alaric* alla assieger Rome, sans qu'*Honorius* eût aucune armée à lui opposer. Néanmoins il ne prit pas cette ville cette année, parce qu'il en leva le siege, pour une somme d'argent.

Ce fut l'an CCCC IX. qu'il prit Rome & la pilla, comme le P. *Pagi* le fait voir au long, † sur l'année suivante CCCC X. Ce fut aussi cette année qu'*Honorius*, après bien des Lois contre les Donatistes, qui furent cause qu'ils commirent quelques desordres en Afri-

* *Paroles de l'Auteur de la B. C.*

† *Num.* 2. *& seqq.*

frique, auſſi bien que les Payens, réſolut de faire tenir une Conférence entre eux & les Prélats Orthodoxes; & elle ſe tint en effet l'année ſuivante.

Ce fut vers ce tems-ci, que **Ruffin* d'Aquilée mourut, comme l'Auteur le fait voir. Il croit que le P. *Garnier*, qui a crû qu'un autre homme du même nom, qui étoit de Syrie, avoit été le Maître de *Pelage* s'eſt trompé; & que *Marius Mercator* n'avoit crû que *Ruffin* étoit Syrien, que parce qu'il avoit demeuré vint-ſept ans en Syrie. Le P. *Pagi* croit donc que *Ruffin* d'Aquilée fut celui, qui enſeigna à *Pelage* l'opinion, pour laquelle il fut condamné. Il croit auſſi qu'une certaine Palinodie, que l'on trouve dans quelques anciens MSS. ſous le nom de *Ruffin*, où les erreurs d'Origene ſont condamnées, n'eſt pas de celui d'Aquilée.

† Revenant à *Pelage*, il fait voir qu'on a eu raiſon de dire, qu'il étoit de la Grande Bretagne, mais qu'on s'eſt trompé en diſant la même choſe de *Cœleſtius*. Il rapporte là-deſſus un paſſage de la Préface de S. *Jerôme*, ſur ſon III. livre ſur Jeremie, que je mettrai

* *Num.* 26. *& ſeqq.*

† *Num.* 32. *& ſeqq.*

rai ici, pour montrer en passant la négligence de *Dom Jean Martianay*, dans son Edition de S. *Jerôme*. Ce Pere parle des traverses, que le Diable, dit-il, lui causoit, par les adversaires qu'il lui suscitoit. *Hic tacet, alibi criminatur, mittit in universum orbem Epistolas Bibliorum, prius auriferas, nunc maledicas, ipseque matus latrat per Alpinum canem, grandem & corpulentum, & qui calcibus magis sævire possit, quàm dentibus. Habet enim progeniem Scoticæ gentis, de Britannorum vicinia; qui juxta fabulas Poëtarum, instar Cerberi, spirituali percutiendus est clavâ, ut æterno, cum suo magistro Plutone, silentio conticescat.* „ Ici „ il se tait, là il m'accuse, il envoye „ par tout le monde des lettres de pa„ pier fait de jonc, qui auparavant „ portoient de l'or, & qui sont à pré„ sent médisantes ; quoi qu'il soit lui „ même muet, il aboye par un chien „ Alpin, qui est gros & gras, & qui „ pourroit faire plus de mal avec les „ pieds, qu'avec les dents ; car il a un „ fils de nation Ecossoise, du voisinage „ des Bretons, & qu'il faudroit frapper „ de la massue spirituelle, comme un „ Cerbere, pour parler avec les Poë„ tes, afin qu'il se tût pour toûjours

„ avec

„ avec ſon Maître Platon. *Baronius* a crû que S. *Jerôme* parloit ici de *Pelage* & de *Cœleſtius*, & le Cardinal de *Noris* auſſi. Mais, ſelon le P. *Pagi*, ils ſe trompent, & il eſt parlé ici de *Rufin* & de *Pelage*. *Rufin* eſt celui qu'il repréſente ſous l'idée du Diable, & de qui il dit qu'il ſe tait, parce qu'alors il étoit mort; & le Chien par lequel il abuye eſt *Pelage*, qui eſt nommé ici *Albinus canis*, Chien d'Albion; c'eſt ainſi qu'il faut lire, comme le P. *Garnier* l'avoit conjecturé, & comme on le trouve dans un MSS. cité par les Bénedictins, qui ont publié S. *Auguſtin*, dans le ſecond Appendix du X Tome. col. 78. La ſuite fait voir clairement, que cette correction eſt néceſſaire; parce que *Pelage* étoit aſſurément *Ecoſſois*, ou d'*Albion*, ou d'*Albin*, comme les anciens Ecoſſois * nommoient leur patrie. Le reſte quadre fort bien à *Pelage*, que *Paul Oroſe* décrit comme un homme, qui avoit les épaules larges, le col gros, & le viſage gras. S. *Jerôme* lui même lui attribue les épaules de Milon, *Milonis humeros*, dans ſon premier Dialogue contre les Pelagiens.

* Si

* *Voyez ci-deſſus p.* 179.

* Si *D. Jean Martianay* avoit la moitié du ſavoir, qu'il veut que l'on croye qu'il a, & la moitié de l'exactitude, qu'il fait ſemblant d'apporter, dans l'impreſſion des Oeuvres de S. *Jerôme*; il n'auroit pas expliqué, dans ſes chetives notes, ſur cette Préface de S. *Jerôme*, ce que c'étoit que l'Hydre de Lerne, parce que les enfans le ſavent. Ce ne ſont pas de ces bagatelles, que l'on trouve dans les moindres dictionaires Poëtiques, qu'il faut mettre dans des notes ſur S. *Jerôme*; que ceux qui ont beſoin de ces ſortes d'avertiſſemens de nôtre docte Bénedictin, ne doivent pas lire.

1. Il auroit dû premierement marquer à quoi S. *Jerome* fait alluſion, quand il dit *mittit in univerſum orbem Epiſtolas Biblinas*, parce que tout le monde ne le ſait pas. C'eſt à Eſaïe XVIII, 2. où ces mots ſont dans les LXX. & dans l'ancienne Vulgate. Je n'entreprendrai pas d'expliquer cet endroit du Prophete, qui fait alluſion à une coûtume Egyptienne. Ce n'en eſt pas ici le lieu. Je dirai ſeulement que S. *Jerôme* veut marquer ici les livres d'*Origene*, traduits par *Ruffin*, qu'il appelle *Epiſtolæ Biblinæ*, parce qu'il entend

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

tend ce passage d'Esaïe des Héretiques, & qu'*Origene* qui étoit d'Alexandrie, écrivoit sur du papier d'Egypte, qui étoit fait de jonc.

2. Il ne devoit pas se contenter de dire, sur les paroles que j'ai rapportées; *Pelagium & ejus discipulos intelligit, nec non Rufini jam fato functi gregales & pedisequos.* Car les sectateurs de *Rufin*, que S. *Jerôme* entend, ne sont autre chose que *Pelage* lui même.

3. Il auroit dû produire la varieté de lecture, que ses Confreres avoient citée sur ce passage, & qui fait voir qu'il s'agit ici veritablement de *Pelage*, nâtif d'*Albion*. Mais *D. Jean Martianay* ne rapporte que très-peu de varietez de lecture, sur ce volume; ce qui marque une négligence, que l'on ne sauroit louër, si l'on compare cette Edition, avec celles que d'autres Bénedictins ont faites, comme celles de *S. Hilaire*, *de S. Ambroise*, *de S. Augustin* &c. Mais ce Moine Gascon se moque de ses Confreres, & n'imite nullement ce qu'ils ont de bon. Aussi dit-on qu'il fait enrager la Communauté.

4. Il auroit aussi fallu dire, sur la Préface du 1. Livre sur Jeremie, que le calomniateur ignorant, dont S. *Jerôme*

rôme parle, eſt *Pelage*, puis qu'il nomme *Ruffin* ſon *précurſeur* & ſon *maître*. Il étoit facile de le comprendre, ſi l'on eût pris garde qu'il dit, que cet homme étoit *Scotorum pultibus prægravatus*, apeſanti par la bouillie des Ecoſſois. Car c'eſt ainſi qu'il faut lire & non *Scottorum*, comme il y a dans les MSS. & dans la nouvelle Edition, ni *Scortorum*, comme *Eraſme* a imprimé. C'eſt ce que *Ger. Jean Voſſius* avoit déja remarqué, dans ſon Hiſtoire Pelagienne Liv. I. Ch. III. *Jaques Uſſerius* lit auſſi *Scotorum* au Ch. I. de ſes Antiquitez Britanniques. Mais nôtre Moine n'a garde d'imiter ni le Cardinal *Noris*, ni le P. *Pagi*, qui liſoient les livres de ceux, qu'on appelle Hérétiques, dans l'Egliſe Romaine, auſſi bien que de ceux qui ont vécu dans cette Egliſe; & qui les citoient, comme les autres, lors qu'ils croyoient, qu'ils avoient raiſon. Auſſi n'a-t-on garde de le comparer à ces habiles gens.

Il faut remarquer, en paſſant, que * le Cardinal, que je viens de nommer, a tort de reprendre *Voſſius* de ce qu'il avoit dit, que *Pelage* étoit *Ecoſſois*; puis que S. *Jerôme* le dit formellement, dans les deux paſſages, que

* *Lib.* I. *c.* 3.

l'on

l'on a citez. Il ne s'enſuit pas de là que S. *Auguſtin*, & d'autres ne l'aient pû appeller *Brito* & *Britannus*; parce qu'en Latin *Britannia* étoit le nom de toute l'Île, ſans en excepter le Nord, que l'on a appellé depuis l'*Ecoſſe*. On nommoit auſſi en géneral les habitans *Britanni*, ou *Britones*; quoique, lors qu'on parloit plus diſtinctement, on diſtinguât les *Bretons* des *Ecoſſois* & des *Pictes*. Ainſi le Cardinal *Noris* n'a pas eu raiſon de preſſer, contre *Voſſius*, cette diſtinction, que l'on négligeoit ſouvent.

J'ajoûterai à cela qu'*Uſſerius* s'eſt auſſi trompé, lors qu'il a crû qu'il paroiſſoit par le paſſage de S. *Jerôme*, dans ſa Préface du III. Livre ſur Jeremie, que *Pelage* étoit *Breton* & *Cœleſtius Ecoſſois*. Il n'eſt pas parlé ici de ce dernier, mais ſeulement de *Rufin*, qui eſt nommé *Pluton*, & de *Pelage* qui eſt nommé *Cerbere*. Si on lit avec quelque attention cet endroit de S. *Jerôme*, on reconnoîtra que l'explication du P. *Pagi* eſt veritable; pourvû que l'on ſâche l'hiſtoire des démêlez du Moine de Bethlehem. Mais quand on lit un paſſage à la hâte, ou ſans bien ſavoir l'hiſtoire de l'Auteur on ſe trompe très-ſouvent. Je fis il y a

plu-

plusieurs années, un abregé de l'Histoire de *Pelage*, † en faisant l'extrait du Livre d'*Usserius*, dont j'ai parlé, & j'y suivis ses idées ; que je n'avois pas alors le loisir, ni le moyen d'examiner. Les Ouvrages du *Cardinal Noris* & du P. *Garnier*, & la Critique du P. *Pagi*, peuvent servir à redresser biens des choses dans cette Histoire ; sur tout pour la Chronologie, qui n'étoit pas encore assez connuë, du tems d'*Usserius*. Mais je n'ai pas dessein de m'attacher à cela.

Le P. *Pagi* ‡ remarque que *Pelage* eut plusieurs maîtres, *Theodore* Evêque de Mopsueste, *Rufin* Prêtre d'Aquilée, *Evagrius* du Pont, le Philosophe *Sextus*, *Jovinien*, *Priscillien*, *Palladius* de Galatie, les Manichéens, les Gnostiques, les Euchites & *Origene*. * Mais si le P. *Pagi* veut nommer maîtres de *Pelage* tous ceux, qui ont eu des sentimens, qui ressembloient aux siens, il faudroit nommer toute l'Eglise Greque ; si l'on peut croire que *S. Basile* & *S. Gregoire* de Nazianze savoient ses sentimens. On n'a qu'à lire les Chapp. XXI, XXIII, XXV & XXVII. de la Philocalie d'*Origene*.

† *Biblioth. Universelle T.* VIII. ‡ *Num.* 33. * *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

rigene, ou des endroits les plus utiles d'*Origene*, recueillis par ces deux Peres. Je m'étonne qu'après avoir mis *Origene*, entre les maîtres de *Pelage*, * il dise en suite que son héresie étoit née en Syrie, & particulierement dans la seconde Cilicie ; que *Theodore* de Mopsueste en étoit le Pere ; que *Rufin* l'avoit apportée en Occident ; que *Celestius* l'avoit le premier publiée dans des livres, qui s'étoient perdus, & ensuite *Pelage* dans ses Commentaires sur S. Paul. Ils demeurerent l'un & l'autre long-tems à Rome, sans qu'on fît aucun bruit de leur doctrine. De là ils passerent en Sicile en CCCC VIII ou CCCC IX. pendant que les Goths ravageoient l'Italie. Ils y demeurerent deux ans, & y firent toûjours profession ouverte de leurs sentimens.

Ce fut cette année, que *Synesius*, Philosophe Platonicien de Cyrene, fut ordonné Evêque de Ptolemaïde, en Libye, par *Theophile* d'Alexandrie. D'abord que *Sinesius* eut apris, que ceux de Ptolemaïde l'avoient choisi pour leur Evêque, il écrivit à son frere *Euoptius* les raisons qui l'obligeoient de refuser cet honneur, & que l'on trouve dans sa CV Lettre. Il en rapporte

* *Num.* 34.

porte pluſieurs, mais il y en a deux principales. La premiere étoit qu'il ne vouloit pas abandonner ſa femme, ni avoir commerce en ſecret avec elle, comme un adultere. La ſeconde, qu'il étoit dans les ſentimens de *Platon*, & qu'il ne pouvoit pas recevoir divers dogmes de la Théologie Chrétienne, qui leur étoient oppoſez: il croyoit la préexiſtence des ames, l'éternité du Monde, & la réſurrection entenduë à la Platonicienne, mais nullement comme les Chrétiens l'expliquent. Il prend Dieu & les hommes à témoins, qu'il dit la verité, & qu'il n'avance rien qui ne fût connu. Néanmoins comme c'étoit un très-agreable Orateur, qu'il avoit du credit dans la Province, & qu'on avoit beſoin de gens de cette ſorte, *Théophile* ne laiſſa pas de paſſer outre; dans l'eſperance que *Syneſius* pourroit changer de ſentiment, comme on dit que cela arriva. Le P. *Pagi* excuſe *Théophile*, par les malheurs du tems, où l'Empire, mal conduit par les Empereurs, étoit en proie aux Gouverneurs & aux Soldats; ce qui faiſoit que l'on avoit beſoin de mettre, dans les Evêchez, des gens capables de s'oppoſer à ces deſordres.

Néan-

Néanmoins *Baronius* a crû que *Synesius* ne disoit qu'il n'étoit pas persuadé du Christianisme, que pour éviter d'être fait Evêque. Mais *Luc de Holstein*, que le P. *Pagi* cite, a très-bien remarqué dans sa Dissertation *de Synesius*, & *de la suite de l'Episcopat*, que *Synesius* parle très-sérieusement, comme il paroît par tous les termes de sa Lettre. Les Chrétiens, comme *Luc de Holstein* le remarque, tâchoient d'attirer à eux les Payens, qui étoient en réputation de savoir, & supportoient en eux les sentimens, dont ils ne pouvoient pas d'abord revenir. Il n'y avoit point de lieu, où l'on dût plûtôt user de cette tolerance, qu'à Alexandrie; où non seulement il y avoit eu depuis les Ptolomées, beaucoup de gens de Lettres; mais encore où il étoit venu quantité de Platoniciens d'Athenes. C'est pour cela que les Catechistes de cette Eglise, comme *Pantene*, *Clement*, *Origene*, *Denys*, *Ammonius*, s'étoient beaucoup appliquez à la Philosophie, pour attirer plus facilement les Payens. Les dogmes d'*Origene*, y avoient encore alors beaucoup de partisans secrets, & *Theophile* lui même, qui avoit condamné *Origene*, lisoit ses Ecrits en particulier,

com-

comme le témoigne *Socrate*, Liv. VI. c. 15. *Synesius* étoit trop connu pour cacher ses sentimens, & *Théophile*, qui étoit son ami, ne les ignoroit pas. Ainsi, selon *Luc de Holstein*, il n'y a pas de quoi s'étonner, que *Synesius* fût reçu au baptême tel qu'il étoit; puis que les Monasteres d'Egypte étoient pleins de gens, qui étoient dans ses sentiments, comme on le voit, par des fragmens des Lettres de *Théophile* & de *Cyrille*, citées dans le V. Concile Ecumenique.

Il faut ajouter à cela que *Théophile*, ne s'étoit servi de l'Origenisme, que comme d'un prétexte, pour condamner des gens qu'il n'aimoit pas; & qu'étant venu à bout de ruiner ces personnes, il ne se mettoit guere en peine des dogmes. Autrement il n'auroit jamais souffert, dans *Synesius*, ce qu'il condamnoit dans les autres.

L'an CCCC XI. la conference des Prélats Catholiques, avec les Donatistes, se tint à Carthage le 1, le 2 & le 8 de Juin, & le Tribun *Marcellin* y présida, au nom d'*Honorius*. On leur fit voir que les faits, sur lesquels ils appuyoient leur Schisme, n'étoient pas veritables; comme on le pourra voir dans les Actes, ou dans l'A-

l'Abregé de cette Conference, qui eſt dans le IX Tome de S. *Auguſtin*; après quoi *Honorius* fit fermer leurs Temples, & impoſa d'abord des peines pécuniaires à ceux, qui s'obſtineroient à demeurer dans ce parti, & en ſuite la mort; comme on le voit dans les dernieres Lois du Code Théodoſien, qui les regardent, & que l'on trouvera auſſi à la fin de la nouvelle Edition d'*Optat*, faite à Paris & à Amſterdam.

A peine les Prélats Africains furent ſortis des affaires, que les Donatiſtes leur avoient données, qu'ils commencerent à entendre parler du Pélagianiſme. † *Pelage* & *Cœleſtius* paſſerent de Sicile en Afrique, & allerent à Hippone, dans un tems, où S. *Auguſtin* n'y étoit pas; mais ils n'y demeurerent pas long-tems. Ils allerent l'un & l'autre à Carthage, où ils arriverent dans le tems, auquel la Conference, avec les Donatiſtes, ſe tenoit. S. *Auguſtin* ſe ſouvenoit d'avoir vû *Pelage* en paſſant, en ce tems-là. Il s'en alla bien tôt après à Jeruſalem, mais il laiſſa *Cœleſtius* à Carthage. A cette occaſion, le P. *Pagi* rapporte une remarque, que le P. *Garnier* a faite, ſur

† *Num.* 9. *& ſeqq.*

Marius Mercator. C'eſt que bien loin que *Cœleſtius* fût d'Ecoſſe, comme on l'avoit crû, à cauſe du paſſage de S. *Jerôme*, que l'on a produit ci-deſſus; mal entendu, il étoit Italien, & de cette partie de l'Italie qu'on nommoit *la Campanie*. Il ſe fonde ſur ces vers d'une Epigramme de S. *Proſper*, contre un Auteur qui écrivoit contre S. *Auguſtin*:

Aut hunc fruge ſuâ æquorei pavere Britanni,
Aut huic Campano gramine cor datum.

Il croit que le mot *Campano* ſe rapporte à la patrie de *Cœleſtius*. En effet *Julien*, auquel on avoit crû que S. *Proſper* faiſoit alluſion, étoit plûtôt d'Appulie, que de Campanie; *Marius Mercator* nous apprend que *Cœleſtius* étoit noble, & naturellement Eunuque. Il le nomme *Auditorialis Scholaſticus*, * ce qui ſignifie un Avocat, qui plaidoit dans l'*Auditoire* de quelque Magiſtrat; car on nommoit ainſi le lieu, où l'on plaidoit, & *Scholaſticus* ſignifioit alors un Avocat. Voyez *Godefroi* ſur le Code Theodoſien Liv. VIII.

* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

VIII. Tit. X. Loi 2. Enſuite il ſe fit Moine & écrivit, du Monaſtere, à ſon Pere & à ſa Mere des Lettres, qu'on eſtimoit beaucoup, comme il paroît par *Gennade*.

L'an CCCCXII. *Pelage*, comme je l'ai dit, étant allé en Orient, *Cœleſtius* demeura à Carthage, où il tâcha de ſe faire ordonner Prêtre. Mais un certain *Paulin*, qui avoit été Diacre de l'Egliſe de Milan, préſenta une requête à *Aurele* Evêque de Carthage, où il l'accuſa d'héreſie. Ces erreurs étoient contenues en ſept articles, qu'on a marquez au Tom. VIII. de la *Bibliotheque Univerſelle* p. 182. *Cœleſtius* fut condamné, & excommunié, mais il en appella au ſiege Apoſtolique; apparemment pour n'être pas diffamé d'abord comme un héretique, & pour ne pas ſubir la condamnation; car au reſte il n'alla point alors à Rome, mais à Epheſe, où il ſemble qu'il arriva quelque tumulte à ſon occaſion, ſi l'on en croit S. *Proſper*. Le P. *Pagi* explique un endroit de cet Auteur, dans lequel il dit, que ce fut le Siége de Rome, qui condamna le premier le Pelagianiſme, quoi qu'il eût été condamné auparavant en Afrique. Il prétend que les condamnations d'Afri-

frique, n'étoient que des Cenſures particulieres, & qui ne pouvoient pas ſervir pour toute l'Egliſe; comme celles de Rome, dont l'autorité s'étendoit par tout. Il y a d'autres remarques ſur un Auteur, dont le langage eſt trop peu exact, pour preſſer à la rigueur ce qu'il dit.

Le P. *Pagi* a ſoin de marquer ici & ailleurs, autant qu'il eſt poſſible, la date des Ecrits de S. *Jerôme*, de S. *Auguſtin*, & d'autres Peres, à quoi l'on ne s'arrêtera pas.

Théophile d'Alexandrie mourut cette année le 15. d'Octobre, & trois jours après ſon neveu *Cyrille* fut conſacré, en ſa place.

L'année CCCCXIII. *Jovin* & *Sebaſtien* qui s'étoient ſoulevez en Afrique, contre *Honorius*, furent défaits par ſes Chefs, auſſi bien qu'*Heraclien*, dans la même Province. Ce fut alors que *Marin*, à qui *Honorius* avoit donné le pouvoir de rechercher & de punir ceux, qui avoient trempé dans la conjuration d'*Heraclien*, fit mourir *Marcellin* Tribun & Notaire; qui avoit préſidé à la Conference de Carthage, & à qui S. *Auguſtin* avoit dédié depuis peu ſa *Cité de Dieu*, dont il avoit publié quelques livres.

Ce

Ce fut cette année, que † *Demetriade* prit le voile de Religieuse, & que *Pelage* lui écrivit une Lettre, que l'on a, depuis le tems de Bede, attribuée à S. *Jerôme*. On la trouve dans les anciennes Editions de ce Pere, & elle est la XVII. dans l'*Appendix* des Lettres attribuées à S. *Augustin*, dans l'Edition de Paris. *Pelage* y débite ses sentimens, dès le commencement, d'une maniere assez ouverte; en parlant des forces de la nature, que nous avons reçuës de Dieu. Aussi cette Lettre fut-elle attaquée, dans la suite, par S. *Augustin* & par S. *Prosper*. *Pelage* écrivit cette année à S. *Augustin*, qui lui répondit civilement, comme on le voit par la CXLVI. de ses Lettres, quoi qu'il eût déja ouï dire quelque chose de ses sentimens.

En ce tems-ci, les * *Burgundions*, peuples de Germanie, qu'on a nommez depuis *Bourguignons*, commencerent à établir un nouveau Royaume dans les Gaules, & y reçurent la Religion Chrétienne.

L'année suivante CCCC XIV. *Ataulfe*, frere d'*Alaric*, épousa *Placidie* sœur d'*Honorius*, mais il n'en eut point d'en-

† *Num.* 7. *& seqq.*
* *Num.* 12. *& seqq.*

d'enfans. En Orient, *Pulcherie*, sœur de *Théodose le Jeune*, fut nommée *Auguste*.

Ce fut alors, que † *Paul Orose* alla d'Espagne en Afrique, pour y voir & pour y consulter l'Evêque d'Hippone, sur quelques difficultez de Théologie. *Hilaire* envoya aussi de Syracuse, à ce même Prélat, quelques questions, concernant le Pélagianisme, auxquelles il répond dans la Lettre CLVII. * Mais si l'on compare ce qu'il dit avec les fragmens, qui nous restent de *Pelage* & de *Cœlestius*, on trouvera qu'on n'avoit pas apparemment exposé à S. *Augustin* les sentimens de ces gens-là, tels qu'ils étoient; comme l'Auteur des notes sur les Oeuvres de S. *Augustin*, qui sont dans l'*Appendix Augustiniana* d'Amsterdam, l'a montré en peu de mots sur cette Lettre. C'est une faute, que les Evêques Africains firent perpetuellement, dans cette affaire; car ils n'entendirent jamais bien l'état de la question, ni ne produisirent de preuves nettes & décisives, mais roulerent presque toûjours sur des équivoques. Les Africains, s'il faut dire la verité, n'étoient pas des gens propres

† *Num. 6. & seqq.*
* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

pres à traiter des matieres, comme celles dont il s'agissoit, qui ont embarrassé des gens plus savans, & plus penetrans qu'ils n'étoient. C'est ce qui fit que peu de tems après, on n'entendit plus les sentimens de S. *Augustin*, & que l'on confondit même les Ouvrages de *Pelage*, avec ceux de ses Adversaires, comme on l'a déja remarqué. Aussi dans ce tems-là, on ne savoit ce que c'étoit qu'étudier l'Ecriture dans les Originaux, ni que raisonner avec justesse. On passoit pour grand homme en déclamant, avec facilité sur tout, sans rien entendre exactement; & quand il arrivoit quelque démêlé, tout ce qu'on savoit faire c'étoit de tourner odieusement les pensées de ceux, contre qui l'on disputoit. On travailloit incessamment à faire intervenir des décisions Ecclesiastiques, parce que l'on savoit que l'on n'en revenoit point; & que l'honneur d'un Evêque, qui avoit du credit, ou celui d'une Assemblée étant engagé, il falloit absolument soûtenir ses sentimens.

Pour revenir à nôtre histoire, † *Paul & Eutrope*, Evêques des Gaules, allerent aussi en Afrique, pour avertir S. *Augustin* de diverses hérésies, qu'il

† *Num.* 7.

ſeroit bon de refuter, & entre autres des ſentimens de *Pelage*. * C'eſt une marque ſenſible de l'ignorance de ce tems-là, au moins en Occident. Car enfin S. *Auguſtin* ne ſavoit que le Latin, il ne pouvoit entendre aucuns originaux, ni Hebreux, ni Grecs, & il n'avoit lû ni la Bible dans les Langues originales, ni les Peres Grecs, qui étoient en plus grand nombre, & plus éclairez que les Latins. Ainſi il ne pouvoit être bien inſtruit, ni de la Tradition de l'Egliſe, ni de la révelation. Cependant c'étoit l'Oracle d'alors, pour l'Occident, & il répondoit à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit; parce qu'il parloit & qu'il écrivoit, avec plus de facilité, que ceux qui le queſtionnoient. On eſt obligé de faire ces remarques, & de dire les choſes telles qu'elles ſont, ſans diſſimuler éternellement, comme le font certaines gens; parce qu'on voit des Auteurs fameux, qui veulent faire valoir l'autorité de S. *Auguſtin*, ſans raiſons, & que ceux qui ne l'ont point lû ſe laiſſent étourdir du bruit de ſon nom.

† *Théodoſe* ayant environ quatorze ans, il ne voulut plus être gouverné par

* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

† *Num.* 15.

par *Isdegerde*, qui avoit envoyé à Constantinople *Antiochus*, qui avoit eu soin des affaires de l'Etat. Si l'on en croit *Théophane*, *Pulcherie*, qui n'avoit alors que quinze ans, prit l'administration absolue de tout. Quelque esprit, qu'elle pût avoir, cet âge étoit bien peu avancé pour gouverner un Empire, comme celui d'Orient; mais *Théophane* avoit avancé un paradoxe encore plus étrange, en rapportant ceci à l'an CCCC XII. auquel *Pulcherie* n'avoit que treize ans.

Pendant qu'*Antiochus* avoit été Gouverneur de *Théodose*, la Religion Chrétienne s'étoit augmentée dans la Perse; mais depuis qu'il n'eut aucune part dans le gouvernement, il s'éleva une persécution, en Perse, contre les Chrétiens, qui dura trente ans; mais dont les Chrétiens ne pouvoient pas se plaindre, non seulement parce qu'on persécutoit les Payens dans l'Empire Romain; mais parce que les Chrétiens commençoient déja à mal-traiter, ou à faire mal-traiter les Persans, par le Roi *Isdegerde*, qui avoit du penchant pour le Christianisme. „ *Isdegerde*, „ Roi de Perse, dit *Théophane*, avoit „ beaucoup de penchant pour la Reli„ gion Chrétienne, persuadé par les

„ discours de *Maruta*, premier Evê-
„ que de Mesopotamie, & d'*Abdas*,
„ Evêque de la ville royale de Perse,
„ (*de Suse*) ensorte qu'ayant vû les
„ miracles de *Maruta*, il sembloit de-
„ voir bien-tôt recevoir le baptême ; &
„ de là venoit qu'il faisoit souffrir di-
„ vers supplices aux Mages, comme
„ à des imposteurs, ——— *Abdas*, E-
„ vêque de la ville royale de Perse,
„ fut cause de la persécution, qu'il
„ excita ; parce qu'émû par un zele re-
„ ligieux, mais qui n'étoit pas conduit
„ par la Raison, il brula un Temple
„ du Feu. (*C'est que les Perses ado-
„ roient le feu*) Le Roi l'ayant sû,
„ renversa les Eglises que l'on avoit
„ bâties, dans toute la Perse, & fit
„ souffrir plusieurs tourmens à *Abdas*.
„ La persécution ayant continué cinq
„ ans (*Théodoret dit*, trente, *Liv.* V.
„ c. 39. *où il raconte la même Hisoi-
„ re*) il y eut un très-grand nombre
„ de Martyrs.

* *Théodoret* dit que le Roi de Perse envoya d'abord querir *Abdas*, & après l'avoir censuré avec douceur, lui ordonna de faire rebâtir le Temple qu'il avoit brûlé ; mais qu'*Abdas* le refusa, quoi que le Roi menaçât de renverser tout-

* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

toutes les Eglises de la Perse. *Isdegerde* voyant l'opiniâtreté d'*Abdas*, executa sa menace, & le fit mourir lui même. *Théodoret* n'approuve pas l'action qu'*Abdas* fit, en brulant le Temple; mais il admire sa constance à refuser de le rebâtir. Il auroit néanmoins mieux valu donner de l'argent, pour le rétablir, que de ruiner le Christianisme, & faire égorger tous les Chrétiens, dans ce pais-là. Quoi qu'*Abdas* soûtint la verité, il n'avoit pas plus de droit de brûler les Temples des Persans, que les Persans n'en avoient de démolir les Eglises Chrétiennes; & il ne pouvoit pas se plaindre, que la Puissance Souveraine appuyée du consentement de la Nation Persane, en usât ainsi, puis qu'un particulier, comme lui, avoit bien osé commencer à attaquer les Persans. Quoi qu'ils fussent dans l'erreur, pendant qu'ils y étoient, ils ne pouvoient pas faire moins, que ce qu'ils firent; car ainsi ils voyoient bien par l'action de cet Evêque, que, si le parti d'*Abdas* avoit jamais le dessus en Perse, il en useroit, en ce pais-là, comme il avoit fait dans l'Empire Romain. Ainsi le zele indiscret des Chrétiens mettoit les armes, à la main des Payens;

mais on doit bien distinguer la conduite des Chrétiens, des maximes de l'Evangile, qui sont tout à fait contraires aux voies de fait.

L'an CCCCXV. on découvrit, sur un songe de *Lucien* Prêtre de Caphargamala, les reliques de S. *Etienne*, que l'on transporta d'abord à Jerusalem. *Idacius* en fait mention dans ses Fastes. * Ces fraudes pies se mettoient si fort en usage de ce tems-là, & elles réüssissoient si facilement, que l'on faisoit à tous momens de semblables découvertes des corps des Saints, que l'on mettoit dans les Eglises ; où ils ne manquoient pas de faire des miracles, qui y attiroient beaucoup de monde, & enrichissoient les Ecclesiastiques, qui en avoient le soin, par les offrandes que l'on y faisoit ; aussi bien que les habitans du lieu, par le concours des peuples, qui y faisoient de la dépense. Après cela, il ne faut pas s'étonner, si l'on n'approfondissoit pas trop les choses ; on en tiroit trop d'avantage, pour les examiner de si près. On trouve une ancienne traduction de la Lettre de *Lucien*, touchant cette découverte, à la fin du Tom. VII. de S. *Augustin*.

Les

* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

Le P. *Pagi* raconte ce qui ſe paſſa * dans un Synode de Jeruſalem, tenu à l'occaſion de *Pelage*, où il fut abſous ; parce qu'il n'y en avoit rien dans les Annales de *Baronius*. Il raconte auſſi plus au long, ce qui ſe paſſa à Dioſpolis, où *Pelage* fut auſſi abſous. Mais je ne m'y arrêterai pas, parce que j'en ai parlé aſſez au long dans le VIII. Tome de la *Bibliotheque Univerſelle*.

Cette même année, S. *Jerôme*, publia ſes Dialogues contre *Pelage*, où il diſpute, avec ſa ſincerité & ſa moderation ordinaires, & S. *Auguſtin* ſon ouvrage de la Nature & de la Grace. Quoi que ces deux Peres vouluſſent paroître être d'accord à condamner *Pelage*, S. *Jerôme* reſſembloit plus dans le fonds à ce dernier, ou au moins aux Demi-pelagiens, qu'à S. *Auguſtin*. Il attribue clairement le commencement de la converſion, à la liberté de l'homme, & la ſuite à la grace. Après avoir dit que *ce n'eſt ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miſericorde*, il ajoute : „ † d'où nous pouvons comprendre, „ que c'eſt à nous de vouloir & de

* *Num.* 4. † *Dial. I. p.* 262. *Ed. Erasm. poſtrema.*

„ courir, mais que l'accompliſſement
„ de nôtre volonté, & de nôtre cour-
„ ſe dépend de la miſericorde de Dieu,
„ & que par-là dans nôtre courſe, &
„ dans nôtre volonté le libre-arbitre
„ ſe conſerve, & que l'on abandonne
„ tout à la puiſſance de Dieu, dans
„ l'accompliſſement de nôtre volonté,
„ & de nôtre courſe. *Ex quibus intelligimus, noſtrum quidem velle & currere, ſed ut voluntas noſtra compleatur & curſus, ad Dei miſericordiam pertinere; atque ita fieri ut & in voluntate noſtra, & in curſu liberum ſervetur arbitrium, & in conſummatione voluntatis & curſûs, Dei cuncta potentiæ relinquantur.* On trouve la même choſe, au commencement du troiſiéme Dialogue, p. 297. & à la p. 302. de l'Edition de Bâle en 1553. Du reſte dans ces Dialogues, il tâche bien plûtôt d'embarraſſer ſon adverſaire, par des retorſions, que de lever les difficultez; & en bien des endroits, il y a bien plus de diſputes de mots, que de choſes.

Pour parler d'autres choſes, * cette année *Théodoſe* fut obligé de reprimer la hardieſſe des Juifs, qui abuſoient des Loix avantageuſes que *Arcadius* ſon Pe-

re-

* *Num. XX & ſeqq.*

re avoit faites, en leur faveur ; *Ataulfe* Roi des Goths ayant été tué, *Wallia* lui succeda, & renvoya à *Honorius* sa Sœur *Placidie*, qui le Comte *Constance* épousa ; & comme l'on étoit en train de trouver des reliques, l'on y transporta celles du Patriarche Joseph, & de Zacharie pere de Jean Baptiste.

JE ne pousserai pas plus loin, pour le présent, l'Extrait de ce Tome du P. Pagi. Je le reprendrai dans un autre Volume. Cependant on peut voir par là les grands & les remarquables supplémens qu'il a faits à Baronius, & les fautes Chronologiques, qu'il a redressées dans ses Annales.

ARTICLE. VII.

*Remarques sur le Monument d'*ANCYRE *envoyées, par un Inconnu à l'Auteur de la* B. C.

IL y a quelques jours que je reçus le Mémoire suivant, écrit par une main que je ne connois pas, & en une autre Langue. Comme le Monument dont il s'agit & qui contient un Abregé des actions d'*Auguste*, fait par lui

lui même, eſt un des plus conſiderables de toute l'Antiquité, & qu'on le trouve dans les *Inſcriptions Romaines* de *Gruter* & à la fin de *Suetone*, ſans parler de l'Edition, que Mr. *Gronovius* en a faite, ſur une nouvelle copie, je n'ai pas crû devoir refuſer de traduire ce Mémoire; dont le Public pourra profiter juſqu'à ce qu'on trouve quelque choſe de meilleur, ou que l'on déterre en Italie les planches de cuivre, ſur leſquelles on avoit gravé l'original de cette fameuſe Inſcription.

„ Quoi que Mr. *Gronovius* ait écrit, „ il y a long-tems, qu'il avoit pleine„ ment expliqué ce Monument, néan„ moins Mr. *Perizonius* † a fait voir „ que cet habile homme s'eſt trompé „ en diverſes explications, & qu'il a „ commis pour le moins d'auſſi groſ„ ſes fautes, que ceux qu'il a mal-trai„ tez dans ſes remarques, pour s'être „ trompez ſur le même ſujet.

„ On trouve ces mots à la p. 62.
„ QVATER. PECVNIA. MEA.
„ IVVI. AERARIVM. ITA. VT
„ SESTERTIVM. MILLIENS
„ ET. QVINQVIENS. ADEO.
„ SOLVI. PRÆERANTI AERA-
„ RIO.

† *Dans ſes premieres remarques, ſur le titre de la mort de Jules, à la fin.*

„ RIO. DETVLERIM. Mr. *Gro-*
„ *novius* prétend p. 102. & 132. qu'il
„ doit y avoir ici : *Adeò* SOLVTI
„ *præerant*. Mais il n'eſt pas vrai-
„ ſemblable qu'*Auguſte*, dans un Mo-
„ nument, auſſi public que celui-ci,
„ ait voulu blâmer les Queſteurs, qui
„ étoient des gens de la premiere qua-
„ lité. Je croi qu'il faut lire A D.
„ EOS. QVI PRAERANT. AE-
„ RARIO. DETVLERIM. ce qui
„ fait un ſens clair, & que je croi que
„ vous approuverez.

„ A la p. 61. il y a : POTESTA-
„ TIS. DVODECIMVM. CON-
„ SVLATIS. TRECENTIS ET
„ VIGINTI MILLIBVS. PLE-
„ BIS. VRBANAE. SEXAGE-
„ NOS. DENARIOS VIRITIM
„ DEDI ..... MILLIVM. MEO-
„ RVM. EX. MANIBIIS. CON-
„ SVL. QVINTVM. VIRITIM,
„ MILLIA. NVMMVM. SINGV-
„ LIS. DEDI. ACCEPERVNT.
„ ID. TRIVMPHALE. CONGIA-
„ RIVM. IN .... O .... S. HO-
„ MINVM. CIRCITER. CEN-
„ TVM. ET. VIGINTI. MILLIA.
„ Mr. *Gronovius* croit qu'il faut lire :
„ TRIBVNITIAE. POTESTA-
„ TIS. DVODEVIGENTESI-

„ MVM.

„ MVM. CONGIARII. TRE-
„ CENTIS ——— DEDI. ET
„ CVIVIS. MILITVM. MEO-
„ RVM [illegible] CONGIA-
„ RIVM. IN. COLONIS. HO-
„ MINVM. J'approuve quelques
„ parties de cette reſtitution ; mais je
„ ne puis pas bien comprendre pour-
„ quoi CONSVLATIS eſt changé
„ en CONGIARII, & je croirois
„ plûtôt qu'il faudroit lire CONSV-
„ LATV XII. lequel Conſulat d'*Au-*
„ *guſte* répond au *Pouvoir Tribunitien*
„ poſſedé pour la dix-huitiéme fois.
„ Je ne vois pas comment on peut o-
„ mettre ici ce Conſulat ; puis qu'au-
„ paravant il a été fait mention du
„ onziéme, & qu'il eſt parlé dans la
„ ſuite du cinquiéme & du treiziéme ;
„ d'autant plus que dans toutes les
„ copies, auſſi bien que dans celle de
„ *Busbeck*, il y a clairement *Conſu-*
„ *latis*.

„ Mr. *Perizonius* croit qu'ici pour
„ ..... MILIVM, il faut lire TRI-
„ BVLIVM & non pas MILITVM,
„ parce qu'Auguſte ne ſemble pas a-
„ voir nommé les Soldats de la Ré-
„ publique ſes Soldats, *ſuos milites* ;
„ puis qu'il prenoit grand ſoin de par-
„ ler toûjours, comme ſi la Républi-

„ que

„ que avoit encore été sur pied. Cet-
„ te remarque paroît juste, & il n'y
„ a qu'une seule chose, qui me fasse
„ de la peine. Ce sont les paroles
„ suivantes : *acceperunt id triumphale*
„ *congiarium in coloniis* (si l'on suit
„ Mr. Gronovius) *hominum centum*
„ *& viginti millia*, car il s'ensuivroit
„ de là que les membres d'une Tribu
„ Romaine, *tribules*, qui demeuroi-
„ ent à Rome, auroient reçu une
„ gratification de cette somme, ce
„ qui n'est point vrai-semblable. Je
„ ne comprends pas non plus com-
„ ment on peut supposer que le nom-
„ bre de ceux, qui demeuroient à Ro-
„ me, n'est pas exprimé, & que le
„ mot ID. est la même chose qu'i-
„ DEM ; en sorte que ceux de la Tri-
„ bu d'*Auguste*, qui demeuroient dans
„ les Colonies, & qui eurent part à
„ cette gratification, étoient environ
„ cent & vint mille hommes.

„ J'avois bien eu la pensée que peut-
„ être on devroit lire : VETERANIS
„ MILITUM *meorum*, & qu'il faudroit
„ entendre les soldats, qui avoient é-
„ té dans le parti d'*Auguste*, contre
„ *Antoine* & *Lepide*, & que le mot
„ *meorum* pourroit marquer, non les
„ soldats particuliers d'*Auguste*, mais
„ ceux

» ceux qui avoient pris ſon parti, dans
» la République. Alors on pourroit
» bien trouver le nombre de cent-vint-
» mille hommes, dans les Colonies;
» parce que les Veterans en étoient,
» comme il paroît par les paroles ſui-
» vantes: *Veteranis, quos iidem*
» *emeritos in ſua municipia remiſi, præ-*
» *mia, ære numerato, ter ſolvi*, &
» par ce qui eſt dit auparavant: *Colo-*
» *nias militum in Italia, aut in Pro-*
» *vinciis, ad memoriam ætatis meæ,*
» *feci.* Mais parce qu'il a déja été
» parlé auparavant de la ville & de la
» bourgeoiſie de Rome, & que ce n'eſt
» que dans la ſuite qu'il eſt fait men-
» tion des ſoldats, depuis les mots
» *pecunia — quem* &c. la correction
» de Mr. *Perizonius* ne me déplait
» point, quoi que je ne veuille obli-
» ger perſonne de la recevoir. Je ſuis
» d'autant moins ſatisfait de *veterani*
» *militum meorum*, qu'on lit en d'au-
» tres endroits de ce Monument ſim-
» plement, *Veterani*, ſans l'addition
» de *militum meorum*.

» Pour ce qui eſt de ce que Mr.
» *Gronovius* croit (p. 91.) qu'encore
» qu'*Auguſte* eût pris pour la dix-hui-
» tiéme fois le *Pouvoir Tribunitien*,
» néanmoins il n'étoit pas Conſul;

» parce

„ parce qu'il en avoit mis d'autres en
„ ſa place ; cela me paroît un peu é-
„ trange. C'eſt une choſe aſſurée &
„ connue, que les Conſuls, qui en-
„ troient en charge au mois de Jan-
„ vier, ne laiſſoient pas d'être nom-
„ mez comme les Conſuls de l'année,
„ quoi que d'autres euſſent été mis en
„ leur place. Encore que l'on trouve
„ dans les Inſcriptions anciennes, en
„ quelques endroits, les noms des
„ Conſuls ſubſtituez, néanmoins il
„ n'eſt pas vrai-ſemblable qu'Auguſte
„ ait voulu ſuivre ici cet uſage ; puis
„ qu'il y marque par tout exactement
„ les années de ſes Conſulats, ſous
„ leſquels il avoit fait des liberalitez.
„ Mr. *Gronovius* ſe fâche contre *Ca-*
„ *ſaubon* (p. 92.) de ce qu'il ſemble
„ dire que les ſoldats reçurent des
„ *Congiaria*, & ſoûtient que cette ma-
„ niere de parler n'étoit pas en uſage
„ du tems d'*Auguſte* ; mais ſeulement
„ du tems de *Spartien* & d'autres ſem-
„ blables Auteurs. Je croi néanmoins
„ que c'eſt le ſens de ſes paroles & ſi
„ cela n'eſt pas, je ne comprend point
„ comment Mr. *Gronovius* litici : *cui-*
„ *vis militum meorum*, puis que la li-
„ beralité, qu'*Auguſte* fit aux ſoldats,
„ eſt nommée de ce nom, comme il

„ pa-

„ paroît, par ce qui suit, *acceperunt id triumphale congiarium in colonis*, „ dont on a parlé ci-devant. De l'u„ sage du mot *congiarium*, supposé „ que les paroles, que je viens de ci„ ter, soient liées avec les précéden„ tes, on pourroit tirer une bonne „ preuve, en faveur du *Tribulisme* de „ Mr. *Perizonius*; quoi que *Q. Curse* „ ait dit Liv. VI. c. 26. *duodecim mil„ lia talentûm in congiarium militum „ absumta esse*; car il est certain d'ail„ leurs que *Congiarium* est distingué „ de ce qu'on appelloit *Donativum*, „ qui marque ce que l'on donnoit aux „ soldats; comme il paroît par *Sueto„ ne*. On voit encore des Medailles „ de *Neron*, de *Titc*, de *Domitien*, „ de *Nerva* & d'autres, où il y a: „ CONG. DAT. POP. ret P. R. „ A la p. 64. de ce Monument, il „ y a NITESCIT ..... DEM ..... „ MANIBIS. IN. CAPITOLIO. „ & à la p. 109. il y a MANICIS, „ dont Mr. Gronovius fait MARICIS, „ sur quoi il ajoûte que *Marica*, dans „ *Virgile*, est une Nymphe Laurentine, que ceux qui ont suivi ce Poëte ont prise pour *Venus*, ou pour „ *Circé*. Il croit que cette *Marica* a„ voit été placée dans le Capitole, que

„ *Ter-*

„ *Tertullien* a nommé *Curiam Deorum*; & qu'on en fit le pluriel *Maricæ*, comme on dit *Veneres*. Ainsi on trouve en un endroit *Levæ Sanum*, & ailleurs *Salutæ* est joint avec *Matres*.

„ Je ne saurois me satisfaire de tout „ cela, car comment montrera-t-on „ que *Marica* a eu une chapelle dans „ Rome & même dans le Capitole; „ d'où il est arrivé que l'on a dit *Maricæ* au pluriel? Outre cela, puis „ qu'il y a d'abord après IN. AEDE. „ DIVI. IVLII. ceci, pourquoi n'y „ a-t-il pas, *in Aede Mariciarum*, ou „ *Maricæ in Capitolio*? Si *Auguste* a „ écrit: *consecravi Maricis*, il me „ semble aussi qu'on pourroit dire: „ *consecravi Veneribus*; quoi que l'usage ordinaire soit que l'on dise, „ *Veneri*, en y ajoûtant un surnom, „ comme *Jovi Tonanti*, *Capitolino*, „ &c. Quoi qu'il n'y ait eu qu'une „ *Venus*, on la distinguoit par divers „ surnoms.

„ Ces raisons m'empêchent d'approuver MARICIS, & je m'assure „ qu'il faut lire DONA. DEMVM. „ EX. MANIBIIS. IN. CAPITOLIO &c. ce qui rend un sens clair, „ sans rien forcer.

A la p. 119. ſur ces paroles : SICILIAM AC SARDINIAM OCCUPATAS BELLO SERVILI RECUPERAVI, on remarque que c'eſt à ceci qu'il faut rapporter les Medailles d'*Auguſte*, où il „ y a IMP. IX. SICIL. IMP. X. „ SICIL. IMP. XI. SICIL. & IMP. „ XII. SICIL. & ſur leſquelles on „ voit ordinairement une Diane, qui „ a auſſi été Déeſſe de la guerre ; Que „ l'on ſait ce que d'autres ont dit de „ ces Medailles, mais qu'il ſemble, „ que le titre d'*Imperator* vient de la „ guerre des Eſclaves, & que néanmoins Mars n'a point-là de lieu, „ mais ſeulement Diane ; comme ſi „ *Auguſte* n'avoit fait autre choſe, que „ d'aller à la chaſſe de quelques bêtes „ ſauvages, & que les Eſclaves fuyans euſſent été atteints, par ceux „ qui les pourſuivoient ; Que *Dion* „ dans ſon L. Livre, entre les terres, „ qui obeïſſoient à *Auguſte*, met la „ Sicile & la Sardaigne, & que dans „ la ſuite des actions d'Auguſte, il n'eſt „ pas parlé de ces Iles, ſinon qu'il eſt „ dit que la Sardaigne avoit été infeſtée, par quelques brigans, & cela dans le LV. livre.

„ Pour dire la verité, je ne comprends pas bien ces raiſonnemens ;

„ car

„ car ſuppoſé que j'accordaſſe que Dia-
„ nie a été une Déeſſe, qui préſidoit
„ ſur la guerre, & que l'on peut em-
„ ployer à cela ſon arc & ſes flêches;
„ quoi que je ſouhaiterois d'en avoir
„ des preuves plus claires; néanmoins
„ il ne me paroît point vrai-ſemblable
„ qu'*Auguſte* ait pris tant de fois le ti-
„ tre d'*Imperator*, ſeulement pour a-
„ voir dompté les eſclaves ſoulevez
„ dans ces deux Iles; n'y ayant eu
„ même, dans la Sardaigne, que quel-
„ que courſes de brigans. Quand je
„ penſe à la Majeſté d'*Auguſte* & de
„ l'Empire Romain, je ne ſaurois m'i-
„ maginer, que ce grand Prince ait
„ pris une ſeule fois ce titre, pour a-
„ voir dompté ſeulement des Eſclaves.
„ Je croi que ces Médailles ont été
„ frappées en Sicile, à l'occaſion de
„ quelque victoire remportée ſur les
„ ennemis de l'Empire.

„ Il me ſemble que le Comte *Mez-*
„ *zabarba* a rapporté avec raiſon la
„ Médaille, ſur laquelle il y a: IMP.
„ IX. à l'année de la fondation de Ro-
„ me DCC XXXIV. dans laquelle
„ les priſonniers Romains, avec les
„ Aigles & les Etendars revinrent de
„ chez les Parthes & dans laquelle
„ l'Armenie fut ſoumiſe: l'IMP. X.

„ à l'an D CC XLII. auquel *Tibere* „ vainquit les peuples de la Pannonie, & „ auquel on battit à *Actium* de ſemblable Monoïe, où il y a, IMP. X. ACT: „ & IMP. XI: & XII. à l'an D CC „ XLIII. auquel les rebelles de la Pannonie furent de nouveau ſoumis par „ *Tibere*, & les Allemands par *Druſus*. On trouve auſſi ſur d'autres „ Médailles le XI. Conſulat d'*Auguſte* „ joint avec IMP. X. quoi qu'il ne fût pas cette année Conſul, mais „ qu'il l'eût été l'an DCC XXXI. & „ quoi que ſur d'autres Médailles on „ voye TRIB. POT. XIII. & IMP. „ XII. il paroît qu'elles avoient été „ frappées l'an D CC XLIII.

„ Quoi que de ſavans hommes aient „ bien remarqué qu'Auguſte étoit maître de la Sicile, l'an D CC XVIII. „ & que l'an D CC XXXII. il fit un „ voyage dans cette île ; néanmoins „ on ne peut pas y rapporter les Médailles, dont on a parlé ; parce que „ l'an D CC XXXII. il a été nommé, pour la huitiéme fois, *Imperator*. Il paroît aſſez clairement par „ *Florus* Liv. III. c. 9. que ç'auroit été une honte qu'il eût pris ce titre, „ pour avoir ſoumis quelques eſclaves „ rebelles ; puis que *Perperna*, qui

„ avoit

„ avoit dompté les eſclaves ſoulevez
„ dans cette île, ſe contenta de l'hon-
„ neur de l'*Ovation*, *ne dignitatem*
„ *triumphi ſervili inſcriptione violaret.*
„ A la p. 158. on cenſure *Scaliger*,
„ parce que ce ſavant Homme dans †
„ ſes remarques ſur *Euſebe*, où il par-
„ le des bâtimens que *Domitien* avoit
„ faits à Rome, & entre autres de la
„ Minerve Chalcidique, *Minervæ*
„ *Chalcidica*, met *Minervæ Chalcidi-*
„ *cæ*, en ſousentendant *Templum*, &
„ après avoir dit après *Dion* Liv. LI.
„ qu'*Auguſte* avoit bâti l'*Athenæum* &
„ le *Chalcidicum*, & que dans le Mo-
„ nument d'Ancyre on lit CVRIAM.
„ ET. CONTINENS. ET CHAL-
„ CIDICVM. ajoûte que le *Chalci-*
„ *dicum* étoit un bâtiment, du voiſi-
„ nage duquel Minerve avoit le ſur-
„ nom de *Chalcidica*; ou parce qu'il
„ y avoit eu un *Chalcidicum*, ou cham-
„ bre haute dans ſon Temple, qui é-
„ tant détruit par le tems, avoit été
„ rétabli par *Domitien.*
„ Quoi que je n'admette pas tout
„ cela pour bon, je ne ſai ſi Mr. *Gro-*
„ *novius* nous dit rien de plus aſſuré,
„ ni de plus clair; car il remarque,
„ en doutant, que *Domitien* avoit bâti

† *Ad num. M M CV.*

„ des *Minervia* & des *Chalcidica*; c'eſt
„ à dire, ſi je ne me trompe, divers
„ Temples de Minerve, & divers de
„ ces bâtimens qu'on nommoit *Chal-*
„ *cidica*; ce que je ſouhaiterois qu'il
„ eût montré.

„ *Paul-Diacre* dit, dans ſon IX. Li-
„ vre, que Domitien avoit bâti *Miner-*
„ *vam Chalcidicam*, ou, comme il y
„ a dans d'autres Editions, *Minervæ*
„ *Chalcidicum*; maniere de parler
„ qu'on ne peut entendre, que d'un
„ Temple. L'Auteur de la Chroni-
„ que d'Alexandrie raconte que cet
„ Empereur avoit bâti ἄξυλον ναὸν,
„ c'eſt à dire, ſelon l'explication de
„ *Raderus*, ſans bois, & ſeulement
„ de cuivre; apparemment le Temple
„ de *Minerve Chalcidique*, que *Domi-*
„ *tien* avoit bâti, comme *Suetone* le
„ raconte. Je ne trouve néanmoins
„ pas cette particularité dans cet Au-
„ teur, qui dit ſeulement que cet Em-
„ pereur honoroit extraordinairement
„ Minerve; mais il ne dit rien du
„ Temple, dont les Auteurs, que j'ai
„ nommez, parlent.

„ *Feſtus* nous apprend que le *Chal-*
„ *cidicum* étoit une ſorte de bâtiment
„ ainſi nommé de la ville de Chalcis;
„ & *Victor*, dans ſa deſcription de
„ Ro-

„ Rome, au IX. quartier, fait men-
„ tion d'une *Minerve Chalcidique*. Le
„ ſavant Jeſuïte *Hardouin*, dans ſon
„ Livre *de Nummis Populorum*, p.
„ 193. doute ſi l'on ne doit pas chan-
„ ger ce mot en *Chalcioeca*, parce que
„ cette Déeſſe étoit ainſi nommée par-
„ mi les Lacedemoniens, comme
„ *Pauſanias* & d'autres le témoignent.
„ Le ſavant *Meurſius* dit auſſi dans
„ ſes Miſcellanées Laconiques Liv. I.
„ c. 3. que Minerve avoit ce ſurnom;
„ parce qu'elle avoit un Temple de
„ Cuivre, ou parce que les bannis de
„ Chalcis de l'Ile d'Eubée l'avoient
„ bâti. Ainſi, ſelon cet habile hom-
„ me, ce ſeroit la même choſe de di-
„ re *Chalcioeca*, ou *Chalcidica*. C'eſt
„ auſſi la penſée de *George Fabricius*,
„ dans ſa deſcription de Rome, qu'il
„ faut lire dans *Victor*, *Chalcioecæ*;
„ parce que *Domitien* avoit bâti un
„ Temple à Minerve, ſelon le mo-
„ dele de celui, qui étoit entre Tena-
„ re & Lacedemone.

„ Quoi qu'il en ſoit, je croi que
„ Domitien bâtit un Temple à Miner-
„ ve, que l'on nomma *Chalcidicum*,
„ ou à cauſe de la maniere, dont il é-
„ toit bâti, ou à cauſe de ſa matie-
„ re, & que c'eſt de là que cette

„ Déesse a été appellée *Chalcidica*.

„ J'avouë que les *Chalcidica* étoient „ aussi des bâtimens particuliers, que „ l'on joignoit avec ceux que l'on ap„ pelloit *Regiæ*, comme *Donati* nous „ l'apprend dans sa description de Ro„ me, Liv. IV. c. 2. C'est aussi le „ sentiment de *Saumaise*, sur l'Histoi„ re Auguste, & de *Reinesius*, dans „ ses *Variæ Lectiones*, & c'est appa„ remment pourquoi *Dion* p. 459. di„ stingue le Temple de Minerve & le „ *Chalcidicum*. Mais je laisse à exa„ miner aux Savans & à ceux qui ai„ ment l'Antiquité, 1. si l'on ne pour„ roit pas lire dans cet Historien Grec: „ τὸ καὶ χαλκιδικὸν, *Templum Minervæ* „ *quod & Chalcidicum*, comme ces „ paroles ont été traduites par *Donati* „ Liv. III. c. 16. par *Nardini* Liv. VI. „ c. 9. & par *Borrichius* dans son Ch. „ XI. de l'Ancienne Rome, & dire „ par conséquent que le Temple de „ Minerve a été ainsi nommé, du „ tems d'Auguste : 2. si l'on ne doit „ pas entendre, dans le Monument „ d'Ancyre, par *Chalcidicum*, un Tem„ ple qu'Auguste bâtit en l'honneur „ de Minerve : 3. s'il n'y a pas appa„ rence que ce *Chalcidicum* a été la

„ même

„ même chose, que ce qui étoit joint
„ aux Basiliques, & que l'on nommoit
„ ainſi ; & ſi celui, dont il s'agit, n'é-
„ toit pas joint à l'Hôtel de Ville,
„ comme aſſurément le mot *continens*
„ ſemble le demander : 4. ſi on ne
„ peut pas confirmer cela, par ce
„ qui eſt dit en ſuite, dans ce Mo-
„ nument, ſelon la copie de Mr. *Coſ-*
„ *ſon*, comme Mr. *Gronovius* le té-
„ moigne, qu'*Auguſte* avoit bâti un
„ Temple à Minerve : AEDEM QUI-
„ RINI, AEDES MINERVAE & JUNO-
„ NIS REGINAE & JOVIS, puiſque l'on
„ veut qu'il ſoit parlé ici du Capitole,
„ où ces trois dernieres Divinitez é-
„ toient adorées enſemble, & que Ju-
„ non eſt ſurnommée ordinairement
„ *Regina*, quoi qu'il y eût auſſi un
„ Temple de *Juno Regina* ſur le
„ mont Aventin.

„ Ce ſont là mes petites remarques,
„ ſur ce beau reſte de l'Antiquité. J'eſ-
„ pere que le ſavant homme, dont je
„ ne puis pas approuver toutes les pen-
„ ſées, ne les prendra pas en mauvai-
„ ſe part ; mais qu'il examinera avec
„ un eſprit calme, ce que je lui pro-
„ poſe, ſans avoir aucun deſſein de
„ l'attaquer.

C'eſt là ce que l'on m'a envoyé, &

que j'ai crû que les Curieux d'Inscriptions anciennes verroient avec plaisir. On ne peut pas douter qu'il n'y ait ici des conjectures très-heureuses, & des remarques très-solides. A l'égard du mot *Chalcidicum*, ce mot vient assurément de *Chalcis*, comme le dit *Festus*, & marque une sorte de bâtiment, ou d'appartement, ou de piece d'architecture, inventée dans cette ville de l'Eubée. On ne doit point le confondre avec *Chalcioecus*, ni mettre ces deux mots l'un pour l'autre, & encore moins effacer des anciens Auteurs Latins *Chalcidicum*, on *Calcidicum* pour mettre *Chalcioecum*, puisqu'on trouve le mot *Chalcidicum*, non seulement dans ce Monument, mais dans *Vitruve* Liv. V. c. 1. dans *Festus*, dans *Aristobe*, Liv. III. & IV. dans *Hygin*, Fab. LXXXIV. & ailleurs.

Ce mot semble marquer trois choses, 1. une chambre haute, d'où vient qu'*Ausone*, a traduit ὑπερῶον, dans *Homere*, par *Chalcidicum*: 2. un balcon, ou une galerie attachée à un batiment en dehors, comme *Saumaise* l'a remarqué dans ses notes, sur le Peloennius Niger de *Spartien*; 3. un Temple de Minerve, où il y avoit cette sorte d'ornement, ou d'appartement; qui étoit

singulier dans Rome, & différent des autres Temples de Minerve, & en particulier de celui, dont il est parlé dans la suite de l'Inscription. Ce dernier étoit dans le Capitole, & l'autre, nommé *Chalcidicum*, près de la Basilique Julienne, à côté de la place publique, nommée *Forum Romanum*. Voyez *Nardini* Liv. V. c. 3. & touchant le mot *Chalcidicum*, les Auteurs que l'on a citez, avec leurs Interpretes.

ARTICLE VIII.

I. HUMFREDI HODII, *Linguæ Græcæ Professoris Regii & Archidiaconi Oxoniensis, de Bibliorum Textibus Originalibus, Versionibus Græcis & Latina Vulgata Libb. IV, videlicet I. contra Historiam* LXX. *Interp.* ARISTEÆ *nomine inscriptam dissertatio, quâ probatur illam à Judæo quodam fuisse confictam &* ISAACI VOSSII, *aliorumque doctorum virorum defensiones ejusdem ad examen vocantur. In hac Editione diluuntur* VOSSII *responsiones.* II. *De Versionis, quam vocant LXX. Interp. authentiis veris, eâmque conficiendi tempore, modo & ratione.* III.

Historia Scholastica Textuum Originalium, Versionisque Græcæ. LXX. dictæ & Latinæ Vulgatæ; quâ ostenditur qualis fuerit singularum auctoritas, per omnia retro secula, & textus originales, maximo in pretio semper habitus fuisse. IV. *De cæteris Græcis Versionibus, Origenis Hexaplis, aliisque editionibus antiquis, cum collatione indiculorum librorum Bibliorum, per omnes ætates, quæ historiam Canonis SS. Scripturarum quàm brevissimam, sed plenam ac lectu jucundam continet, ordinisque librorum varietatem indicat. Præmittitur* ARISTEÆ *Historia Græcè & Latinè.* Oxonii MDCCV. in fol. pagg. 700. sans les Préfaces, & les Indices.

J'Ai déja parlé du premier livre de cet Ouvrage, qui parut en MDCLXXXV, dans le 2. Tome de la *Bibliotheque Universelle*; aussi bien que de la réponse, que feu Mr. *Vossius* lui fit. Ainsi je n'en redirai rien ici, sinon que l'Auteur a corrigé avec soin cette édition, & qu'il l'a augmentée ici de nouvelles notes, dans lesquelles il réfute les réponses de Mr. *Vossius*. Si dans quelques particularitez, on n'est pas

pas du sentiment de l'Auteur ; il faut tomber d'accord qu'il a raison, pour le fonds, en ce que l'Histoire d'*Aristée* n'est qu'un pur Roman ; aussi bien que tout ce qu'on dit de *Démétrius* de Phalere, par rapport à cette version. Mais *Vossius* s'étoit engagé à la défendre, plûtôt par entêtement, que par raison, & par connoissance de cause ; & malgré toute la hauteur, qu'il avoit pour son Adversaire, il ne méritoit pas seulement qu'il lui répondît. Ceux qui sont capables de s'entêter tout de bon de la fable d'*Aristée*, se mettent dans la nécessité de défendre toutes sortes de Légendes ; car il n'y en a guere de plus ridicules, que ce que cet Auteur raconte.

Ce n'est pas au reste que la Version, que l'on nomme des Septante, soit à mépriser ; car enfin c'est la plus ancienne Version de l'Ancien Testament, qui nous reste. Elle peut beaucoup servir, comme l'Auteur le remarque dans sa Préface, après le fameux *Jean Pearson*, à entendre l'Original, à défendre les citations de l'Ancien Testament, qui sont dans le Nouveau, à expliquer le stile de celui-ci, & les Pensées Grecs & Latins, & se perfectionner, dans l'intelligence de la Langue

Grecque, & dans la connoissance de la Critique; usages qui sont suffisants, pour la rendre recommandable aux Théologiens. Mais cette Version a d'ailleurs des défauts, qu'on ne doit pas dissimuler, & il ne faut pas croire les fables, que l'on en a dites; parce qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent vraies, pour l'honneur des Peres Grecs & Latins.

Mr. *Hody* nous renvoye, dans son premier Livre, à une Chronologie des Ptolomées Rois d'Egypte qu'il a faite; & il promet même, dans la Préface, un *Traité des Antiquités d'Alexandrie* tant profanes, que Sacrées, dont cette Chronologie ne sera qu'une partie. On ne peut que l'exhorter à travailler à la perfection de cet Ouvrage, que le Public ne manquera pas de recevoir avec plaisir. La figure que les Rois d'Alexandrie, & ensuite les Evêques de cette ville ont faite autrefois dans le monde, sans parler de sa grandeur & de ses richesses, rend la connoissance de ses Antiquitez très-utile, pour l'intelligence de l'Histoire sacrée & profane.

Comme le premier Livre de Mr. *Hody* roule sur *Aristée*, & qu'il faut l'avoir lû, pour bien comprendre la force

les faisonnemens de ceux, qui rejettent son autorité, il a très-bien fait de faire imprimer son Histoire, à la tête de cet Ouvrage, en Grec & en Latin. Car quoiqu'on l'eût imprimé à Oxford in 8°, il ne laissoit pas d'être encore rare, & d'ailleurs cette Edition étoit extrêmement fautive. Mais ce qui la rendra encore plus commune, c'est l'Edition, que Mr. *Van Dale* en a faite, en même tems que Mr. *Hody*, sans savoir qu'il fût sous la presse, dans un Ouvrage dont nous parlerons dans la suite.

II. APRE'S avoir prouvé, que l'Histoire d'*Aristée* est un livre supposé, & composé par quelque Juif Hellenisse, pour faire honneur à la nation Juive, parmi les Payens; l'Auteur entreprend de montrer, dans son second livre, qui sont les Auteurs de la Version des LXX. le tems auquel ils ont vécu, & la manière, dont elle a été faite. 2. * Les uns prétendent qu'elle avoit été faite du tems du premier des *Ptolomées* fils de *Lagus*, les autres du tems de son fils *Ptolomée Philadelphe*; mais les Auteurs Anciens ne conviennent point de l'année. Mr. *Hody* croit qu'on peut concilier ces Auteurs, en disant

* *Cap. II.*

qu'elle a été faite, au moins à l'égard du Pentateuque, pendant les deux années, que ces deux Princes ont regné ensemble ; ce qui a été le sentiment d'*Anatolius* d'Alexandrie, qui étoit Evêque de Laodicée, & est mort en CCLXVIII. On trouve ses paroles dans *Eusebe* Hist. Eccles. Lib. VII. c. 32. *François Junius* s'est imaginé qu'il y avoit eu une version Grecque, faite sous *Ptolomée* fils de *Lagus*, & une autre sous son fils ; mais ce n'est qu'un songe, sans fondement, & s'il faut avoir quelque égard pour la tradition Ancienne, il faut reconnoître qu'il n'y en a eu qu'une, faite environ le tems que l'on a marqué ; quoi qu'on ne puisse pas nier, que quelques Auteurs Anciens n'aient prétendu qu'elle étoit plus récente, mais sans fondement.

Le mal,* est que tous les Auteurs, que l'on cite sur cette matiere, étant plus récents que les livres d'*Aristée* & d'*Aristobule*, quoi que suppositifs ; & n'ayant, avant qu'on en peut juger, aucune autre source, où ils aient pû puiser ce qu'ils disent de cette Version ; on ne peut pas faire grand cas de ce qu'ils disent, & que les varietez, qui sont entre eux, viennent d'une mauvaise

de,

* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

de, ou de manque de mémoire, & non de ce qu'ils ont puisé dans des sources differentes. Pour ce qui est de la tradition, concernant une chose passée, il y a quelques siecles, elle ne peut être que très-incertaine & très-suspecte. Qui se fieroit aujourd'hui à une semblable tradition, qui n'auroit aucune piece authentique, pour fondement? Je ne voi pas qu'on puisse non plus faire grand fonds sur *Philon* & sur *Joseph*, & encore moins sur les Auteurs Chrétiens, qui les copient, ou qui se copient les uns les autres, touchant le tems auquel on peut avoir commencé à traduire l'Ancien Testament en Grec. Tout ce qu'on peut dire, c'est que cela a été fait, sous l'un des premiers *Ptolomées*, à cause de l'antiquité du faux *Aristée*, qui a vécu avant Jesus-Christ, & qui n'a pû fabriquer la fable, qu'il débite, qu'assez longtems après le regne de *Ptolomée Philadelphe*; car personne n'oseroit écrire de semblables fables, de son propre tems.

2. * Cette Version n'a été faite, ni par le commandement de *Ptolomée* Philadelphe, ni par les soins de *Demetrius* de Phalere, à dessein de la mettre

* *Cap. III.*

re dans la Bibliotheque d'Alexandrie & de la publier; quoi que les Anciens l'aient assuré, sur la foi du livre supposé d'*Aristée*. L'Auteur en a donné plusieurs preuves, dans son premier livre. Il y a de l'apparence que ce sont des Particuliers, qui ont travaillé les premiers à traduire en Grec l'Ancien Testament, à l'usage des Juifs; qui n'entendoient pas l'Hebreu, & que cette version est demeurée long-tems entre les mains de ces Juifs, avant que d'être connuë des Payens. C'est ce qui a fait que les Historiens Payens, qui ont voulu parler de l'origine de la nation Juive, en ont parlé d'une maniere ridicule, & qui fait bien voir, qu'ils n'avoient point lû les Ecrits de Moïse. C'est ce que l'on montre, par *Diodore* de Sicile, par *Trogue Pompée*, que *Justin* a abregé, par *Strabon*, par *Tacite* & par plusieurs autres, qui ont tous fait paroître, qu'ils n'avoient pas lû des livres de Moïse; qui ne leur auroient pas été inconnus, s'ils avoient été publiez depuis le tems de *Ptolomée* Philadelphe, & qu'on les eût pû voir dans la Bibliotheque d'Alexandrie.

3. * Il y a grande apparence, que la plûpart des Interpretes Grecs du V. T. étoient

* *Cap. IV.*

étoient d'Alexandrie, parce qu'il y a quantité de mots, qui étoient en uſage en Egypte. Il n'étoit nullement beſoin qu'il vînt des Juifs de Jeruſalem, pour avoir un Exemplaire des Livres Sacrez en Hebreu, & quelcun capable de les traduire. Entre tant de milliers de Juifs, qui demeuroient alors à Alexandrie, & dans le voiſinage; il y en avoit ſans doute quelque nombre, qui avoient des exemplaires Hebreux, & qui pouvoient les expliquer, au moins groſſierement. Auſſi voit-on, comme je viens de le dire, pluſieurs mots Alexandrins dans cette verſion, dont Mr. *Hody* donne des exemples. Ainſi pour exprimer un *Sicle* Hebreu, il y a le mot de *Didrachme*, ce qu'il faut entendre du Didrachme Alexandrin; pour dire un *Epha*, le mot *Oiphi*; pour *Thummim* le mot ἀλήθεια, ou *Verité*; pour *Chalcutha*, le mot d'*Hippodrome*; *Kondy*, pour un gobelet; *Γένεσις*, ou Geneſe, pour *Création*; *Achi*, pour du jonc &c.

Il y a auſſi apparence que c'eſt un Juif d'Alexandrie, qui a traduit le livre d'Eſther, parce qu'au commencement des Additions Greques, il eſt fait mention de *Ptolomée* & de *Cleopatre*. *Jean de Croi* avoit déja remarqué, qu'il

qu'il y avoit des mots Alexandrins, dans cette Version, & d'Anciens Rabbins avoient dit que ces Interpretes étoient d'Alexandrie, comme l'Auteur le remarque. Il a soin par tout de citer non seulement les Anciens, mais encore les Modernes, qui ont été pour, ou contre ses sentimens; pour les appuyer, ou les réfuter, selon qu'il le juge nécessaire. Il paroît qu'il a cherché par tout, avec beaucoup de soin & de peine, ce qui pouvoit concerner son sujet.

* On pourroit encore ajoûter à cela, que le stile de cette Version renferme divers mots tirez de la fable Greque, & diverses allusions aux opinions des Payens; de sorte qu'on en peut recueillir, qu'elle a été faite par des Juifs Hellenistes, ou infectez d'opinions Payennes, & qui avoient dessein de les favoriser. Ce pourroient bien avoir été des Proselytes Alexandrins, qui avoient appris l'Hebreu. Les mots Payens sont, par exemple, Ἅιδης, *Haidès*, qui est le nom de *Pluton*, & que ces Interpretes employent pour le sépulcre, la mort, ou l'état des Morts; Τάρταρος, pour un lieu profond, parce que le *Tartare* des Poëtes Grecs étoit le

* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

le lieu le plus profond de l'Univers ; *Τιτᾶνες, les Titans*, pour dire les Geans, ou les Morts ; *Σειρῆνες, les Sirenes*, pour je ne sai quelles bêtes des deserts ; *Δαιμόνιον μεσημβρινὸν, un Démon du midi*, pour un Démon, qui paroît sur le midi, & qui fait du mal aux hommes, & autres mots semblables, qui marquent des gens accoûtumez au langage des Fables Greques.

4. Pour le nombre de LXXII. † l'Auteur fait voir qu'il est chimerique & que même le Grand Sanhedrin, n'étoit que de LXXI, ou de LXX. personnes. Ainsi ce n'est pas sur ce modele que l'on a inventé le nombre de LXXII. Mais les Juifs ont été entêtez de ce nombre, aussi bien que de celui de LXX. comme l'Auteur le fait voir, par plusieurs exemples. Quelques Rabbins ont dit qu'il n'y avoit eu que cinq Interpretes Grecs, mais ils ne sont pas plus croyables que les autres.

Il est vrai que *Philon* ‡ assure que de son tems on faisoit tous les ans une fête solemnelle dans l'île de Pharos, où les LXX. Interpretes avoient fait leur version, pour en remercier Dieu, & qu'il s'y rendoit des Juifs & des personnes d'autres nations. Le Chevalier *Mar-*

† *Cap. V.* ‡ *Lib. II. de Vita Moſes.*

Marsham a crû que c'étoit une fête Payenne, dans laquelle quelques Juifs ſe mêloient, & que *Philon* les a voulu excuſer, en feignant que ce qu'ils faiſoient là n'étoit, que pour ſe réjouïr de ce que la Loi de Moïſe y avoit été traduite en Grec. Mais Mr. *Hody* croit que les Juifs d'Alexandrie, trompez par le faux *Ariſtée*, pouvoient avoir établi, en cet endroit-là, une fête ſolemnelle, ayant d'ailleurs accoûtumé de s'aller divertir ſur le bord des Rivieres, ou des Mers.

5. Il paroît, * par cet endroit du même *Philon*, que de ſon tems l'opinion de l'inſpiration des LXX. Interpretes étoit déja établie, parmi les Juifs Helleniſtes; puis qu'il dit qu'on les nommoit des Prophetes & non des Interpretes. Cette fiction (car les fables ne finiſſent jamais, où elles ont commencé) fut embellie par une autre, par laquelle on ſuppoſa que les Interpretes furent enfermez chacun dans une Cellule à part, & qu'ils traduiſirent néanmoins tous de la même maniere, ſans differer en un ſeul mot. C'eſt ce que *Juſtin* Martyr rapporte, dans ſon Exhortation aux Gentils, & pluſieurs autres après lui; parce que ne pouvant lire

* *Cap. VI.*

lire les Originaux, ils étoient bien-aises que l'on crût que la Version Grecque avoit été inspirée. Mais le faux *Aristée*, quoi que plein de fictions, * ne parle ni d'inspiration, ni de differentes Cellules; mais au contraire fait assembler les Interpretes dans une seule chambre, & les fait travailler ensemble, en sorte que l'on n'écrivoit que ce dont ils tomboient d'accord. *Philon*, ni *Joseph* ne disent rien non plus des Cellules, quoi qu'ils fassent les Interpretes inspirez.

Mr. *Hody* fait plusieurs remarques, sur l'autorité de ces deux Juifs, & réfute très-bien ceux qui veulent que *Philon* ait parlé des Cellules, & que *Joseph* ait dissimulé cette circonstance à dessein. Après cela, il ne lui est pas difficile de ruïner entierement ces prétendues Cellules; dont on fit accroire à *Justin*, que l'on voyoit encore des restes, de son tems. Il fait voir que les Juifs d'alors étoient pleins de semblables fictions, & conclut que S. *Jerôme* a eu raison de se moquer de cette chimere. Je ne puis pas entrer dans le détail de tant de faits, & de tant d'examens de passages particuliers.

6. † On

* *Voyez p. 34. de l'Ed. de Mr.* Hody.

6. † On montre en ſuite que ceux, que l'on a nommez les LXX. Interpretes, ou les premiers qui ont travaillé à la Verſion Greque, n'ont traduit que les livres de Moïſe, par les témoignages d'*Ariſtée*, de *Joſeph*, de *Philon*, d'*Ariſtobule*, de pluſieurs anciens Rabbins, de S. *Jerôme* & d'autres; auxquels Mr. *Hody* fait voir que l'on n'a rien de ſolide à oppoſer, comme on le pourra voir dans l'Original.

7. Le Livre de Joſué ‡ n'a pu être traduit, ſelon nôtre Auteur, qu'après la mort de *Ptolomée* fils de *Lagus*; parce que l'on y trouve le mot *gaesa* qui eſt un mot Gaulois, qui ſignifie *un javelot*; & qui n'a pû être introduit parmi les Grecs d'Alexandrie, qu'après les invaſions que les Gaulois firent en Aſie; ce qui n'arriva, comme on le montre, qu'après la mort de *Ptolomée*, fils de *Lagus*.

8. Au commencement, * on ne liſoit dans les Synagogues que le ſeul Pentateuque; mais *Antiochus Epiphane* l'ayant défendu aux Juifs de la Paleſtine, ils commencerent à y lire les Prophetes, & après ſa mort ils joignirent ces deux volumes; en ſorte qu'on liſoit l'un le matin, & l'autre le ſoir.

Ce

† *Cap. VII.* ‡ *Cap. VIII.* * *Cap. IX.*

Ce fut apparemment ce qui donna occaſion aux Juifs d'Alexandrie, qui imitoient volontiers ceux de Jeruſalem, de faire traduire les Prophetes, & *Eſther*, autems de *Ptolomée Philometor*. Il ſe peut faire auſſi, que l'on en ait traduit alors encore quelques autres.

Que ſi l'on objecte que *Jeſus*, fils de *Syrach*, interprete de l'Eccleſiaſtique, a fait mention de la Verſion Grecque des Prophetes, & que cet Auteur a vécu du tems de *Ptolomée Euergete*, fils de *Philadelphe*; il répond que l'on ſe trompe, à l'égard du tems auquel cet Auteur a vécu, & que c'a été ſous un autre *Euergete*, ſucceſſeur de *Philometor*: comme pluſieurs ſavans hommes l'avoient déja dit, & comme Mr. *Hody* le fait voir au long.

Il ſoupçonne † que le livre des Juges n'étoit pas traduit en Grec, du tems de *Philon*, parce que cet Auteur cite un endroit du Ch. VIII, 9. un peu autrement, qu'il n'y a dans le Grec que nous avons. Il y a, dans nos exemplaires: *Gedeon dit aux gens de Phanuel, à mon retour en paix, je démolirai cette tour*; au lieu que *Philon* dit qu'il *jura*.* Mais ce peut-être un défaut

† *Ibid. §. 5.*
* *Paroles de l'Auteur de la B. C.*

faut de mémoire, dans *Philon*. Il eſt vrai que cet Auteur appelle ce livre *le livre des Jugemens*, au lieu de dire, *le livre des Juges*; mais rien n'empêche qu'il n'ait imité, en cela, la verſion Greque, qui appelle les *livres des Rois*, *les livres des Regnes*.

Il croit auſſi que Job a eu un interprete particulier, parce qu'il eſt dit à la fin, *qu'il a traduit ſur un livre Syriaque*, c'eſt à dire, Hebreu; ce qui n'eſt pas particulier à ce livre. † Mais on pourroit avoir mis cela à la fin de ce livre, parce qu'il y a beaucoup de Chaldaïſmes, ou de Syriſmes.

Comme l'Auteur ſait qu'il y a eu pluſieurs ſavans hommes, qui ont eu des ſentimens particuliers ſur la Verſion des LXX. il réfute ici *Junius*, *Uſſerius*, *Lightfoote*, *Voſſius* & d'autres.

9. Enfin Mr. *Holy* ‡ montre que les Auteurs de la Verſion Greque, que nous avons, n'ont pas travaillé de concert; parce qu'il y a trop de varieté & entre les livres entiers, & entre les parties d'un même livre; ce qu'il prouve par un très-grand nombre d'exemples.

III. DANS le troiſiéme Livre, Mr.

† *Paroles du même.* ‡ *Cap. X.*

Mr. *Hody* réfute *Voſſius* & le Pere *Morin*, qui prétendoient que toute l'Egliſe Greque, depuis les Apôtres, & l'ancienne Egliſe Latine avoient préferé la verſion, que l'on nommoit des LXX. à l'Original Hebreu; & montre le contraire, & outre cela que depuis que les Egliſes d'Occident ont adopté la verſion de S. *Jerôme*, & même depuis que le Concile de Trente l'a déclarée *authentique*, une infinité d'habiles gens lui ont préferé les Originaux. Pour cela l'Auteur examine, de ſiecle en ſiecle, les citations des Peres, & rapporte les paſſages des Docteurs, qui ont dit leur ſentiment là-deſſus. Il paroît par là que *Voſſius* a parlé très-légerement, lors qu'il a défié de produire un ſeul Pere Grec, qui préferât l'Original à la Verſion Greque. On voit auſſi qu'avant & après la déciſion du Concile de Trente, il s'eſt trouvé bien des gens qui ont voulu avec raiſon qu'on préferât l'Original à la Vulgate. L'Auteur en vient enfin aux ſentimens des Proteſtans ſur ces matieres & aux querelles qu'ils ont euës entre eux, ſur l'antiquité des points Hebreux, & ſur la Critique Sacrée. Il fait en traitant de ces matieres, quantité de remarques incidentes, qui méritent d'être luës

& que nous ne pouvons pas rapporter ici. Nous ferons seulement un petit extrait des deux premiers Chapitres.

1. L'Auteur montre donc d'abord, contre *Joseph Scaliger*, que ce que l'on dit d'un jeune établi par les Juifs de Jerusalem, pour déplorer le malheur qui étoit arrivé, lors que l'on avoit traduit la Loi en Grec, est une pure fable; quoi qu'il soit vrai qu'on lisoit à Jerusalem le V. T. en Hebreu. C'est ce qui paroît clairement par *Joseph*, qui louë infiniment, aussi bien que *Philon*, la version Greque, & ceux qui y travaillerent; ce qu'il n'auroit osé faire, si à Jerusalem on avoit eu horreur de cette version.

A cette occasion, il rapporte les sentimens de *Saumaise*, de *Bochart* & de *Cappel*, touchant l'Erudition Hebraïque de *Joseph*, qu'ils croyent n'avoir pas été fort savant en Hebreu, & s'être servi de la version des Septante. Mr. *Hody* leur oppose les passages de *Joseph* lui même, où il dit qu'il a suivi l'Hebreu, & qu'il le savoit. Il assure encore qu'il avoit écrit l'Histoire de la Guerre Judaïque, dans la Langue de son païs, avant que de la publier en Grec. *Mais pour commencer

* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

cer par ce dernier paſſage, on ne peut pas douter que *Joſeph* ne ſût la langue de Jeruſalem, qui étoit un Chaldéen corrompu. Mais pour l'ancien Hebreu, il en ſavoit très-peu, comme on le voit à tous momens lors qu'il parle de quelque mot ; & comme on le peut connoître aux loüanges qu'il donne à la verſion des LXX, qu'il veut faire paſſer pour une verſion exacte. Quoi qu'il en diſe, il eſt auſſi faux qu'il ait eu recours à l'Original Hebreu, qu'il l'eſt qu'il n'y a rien ajoûté dans la narration de ſon Hiſtoire ; puis qu'il y ajoûte mille choſes, & même des fables ridicules. *Philon* a moins encore ſû d'Hebreu, que *Joſeph*, mais il a ſû beaucoup plus de Grec.

L'Auteur a au reſte raiſon de dire que les Anciens Juifs Helleniſtes liſoient dans leurs Synagogues la Verſion Greque, quoi que *Lightfoote* en diſe ; & ce n'a été que tard, que les Juifs en ont mal parlé, comme on le montre fort bien ici.

2. Dans le Chapitre ſuivant, Mr. *Hody* traite des citations de l'Ancien Teſtament dans le Nouveau. Il montre que les Auteurs du Nouveau Teſtament ſuivent tantôt l'Hebreu & tan-

tôt les LXX. même dans les endroits où ils s'éloignent de l'Hebreu ; mais qu'ils ſuivent plus ſouvent l'Hebreu, qu'on ne ſe l'eſt imaginé. Il examine châcun de ces paſſages, & fait diverſes remarques que l'on ſera bien aiſe de lire. L'Auteur vivant dans un païs, où l'on a de grandes Bibliotheques à ſon commandement, & s'étant appliqué avec ſoin à ſon ſujet, a ramaſſé une infinité de choſes qu'on auroit de la peine à trouver ailleurs.

IV. LE dernier livre traite des autres Verſions anciennes du Vieux Teſtament, des *Hexaples* d'*Origene* & des Editions anciennes & modernes de la Verſion des LXX.

1. Il établit * comme une choſe aſſurée, &, comme il me ſemble, avec raiſon, qu'il n'y a point eu de verſion Greque des Livres Sacrez, avant celle des LXX. & que ſi les Grecs ont ſû, avant qu'elle fût faite, quelque choſe des Juifs, ils ne l'ont ſû que par le commerce qu'ils ont pû avoir avec eux en Orient, ou par le rapport de ceux qui les avoient fréquentez. Il traite enſuite des verſions d'*Aquila*, de *Theodotion*, & de *Symmaque*, & des Anonymes que l'on a appellées la *Cinquié-*

* *Cap. I.*

quiéme, *Sixiéme* & *Septiéme*. Après ce que *Druſius*, *Walton*, & divers ſavans hommes en ont dit, & ce que l'on en a même publié en François; il eſt difficile d'en dire rien de nouveau, pour le fonds. Mais on trouvera ici un recueuil plus complet de ce que les Anciens en ont dit, avec leurs paſſages en Grec & en Latin, citez avec exactitude, & diverſes remarques des Modernes ſur ces matiéres; avec l'approbation, ou la réfutation de l'Auteur; car dans tout cet Ouvrage, où il cite une infinité de livres, il ne manque pas de relever les fautes de ceux qu'il croit s'être trompez en quelque choſe, & il en a très-ſouvent l'occaſion. *Iſaac Voſſius*, ſur tout, y eſt très-fréquemment redreſſé, & c'étoit en effet un homme, qui aſſûroit auſſi hardiment ce que la cauſe, qu'il défendoit, demandoit qu'il aſſurât; qu'il le prouvoit mal, quand on le lui nioit.

2. † Mr. *Hody* employe le ſecond Chapitre de ſon IV Livre, à expliquer ce que c'étoit que les *Hexaples*, *Octaples* & *Tetraples* d'*Origene*. Beaucoup de ſavans hommes en avoient traité, mais fort peu, ſi on l'en croit, avoient

† *Cap. II.*

bien entendu la matiere, & perſonne n'en avoit encore écrit aſſez à fonds. Voici, en peu de mots, ce que c'étoit, ſelon que Mr. *Hody* le conçoit, après Mr. *Huët*. Les *Hexaples* & les *Octaples* étoient le même Ouvrage, dans lequel on voyoit, en diverſes colomnes, le Texte & les Verſions Grecques de l'Ancien Teſtament, & 1. le Texte, en caracteres Hebreux; 2. le même, en caracteres Grec; 3. la Verſion d'*Aquila*; 4. celle de *Symmaque*; 5. celle des Septante; 6. celle de *Theodotion*; 7. la *cinquiéme*; 8 la *ſixiéme*; 9. la *ſeptiéme*. Il y avoit donc neuf colomnes, mais parce que la *ſeptiéme* Edition ne paroiſſoit que ſur très-peu de livres de l'Ecriture, on ne la comptoit pas, & on nommoit cet Ouvrage *Octaples*, qui marque huit colomnes, & non pas *Enneaples* qui en ſignifie neuf. Outre cela, la cinquiéme & la ſeptiéme Verſions ne paroiſſant point dans les premiers livres, mais ſeulement dans quelques uns des derniers, *Origene* lui même & pluſieurs autres appelloient ordinairement cet Ouvrage *Hexaples*, ou Ouvrage à ſix colomnes. Dans un autre format, Origene n'avoit mis que la verſion des LXX, & celles d'*Aquila*, de *Symmaque*,

que, & de *Theodotion*; ce qui faiſoit qu'on appelloit ce Volume *Tetraples*, ou Ouvrage à quatre colomnes.

Il y a eu néanmoins de grandes diſputes entre les Savans là-deſſus, parce que S. *Epiphane* n'en parle pas tout à fait, comme l'on vient de voir, & diſtingue les *Hexaples* des *Octaples*. Mais Mr. *Hody* ſoûtient qu'il n'a pas parlé avec aſſez d'exactitude, & le réfute au long. Il traite enſuite des *Aſteriſques*, des *Obeles*, des *Lemniſques* & des *Hypolemniſques* que l'on voyoit dans les *Hexaples*, & du ſoin qu'*Origene* prit de corriger l'Edition des LXX. dans les mêmes *Hexaples*, & fait voir qu'elle étoit beaucoup plus correcte, que celle que l'on nommoit *la Commune*, où il y avoit pluſieurs additions & corrections tirées des autres Interpretes. Il donne des exemples conſiderables de la difference de ces deux Editions, tirez de S. *Jerôme* & de quelques MSS. & cela étoit d'autant plus néceſſaire qu'*Uſſerius* n'avoit pas été aſſez exact en cette occaſion, comme on le fait voir. On trouvera auſſi diverſes autres remarques touchant le tems de la publication de ces Ouvrages d'*Origene*; que l'on ne doit néanmoins pas regarder, comme un traducteur de la Bi-

ble, mais seulement comme un Critique, qui publioit les traductions des autres. Il seroit bien à souhaiter qu'un exemplaire au moins des Hexaples fût venu jusqu'à nous, & si on le pouvoit racheter, par tout ce que nous avons d'*Origene*, il est certain qu'on le racheteroit à bon marché. S'il étoit trop difficile de copier les colomnes Hebraïques, il seroit au moins à souhaiter qu'on eût copié les *Tetraples* si fréquemment, qu'il y en eût eu encore au monde, jusqu'au tems de l'Impression; plûtôt que des milliers de fades Homilies, pour n'en rien dire de pire.

3. † Mr. *Hody* traite ensuite des revisions de la Version des LXX. par *Lucien* & par *Hesychius*, qui parurent à peu près dans le même tems, que l'Edition d'*Origene*, qui ne fut rendue publique que cinquante ans après sa mort. Ceux qui ont crû qu'*Hesychius* & *Lucien* avoient fait de nouvelles Versions se sont trompez, comme l'Auteur le fait voir. Il n'y a point eu de version faite sur l'Hebreu, en Grec, que celles dont on a parlé; comme on le montre, contre ceux qui ont pû avoir d'autres pensées, sur quelques passages de l'Antiquité mal-entendus.

En-

† *Cap. III.*

Enfin l'Auteur traite des Editions des LXX. faites à *Alcala de Henarès*; à Veniſe, chez *Alde*; & à Rome, ſur un MS. du *Vatican*. Ce ſont là les Editions, ſur leſquelles tout ce que nous avons d'Editions a été fait, & ſur leſquelles on trouvera pluſieurs choſes curieuſes, dans nôtre Auteur, que nous ne pouvons pas copier ici.

IV. Enſuite * il donne le nombre & l'ordre des livres de l'Ecriture Sainte, comme on les trouve dans les Bibles Hebraïques, dans les Greques & dans les Latines, de tous les ſiecles; & dans les Auteurs qui en ont parlé. Ce travail eſt diviſé en CXXXV. colomnes, mais rangées en bon ordre.

C'EST là tout ce qu'on a pû dire d'un Ouvrage, qui outre la matiere principale, qu'il traite, contient une infinité de petites digreſſions & d'incidens, dont on ne peut pas parler dans un Extrait. Si j'oſois dire mon ſentiment ſur la méthode de l'Auteur, je dirois que j'aurois lû ſon Ouvrage, avec plus de plaiſir; s'il avoit propoſé à part les ſentimens, qu'il croit les plus vrais, avec leurs fondemens & leurs preuves, ſans y mêler aucune réfutation, & qu'en ſuite dans des Chapitres

* Cap. IV.

distincts, ou plûtôt dans des notes, il eût indiqué, ou réfuté en peu de mots ceux, qu'il juge avoir été dans l'erreur, à l'égard de quelques uns des points qu'il traite. Ces réfutations trop fréquentes fatiguent un Lecteur, qui cherche principalement la Verité, & qui se chagrine quelquefois qu'on l'entretienne des fautes de gens, dont il ne se soucie guere. Si les réfutations étoient à part, on les liroit, si on vouloit; ou on les négligeroit, si l'on étoit trop occupé. Je ne voudrois pas néanmoins gêner Mr. *Hody*, & encore moins censurer son Ouvrage, qui est le meilleur, le plus ample, & le plus exact, que l'on ait fait encore sur ces matieres. En voici néanmoins un autre, qui ne se propose qu'une partie du sujet que M. *Hody* a traité, & qui n'est nullement à mépriser.

II. ANTONII VAN DALE *Dissertatio super* ARISTEA *de* LXX. *Interpretibus. Cui ipsius praefixi Aristeæ textus subjungitur. Additur Historia Baptismorum, tum Judaicorum, tum potissimùm priorum Christianorum, tum denique & rituum nonnullorum &c. Accedit & Dissertatio super* SANCHONIA-

NIATHONE. Amstelod. apud Wolters, in 4. pagg. 506.

NÔTRE Auteur étoit mal informé, lors qu'il écrivoit, au commencement de sa Préface, que la mort avoit empêché Mr. *Hody* d'achever, ce qu'il avoit entrepris d'écrire sur les LXX. Interpretes, puis que son Livre étoit imprimé avant, que celui de Mr. *Van Dale* parût; comme on le peut voir par la date de la Préface du premier. Il est arrivé de même à Mr. *Gronovius* de faire dans la Préface de son *Arrien*, l'épitaphe de Mr. *Magliabechi*, qui étoit plein de vie. Les Jesuïtes de Paris, qui font le Journal qui s'imprime à Trevoux, le crurent aussi mort, & parlerent peu obligeamment de lui, dans la pensée que *ceux qui sont morts ne mordent plus*; mais ils se sont dédits depuis. Si quelque ancien Auteur, faute de bonnes informations, comme il a pû arriver pour le moins aussi facilement qu'à présent, avoit avancé quelque chose, qui fût aussi peu exact; cela suffiroit pour bâtir là-dessus de nouvelles pensées Chronologiques, & déranger plusieurs évenemens. Cela nous doit apprendre à ne pas avancer légerement des conjec-

tures, qui ne ſont appuyées, que ſur l'exactitude, ſuppoſée ſans preuves, d'un Auteur ou deux, comme l'on ne fait que trop communément.

1. Pour commencer à parler de la Diſſertation ſur *Ariſtée*, Mr. *Van Dale* † croit que celui, qui a pris ſon nom n'eſt qu'un Juif Helleniſte, qui ne ſait pas ſeulement bien faire ſon perſonnage, ni bien garder le *Decorum* à l'égard des autres. Par exemple, il nomme *la Loi* les Livres de Moïſe, à la Juive; au lieu qu'un Payen les auroit nommez *les Lois*, ſelon l'uſage de la Langue Grecque; qui ne nomme *Loi*, au ſingulier, qu'une Loi particuliere, & non un recueuil de Lois. Il parle toûjours de *Dieu*, ſans jamais ſe ſervir du pluriel, & il fait de même parler à la Juive les Payens, qu'il introduit parlant. Mr. *Van Dale* croit que cet Impoſteur eſt poſterieur à *Philon*, mais un peu plus ancien que *Joſeph*, qui l'a copié; au lieu que les autres ſavans, comme Mr. *Hody*, le croient plus ancien que *Philon*. * Comme les fables s'augmentent au lieu de diminuer, & qu'*Ariſtée* n'attribue aucun eſprit prophetique aux Interpretes Grecs,

† *Cap. 8.* * *Paroles de l'Auteur de la B. C.*

Grecs ; on pourroit soupçonner que *Philon*, qui les veut faire passer pour Prophetes, est posterieur à l'Auteur, qui a pris le nom d'*Aristée*.

Effet depuis que les Juifs eurent commerce avec les Grecs, ou sous la domination des Macedoniens, ils firent mille livres supposez, dont Mr. *Van Dale* parle. Il croit qu'il y a eu plus d'un *Aristée*, parce que S. *Justin* Martyr, S. *Epiphane* & S. *Augustin*, semblent en avoir eu un exemplaire, où il y avoit plus de fables, que dans celui dont *Joseph* & *Eusebe* se sont servis. C'est aussi le sentiment de Mr. *Hody* Liv. I. c. 2.

2. Il y a eu quelques Anciens † qui ont douté si ç'a été le premier des *Ptolomées*, ou le second, qui voulut avoir une magnifique Bibliotheque; mais la plûpart tombent d'accord, que ç'a été le second; que les Alexandrins nommerent, par ironie *Philadelphe*, ou *ami de ses freres*, parce qu'il les avoit fait mourir, pour n'avoir rien à craindre d'eux. Il se maria avec sa propre sœur, & se plongea dans toutes sortes de Débauches, & de dépenses extravagantes; pour ne pas parler de son idolatrie & de sa fantaisie, qu'il eut

† *Cap. II.*

ent de faire mettre *Arſinoé* ſa ſœur parmi les Déeſſes. C'eſt ce que Mr. *Van Dale* prouve, par divers Auteurs anciens. Néanmoins comme ce n'auroit pas été faire honneur à la Verſion des LXX. & que même l'Hiſtoire en auroit paru ſuſpecte, ſi on ne l'avoit fait entreprendre à un homme de bien; *Philon*, donne de grands éloges à *Philadelphe*, & le repréſente extrémement curieux de la Loi des Juifs; l'*Ariſtée* de S. *Epiphane* lui fait écrire une Lettre au Pontife *Eleazar*, qui reſſemble bien plus à la Lettre d'un Juif que d'un Payen; & l'*Ariſtée*, que nous avons, le fait parler & agir, comme un Demi-Juif, ou au moins comme un homme, qui avoit beaucoup de reſpect pour le vrai Dieu. On voit bien qu'on ne lui prête cette pieté, que pour faire honneur à la Verſion des LXX. & pour rendre plus vrai-ſemblable la fable, que l'on en fait.

C'eſt par le même principe, † que l'on repréſente *Demetrius* de Phalere, comme un homme perſuadé de la divinité des Lois de Moïſe; quoi que c'eût été l'homme le plus débauché de ſon tems, comme *Athenée* nous l'apprend, au Liv. XII. de ſes Diſcours de

† *Cap. III.*

de Table. D'ailleurs on fait intervenir ce *Demetrius*, comme un homme qui a été en faveur auprès de *Philadelphe*; au lieu que ce Prince l'envoya en exil, après la mort de son Pere, où il se fit mourir lui même, par la morsure d'un Aſpic. C'eſt à un Hiſtorien, nommé *Hermippe*, cité par *Diogene Laërce*, qu'on eſt redevable de cette circonſtance. Mr. *Voſſius* a prétendu ruiner l'autorité de cet *Hermippe*, en lui objectant une faute de Chronologie; mais on fait voir ici, après Mr. *Hody*, que ce ſavant homme s'eſt trompé, en prenant pour *Antigonus* Roi de l'Aſie, un autre *Antigonus* Roi de Macedoine.

4. † Il y a même de l'apparence, ſelon Mr. *Van Dale*, que *Ptolomée Philadelphe* ne commença à faire une Bibliotheque, que ſur la fin de ſa vie; & ſi cela étoit, il ſeroit encore moins croyable que *Demetrius* de Phalere, eût été ſon Bibliothecaire. L'Auteur tâche de le prouver, en faiſant voir que les Rois de Pergame avoient les premiers, commencé à amaſſer une Bibliotheque, & que *Ptolomée* ne fit que les imiter.

5. Pour obtenir * plus facilement d'*Elo-*

† *Cap. IV.* * *Cap. V.*

d'*Elebazar* un Exemplaire des Lois de Moïse, & des Interpretes, *Ptolomée* fit, selon le rapport de *Joseph* & d'*Aristée*, racheter un très-grand nombre de Juifs qui étoient esclaves en Egypte. *Aristée* avoit dit qu'il paya *vint drachmes* pour chacun, mais *Joseph*, trouvant que c'étoit trop peu, en a mis cent & vint. Cependant *Justin* Martyr, ni *Clement* Alexandrin, ni *Philon* ne parlent point de cette générosité de *Ptolomée*.

6. On fait † encore mieux sentir le peu d'apparence, qu'il y-a dans cette histoire, par la comparaison de la Lettre de *Ptolomée*, telle qu'elle est dans *Joseph*, avec la même Lettre, telle qu'on la trouve dans l'*Aristée*, que nous avons à présent. On y joint de plus les deux Lettres de ce Prince, que S. *Epiphane* produit, comme tirées d'*Aristée*, & il paroît par tout cela que ces Lettres sont forgées. On trouvera ici diverses remarques sur la Bibliotheque d'Alexandrie, qui étoit dans le Temple de Serapis, & sur les LXXII. livres Apocryphes, que les LXXII. Interpretes apportèrent, auxquelles on ne peut pas s'arrêter.

7. On examine * ensuite l'histoire, que

† *Cap. VI, & VII.* * *Cap. VIII.*

que le bon S. *Justin* Martyr fait de la Version Grecque, dans son *Exhortation aux Gentils* & dans sa 2. *Apologie*, & l'on fait voir qu'il ne s'accorde, ni avec lui même, ni avec les autres. * La credulité de ce bon homme, & la facilité qu'il avoit à avancer ce qu'il ne savoit point, ne fait pas honneur aux Chrétiens de ce temps-là ; mais heureusement la Religion Chrétienne n'est fondée, ni sur leur savoir, ni sur leur conduite.

8. Il est vrai, † si l'on en croit *Galien*, que *Philadelphe* avoit une passion extraordinaire d'amasser des livres, & qu'il acheta des Atheniens pour quinze talens les Tragedies d'*Eschyle*, de *Sophocle* & d'*Euripide*, & qu'il leur en rendit encore un exemplaire bien copié. Mais ces Poëtes avoient fait tant de bruit parmi les Grecs, qu'on ne peut pas s'étonner qu'un Prince Grec les voulût avoir. Il n'en est pas de même de ceux des Hebreux, qui étoient inconnus, & que l'on feint néanmoins lui avoir été recommendez, par *Demetrius* de Phalere, qui ne pouvoit rien en savoir, que par le moyen de quelque Juif.

9. Les

* *Réflexion de l'Auteur de la B. C.*

† *Cap. IX.*

9. Les Juifs † ne commencerent à être connus aux Grecs, que ſous l'Empire des Macedoniens. A cette occaſion, Mr. *Van Dale*, pour donner des preuves du génie fabuleux des Juifs, rapporte ce que dit *Joſeph*, dans ſes Antiquitez Judaïques Liv. XI. c. 8. de l'entrevuë d'Alexandre & de Jaddus, qui étoit alors ſelon lui, ſouverain Pontife des Juifs. Il traite cette hiſtoire de fable, parce que *Diodore*, *Quinte-Curſe* & *Arrien* n'en diſent rien du tout, & qu'ils diſent même une choſe, qui n'eſt pas compatible avec ce que dit l'Hiſtorien Juif. C'eſt qu'Alexandre, après avoir pris Gaze, & donné quelques ordres, marcha droit à Peluſe, où il ſe rendit ſept jours après avoir pris Gaze; ce qu'il n'auroit pas pû faire, s'il avoit fait un voyage auparavant à Jeruſalem, & ſoumis quelques villes voiſines. Enſuite Mr. *Van Dale* trouve, dans l'Hiſtoire même des preuves, que ce n'eſt qu'une fable. Par exemple, Alexandre ſe proſterne devant le Sacrificateur Juif, parce qu'il voyoit le nom de Dieu écrit ſur ſon front. Comment pouvoit-il ſavoir ce qu'il y avoit, ſur la lame d'or de la tiare du Pontife, lui qui ne ſavoit point d'He-

† *Cap. X.*

d'Hebreu & qui ne connoiſſoit point les Juifs? Mr. *Van Dale* ne croit pas non plus que Jaddus lui ait montré le Prophete Daniel, qui a prédit qu'un Prince Grec ruineroit l'Empire de Perſe. Au moins il eſt certain qu'Alexandre ne pouvoit pas s'aſſurer par lui même de ce qui étoit dans Daniel, qu'il n'entendoit pas, & qu'il falloit qu'il s'en fût à la bonne foi des Juifs; qui devoit lui être ſuſpecte, parce qu'ils n'avoient eu aucun égard à ces propheties, avant que de voir Alexandre maître de la Paleſtine.

Mr. *Van Dale*, pour faire voir qu'on n'a aucun ſujet de ſe fier à *Joſeph*, rapporte la maniere ſcandaleuſe, dont cet Hiſtorien compare le paſſage de la mer Rouge, avec le paſſage d'Alexandre ſous le mont Climax, & fait remarquer la hardieſſe de cet Auteur, qui dit qu'il a ſuivi exactement l'Ecriture Sainte; quoi qu'il ait ajoûté diverſes circonſtances fabuleuſes à cette hiſtoire. Cela eſt d'autant plus abſurde, qu'après l'avoir embellie de la ſorte, il laiſſe à chacun la liberté de croire que la mer ſe retira, par un miracle, ou qu'elle le fit d'elle même.

10. Mr. *Van Dale* employe encore tout

tout le † Chapitre ſuivant, à rapporter des exemples du peu de bonne foi de cet Auteur; dont il donne quatre preuves conſiderables, que l'on ne redira pas après lui, pour n'être pas trop long. Mais ceux, qui ont bonne opinion de *Joſeph*, feront fort bien de les lire.

11. Comme cet Hiſtorien avoit dit, quoi que l'Ecriture n'en parle point, que Cyrus, *Roi de Perſe, avoit lû Eſaie, cela donne lieu à Mr. *Van Dale* de faire voir que les Livres Sacrez étoient fort rares parmi les Juifs, avant la Captivité de Babylone. Encore que Moïſe eût ordonné qu'on liroit la Loi en public, de ſept en ſept ans, on ne voit pas que ce commandement ait été mis en pratique, depuis le tems de Joſué, juſqu'à celui de *Joſaphat*, qui ne regna, que DXXX ans après Joſué. Depuis le tems de *Joſaphat*, il n'eſt point fait mention de cette lecture qu'au tems de *Joſias*, CC LXXX. ans après, & ſous ce dernier, les exemplaires de la Loi étoient fort rares, comme il paroît clairement, par l'hiſtoire de 2. Rois, XXII, 8. Dans la Captivité, les Juifs n'eurent pas plus de ſoin d'avoir des exemplaires de la Loi, dans leurs familles, puiſqu'à leur retour,

† *Cap. XI.* * *Cap. XII.*

retour, ils ne l'entendoient point, parce qu'ils ne parloient plus Hebreu; comme il paroît par le Ch. VIII. de Nehemie. Mr. *Van Dale* remarque que lors qu'il eſt parlé de la lecture des Livres Sacrez dans Eſdras & dans Nehemie, il n'eſt rien dit des livres des Prophetes, & que les Juifs ne les liſoient pas communément. Ainſi il n'y a guere d'apparence, que l'on fît voir à Cyrus le livre d'Eſaïe, qui étoit rare & dans une Langue, que Cyrus n'entendoit pas. D'ailleurs les Juifs n'étoient nullement communicatifs, à l'égard des autres nations, comme *Joſeph* lui même le témoigne. Il n'y a point d'apparence non plus, qu'ils ſe communicaſſent ſi fort aux Egyptiens, que l'Hiſtoire d'*Ariſtée* le dit.

Il n'eſt pas plus croyable que de chacune des dix Tribus, qui ne revinrent point en Judée, comme celles de Benjamin & de Juda, il ſe trouvât ſix perſonnes habiles dans la Langue Hebraïque, & capables de traduire la Loi en Grec.

12. C'eſt ce que l'Auteur montre encore plus au long, dans la ſuite, † où il produit le ſentiment de *Joſeph Scaliger*, qui étoit conforme au ſien, &

† *Cap. XIII.*

& fait voir que quelques Rabbins même ont parlé du nombre des Interpretes Grecs, comme s'il n'y en avoit eu que *cinq*.

13. *Ariſtée* eſt ridicule * en repréſentant les loüanges que les Juifs donnerent à la pieté de *Ptolomée*, qui étoit un Prince très-impie, ſelon la Loi des Juifs. Il n'eſt pas pardonnable non plus, en ce qu'il dit que le Jourdain entre, près de l'Egypte, dans une autre riviere qui ſe rend dans la mer; & que la belette conçoit par les oreilles & fait ſes petits par la gueule. Il eſt vrai que ce dernier ſentiment étoit une opinion vulgaire quoi que fauſſe, que l'on trouve auſſi dans l'Epître de S. *Barnabé*, & ailleurs, comme on le verra dans les notes de l'Edition d'Amſterdam. On y trouvera auſſi la note d'*Iſaac Voſſius*, que Mr. *Van Dale* a raiſon de relever; c'eſt qu'il y appelle *Ariſtée*, le faux Ariſtée, *Pſeudariſteas*. Il ne s'étoit pas encore entêté alors de défendre la Verſion des LXX. qu'il voulut ſoûtenir depuis, à quelque prix que ce fût. Il eſt auſſi ridicule de dire que *Ptolomée* ſe courba, ou ſe proſterna devant les Livres Sacrez environ ſept fois, circonſtance que *Joſeph* n'a pas oſé mettre. 14. *A-*

* *Cap. XIV.*

14. *Aristée* † raconte que *Ptolomée* fut bien aise de voir les LXXII. Interpretes le jour qu'ils se presenterent à lui, parce que ce fut le même jour, qu'il avoit remporté une victoire, navale sur *Antigonus*, & qu'il dit qu'il celebreroit ce jour toute sa vie. *Philon* parle bien aussi d'une fête, établie à l'occasion de la Version Greque; mais il ne dit rien de la victoire sur *Antigonus*, & il fait celebrer cette fête dans l'île de Pharos, en mémoire de la Version, mais non de l'arrivée des Interpretes. Nôtre Auteur examine plus au long ce passage de *Philon*, au dernier Chapitre de cette Dissertation. *Scaliger* & d'autres ont demandé que l'on trouvât dans l'histoire quelque trace de cette victoire navale de *Ptolomée Philadelphe* sur *Antigonus*. *Is. Vossius* avoit répondu que c'étoit la victoire, dont parle *Diodore* Liv. XX. sur l'Olympiade CXVIII. mais on fait voir que cette victoire étoit arrivée pendant l'enfance de *Philadelphe*, sous le regne de son Pere. Outre cela il cite le même *Diodore*, pour prouver que *Philadelphe* établit une réjouïssance anniversaire, pour célebrer cette victoire; mais il n'a point rapporté les paroles de

† *Cap. XV.*

de cet Auteur, & quand on les a cherchées, on a trouvé seulement que *Ptolomée, fils de Lagus*, fit des sacrifices, & régala ses amis, ce jour-là. Le même *Vossius* a encore voulu confirmer la même chose, par *Aristée*, qui dit seulement que *Ptolomée* parla ainsi aux Interpretes : *j'ai regardé le jour, auquel vous êtes venus, comme un grand jour, & il sera remarquable tous les ans, pendant toute ma vie; car il m'est arrivé* (que vous soiyez venus ici) *dans le même tems qu'arriva la victoire navale contre Antigonus. C'est pourquoi je veux souper aujourd'hui avec vous.* Ces paroles ne disent point que *Ptolomée*, établit une fête anniversaire, en mémoire de la Version, qu'on prétend qu'ils firent.

Au reste Mr. *Van Dale* ne rejette pas entierement la pensée de ceux, qui croyent qu'il y a eu une Version Greque du Pentateuque faite du tems de *Ptolomée* Philadelphe ; mais il croit qu'on ne sauroit le prouver solidement, par le moyen du prétendu *Aristée*, qui n'est qu'un Roman.

15. Il n'y a rien de si douteux que le nombre des livres que les Interpretes apporterent de Jerusalem, avec eux;

†on ne ſait s'il n'y en avoit qu'un, qui étoit en Lettres d'or, ou pluſieurs; en ſorte qu'il y en eût pour châcun un. S'ils ont travaillé tous enſemble, il y en avoit aſſez d'un, ou au moins d'un petit nombre; mais ſi l'on ſuppoſe qu'ils travaillerent à part, on leur en doit donner autant qu'ils eurent de Cellules; trente-ſix, s'ils travaillerent deux à deux, comme le veut l'*Ariſtée* de S. *Epiphane*; ou ſoixante & douze, ſi châcun fut à part.

Les feſtins que le Roi fit aux Interpretes, qui ſelon *Joſeph*, durerent douze jours, & ſelon *Ariſtée* ſept, furent à la Juive (excepté qu'il y avoit des Payens à table) on n'y pria que le Dieu d'Iſraël, ce fut un Sacrificateur Juif qui fit la priere, & les Prêtres Payens en furent entierement bannis. Cependant, ſelon Mr. *Voſſius*, c'étoit le même jour que *Ptolomée* ſacrifioit aux Dieux, à cauſe de la victoire remportée ſur *Antigonus*. *Ariſtée* fait auſſi *Menedeme*, Philoſophe Cynique, préſent à ces feſtins; mais on montre qu'il y a toutes les apparences du monde qu'il étoit mort avant ce tems-là, ou au moins extrémement vieux.

† *Cap. XVII.*

16. Si l'on examine † de même la maniere, dont on dit que les Interpretes se mirent à travailler, & ce que l'on en trouve dans les Anciens ; on voit de tous côtez des marques claires d'une narration fabuleuse, dont *S. Jerôme* a eu raison de se moquer. Il faut se crever volontairement les yeux, pour ne les pas voir. On trouvera ces circonstances dans l'Auteur, car il seroit trop long de les rapporter ici.

17. Cependant *S. Irenée* *, *Clement* Alexandrin & plusieurs autres Peres, qui n'entendoient point l'Hebreu, & qui étoient beaucoup plus credules qu'il ne falloit (s'ils ne faisoient pas semblant de l'être) soûtenoient que leur Version étoit inspirée. Mr. *Van Dale* a raison de s'en moquer, aussi bien que du IV. Esdras & de ceux qui ajoûtent foi aux fables qui y sont racontées.

18. Il a sujet d'accuser ‡ les LXXII. Interpretes d'avoir été des Juifs très-peu scrupuleux, s'ils fréquentoient tous les jours *Ptolomée*, & mangeoient & buvoient avec lui, comme on le dit ; quoi qu'il y ait quelque varieté là-dessus. Les sages d'entre les Juifs, loin de fréquenter familierement les Payens,

ne

† *Cap. XVII. & XVIII.* * *Cap. XIX.*
‡ *Capp. XX. & XXI.*

ne vouloient pas même fréquenter le commun des Juifs. En revenant au consentement des Interpretes, on parle de treize passages, qu'ils changerent, dit-on, pour ne pas choquer *Ptolomée*, & aux additions au Texte Hebreu; ce qui ne ressent nullement l'inspiration. Les Juifs ont aussi débité de semblables fables de leur *Jonathan*, ainsi que l'Auteur le fait voir. Comme la raison de faire des Paraphrases Chaldaïques du Vieux Testament, fut que les Juifs n'entendant plus l'Hebreu, il falloit, après l'avoir lû en cette Langue, dans les Synagogues, l'expliquer en Chaldéen : il y a apparence que les Juifs d'Egypte, qui n'entendoient que le Grec, voulurent aussi avoir une Version Greque, qu'ils tâcherent d'autoriser par des fables, telles que sont celles que l'on trouve dans le faux Aristée.

19. La difference † de la Langue fit qu'il se forma deux factions, parmi les Juifs; dont l'une se nommoit des *Hebreux* & l'autre des *Helleniſtes*, & dont chacune prétendit avoir des Livres Sacrez authentiques, ce qui donna lieu à beaucoup de fables. Ensuite les Chrétiens ayant adopté la Version

† *Cap. XXII.*

Grecque, & les Juifs s'étant réunis, ces derniers s'accorderent à dire du mal de cette Version, & firent des fables opposées aux précedentes; comme qu'il y eut des ténebres, pendant trois jours, sur toute la terre, à cause de cette Version.

20. *Aristée*, *Philon* & S. *Jerome* † ont soûtenu que les premiers traducteurs Grecs n'avoient traduit, que le Pentateuque; mais on a crû depuis, sans preuve, qu'ils avoient traduit tout l'Ancien Testament; parce que ceux, qui ne savoient que le Grec, avoient envie qu'on le crût. *Isaac Vossius*, qui inventoit aussi ce dont-il avoit besoin, pour soûtenir ses sentimens, dit que les LXX. traduisirent ensemble le Pentateuque, mais qu'ils se partagerent les autres livres, pour les traduire; sans rapporter aucun témoignage de l'Antiquité, pour soutenir sa pensée; qu'il n'appuye d'aucune raison, sinon qu'il paroît raisonnable qu'ils le fissent. Mais nôtre Auteur renverse facilement un Roman de si fraiche date, après en avoir réfuté un si grand nombre de vieux.

21. Nôtre Auteur continue * à faire

† *Cap. XXIII.* * *Capp. XXIV. & XXV.*

re voir les varietez qu'il y a dans l'Hiſtoire de la Verſion des LXX, comme les Anciens la rapportent, à l'égard de la lecture qu'on en fit, du tems que l'on y avoit employé, de l'approbation qu'on lui donna, en Egypte, & de l'imprécation que l'on fit contre ceux qui y changeroient quelque choſe. Il y a, dans tout cela, tant d'air de fauſſeté & de ſuppoſition, que ceux qui n'en font point touchez, ſont comme ceux qui n'ont point d'odorat, & à qui l'on entreprendroit en vain de prouver qu'une choſe a mauvaiſe odeur; parce qu'ils ſont deſtituez d'un ſens, que les autres ont.

22. La Verſion étant † achevée, à la grande ſatisfaction du Roi d'Egypte, il demanda à *Demetrius*, d'où venoit qu'aucun Hiſtorien n'avoit fait mention de la Loi de Moïſe; & Demetrius répondit que c'étoit *parce qu'elle eſt divine*. Belle réponſe, & bien digne d'un auſſi bel eſprit que *Demetrius*! Mais, ſi l'on en croit l'Auteur du Roman, il ajoûta une autre raiſon, c'eſt que ceux qui l'avoient voulu faire avoient été punis de Dieu, comme *Théopompe*, qui avoit eu l'eſprit troublé pendant quelque tems, pour en avoir voulu par-

† *Cap. XXVI.*

parler dans ſon Hiſtoire; & *Théodecte*, qui étoit devenu aveugle, pour en avoir voulu inſerer quelque choſe, dans une Tragedie; & qu'ils n'avoient été gueris qu'en recourant à Dieu, & en abandonnant leur deſſein. Mais d'où vient qu'il n'arriva aucun mal à pluſieurs anciens Philoſophes & Poëtes, que l'on accuſe d'avoir pillé les livres de Moïſe? On pourroit peut-être dire que cette accuſation, quoi qu'ancienne, eſt fauſſe; & en effet Mr. *Van Dale* le montre aſſez au long. Mais d'où vient qu'il n'eſt rien arrivé de ſiniſtre à tant d'Auteurs Payens, qui en ont mal parlé, comme à *Diodore*, à *Trogue Pompée*, à *Tacite* & autres ſemblables? Tout le monde ſait que Dieu ne foudroye pas d'abord les blaſphemateurs.

Au reſte Mr. *Van Dale* a raiſon de nier que les anciens Poëtes Grecs aient pillé les Livres Sacrez, & que les fables Greques en ſoient venues; quoi que Mr. *Huet* ſoit d'un autre ſentiment, dans ſa Demonſtration Evangelique. Quelque legere reſſemblance, qui ſe trouve entre deux Auteurs, ſur des idées communes à tous les hommes, ou au moins à une partie, n'eſt pas une marque que l'un a pillé l'autre.

me. * J'ai traité de cette matière, dans le troisiéme Tome de l'*Ars Critica*, & j'en ai même dit quelque chose, dans cette *Bibliotheque Choisie* T. I. Art. 8.

23. Mr. *Van Dale* † montre très-bien contre *Joseph*, *Justin* Martyr, S. *Augustin* & autres, qu'on ne peut pas accuser les Philosophes d'avoir pris de Moïse. Les deux premiers sont sur tout critiquez ici, avec raison. On cite un Philosophe Peripatéticien, nommé *Arristobule*, que l'on prétend avoir été précepteur de *Ptolomée Philometor*, & qui avoit aussi été l'un des LXXII. Interpretes; & l'on dit qu'il avoit prouvé, que les Philosophes avoient pillé Moïse, qu'ils avoient lû dans une version Grecque plus ancienne, que celle des LXX. Mais il y a de grandes difficultez sur le tems, auquel on fait vivre *Aristobule*, comme on le verra dans nôtre Auteur, & son livre pourroit avoir été supposé. Mr. *Hody* le tient aussi, avec raison, pour suspect. S'il est vrai qu'il y ait des exemplaires MSS. de ce livre à Florence & à Mantoüe, comme on le dit, il seroit bien à souhaiter qu'on le publiât. On verroit bien tôt ce que l'on en pourroit croi-

* *Paroles de l'Auteur de la B. C.*

† *Capp. XXVII. & XXVIII.*

ire. Le second livre des Macha-
s, qui en parle, n'eſt pas un livre
ne de foi ; & *Anatolius*, qui en a
t dit quelque choſe, peut avoir été
mpé, par un livre ſuppoſé.

4. * *Hecatée* d'Abdere avoit écrit
livre, touchant les Juifs, qui leur
it ſi avantageux, qu'*Heremius Phi-*
, au rapport d'*Origene*, dans ſon
ivre contre *Celſus*, croyoit qu'il
it de leur Religion. Le *Demetrius*
riſtée n'en dit autre choſe, ſinon
il diſoit qu'il y avoit dans les livres
Juifs *une doctrine pure & ſage*. Jo-
h en cite auſſi quelques endroits a-
ntageux aux Juifs, dans ſon II. Livre
ntre *Appion*; mais on ne peut pas en
nclurre qu'il fût Juif. On peut di-
ſeulement, que ſi ce livre étoit de lui,
avoit bonne opinion de la nation
ve ; & l'on ſait d'ailleurs que c'é-
: un Payen très-credule, par la ſa-
qu'*Elien* a tirée de ſes Ecrits, &
il rapporte dans ſon Hiſt. des Ani-
ux, Liv. XI. c. I.

Au reſte *Demetrius* ne pouvoit pas
r à *Ptolomée* cet Hiſtorien, com-
un Ancien Auteur ; puis qu'il avoit
u ſous le regne de ſon pere, & dé-
le combat près de Gaze, où *Pto-*

lomée

lomée fils de Lagus défit *Demetrius* Poliorcete, onze ans après la mort d'*Alexandre*, comme * *Joſeph* lui même le dit. Il ſe pourroit bien faire que le livre, touchant les Juifs, qu'on lui attribue, fût auſſi un livre ſuppoſé, dans le tems du faux *Ariſtée*, auquel les Juifs ſuppoſerent pluſieurs autres livres.

25. La fête, † dont parle *Philon*, pour célebrer la grace que Dieu avoit faite aux hommes, en leur donnant la Verſion des LXX. paroît une fête inventée, ou une fête Payenne; à qui l'on attribuoit une fin, qu'elle n'avoit jamais eue. *Philon* ſemble l'indiquer, en diſant qu'il s'y trouvoit d'autres, que des Juifs. Ce ne pouvoient pas être des Samaritains, qui étoient trop haïs des Juifs, ni des Chrétiens, qui ne pouvoient être alors, qu'en très-petit nombre, à Alexandrie; & ſi c'étoient des Payens, comme il le ſemble, il y auroit grande apparence, que la fête auroit eu une autre fin. Quoi qu'il en ſoit, ni *Ariſtée*, ni *Joſeph*, ni *Juſtin* Martyr, ni aucun autre Auteur Chrétien ne parle de cette fête, ce qui la rend très-ſuſpecte.

Pour * moi, je ſerois aſſez du ſentiment

R 5

* *Pag.* 1048. *Ed. Gen.* † *Cap.* XXX.
* *Paroles de l'Auteur de la B. C.*

timent de Mr. *Hody*; savoir, qu'on s'alloit divertir là, en certain tems de l'année, & que les Juifs qui habitoient cette partie d'Alexandrie, qui étoit du côté de la mer, y allant en grand nombre, quelques personnes entêtées de la Version Grèque firent accroire à d'autres, que c'étoit en sa mémoire, que l'on s'alloit réjoüir, dans l'Ile de Pharos. Ceux qui ont lû les Mythologues Grecs, ou même les seuls Fastes d'*Ovide*, y ont remarqué plusieurs fois, qu'il y avoit parmi les Payens, quantité de fêtes instituées en mémoire d'évenemens, qui n'étoient jamais arrivez; quoi que l'on dît qu'elles avoient été établies immédiatement après. Les Fables ayant pris une fois racine dans les esprits, ces fêtes s'établissoient peu à peu établies, par l'adresse des Prêtres, qui y gagnoient; & comme on n'écrivoit pas d'histoire de leur commencement, on en attribuoit, une génération, ou deux après, l'origine au tems même; auquel on disoit que les choses, que l'on célebroit, étoient arrivées. Il est bon de remarquer cela, contre certaines personnes, pleines d'un zele aveugle, pour ne rien dire de pire, & peu versées dans l'histoire; qui se servent de ces fêtes, pour prou-

prouver la verité des Legendes ; ou même la verité des Histoires Saintes, qui n'ont pas besoin de cette sorte de preuves équivoques, dont le Mensonge se prévaut, aussi bien que la Verité. Il y a je ne sai qui, qui mépriſe les meilleures preuves du Christianiſme, en comparaiſon de celle-là, je ne sai à quel dessein ; mais je soupçonne beaucoup, que ce ne soit pour établir des traditions trompeuſes, & les égaler aux dogmes les plus assurez du Christianisme, dans la vuë d'en profiter. Les discours séditieux, calomnieux & violens de cet homme ne permettent pas que l'on ait meilleure opinion de lui. Il n'est pas besoin, que je désigne davantage cet Auteur, qui cherche de la réputation à attaquer ceux qui croiroient flétrir la leur, s'ils s'amuſoient à perdre leur tems à lui répondre.

Pour revenir à Mr. *Van Dale*, dont les maximes ſont telles que le doivent être celles de ceux, qui recherchent la Verité ; je parlerai dans le Tome ſuivant des Diſſertations, qu'il a ajoûtées à ce Volume.

ARTICLE. IX.

ADRIANI RELANDI *de Religione* MOHAMMEDICA, *Libri duo. Quorum prior exhibet compendium Theologiæ Mohammedicæ, ex Codice MS. Arabicè editum, Latinè versum & notis illustratum; posterior examinat nonnulla, quæ falsò Mohammedanis tribuuntur.* Ultrajecti, apud Broedelet 1705. in 8. pagg. 188. sans les Préfaces & les Indices.

MR. *Reland* a raison de remarquer, dans sa Préface, qu'il n'y a rien de si commun, que de calomnier les gens, en matieres de Religion. Les Juifs ont été grossierement calomniez des Payens, les Chrétiens des Payens & des Juifs, & les Protestans par divers Docteurs de l'Eglise, de laquelle ils se sont séparez. C'est de quoi il n'est pas besoin de produire des exemples; parce que les anciens sont assez connus, & que l'on n'en voit que trop de nouveaux, tous les jours. Il est fâcheux que l'esprit de parti regne infiniment plus dans le monde, que l'esprit de vérité; mais il seroit au moins à sou-

ſouhaiter que ceux, qui ont la Verité de leur côté, n'employaſſent que ſes armes, pour combattre le Menſonge. Ceux d'entre les Chrétiens qui diſputent, par exemple, contre les Mahometans, ne devroient employer que des raiſons ſolides, & ſe garder ſur tout de jamais les calomnier. Mais c'eſt ce qu'on n'a point fait, comme Mr. *Reland* le montre au long, dans le ſecond Livre de cet Ouvrage.

Il rapporte un aſſez plaiſant exemple d'un certain *Don Martin Alphonſe Vivaldo*, dans des notes, qu'il a faites ſur un livre de *Pedro de la Cevalleria*, intitulé: *Zelus Chriſti contra Judæos & Sarracenos*. Ce *Vivaldo*, pour rendre odieux les Lutheriens, fait un parallele de leurs opinions, avec celles des Mahometans, dans lequel il y a du faux & du vrai, & triomphe là-deſſus, comme s'il avoit terraſſé les héretiques. Cependant ce même Auteur eſt aſſez groſſier, pour entreprendre de confirmer les ſentimens de l'Egliſe Romaine, par le conſentement même des Mahometans; ſans penſer qu'on peut retorquer contre lui ce raiſonnement, ſans qu'il ait droit de s'en plaindre.

Si les Chrétiens avoient envie de

gagner les Mahometans, il faudroit qu'ils appriſſent l'Arabe, & qu'ils diſputaſſent contre eux de bonne foi. Sur cela l'Auteur prend occaſion de recommander l'étude de la Langue Arabeſque, en quoi il ne fait que ſuivre les traces de tout ce qu'il y a eu d'habiles gens, qui ſe ſont appliquez à l'étude de l'Ancien Teſtament; & qui, par le moyen de cette Langue, en ont expliqué quantité de paſſages, que l'on n'entendoit point. Le ſeul *Samuel Bochart* a fait voir ce que l'on peut eſperer de la connoiſſance des Langues Orientales, ſi l'on ſait s'en ſervir, comme il faut; d'une maniere, qui doit fermer la bouche à tous les contrediſans. Ainſi il ſeroit à ſouhaiter, que les Puiſſances favoriſaſſent ces ſortes d'études, par des établiſſemens avantageux à ceux qui les cultiveront. Si tout le monde ne peut pas s'y attacher, il eſt néanmoins bon qu'il y ait des gens entretenus du Public, qui le faſſent pour les autres, & que l'on puiſſe conſulter au beſoin.

LE premier Livre de cet Ouvrage, eſt un Abregé de la Théologie, & de la Religion Mahometane, qui eſt plus net & plus méthodique, que l'on ne pourroit croire, ſi on ne l'avoit

l'avoit lû. Mr. *Reland* l'a publié le premier, en Arabe & en Latin, avec des notes au deſſous. L'Auteur Mahometan diviſe la Foi, ou la Théologie en ſix parties, dont la 1. regarde Dieu; la 2. les Anges; la 3. les livres divins; la 4. les Prophetes; la 5. le dernier jour; & la 6. la Prédeſtination. La Religion ſe diviſe en cinq parties, dont la 1. regarde les ablutions ſacrées; la 2. les prieres; la 3. les aumônes; la 4. les jeunes, & la 5. le voyage de la Mecque.

1. Le Docteur Mahometan parcourt toutes ces parties, l'une après l'autre. I. Il parle de Dieu d'une maniere aſſez ſublime, & il n'y a guere de Théologiens Chrétiens, qui n'approuvaſſent cet article, à quelques expreſſions près. II. Il ne parle pas non plus trop mal des Anges, qu'il dit être des corps faits de lumiere; ce qui peut avoir un bon ſens, ſi l'on entend qu'il y a une Intelligence immaterielle, jointe à ce corps. III. Les livres divins ſont ceux, que Dieu a donnez à ſes Prophetes; ſavoir, dix à Adam, cinquante à Seth, trente à Idris (ou *Henoch*) dix à Abraham, un à Moiſe; ſavoir, le Pentateuque: un à Iſa (ou *Jeſus*) qui eſt l'Evangile; un à David,

qui

qui eſt les Pſeaumes ; & un à Mahomet, qui eſt l'*Alfurcân*, ou l'*Alcoran*. Il prétend que ceux, qui nient un de ces livres, ou même quelque partie ſont des Infideles. IV. Il faut ajoûter foi aux Prophetes, ou aux Envoyez de Dieu ; dont, ſelon eux, Adam eſt le premier, & Mahomet le plus excellent. Il y en a eu cent, ou deux-cents vint-quatre mille, mais il n'y en a eu que ſix, qui aient apporté au monde de nouveaux établiſſemens, Adam, Noë, Abraham, Moïſe, Iſa (*Jeſus*) & Mahomet. Il n'eſt pas néceſſaire de connoître tous ces Prophetes, mais il les faut tous aimer, & croire que tout ce qu'ils ont dit eſt vrai ; ſans quoi, l'on eſt infidele. V. Il faut croire la réſurrection des morts & le jugement à venir, par lequel Dieu traitera les hommes, ſelon leurs œuvres. Ceux qui auront crû ſeront tous ſauvez, les uns d'abord, les autres après avoir ſouffert des peines proportionées à leurs pechez ; mais les infideles demeureront pour jamais, dans le feu des Enfers. VI. On doit croire la Prédeſtination, ou que Dieu a tout ordonné de toute éternité, le mal, comme le bien ; par où les Mahometans entendent non ſeulement le bien, & le mal

le mal physique, mais aussi le bien moral & le mal moral ; ou les vices & les pechez, aussi bien que les vertus & les bonnes actions.

2. Après la créance spéculative, on trouve les pratiques religieuses des Mahometans, & ce qu'ils enseignent I. des Ablutions de differentes sortes & en differens tems, dont on verra le détail dans les notes ; II. Des Prieres, où il y a aussi bien des cérémonies à observer ; III. Des Aumônes de differentes sortes ; IV. Des Jeunes ; V. Du pelerinage à la Mecque. Il vaut mieux que l'on lise tout cela dans la version, & dans les notes de Mr. *Reland*, si on ne lit pas l'Original, qu'ici. Le livre est court & traduit avec beaucoup de netteté. Quand on l'aura lû, on verra que les Mahometans ne manquent pas de Casuistes, & qu'ils savent ranger avec ordre leur Théologie.

II. Mr. *Reland* a ajoûté à cela un second livre, dans lequel il fait voir, que l'on a attribué aux Mahometans, diverses choses qu'ils ne croyent point ; comme il le montre, par des passages de l'Alcoran, & de leurs autres livres. Pour s'assurer de tout, avec la derniere exactitude, il faudroit avoir été dans le

le Levant, ſavoir l'Arabe à fonds, avoir converſé familierement avec les Docteurs Mahometans, & avoir lû des livres qui viennent rarement en Europe, ou qu'on n'a pas communément. Tout cela eſt fort difficile, & il n'y a guere de gens, qui puiſſent, ni qui veuillent entreprendre quelque choſe de ſemblable; pour être informez de la Verité, & pour en faire en ſuite uſage, dans la converſion des Mahometans. Les Miſſionaires, qui vont dans ces païs-là, ont plus de ſoin de gagner les Grecs à l'Egliſe Romaine, de s'attirer des aumônes des Européans qui vont au Levant, ou de faire quelque petit négoce, dans ces lieux-là, que de ſe rendre capables de convertir les Infideles; outre qu'il y a du danger à l'entreprendre, au moins en Turquie, où il n'eſt pas permis de diſputer, ni de changer de Religion. Ainſi ces Miſſions, dont on fait tant de bruit, ne produiſent preſque rien, dans l'Empire du Grand Seigneur, & très-peu ailleurs. Outre les obſtacles, dont je viens de parler, il y en a trois grands, qui ſe trouvent dans toutes les ſectes erronées; & qui empêchent qu'on ne puiſſe beaucoup répandre les lumieres de l'Evangile. Le premier c'eſt que les

les Orientaux, & d'autres peuples auſſi, ne s'aviſent guere d'examiner, par la Raiſon, les principes de leur Religion, pour voir ſi elle eſt bien fondée; ſoit qu'ils fuyent cet examen par ſuperſtition, ou par ignorance. Il eſt clair qu'on ne peut ramener les Infideles, qu'en raiſonnant, & que s'ils ne le veulent pas, ou qu'ils ne le ſachent pas faire, il n'y a pas moyen de les gagner. On en voit en Europe un exemple clair, dans les Juifs. Le ſecond obſtacle eſt la difficulté, qu'il y auroit pour des Mahometans convertis à ſubſiſter dans le Levant, ou en Occident, s'ils y venoient. S'il étoit permis à un Mahometan de ſe faire Chrétien, en Turquie; il ne pourroit néanmoins pas le devenir, ſans s'expoſer à la haine de tous ſes parens & de tous ſes amis. Il n'eſt pas facile de vivre parmi des gens, dont on eſt abominé; & il eſt encore plus difficile de ſe tranſplanter en Occident, parmi des peuples dont la Langue, & les coûtumes ſont toutes differentes. Le troiſiéme obſtacle eſt l'ignorance, & le peu de capacité des Miſſionaires; qui ne ſont point propres à faire goûter les beautez du Chriſtianiſme, qu'ils ignorent, & qui ont même ſouvent des opi-

opinions particulieres, qui ne valent pas mieux que les erreurs des Mahometans.

De là & de beaucoup d'autres considerations, que j'omets, on peut comprendre que l'argent, que les personnes dévotes donnent en Europe, pour entretenir les Missions du Levant, ne sert qu'à nourrir les Missionaires, & non à avancer le Christianisme. Il vaudroit mieux que l'on y envoyât des gens, qui voyageassent dans ces païs-là en Philosophes, & en Curieux de Langues Orientales, pour nous en rapporter de bonnes Histoires, & des descriptions exactes; afin de profiter de leurs Histoires, comme nous faisons de celles des Grecs & des Romains. Ce seroit une dépense plus digne des Souverains, que mille autres qu'ils font tous les jours.

Pour revenir à nôtre Auteur, il use envers les Mahometans de la sincerité & de la générosité, dont il voudroit qu'ils usassent envers nous, & fait voir qu'on leur a attribué quantité d'erreurs & de pratiques qu'ils n'ont point; par exemple, qu'ils adorent des creatures, qu'ils nient les peines de l'autre vie, qu'ils croyent se purifier de leurs pechez par des ablutions, qu'ils disent

que

que les Démons ſont les amis de Dieu & de Mahomet, qu'il y a des Anges femelles; que les Démons ſeront ſauvez, que les joies du Paradis ſeront toutes charnelles, que les femmes d'ici bas n'y auront point de part, &c.

On accuſe auſſi *Mahomet* de diverſes erreurs de fait, dont il n'eſt pas coupable; comme d'avoir pris la Vierge Marie, pour la ſœur d'Aharon frere de Moïſe; d'avoir dit qu'Haman vivoit du tems de Moïſe; d'avoir nié que Jeſus-Chriſt ſoit mort &c.

Il y a peut-être quelques endroits, où l'on pourroit trouver que Mr. *Reland* défend *Mahomet*, ſans néceſſité; comme † lors qu'il le fait contre ceux qui croyent qu'il a dit que les Juifs, les Chrétiens & les Sabéens peuvent être ſauvez; en croyant qu'il y a un Dieu & un jour du jugement & en faiſant de bonnes œuvres. Voici comme il parle, dans la ſeconde Surate: *Ceux qui croyent & les Juifs, & les Nazariens*, (les Chrétiens) *& les Zabiens* (les Arabes Gentils) *tous ceux qui croyent en Dieu & au jour du jugement & font de bonnes œuvres ſeront recompenſez de leur Seigneur, nulle crain-*

† §. 2.

crainte ne viendra sur eux, & ils n'auront aucun chagrin. Mr. *Reland* croit qu'il faut suppléer cette condition, pourvû qu'ils deviennent croyans, ou qu'ils se fassent Musulmans ; mais il ne semble pas que cela soit nécessaire. J'estimerois plus Mahomet, de sauver les Juifs & les Chrétiens, pourvû qu'ils vivent, selon leurs principes; que de les damner, quoi qu'il reconnoisse que leurs fondateurs ont été Prophetes.

Mr. *Reland* croit aussi † que l'on accuse injustement les Mahometans de faire Dieu auteur du mal ; mais il est difficile de les en disculper, si on lit ce qu'ils disent ici du *Decret*, ou de la *Prédestination*, p. 46. *& suiv.* Je ne voudrois pas comparer les expressions de l'Ecriture aux leurs, & je croi que sa doctrine n'a rien de commun à cet égard avec celle des Mahometans; sinon en ce qu'elle enseigne que rien ne se fait, sans que Dieu le sâche, qu'il n'y puisse intervenir, comme il le trouve à propos, & changer les choses comme il le veut. Il semble que Mahomet avoit pris du Moine Manichéen *Sergius*, que l'on dit avoir été son maître, cette sorte de fatalité, & qu'il

† §. 4.

qu'il ne fit qu'attribuer à Dieu seul le mal, comme le bien ; au lieu que les Manichéens attribuoient le mal au Principe Mauvais, & le bien au Bon.

Quoi qu'il en soit ; je tombe d'accord qu'il vaudroit mieux pardonner quelque chose aux Mahometans, que de les calomnier en quoi que ce soit.

ARTICLE X.

LIVRES FRANCOIS.

JE n'ai parlé que de très-peu de livres François, dans cette *Bibliotheque Choisie* ; parce que tout le monde peut les lire, aussi bien que moi & s'en former une juste idée. Je n'ai pas résolu de changer de méthode, en cet endroit ; mais en ayant quelque nombre entre les mains, que j'ai reçus de divers côtez, je ne puis pas refuser d'en dire quelques mots, pour avertir ceux qui lisent cet Ouvrage que ces livres sont publics.

1. *Entretiens sur les vies & sur les Ouvrages des plus excellens* PEINTRES *Anciens & Modernes, par Mr.*

Mr. FELIBIEN *Secretaire de l'Academie des Sciences & Hiſtoriographe du Roi. Nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée des conferences de l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture.* 1705. in 12. 4 voll. ſe trouve à Londres chez D. Mortier & à Amſterdam chez H. Schelte.

CET Ouvrage eſt déja connu depuis long-tems, par les Editions, qui s'en ſont faites à Paris; mais comme il étoit devenu rare, ſur tout ici & en Angleterre, & qu'il y a une infinité de perſonnes curieuſes de la peinture; on a fort bien fait de le rimprimer. Il fait connoître les noms des plus fameux Peintres, & leurs principaux Ouvrages, avec leurs talens particuliers & leurs défauts, & les lieux où ces pieces ſe trouvent. Par là on s'inſtruit de tout ce qu'il y a de bons tableaux en Europe, & l'on peut ſavoir les lieux où on les voit; ce qui eſt d'une grande utilité pour les voyageurs, qui ſont curieux de cette eſpece de choſes.

Pour rendre cet Ouvrage plus complet, Mr. *Felibien* a commencé par donner quelque idée génerale de l'Architectu-

lecture, & à faire une énumeration des Peintres & des Sculpteurs les plus célebres de l'Antiquité. C'eſt ce qu'il fait dans le I, & au commencement du II Entretien, après quoi il fait l'Hiſtoire des Modernes, & de leurs Ouvrages. Cette Hiſtoire n'eſt point une Hiſtoire ſeche, c'eſt une Hiſtoire auſſi complette, qu'il l'a pû faire, de la vie des Peintres, & même ſouvent de ce qu'ils ont repréſenté, dans les pieces les plus conſiderables qu'ils aient faites. Cela en rend la lecture agreable & utile à ceux qui peuvent voir ces tableaux & qui en veulent bien juger. Il y a ſur tout d'excellentes leçons, pour les Peintres mêmes, dans tout l'Ouvrage & en particulier dans les *Conferences*, qui ſont à la fin.

2. *Recueuil de la vie & des Ouvrages des plus célebres* ARCHITECTES *par Mr.* FELIBIEN *Hiſtoriographe du Roi & Garde des Antiques de ſa Majeſté.* 1705. in 12. chez les mêmes.

MR. *Felibien*, Oncle de celui-ci, n'ayant fait qu'effleurer la matiere de l'Architecture & des Architectes, Mr. *Felibien des Avaux* ſon neveu, a rempli

ce qui manquoit à cet égard à l'Ouvrage précédent. Il fait en quatre livres l'Histoire de l'Architecture Ancienne & Moderne, & des plus célebres Architectes, jusqu'à la fin du XVI. siecle. On peut se former là-dessus une idée assez juste de l'Architecture en général, & connoître tous ceux qui ont fait quelque bruit, dans cet Art, jusqu'au terme que j'ai marqué. Comme l'Auteur parle de plusieurs Bâtimens, qui subsistent encore, on pourra faire le même usage de ce qu'il dit, que de l'Ouvrage de son Oncle, à l'égard de l'utilité, que j'ai dit que les voyageurs en peuvent tirer.

3. *Observations de l'*ACADEMIE FRANÇOISE, *sur les remarques de Mr. de* VAUGELAS, *seconde édition revuë & corrigée avec soin.* 1705. A la Haye, chez Th. Johnson, 2. voll. in 12.

LES remarques de *Vaugelas* sont trop connues, & ont été trop souvent imprimées, pour en faire un Extrait. D'ailleurs les Ouvrages de Mrs. de l'Academie Françoise, sont plus promtement répandus dans le monde, que ne le pourra être celui-ci; de sorte qu'il

qu'il n'eſt pas fort néceſſaire, que l'on en faſſe mention, pour avertir qu'ils ſont publics, & dire ce qu'ils contiennent.

Perſonne n'ignore que les Remarques de *Vaugelas* ſur la Langue Françoiſe, paſſent encore pour les meilleures, qui ſe ſoient faites, ſur cette matiere; mais comme perſonne n'eſt infaillible, & que la Langue même a un peu changé depuis ſon tems, il étoit utile que Mrs. de l'Academie en fiſſent une reviſion; pour confirmer ce qu'il y a de bon, & redreſſer ce en quoi l'Auteur s'eſt trompé, ou en quoi l'uſage eſt changé préſentement. Comme ces Mrs. ſont des Maîtres autoriſez, pour décider des difficultez qui ſe préſentent; leurs déciſions ſeront d'un plus grand poids, que ne l'ont pû être celles de Mr. *Corneille*, qui fit il y a quelques années la même choſe ſur *Vaugelas*, lors qu'elles ſe trouveront differentes des ſiennes, & quand on verra qu'ils ſont d'accord, leur conſentement paſſera pour une preuve infaillible, de la veritable maniere de bien parler. On comprend par là l'uſage de cette Edition.

Mais on doit dire, à la loüange du Libraire, qui l'a publiée en Hollande,

qu'il a pris un ſoin extraordinaire, pour la rendre correcte. Elle en avoit extrémement beſoin, & j'avouë que j'ai été ſurpris de voir le grand nombre de fautes d'impreſſion, qu'il m'a montré, dans l'Edition de Paris; ſoit dans le texte de *Vaugelas*, ſoit dans les obſervations de l'Academie. Bien des gens s'imaginent, qu'on doit imprimer plus correctement à Paris, qu'ici, & il le ſemble effet; mais on voit tous les jours, par experience, que les Compoſiteurs & les Correcteurs de ce païs-là, ne valent pas mieux que ceux d'ici. Je puis aſſurer que quoi, que cette Edition ne ſoit pas tout à fait exempte de faute, elle eſt incomparablement plus correcte que celle de Paris. Outre cela, on a diſtingué les Remarques, par des Chiffres, pour la commodité des citations, on en a mis un Indice à la tête de chaque Tome, & marqué même les endroits, où il y a des remarques, qui ont quelque rapport enſemble. Ceux qui n'ont pas encore un *Vaugelas*, ou qui veulent en avoir une bonne Edition, ne ſauroient en trouver une plus exacte que celle-ci.

4. *L'Hiſtoire Evangelique dans ſon Ordre naturel, ou* NOUVELLE HARMO-

MONIE *des quatre Evangeliſtes, par Mr.* ABRAHAM COUET DU VIVIER, *Miniſtre du S. Evangile.* A la Haie, chez le même. 1705. in 4.

ON a vû pluſieurs *Harmonies Evangeliques*, depuis quelque tems, en Grec, en Latin, en François, & en Anglois. Il eſt avantageux que pluſieurs perſonnes travaillent, ſur le même ſujet; afin que le Public puiſſe choiſir la méthode, qui lui paroit la plus juſte & la plus commode. Lors que j'ai publié mon Harmonie Greque & Latine, quoi que la Méthode m'en ſemblât aſſez commode & ſujette à de moindres inconveniens, que les autres, puis qu'on n'en avoit vû aucune, où l'ordre des Evangeliſtes ſoit moins changé, que dans celle-là; je n'ai pas crû néanmoins, que cela plairoit à tout le monde, & je vois que Mr. *du Vivier* ne s'en eſt pas accommodé. Il a mieux aimé ranger les Evangeliſtes, en ſorte que l'on ſuive Jeſus-Chriſt de lieu en lieu, ou comme il parle, de ſtation, en ſtation, & rapporter à chaque ſtation, ce que les Evangeliſtes nous en diſent. Il croit qu'ainſi on employera tout es les hiſtoi-

res, dans l'ordre, auquel elles nous ont été laiſſées, parce que celui des lieux ſera celui des tems. C'eſt là ce qu'il y a de ſingulier, dans ſa Méthode.

Je ne lui ferai ici aucune objection; il eſt juſte que chacun abonde en ſon ſens, en ces ſortes de choſes; & quoi que tous les Auteurs d'*Harmonies*, & tous les Interpretes du Nouveau Teſtament aient crû que les Evangeliſtes n'ont pas obſervé par tout rigoureuſement l'ordre du tems, à l'égard des voyages de Jeſus-Chriſt, auſſi bien que de ſes diſcours; & qu'on ne ſauroit les mettre en parallele, ſans changer l'ordre de quelques uns d'entre eux, en divers endroits; je ne ſuis point ſurpris que Mr. *Du Vivier* en juge autrement, mais au moins on ne m'accuſera pas de ſingularité en cela. En comparant ſon Harmonie avec les autres, on pourra juger ſi elle eſt mieux rangée; & ceux qui le croiront feront fort bien de profiter de cette penſée, pour s'édifier dans la lecture des Evangiles. La meilleure Harmonie de toutes ſe trouve, ſans doute, dans le cœur de ceux qui reglent leurs deſirs ſur la conduite, & ſur les préceptes de Jeſus-Chriſt. Je croi que Mr. *Du Vivier* s'eſt propoſé de donner quelque

ſe-

ſecours aux Chrétiens, pour cela ; & je puis aſſurer que ç'a été mon unique deſſein, & dans la diſpoſition du Texte, & dans l'explication du ſens, par le moyen de la Paraphraſe. Je croi ne m'y être éloigné, en aucune choſe, de l'eſprit de l'Evangile ; quoi qu'il ſe puiſſe faire que je me ſois trompé, ſur le ſens de quelque paſſage particulier. Je ſai que le travail conſtant de pluſieurs années, dans l'étude des Langues & de l'Antiquité, pour tâcher de pénetrer le ſens des Originaux ne rend pas infaillible ; mais j'ai auſſi trop bonne opinion de la Révelation, pour croire que tant de peine, jointe avec tout l'amour de la Verité, dont on eſt capable, & tout le ſoin de demander le ſecours du premier Auteur de ces livres, ne ſuffiſe pas pour entendre ce qui eſt eſſentiel au ſalut, & pour ſe former une idée aſſez juſte des diſcours de Jeſus-Chriſt. Je ſai d'ailleurs très-certainement, que la lecture de quelque Lieu Commun moderne, ſans pouvoir puiſer dans les ſources, ne met pas en état de les entendre, comme il faut, & peutêtre même l'empêche.

5. *Voyage de* GUINE'E, *contenant une deſcription nouvelle & très-exac-*

te de toute cette, où l'on trouve de l'or, des dents d'Elephans & des Esclaves, de ſes païs, Royaume & Républiques, des mœurs des habitans de leur Religion, Gouvernemens, administration de la Juſtice, & de leurs guerres, mariages & ſepultures &c. Comme auſſi de la nature du terroir, des arbres fruitiers & ſauvages, des animaux domeſtiques & autres, &c. & de pluſieurs choſes rares, & inconnues juſqu'à preſent aux Européens: par GUILLAUME BOSMAN, *Conſeiller & premier Marchand dans le Château de S. George d'Elmina, & Sous-commandeur de la Côte. Enrichi d'un grand nombre de figures.* A Utrecht chez E. Schouten. 1705. in 12. pagg. 520.

SI ce Titre étoit moins long, il faudroit dire ici quelque choſe de ce qui eſt contenu dans ce livre. Mais il ſuffira de remarquer qu'il eſt écrit en forme de Lettres, & qu'il en contient vint-deux. Quoi qu'on ait vû pluſieurs rélations de *la Côte d'Or*, comme on la nomme, il n'y en a point qui ſoit ſi exacte & ſi étenduë, que celle-ci, non ſeulement à l'égard du païs, de ſes habitans & de tout ce qu'il

qu'il y a de particulier, mais encore du négoce que les Européans, y font & des Forts qu'ils y poſſedent. Il y a auſſi pluſieurs Hiſtoires, de ce qui leur eſt arrivé dans ce païs-là, & des guerres qu'ils ont euës, avec les Negres.

Il y a deux Lettres à la fin, qui ſont des rélations, écrites en 1701. & 1702. par des Capitaines de Vaiſſeaux envoyez pour négocier à Benin, & ſur d'autres côtes d'Afrique voiſines de la Guinée.

Le même Libraire a publié de nouveau les Oeuvres de l'*Abbé de S. Réal*, mort en Savoye, il y a quelques années, augmentées de ſon traité *de la Critique*, que je n'ai pas vû.

6. *Diſſertation Hiſtorique & Critique, ſur le Martyre de la Legion* THEBE'ENNE, *avec l'Hiſtoire du Martyre de cette Legion attribué à S.* EUCHER, *en Latin & en François. Par* JEAN DUBOURDIEU, *ci-devant Miniſtre de Montpellier & preſentement de l'Egliſe de la Savoie, à Londres.* A Amſterdam, chez E. Roger. 1705. in 12.

MR. *Dubourdieu* réfute, dans cet Ouvrage, premierement les Actes du Martyre de la légion Thébéenne, tels que *Baronius* & *Surius* les donnent

ient publiez ; mais comme les Docteurs Catholiques même sont convenus, qu'ils étoient faux, il passe aux Actes publiez par les PP. *Chifflet* & *Ruinart* ; où l'on ne voit pas certaines marques claires de supposition, qui sont dans les précedens, & que ces derniers prétendent être veritables. Il soupçonne d'abord que quelcun, un peu plus savant dans l'histoire, que le premier imposteur, les pourroit avoir dirigez, comme cela est arrivé plus d'une fois. Mais il prouve ensuite au long, que cette Piece n'est point d'*Eucherius*, Evêque de Lion, par le style, & par le titre de *primicerius Lerinensis*, qui étoit inconnu de ce tems-là. Il montre aussi la fausseté de l'histoire, par diverses circonstances peu vraisemblables ; & supposé même que ces Actes fussent du tems de S. *Eucher*, il paroit que c'est une pure fiction, au le silence de toute l'Antiquité, pendant deux cens ans ; qui n'est nullement croyable, comme il le fait voir par beaucoup de raisons, dans son dernier Chapitre. On commença seulement à en parler, dans un tems, auquel les fraudes pieuses & les découvertes des Corps Saints, sur des visions, étoient très-communes, à cause de la credulité

té des peuples, & du profit que les Ecclesiastiques y avoient. Mr. *Dubourdieu* met enfin les Actes mêmes, publiez par le P. *Chifflet*, avec ceux de la fondation du Monastere d'*Acaune*, bâti dans l'endroit où la Legion avoit souffert. Ceux qui aiment la Verité & la Sincerité ne manqueront pas d'approuver l'Ouvrage de nôtre Auteur, & lui sauront gré d'avoir eu le courage, après Mr. *Dodwel*, de se moquer des Martyrs chimeriques. On ne sauroit faire plus d'honneur aux vrais, que de les délivrer de cette nuée de faux témoins; dont l'Esprit d'erreur les a malicieusement environnez, pour confondre la Verité, avec le Mensonge, & mettre les hommes hors d'état de les distinguer. Mais ceux qui croyent ce qu'ils veulent, ou qui en font au moins semblant, comme les *Caves*, & les *Ruinarts*, se fâcheront sans doute contre lui, parce qu'il releve leurs fautes.

7. LA LANGUE. A Rotterdam chez *E. Yvans* 1705. in 8.

QUOI que l'Auteur de ce Livre ait emprunté le titre, qu'il porte, d'un Livre d'*Erasme*, il n'en a pas emprunté la matiere, non plus que la methode. Il traite du bon & du mauvais u-

sage de la Langue, en diverses occasions, qu'il renferme en vint-sept Chapitres. Il réduit sa matiere en quelques Maximes générales, sur lesquelles il fait de longues Réflexions, où il met non seulement ses propres pensées, mais celles de *Montagne*, de *Charron*, & d'autres, en prose & en vers, d'Auteurs qu'il ne cite pas toûjours. Cela fait que ce Livre est d'un stile un peu inégal, & que quelques endroits sont négligez, pendant que d'autres sont parfaitement bien tournez. Mais on ne peut pas refuser à ce livre les loüanges qu'il mérite. C'est l'un des plus dignes d'être lû, que j'aye vû depuis long-tems, sur des matieres de Morale.

8. *Histoire des Guerres Civiles des Espagnols dans les Indes, entre les Piçarres & les Almagres, qui les avoient conquises. Traduite de l'Espagnol de l'Inca* GARCILLASSO DE LA VEGA, *par J. Baudoin* en deux Tomes, dont le I. a 768 pagg. & le 2. 648.

C'EST ici le second Ouvrage de *Garcillasse de la Vega*, dont on a voit dit un mot au Tom. V. p. 383. On y a fait les mêmes ajustemens qu'au premier; c'est à dire, qu'on a réformé le stile de *Jean Baudoin*, autant qu'il

qu'il a été possible, & qu'on en a ôté les superfluitez & les redites de l'Auteur, sans retrancher néanmoins aucun fait. Le Public trouvera, pour le moins, autant de plaisir à lire cette Partie que l'autre, parce qu'il y a un peu plus de varieté dans les évenemens. S'il ressent de l'indignation, à cause des cruautez & des actions perfides, que les Conquerants de l'Amerique y commirent; il y verra qu'ils s'en punirent eux mêmes, par leurs divisions & par leurs guerres. On voit dans toute cette histoire, la même naïveté & la même franchise, qui ont fait estimer celle des *Incas*. Il y en a un exemple remarquable au Ch. XXIII. du Liv. I. où l'on rapporte que le premier Interprete, que les Espagnols aient eu, pour se faire entendre aux Peruviens, voulant expliquer à *Atahuallpha*, Roi du Perou, ce qu'un Moine disoit d'un *seul Dieu en trois personnes*, lui avoit dit que les Chrétiens croyoient *trois Dieux & un qui sont quatre*. Le bon *Garcillasso* l'excuse avec raison, sur ce que les Indiens n'ont point de mots, pour dire *Trinité*, *Personne* & autres choses semblables. On voit assez par là que les Missionaires doivent trouver de grandes difficultez à prêcher la

Theologie Chrétienne, dans les termes dont ils ont accoûtumé de se servir, à des peuples barbares, qui n'ont pas la moitié des mots, qu'il faudroit qu'ils eussent pour cela; outre que les Missionaires ne savent jamais bien la Langue de ces nations. Aussi les fruits des Missions sont-ils très-petits, & depuis plus de deux cens ans, que les Missionaires courent par le monde, & qu'ils font, si on les en croit, des miracles de toutes parts, ils n'ont formé aucune Eglise, qui leur puisse faire honneur.

9. *Sermons sur divers Textes, prononcez en differentes occasions par Mr.* TILLOTSON, *Docteur en Theologie & Archevêque de Cantorbery.* A Amsterdam 1705. chez T. Lombrail. in 8. pag. 346.

Il n'est pas nécessaire, que je parle de nouveau des sermons de feu Mr. *Tillotson*, après ce que j'en ai dit au Tom. VII. Il suffit que l'on sâche qu'il y a quelcun, qui a commencé à les mettre en François, & que le I. Tome se vend. Ce n'est pas une chose facile, que de bien traduire un livre de cette sorte, qui passe pour un Chef-d'œuvre, dans la Langue Originale. La Langue Angloise a un génie tout particulier, que bon a de

la

la peine à imiter dans une autre Langue. Il faut la savoir bien, pour en venir à bout, il faut posseder aussi la Langue dont on se sert, & il faut de plus entendre la matiere, & les sentimens de l'Auteur. Mais un livre excellent, comme celui-ci, peut beaucoup perdre de ses beautez, sans cesser d'être un excellent livre.

AVERTISSEMENT.

*Il y a quelque tems qu'un homme de Lettres, qui m'est inconnu, approuvant ce que j'ai dit des Poëtes Grecs, au Tom. VI. p. 295. m'envoya un Essai des Evangiles, traduits en vers d'*Homere, *dans la pensée qu'un Ouvrage, comme celui-là, pourroit être mis entre les mains des Enfans, pour apprendre le Grec. Son dessein est très-loüable, & je ne doute pas qu'il n'executât bien son Projet, autant que j'en puis juger par ce que j'ai vû. Mais comme je ne voi aucune apparence de pouvoir persuader au Monde de prendre pour cela l'ouvrage d'un Moderne, je n'ai pas crû devoir mettre ici l'Essai, & j'espere que celui, qui me l'a envoyé, ne le trouvera pas mauvais. J'aurois aussi parlé du livre intitulé* Causa Coddæana, *si je l'avois vu assez tôt.*

INDI-

INDICE

Des LIVRES *contenus au VIII Tome.*

I. CUDWORTH, *de l'Immaterialité de Dieu.* 11

II. *De l'Immaterialité de l'Ame, tiré du même.* 43

III. *De* GEORGE BUCHANAN *& de ses Ouvrages.* 106

IV. *Atlas Ancien de* SANSON. 203

V. *Tomes* 3, 5, 6, 7 *&* 8. *d'*ERASME. 229

VI. *Critique de* BARONIUS, *par le* P. A. PAGI. 258

VII. *Remarques sur le Monument d'*ANCYRE. 327

VIII. H. HODY, *de Bibliorum Textibus & Versionibus.* 345

IX. A. VAN DALE *Dissertatio super* ARISTEA. 379

X. ADR. RELANDI *Religio Muhammedana.* 398

XI. *Divers Livres François.* 407

AVERTISSEMENT. 423

FIN.

TA

TABLE

Des Matieres contenues dans le VIII Tome.

A

Aaric pille Rome — 300
Alexandre, ſon entrevuë avec Jaddus. — 378
Ame du Monde ſortie de la Matiere, ſelon quelques Philoſophes. — 37
Ame ſon immaterialité, &c. 43. & *ſuiv.* comment prouvée par *Plotin*, 84. 85. ſon indiviſibilité, ſelon le même 86. & *ſuiv.*
Ame, ſa Subſtance ſans étenduë, — 96
Ame, que le *ſujet* dans lequel ſont ſes proprietez nous eſt inconnu, 60. & *ſuiv.*
Ames ne ſont pas dénuées de Corps après la mort, ſelon les Anciens. 51. & *ſuiv.* 75. ce qu'en dit *Hieroclès*. 51. 76
Anaſtaſe, quand il eſt mort. — 290
Ancyre, Marbre de cette ville corrigé & éclairci. — 328. & *ſuiv.*
Arcadius ſes lois contre les heretiques 266. 272. & *ſuiv.* ſa mort. — 298
Ariſtée, ſentimens de Mr. *Van Dale* ſur cet Auteur. 372. & *ſuiv.* 382. & *ſuiv.*
Ariſtote, qu'il a reconnu un premier Moteur. — 26. 27
Athées, comment on peut renverſer leur raiſonnement contre les Subſtances immaterielles. — 19. & *ſuiv.*

Athées ſont tous Materialiſtes. 12. leur differentes hypotheſes ſur la ſuppoſition que tout eſt Corps. 28. & *ſuiv.*

Athées Hylozoiſtes, qu'ils ont attribué de la Vie à la Matiere. 34

Athées Atomiſtes, de quelle maniere ils ont refuté les *Hylozoiſtes*, qui attribuoient de la Vie à la Matiere. 35. 36

Atlas Antiquus, (ou recueuil de Cartes touchant la Géographie ancienne) comment diviſé, ſon uſage & corrections qu'on y a faites. 203. & *ſuiv.*

Auditorialis Scholaſticus, ſignification de ces mots. 314

Auguſtin (S.) fait Evêque d'Hippone. 266 conſulté par Paul *Oroſe* ſur le Pelagianiſme. 318

B

BArbares leurs irruptions dans les Gaules & en Eſpagne. 277. & *ſuiv.*

Bothwel (Comte de) accuſé d'avoir aſſaſſiné *Jaques* V. Roi d'Ecoſſe. 152. 153

Bretagne (Grande) diferens noms qui lui ont été donnez. 176. & *ſuiv.*

Buchanan (George) ſa Vie, & ſes Ouvrages 107. & *ſuiv.* ſes études. 108. fait Precepteur du Comte de *Murrai*, 111. ſes Poëſies contre les Moines, *ibid.* & *ſuiv.* 125. accuſé d'héreſie, & arrêté priſonnier 116. il ſe ſauve de priſon & va en France 117. il va en Portugal, 121. mis à l'Inquiſition, 122. il va en Angleterre, *ibid.* retourne en France, 124. fait une Ode ſur la levée du ſiege de

de Mets *Ibid.* une ſur la priſe de Calais, 126. ſes Ouvrages quand publiez 127. & *ſuiv.* quels, 159. ſon Dialogue ſur le Droit des Rois &c. 158. & *ſuiv.*
Burnet (Mr.) jugement qu'il fait de l'Hiſtoire de Buchanan. 201. 202

C

Camden (Guillaume) ce qu'il dit de *Buchanan* 177. & *ſuiv.* qu'il n'a pas été libre de dire la verité ſur l'aſſaſſinat de Jaques V. Roi d'Ecoſſe 139. 140. 155
Carthage, conference qui s'y tint entre les Prélats Catholiques & les Donatiſtes. 312
Caſares lieu de la naiſſance de *Vigilance*. 297
Caſſien ſon païs. 294
Chalcidica Minerva, ou *Chalcidicum Minerva*, ce que c'étoit à Rome. 339. & *ſuiv.*
Chrétiens tâchent d'attirer à eux les payens qui avoient de la réputation. 314
Chryſoſtome (S.) broüillé avec l'Imperatrice, 284. 291. refuſe de compatoitre au Synode aſſemblé contre lui 291. envoyé en exil. 293
Cœleſtius, ſa Patrie. 314. condamné comme heretique. 315
Congiarium & *Donativum* comment ils different. 332. & *ſuiv.*
Corps, qu'il n'y a rien que des Corps, ſelon quelques Athées. 15. 16
Corps, raiſonnement des Athées, pour prouver qu'il n'y a point de Divinité immaterielle. 15. 16

Corps,

Corps, qu'il n'eſt pas vrai que ce ſoit la ſeule Subſtance qu'il y ait. 40. & *ſuiv.*
Corps, qu'on ne peut pas prouver qu'il y en ait, ſelon quelques Philoſophes Modernes. 64. 65
Corps quel après la reſurrection 68. & *ſuiv.* diferent de celui de cette vie, 69. & *ſuiv.*

D

DE *Thou* (Jaques Auguſte) a ſuivi *Buchanan* à l'égard des affaires d'Ecoſſe 143. ſes lettres à *Camden*, touchant *Buchanan* 149. & *ſuiv.* jugement qu'il fait de ſon Hiſtoire. 206
Diane, ſi elle préſidoit ſur la guerre. 337
Divinité, qu'il n'y a qu'elle qui ſoit ſans Corps, ſelon les Pythagoriciens, auſſi bien que ſelon les Chrétiens. 77

E

Eccleſiaſtes d'Eraſme ſon uſage 236. & *ſuiv.*
Eccleſiaſtiques Orthodoxes leurs raiſons pour obliger les Empereurs à perſecuter les heretiques 168. comment ils s'y prenoient *Ibid.*
Ecoſſois, leurs précautions à l'égard de leurs Rois 165. leurs prérogatives. 166.
Eraſme, ſuite de ſes Ouvrages 229. & *ſuiv.* leur utilité & ordre qu'on y a obſervé 231. & *ſuiv.* Corrections qu'on y a faites 243. & *ſuiv.* Critiqué par *Th. de Beze.* 249
Eſpace, diſtinct du Corps ſelon quelques Athées 13. ce qu'on peut conclurre de là. 14. 15.

Esprits, comment on est venu à reconnoître leur existence. 24. 25
Etendue distincte de la pensée. 95. *& suiv.*
Etienne (S.) ses reliques découvertes. [illegible] 24.
Etres de combien de sortes 102 qu'il est aisé de prouver, qu'il y en a d'immateriels. 103. 104.

F

Felix couverti par S. Augustin. 294
Fête imaginaire, en mémoire de la version des LXX. 355. *& suiv.* 384
Fêtes établies, pour celebrer des fables. 394
Feu intellectuel, auteur de la disposition de l'Univers, selon les Stoïciens. 30

G

Govea, (Antoine de) va en Portugal & y emmene *Buchanan*. 220

H

Hecatée d'Abdere, son tems & ses écrits. 392
Histoire d'Ecosse de Buchanan, ses perfections & ses défauts. 154. *& suiv.*
Honorius sa défence de toucher aux statues des bâtimens publics 275. ses lois contre les *Donatistes* 295. 296. 298. 313. contre les Payens. 299
Hylopathiens, les plus anciens Athées. 29.

I

Jaques VI. Roi d'Ecosse, sa haine contre *Buchanan* sur quoi fondée 140. 141. son jugement sur l'histoire de Buchanan. 198
Immaterialité de l'ame, comment le anciens Immaterialistes répondoient aux objections qu'on faisoit sur cela. 43. *& suiv.*
Immaterialistes comment ils répondoient à ceux qui soutenoient, qu'il n'y a que des Corps. 16. 17
Immaterialistes anciens, leurs réponses aux objections, qu'on faisoit sur l'immaterialité de l'Ame. 43. *& suiv.*
Immaterialistes anciens, rapport de leur doctrine avec celle des Chrétiens, touchant l'Ame 65. *& suiv.* touchant le Corps après la résurrection. 68. *& suiv.*
Imperator decies, *undecies*, *& duodecies*. Quand *Auguste* prit ces titres. 337. *& suiv.*

Joſeph, peu ſavant en Hebreu. 362. menteur. 378
Joſué, quand traduit en Grec. 358
Iſdegerde nommé par Arcadius Tuteur de Theodoſe. 296
Iſdegerde comment il agit avec les Chrétiens. 311. *& ſuiv.*
Juifs, peu ſoigneux à lire la Loi, dans les anciens tems. 380

K

Kennet (Jacques) ſa harangue pour s'oppoſer à la Regence de la Reine, mere de Jaques III. 194. 195

L

Lois contre les Payens quelles. 257

M

Mahométans, comment on pourroit les gagner. 403. leur Theologie 399. ſuffiſnez contre ceux qui les calomnient s'ils ſauvent ceux des autres Religions, & s'ils font Dieu auteur du mal. 406
Majuma ſignification de ce mot. 273. 274.
Marie (Reine d'Ecoſſe) a fait aſſaſſiner ſon Epoux, ſelon *Buchanan*, 137. & *ſuiv.* preuves qu'on en aporte. 151. & *ſuiv.*
Martianay (Dom Jean) preuves de la négligence. 302. & *ſuiv.*
Materialiſtes, que leurs idées, qui diſent, *que les principes des Corps ſont deſtituez de Vie*, ſont abſurdes. 31. & *ſuiv.*
Materialiſtes, comment on peut répondre à ce qu'ils diſent, que l'Ame eſt materielle. 62. & *ſuiv.*
Melvil (Jaques) comment il parle de Buchanan. 132. 133.
Millions du Levant inutiles. 404
Monde, ce qu'on entendoit, quand on diſoit qu'il étoit animé. 38

N

Natures immaterielles, origine de cette erreur, ſelon les Athées. 12
Nouveau Teſtament d'*Eraſme*, ſon utilité. 245 *& ſuiv.*

O

ORiginaux préferez aux Verſions. 361
Origenes, ce qu'il dit contre le ſentiment des Stoïciens, qui admettoient un *Feu intellectuel*. 31
Origene ſes Ouvrages pourquoi condamnez. 280
Origene, ſes *Tetraples*, *Hexaples* & *Octaples*. 366. & *ſuiv.* ſon travail ſur la verſion des LXX. 367
Origeniſme par qui apporté en Occident 270. il ſert de pretexte à Theophile pour condamner ceux qu'il n'aime pas. 312

P

PAgi (le P.) ſa Critique, comment diviſée. 262. & *ſuiv.*
Payens, leur prédiction contre la Religion Chrétienne. 274
Pelage ſes Livres ſur la Trinité quand compoſez. 295. Ecoſſois, 302. ſes Maîtres ſelon le P. *Pagi*, 308. ſes Voyages, 315. ſa lettre à *Demetriade*. 317
Pelagianiſme par qui condamné premierement. 315
Penſée, ne peut pas ſe concevoir comme une choſe étenduë 95. & *ſuiv.* ſon action. 100
Peres, leur opinion touchant les Mauvais Anges. 79
Perſecution contre les Payens nuiſible à la Religion Chrétienne. 276. & *ſuiv.*
Platon, ſa remarque ſur les Athées de ſon tems. 12
Pline, explication d'un de ſes paſſages. 55. 56
Plotin, comment il prouve l'immaterialité de l'Ame 84. 85. qu'elle eſt ſans étenduë. 86. & *ſuiv.*
Porphyre Evêque de Gaze, ſa prédiction à Eudoxie. 284
Prédicateurs Comediens, compte raporté par Eraſme, qui prouve qu'il y en a. 237. & *ſuiv.*
Primauté, diſpute de quelques Evêques là-deſſus. 287
Ptolomée Philadelphe, ſes deſordres. 376. ſon amour des livres. 377

R

ROis leur pouvoir comment limité par *Buchanan* 162. & *ſuiv.* reſponſables de leur conduite